This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

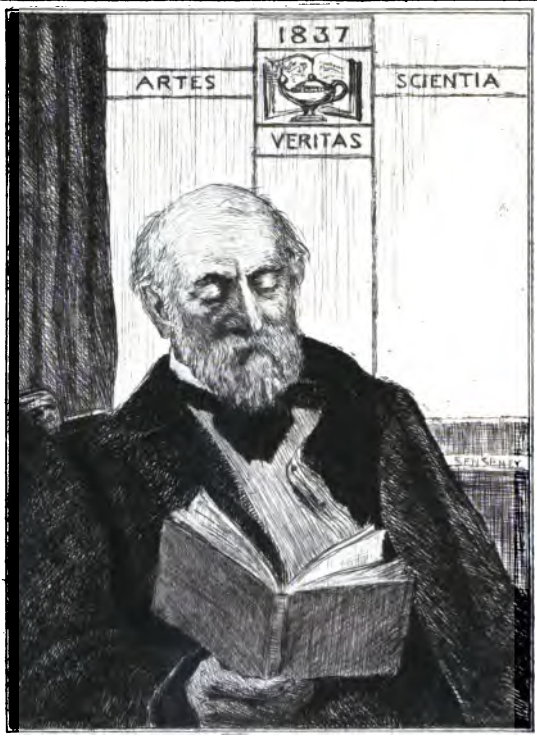
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

DP
302
.A4
L3

Vaugeant

DP
302
.A46
L35

ÉTUDES

SUR

L'ESPAGNE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH. 1.

ÉTUDES

SUR

L'ESPAGNE

— SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE —

PAR

ANTOINE DE LATOUR

I

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1855

L'auteur et les éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

Vaynard lib.

Le livre que je présente au public n'est pas, à proprement parler, un voyage : c'est une série d'études sur les mœurs de l'Espagne actuelle, sur l'histoire, sur la littérature, sur les arts de l'ancienne Espagne. Uu long séjour dans le midi de la Péninsule m'a permis d'écrire à loisir, et sur le lieu même, chacun de ces chapitres; le voyage est le lien qui les rassemble, et qui leur donne, si on osait le dire, la vie et l'unité.

Quant au choix particulier des sujets, il a été le plus souvent déterminé par les circonstances, circonstances dont je dois me féliciter; car, en m'amenant et en me retenant à Séville, elles m'ont cependant aidé à étendre au delà de l'Andalousie l'horizon de mes observations et de mes études.

Chaque fois, en effet, qu'à propos d'un monu-

425250

ment, d'une coutume populaire, d'une tradition historique, d'une œuvre littéraire, j'ai rencontré, non plus seulement l'Andalousie, mais l'Espagne elle-même, c'est ce monument que je me suis arrêté à décrire, c'est cette coutume que j'ai aimé à peindre, c'est cette tradition que j'ai recueillie, c'est cette œuvre que j'ai analysée de préférence. Séville était comme un point élevé d'où je regardais autour de moi et au loin, d'où je sortais pour aller chercher ailleurs ce qui appelait mon attention, ce qui tentait ma pensée, où toujours je revenais avec ma précieuse moisson. Seulement, Séville ayant été longtemps la capitale de l'Espagne, et ayant, à toutes les époques, tenu une grande place en Espagne, il m'arrivait, à chaque pas, de ces bonnes fortunes que les deux volumes que je publie n'ont pas entièrement épuisées.

Je me décide cependant à les publier avant de retourner dans le cher asile où je les ai écrits. Si, quelque jour, des circonstances nouvelles m'offraient des occasions pareilles avec les mêmes loisirs sur d'autres points de l'Espagne, je recueillerais encore avec joie de nouveaux témoignages du génie espagnol. A Burgos ou à Valence, je parlerais longuement du Cid; à Salamanque, j'essaierais de reconstruire par la pensée cette grande université aujourd'hui détruite; à Tolède, je ne craindrais pas de ren-

contrer l'empereur Charles-Quint. Le Tage et le poëte Garcilaso me tiendraient lieu de Murillo et du Guadalquivir absent. C'est sur la terre où ils ont passé qu'on trouve surtout du charme à célébrer la mémoire des grands hommes. C'est en présence des ruines que le temps a faites qu'on aime à se représenter debout les monuments à demi écroulés.

Enfin, si quelques lecteurs remarquaient que j'ai trop peu appuyé sur certains côtés des mœurs espagnoles, moins dignes peut-être d'admiration ou de sympathie, je les prierais de se souvenir que l'Espagne est, avant tout, et sera toujours pour moi la terre de l'hospitalité.

Paris, 15 février 1855.

ÉTUDES

SUR L'ESPAGNE

SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE

I

DE PARIS A ARANJUEZ

Départ de France. — Bayonne et Biarritz. — La Bidassoa. — Irun. — Saint-Sébastien. — Burgos. — L'Espagne et l'Orient. — Analogies. — Aranjuez. — Le Palais. — Le Tage. — Les Jardins. — La Casa del Labrador. — Le pont de Tolède. — Sonnet de Lope de Vega.

Je quittai Paris le 13 avril 1848, et la France le 17. J'allais en Espagne, rejoindre M. le duc de Montpensier. Chargé autrefois de son éducation par une auguste confiance, j'allais voir si les leçons par lesquelles j'avais essayé de préparer son âme aux orages de la vie étaient à l'épreuve de l'exil. J'entrais moi-même dans cette rude

école de la mauvaise fortune avec une résolution dont je suis bien éloigné de faire honneur à ma constance. Quoique j'eusse le cœur navré de me séparer de tous les miens, j'éprouvai cependant une sorte de satisfaction morale à échapper, ne fût-ce que pour un moment, au cercle brûlant qu'avait tracé autour de Paris la révolution du 24 février. Je ressentais malgré moi je ne sais quelle joie égoïste et amère à sortir de ce chaos de doctrines ridicules ou infâmes, et à secouer le joug pesant de la tyrannie populaire, exercée sans cette grandeur qui est parfois l'excuse de la violence.

J'avais à peine franchi la barrière, que déjà l'oppression était devenue moins lourde. Je recommençais à jouir, comme d'une chose nouvelle et inattendue, de la beauté du ciel, du calme des champs, de leur naissante verdure. Il y avait déjà quelque chose de consolant à ne plus entendre une seule parole en dissonance avec ces belles campagnes où déjà le printemps s'épanouissait. Entre Paris et Bayonne, je ne rencontrai qu'un seul républicain : un jeune homme charmant et naïf, instruit d'ailleurs, plein de bons sentiments et d'illusions sincères. Il se hâtait de porter aux candidats de la république sur les bords de l'Adour l'autorité de ses vingt ans.

A peine arrivé à Bayonne, je courus à Biarritz contempler la mer. C'est la grande consolatrice des exilés; mais le moment des consolations n'était pas encore venu, et dans ce sublime spectacle devant lequel tant de fois j'étais venu chercher les émotions de la nature et de la

poésie, je retrouvais toujours les tristes images de la réalité présente. C'était l'heure de la pleine mer. Je fus saisi d'un rapprochement douloureux entre cette face de l'Océan et la fortune de la France. Cette marée monte, monte toujours; puis, quand elle a jeté son dernier flot à la plage, il se fait un moment de solennelle quiétude; mais ce moment dure peu, et presque aussitôt le niveau redescend. Ainsi avait grandi la fortune de la France : par dix-sept ans de luttes et d'efforts, elle avait gagné ce moment sublime et calme de la haute mer. Mais ici la comparaison cesse d'être juste. La tempête a tout emporté d'un coup. Cette histoire de la fortune publique est l'image de toutes les nôtres. Pour moi, j'allais essayer de refaire la mienne sur un écueil; mais j'allais surtout remplir un devoir. Je passai donc la Bidassoa sans regret.

Deux fois déjà, dans ma vie, j'avais eu l'occasion de traverser cette charmante petite rivière, bien étonnée, dans ses vertes rives, de tout le bruit qu'elle a fait en Europe.

La première fois, je l'avais descendue dans une petite barque, à travers les débris submergés de l'île de la Conférence, pour aller voir à Fontarabie le palais démantelé de Charles-Quint, que je trouvai gardé par deux soldats. Une autre fois, en 1847, j'avais passé la même rivière à la suite de M. le duc de Montpensier, à l'époque où ce prince allait chercher à Madrid sa royale fiancée. Que de fêtes au retour ! Ce pont de bois, que je retrouvais aujourd'hui si triste, avec une seule sentinelle à chaque bout, était alors pavoisé de drapeaux et tout jonché des dernières fleurs, des dernières feuilles de l'automne. Sur les

hauteurs voisines, l'artillerie française répondait par des salves joyeuses de bienvenue aux adieux que l'artillerie espagnole envoyait à la fille de Ferdinand VII. Au milieu de l'ivresse populaire qui, ce jour-là, parlait deux langues, je ne sais quel triste pressentiment venait m'assaillir. Je regardais les tristes débris de cette île où, un siècle et demi auparavant, avait été signé, avec une autre infante, le mariage de Louis XIV. Cette île alors avait vu les mêmes fêtes, entendu les mêmes cris de joie, tressailli aux mêmes coups de canon, et le flot, depuis cette époque, l'a mise en tel état, que les pêcheurs eux-mêmes n'osent plus amarrer leur barque à ce qui en reste aujourd'hui.

Cependant la diligence roulait sur la route d'Irun. Irun avait été, en 1846, notre première étape sur le chemin de Madrid. Là aussi les souvenirs et les comparaisons se pressaient dans mon esprit. Mais écartons, une fois pour toutes, ces images d'un passé si peu semblable au présent, et voyageons... en voyageur. Je fis un violent effort sur moi-même, pour tâcher de ressaisir en moi ce don de m'intéresser à toute chose qui, en Égypte, en Turquie, en Grèce, m'avait aidé à oublier tant de fatigues. En France, je ne l'avais pas même essayé. Je m'étais complu, au contraire, dans l'amertume de mes pensées; la nature même prêtait parfois à leur obsession une énergie nouvelle. J'en citerai un exemple : entre Bayonne et la frontière espagnole, deux ou trois fois la mer se montre à l'horizon ; eh bien ! il m'était impossible de ne pas voir en elle le flot de la révolution qui semblait encore me poursuivre. Ce n'était pas un sentiment de peur que

j'éprouvais; non; mais la mer me rendait, sous une image plus vive, l'impression du terrible spectacle que je laissais derrière moi. Quoi de plus semblable, en effet, on l'a dit cent fois, à la tempête des flots que la tourmente populaire? C'est la même main qui les tient en laisse. Quand laissera-t-elle retomber dans son lit l'orage déchaîné? Singulier gouvernement que celui qui a pour base une mer éternellement agitée!

La nouvelle route de Madrid passe par Saint-Sébastien. Pour arriver, on prend à revers le petit port du Passage, où la Fayette s'embarqua pour l'Amérique. C'est un lieu extrêmement pittoresque, et qui par la disposition originale des habitations, pourrait passer pour une jolie miniature de Constantinople et du Bosphore. Saint Sébastien, sans provoquer d'aussi ambitieuses comparaisons, a cependant son charme. La race y est fort belle. Une jeune fille monta près de nous dans la diligence, pour aller se louer à Madrid. Je relève cette petite circonstance, parce que c'était la première fois que je rencontrais en Espagne ce type que je devais admirer souvent dans l'œuvre des peintres espagnols, type d'une beauté sévère, un peu sauvage, et qui tournerait vite à l'arabe. Nous traversâmes rapidement ces belles provinces basques, pleines d'eaux jaillissantes et de verdure. Après Victoria, on entre dans la véritable Espagne. A Burgos, on respire l'air d'une autre civilisation. La vieille Espagne revit tout entière dans sa magnifique cathédrale. A une lieue de la ville, était naguère encore le tombeau du Cid; le courant d'une petite rivière allait l'emporter; l'*ayuntamiento*

(on appelle ainsi le conseil municipal) recueillit les os de Rodrigue, et les tient, dit-on, aujourd'hui sous clef. Mais je n'ai pas à raconter cette partie de mon voyage, et je m'en tiendrai aux grandes lignes. Plus j'avançais dans les Castilles, et plus je demeurais frappé de l'extrême analogie de l'Espagne avec l'Orient. A chaque pas, je faisais les mêmes remarques, je recevais les mêmes impressions. Dans la campagne, la même culture négligée; dans les villes, les mêmes rues tortueuses, la même insouciance à relever les murailles tombées. Ainsi que l'Arabe, l'Espagnol bâtit des palais; mais, palais ou chaumières, il laisse ensuite au hasard le soin d'entretenir son œuvre. Il y a surtout cette grande analogie, que les circonstances de la vie commune y prennent à distance un reflet poétique : c'est comme dans la nature, où le soleil revêt les moindres choses de splendeur et de lumière. Au premier abord, rien de vulgaire; faites un pas, tout est misère et malpropreté : ces hommes sont en guenilles, mais ce sont guenilles de grand seigneur; cette maison va tomber, mais elle a gardé son balcon de fer où fleurit quelque beau lis; la chevalerie a passé par là, l'amour s'est accoudé là. Des balcons, où n'y en a-t-il pas en Espagne? la nature a prodigué le fer pour les construire. Dans ce bienheureux pays de poésie, elle pourvoit aux besoins de l'imagination, comme à ceux du corps, mais aux uns et aux autres avec mesure.

Cette grande analogie que je signalai tout à l'heure, est surtout extérieure. En Orient, l'homme et la terre sont usés : ici, ils ne font que cacher leur richesse; le

trésor est au fond : sous une terre stérile en apparence, trésor de blé nourricier; sous le haillon du Castillan, trésor de courage, de patience, de sobriété.

J'arrivai à Madrid le 19.

M. le duc de Montpensier n'était point à Madrid. Après quelques jours passés dans cette capitale, l'Infante et son mari étaient allé occuper à Aranjuez une des maisons élégantes destinées aux ministres, quand la reine Isabelle habite cette résidence. Je courus à Aranjuez. Le prince, encore sous le coup des événements de Paris, sentait renaître toutefois un recommencement d'espérance. Les princes ont cela d'heureux, qu'ils se font aisément de leur destinée exceptionnelle une patrie supérieure que rien ne peut leur ôter. Je ne sais quelle émanation de leur royauté éclipsée les suit et les réchauffe jusque dans l'exil : il n'y a que nous, humbles mortels, qui, en quittant la patrie, la laissons derrière nous tout entière. L'Infante avait retrouvé la sienne avec une joie que personne ne pouvait lui reprocher; car dans cette joie ce qui perçait le mieux, c'était le bonheur d'avoir à offrir une fortune nouvelle à l'époux qu'elle aimait.

Aranjuez est un séjour délicieux, une ville bâtie autour d'un palais et pour ce palais même, une ville qui a des églises, un théâtre, une place de taureaux. *En esta corte* « dans cette cour », cette expression de la langue espagnole peint tout à fait Aranjuez, c'est-à-dire une cité dont chaque maison fait cortége au palais, parce que chaque habitant est plus ou moins un serviteur de la reine. Situé au sein d'une vallée que les montagnes dé-

fendent contre ce vent aigu qui désole Madrid, et où les eaux bienfaisantes du Tage créent mille enchantements, Aranjuez est l'oasis du printemps. Les montagnes ou, pour mieux dire, les collines qui l'entourent, semblent vouloir l'isoler du reste de l'Espagne. Partout de charmantes promenades, mais aucune n'égale la beauté des jardins pleins d'ombre et de fraîcheur, et peuplés de rossignols. Des arbres d'une hauteur immense se courbant en arcades sur de profondes allées, que le murmure incessant des eaux sauve de la monotonie de Versailles. Partout des fleurs dont les parfums revendiquent le droit de la nature parmi les merveilles de l'art, et enveloppent d'une poétique atmosphère les blanches statues de marbre. Ne cherchez pas à recomposer dans votre imagination les jardins d'Armide, allez les voir à Aranjuez.

Le terrible poëte qui les a créés, c'est tout simplement Philippe II. Pour bâtir l'Escurial, il a trouvé dans la nature âpre et nue, à San Lorenzo, l'alliée naturelle de son génie sombre. A Aranjuez, il s'est laissé vaincre par sa majestueuse et pénétrante douceur : disons aussi que l'œuvre primitive de Philippe II a quelque peu disparu dans celle de ses successeurs.

Le palais est grand, et quoique négligé à l'intérieur, il a un aspect royal. Mais une vraie merveille, c'est, au fond des jardins, le petit palais de marbre qu'on appelle la *Casa del Labrador*, la Maison du Laboureur. Est-ce seulement un palais qui a pris la place d'une chaumière, ou faut-il voir dans le nom donné à cette ravissante fantaisie une ironie spirituelle? Ni l'un ni l'autre peut-être.

Le laboureur de Castille ou d'Andalousie est simple et rude dans ses mœurs; mais, quand il lui plaît de briser le pot de terre où il entasse le prix de ses moissons, il peut bâtir aussi des palais, et son cœur se trouve aisément au niveau de sa fortune.

Maison de roi ou de laboureur, celle-ci est un bijou de marbre : c'est le Trianon de cet autre Versailles. De merveilleux petits cabinets, dont les tentures sont brodées à l'aiguille, de précieux parquets, des plafonds peints avec goût, toutes les coquetteries d'un réduit amoureux. Mais voici le revers : pendant les grandes eaux, le Tage vient se jouer autour de ce palais des fées et menace de l'emporter ; et si chaque fois il se retire avec une sorte de respect, ce n'est pas sans laisser après lui le germe de ces tristes fièvres qui, dès le mois de juillet, font d'Aranjuez un désert. Aussi la reine n'y passe-t-elle jamais que les mois de mai et de juin. C'est alors le tour de la Granja. Venait ensuite celui de l'Escurial, très-frais pendant les dernières ardeurs de l'été. Mais depuis la mort de Ferdinand VII, la reine Christine n'y a plus ramené ses filles, et aujourd'hui l'habitude en semble perdue.

J'habitais deux petites chambres dans les vastes dépendances du palais. Chaque soir, pour m'y rendre, je laissais à ma droite la maison où l'émeute populaire assaillit le prince de la Paix ; je passais sur une grande place, entre deux belles fontaines de marbre qui, au clair de la lune, me rappelaient un peu la statue du Commandeur, et, par une suite de cloîtres en arcades, j'arrivais à une terrasse par laquelle on entrait dans mon habitation.

Quand j'ouvrais ma fenêtre dans le silence de la nuit, j'entendais le sourd murmure d'une cascade immense que forme le Tage à l'un des angles du palais. Insensiblement alors la solitude me rendait le calme de l'esprit; ces beaux lieux y ajoutaient le sentiment d'une poésie nouvelle : je reprenais goût aux études littéraires, et le lendemain matin, s'il m'arrivait de remarquer dans un escalier du palais un buste de Louis XIV apporté là par Philippe V, je me souvenais à peine que quinze jours auparavant j'avais vu cette noble figure insolemment coiffée du bonnet rouge sur la place Notre-Dame-des-Victoires.

Le prince, on l'a vu, avait retrouvé avant moi, par l'heureux privilége de son âge et de sa condition royale, cette verve d'imagination qui, l'année avant son mariage, l'avait mené d'Alger au Caire et à Thèbes, et d'Alexandrie à Constantinople et à Athènes. Il résolut de visiter le midi de l'Espagne. C'est l'Andalousie qui le tente, il veut comparer à Sainte-Sophie la mosquée de Cordoue et la cathédrale de Séville ; il veut, après le Tage, ajouter le Guadalquivir à cette liste de fleuves glorieux dont il a goûté les eaux : le Nil, l'Eurotas, le Simoïs ; la politique, je ne le lui ai point encore pardonné, nous interdit alors le Jourdain. Au terme du voyage, tous les génies de l'Orient lui montraient l'Alhambra.

Mais le voyage que M. le duc de Montpensier méditait en Andalousie avait des motifs plus sérieux : présenter l'Infante, héritière alors du trône d'Espagne, à cette province si profondément espagnole ; étudier par lui-même

cette terre privilégiée dans un coin de laquelle la riante imagination de la Grèce avait placé ses champs Élysées, pour être, un jour, en mesure de lui payer en bienfaits, en améliorations et en réformes utiles, l'hospitalité qu'il y aurait reçue : tel était, au fond, le vrai but de ce voyage du jeune prince. Si l'imagination y trouvait son compte, à la bonne heure, c'était autant de gagné pour les vingt-trois ans du jeune homme; mais au fils du roi Louis-Philippe il fallait de plus austères passe-temps.

Le départ fut fixé au samedi 29 avril. J'employai les jours qui m'en séparaient encore à rassembler quelques livres. Je me sentais de nouveau en proie à cette douce fièvre de l'esprit qui, durant les voyages, donne de la couleur aux moindres choses, de l'intérêt aux sensations les plus ordinaires. En sortant de Madrid pour me rendre à Aranjuez, j'avais passé le beau pont de Tolède sans remarquer la disproportion de ces grandes arches avec les maigres eaux du Manzanarès; quand je le repassais, après avoir été à Madrid prendre congé de la reine, je me ressouvins tout à coup du beau sonnet de Lope de Vega, et je n'eus pas de cesse que je ne l'eusse trouvé. Le voici dans mon humble prose; c'est le Manzanarès qui parle :

« Que l'on m'ôte ce pont qui m'écrase, seigneurs régidors de la ville. Voyez, il m'a déjà enfoncé une côte, et bien que trop grand, il me gêne fort.

« D'une boule [1] à l'autre il s'étend si loin, que l'une

[1] Il faut savoir qu'à chaque extrémité de ce pont se dresse une pyramide couronnée d'une boule.

de mes vastes rives ne peut parvenir à voir l'autre. Que ne l'envoie-t-on à Séville, si toutefois il peut tenir dans le chemin de l'Argent?

« Mourant de soif durant l'été, qui oserait donner pour raison que je m'emporte dans la saison des orages?

« Puisque de ce pont la moitié me suffit, que Vos Seigneuries amènent ici un autre fleuve qui lui serve d'hôte et qui s'abrite sous ses arches. »

Ce sonnet original n'était que la paraphrase poétique d'un mot charmant échappé au grand poëte dans un moment d'humeur. Un jour qu'il passait sur le pont de Tolède, Lope de Vega s'écria : « Ou vendez votre pont, ou achetez une rivière. »

Lope de Vega me rouvrait ainsi la porte d'ivoire des beaux songes : je devais le retrouver lui-même à Séville.

II

D'ARANJUEZ A SÉVILLE. — CORDOUE

Départ pour l'Andalousie. — Ocaña. — Souvenirs de don Quichotte. — La Manche. — Puerto Lapiche. — La chaussée du Guadiana.— Val de Peñas.— Santa Cruz. — La Sierra Morena. — Les colonies allemandes. — Despeña Perros. — Nouveaux souvenirs de don Quichotte. — Le chemin de l'argent. — Baylen. — Vers de M. le duc de Rivas. — Premiers horizons de l'Andalousie. — Champs d'oliviers. — Le Guadalquivir. — Andujar. — Les bohémiennes. — Le Carpio. — Bernard de Carpio. — Cordoue. — La maison du comte de Torre Cabrera. — La Mosquée. — Sa fondation et ses accroissements. — La cathédrale. — Les rues de Cordoue. — Ses fabriques. — Une journée dans la Sierra. — Départ de Cordoue. — Un pont romain. — Ecija. — Carmona.

A six heures du matin, nous quittâmes Aranjuez, et une demi-heure après nous laissions derrière nous cette fortunée vallée qui est l'œuvre du Tage, comme, suivant l'heureuse expression d'Hérodote, le Delta est un présent du Nil.

La route suit, en commençant, un sentier assez rude entre deux collines qui marquent les limites de la vallée et qui la séparent de la Manche. Entrer dans la Man-

che, c'était quitter le Tasse pour Cervantes, Renaud pour don Quichotte. Quand on met un pied dans la Manche, quel autre nom d'abord peut venir à l'esprit du voyageur que celui du héros de Cervantes? Je n'avais pas besoin d'avoir le livre avec moi; la nature, à chaque pas, m'en ouvrait une page. Le premier âne qui passait devant moi, le premier moulin à vent dont les grands bras se détachaient à l'horizon sur le bleu éclatant du ciel, me mettaient en pays de connaissance. L'aspect des lieux a dû changer bien peu, et si les personnages ne sont plus, le théâtre, du moins, est resté le même. C'est, à tout prendre, un assez triste pays que la Manche. Cependant, telle est la grâce que le génie laisse, en passant, sur tout ce qu'il a touché, que malgré moi j'éprouvai quelque chose de l'enchantement de don Quichotte à sa première sortie « dans l'antique et fameuse plaine de Montiel. »

Nous traversâmes d'abord quelques landes réservées aux pâturages et pour la chasse. La ville d Ocaña, où les Français gagnèrent une bataille en 1810, n'éveilla pas en moi le petit mouvement de vanité nationale que j'aurais ressenti partout ailleurs, en Italie ou en Allemagne, par exemple : ne devais-je pas, deux jours plus tard, traverser aussi Baylen?

Au sortir d'Ocaña, on monte un peu, et la route court sur un plateau admirablement cultivé, et que l'on nomme la *Mesa* d'Ocaña, la Table d'Ocaña : c'est une table bien servie. Mais, au bout de quelques lieues, la plaine qui n'avait pas cessé d'être triste redevient aride aussi; et à midi, nous entrons dans Madrilejos, au son des cloches.

Pour pavoiser leurs maisons, en l'honneur de leur jeune Infante, les pauvres femmes de cette petite ville avaient arraché de leurs lits rideaux, couvertures et draps. Pas une fleur n'était restée dans leurs jardins, pas une feuille dans leurs champs. Elles en avaient jonché la maison préparée pour recevoir l'Infante. C'était une maison qui avait, comme celles d'Alger, une grande cour entourée de colonnes. Il y manquait encore la fontaine de marbre au milieu : elle nous attend un peu plus loin. Mais déjà les grilles étaient aux fenêtres. Chaque pas en avant nous rapproche des antiques royaumes de la jalousie musulmane.

A une heure, on se remet en route, et je reprends don Quichotte, un moment oublié à la porte de Madrilejos. Je le retrouve surtout au relai suivant, qui n'est autre que Puerto Lapiche. C'est avant d'arriver à Puerto Lapiche que don Quichotte croisa sa redoutable lance contre l'aile d'un moulin à vent qui le jeta tout étourdi, à vingt pas, sur la terre; c'est sur ce même chemin qu'il mit en déroute les deux moines et qu'il faillit assommer le pauvre Biscaïen. Je cherchai des yeux le chêne dont, à l'imitation de Garci Perez de Vargas, il avait arraché une branche pour remplacer sa lance brisée contre les moulins. La plus humble prairie, arrosée par un filet d'eau, était celle où Sancho avait fait un de ces admirables repas qui réveillent encore l'appétit du lecteur. Je m'efforçai de ressaisir dans le murmure des blés verts quelque chose de ces adorables discours que le bon chevalier adressait à son écuyer. Pendant que je m'abandonnais doucement à

ces pensées, il y avait déjà quelque temps que la voiture suivait une étroite et longue chaussée élevée au milieu des marais que forme le Guadiana, aujourd'hui modeste rivière, jadis écuyer d'un héros, cousin de Montesinos, dont la caverne est à quelques lieues. Le soir, nous arrivons à Manzanarès. Toute la ville est en fête, comme Madrilejos, et les acclamations des habitants forcent deux fois l'Infante à paraître au balcon, tableau charmant encadré dans un admirable coucher de soleil. Le toit d'une maison située en face de celle qu'habitait la princesse avait été comme pris d'assaut par des femmes; surtout l'une d'elles, vrai type de Léopold Robert, qui allaitait un enfant, assise sur la crête du toit. Dans cette foule, je reconnaissais distinctement la bonne figure de Sancho Pança.

Ah! si j'avais été libre, comme je lui aurais emprunté son âne pour m'en aller, avec le livre de Cervantes, par tous les sentiers de la Manche! Savez-vous que le Toboso existe? Cervantes ne lui avait pas donné son vrai nom; mais, d'ingénieux commentateurs ayant cru le reconnaître à la description qu'il en a faite, le village a perdu son premier nom, comme un bourgeois qui se laisse anoblir; car le génie donne aussi des titres. Mais n'allez pas au Toboso demander des nouvelles de Dulcinée : les bonnes gens se fâcheraient. Voilà deux siècles que, de père en fils, ils prennent au sérieux l'immortel badinage. Ne demandez pas non plus la maison de don Quichotte dans un autre village, à quelques lieues de Manzanarès. « Dans un bourg de la Manche dont je ne

veux pas me rappeler le nom... » Ainsi commence le don Quichotte. Ce nom que Cervantes ne veut pas se rappeler, est bien certainement Argamasilla de Alba. Cervantes s'étant pris de querelle avec les habitants d'Argamasilla, fut arrêté par eux et jeté dans une prison, où il conçut son chef-d'œuvre. On montre encore aux étrangers la maison où il fut retenu captif. Il se vengea de sa captivité en faisant de don Quichotte le compatriote de ses geôliers : vengeance éternelle qui, j'espère, lui sera pardonnée dans le ciel. N'avait-il pas d'ailleurs expié d'avance son péché, en perdant un bras à Lépante contre les infidèles?

Le dimanche 30, on continua à suivre les plaines de la Manche, aussi monotones que la veille ; le temps était couvert, ce qui ajoutait encore à leur tristesse. Voyez cependant la puissance du génie et sa généreuse confiance en lui-même! Cervantes va choisir, pour y animer son rêve, ce qu'il y a de plus désolé en Espagne, comme pour montrer qu'à l'instar de Dieu, c'est avec rien que le poëte crée le monde de sa pensée.

Nous passons à Val de Peñas, où se recueille ce vin excellent et solide qui est le bourgogne de l'Espagne. A Val de Peñas, la vigne est entremêlée d'oliviers, comme en Bourgogne de pêchers. Au surplus, je ne pus m'empêcher de remarquer que cette vigne couvre un bien petit espace pour tout le vin de Val de Peñas qui se boit, dit-on, en Espagne.

Vient ensuite Santa Cruz de Mudela, nom d'une famille illustre qui eut aussi sa part de gloire à Lépante.

Après Santa Cruz, nous approchons des sierras. La plaine s'élève, et on court à travers de brunes collines arrondies, couvertes de fleurs et d'arbustes nains, au milieu desquels se dressent ces beaux genêts odorants qu'en France nous réservons aux jardins. De distance en distance, se montrent quelques établissements de mineurs; et après la venta de Cardena, nous entrons décidément dans la montagne. Le défilé est magnifique, et la route qui en suit les détours est vraiment remarquable : de hautes montagnes de granit, dont l'aspect sévère est tempéré par des bouquets d'arbres qui s'élancent de toutes les anfractuosités, et par de petits éclaircis de gazon; dans le fond de la gorge, un clair ruisseau qui s'obstine à suivre tous les caprices du rocher : tel est l'aspect des lieux que don Quichotte choisit pour y renouveler la pénitence d'Amadis. C'est parmi ces rochers et ces buissons qu'il découvrit le pauvre Cardenio ; c'est là que le hasard amena auprès de la belle Dorothée le barbier et le curé, qui cherchaient don Quichotte. « Ils aperçurent derrière un rocher, et assis au pied d'un frêne, un jeune garçon vêtu en laboureur, dont ils ne purent alors voir le visage, parce qu'il le tenait baissé, étant occupé à laver ses pieds dans le ruisseau qui courait par là. » Le rocher, le frêne, le ruisseau, ne les voilà-t-il pas? et j'avais bien de la peine à ne pas chercher moi-même à reconnaître la belle Dorothée dans tous les petits pâtres dont la distance ne me permettait pas de distinguer les traits.

Cette belle route était jadis un sentier étroit et dangereux. Si on n'a point oublié le sonnet que j'ai traduit plus

haut, on se sera demandé sans doute ce que Lope de Vega appelait le *Chemin de l'Argent*. C'était précisément cet ancien sentier, et on le nommait ainsi parce que c'était celui que suivait, pour se rendre de Séville à Madrid, l'argent qui d'Amérique arrivait à Séville. Tel était alors le respect qu'inspirait ce trésor de l'État, que souvent, au lieu d'escorte, il n'était défendu que par l'étendard de Castille, dressé sur le col des mules. Les lingots d'or et d'argent allaient ainsi sans crainte par le chemin des bandits.

Cependant les mules qui continuaient à courir sur le bord de ces précipices, pour moi remplis de souvenirs charmants, avaient atteint le revers de la sierra. Nous allions entrer dans l'Andalousie; déjà tout nous annonçait une région nouvelle; il pleuvait beaucoup, mais à travers la pluie et le brouillard qui semblaient vouloir nous cacher le paradis de l'Espagne, je distinguais déjà une nature bien autrement puissante et riche, une race d'hommes plus alertes. Aux manteaux bruns de la Castille et de la Manche succèdent les étoffes rayées, les couleurs éclatantes.

Nous traversons péniblement, l'eau ayant détrempé les chemins, une suite de petits villages, Santa Helena, Venta Nueva, Venta del Rey, la Carolina, chefs-lieux assez récemment fondés de quelques établissements miniers. Le fond de ces populations est allemand; mais il n'a fallu qu'un demi-siècle au soleil de l'Adalousie pour transformer ces blondes familles, attirées des bords du Rhin par Charles III. Les voilà loin aujourd'hui des rêveries de

Gœthe et de Schiller, et j'imagine que ces bonnes et ouvertes figures ne se gêneraient guère pour rire au nez du docteur Faust, leur mélancolique compatriote, s'il passait par là. On reconnaissait déjà dans leur chant la note un peu sauvage de la mélodie arabe.

C'est ainsi que nous atteignîmes Baylen. Les lourds nuages dont je le trouvai assombri allaient bien à la disposition de mon esprit. J'éprouvai une sorte de consolation à trouver la nature à l'unisson de mes pensées. Tout un jour je restai à ma fenêtre, les yeux attachés sur cette vaste plaine d'où partit, le 20 juin 1808, le premier avertissement que la Providence donnait à l'orgueil de Napoléon. Ce fut un de ces coups dont toutes les circonstances agrandissent encore la portée. On a parlé de trahison, vaine excuse par où l'orgueil humain cherche à se dissimuler sa défaite. S'il y eut un traître à Baylen, ce fut le destin qui, ce soir-là, en effet, commença à trahir l'empereur. A Waterloo, il dut se souvenir de cette autre journée de juin. M. le duc de Rivas a consacré à ce souvenir glorieux pour l'Espagne, si cruel pour la France, une de ses belles romances historiques ; les derniers vers m'en revenaient malgré moi à la mémoire :

« Vive l'Espagne! s'écria le monde en s'éveillant de sa léthargie. A ce bruit formidable, un astre s'éteignait dans le firmament.

« Du trône de l'Éternel deux Archanges descendirent. L'un allait porter la nouvelle au pôle, dont la neige se changeait en flammes.

« L'autre allait creuser une tombe à Sainte-Hélène,

morne écueil qui, sous la zone embrasée, se dresse au-dessus de l'Océan. »

Je respirai en quittant Baylen. La pluie tombait toujours; peu à peu cependant elle s'arrêta, et le soleil, un soleil ardent déjà, vint déchirer le voile qui jusque-là nous cachait encore la véritable Andalousie : des blés superbes, des oliviers magnifiques, dont les lignes régulières allaient à perte de vue expirer au pied des collines, elles-mêmes couvertes d'une éclatante verdure. De puissantes haies d'aloès gardaient, comme les dragons de la mythologie chevaleresque, le jardin de promission. Ces vieux oliviers me charmaient et me rappelaient ceux que j'avais vus en Grèce, sur la route de Delphes ou dans les plaines de l'Attique. Leurs troncs tordus et caverneux, dont la tête commençait à se charger de fruits savoureux, faisaient penser à ces sages vieillards dont les années ont affaissé le corps, mais dont le front est couronné des prévoyantes pensées de l'expérience, pensées dont la sereine douceur a aussi sa secrète amertume.

Aux oliviers succédaient des bois de chênes, non pas ce chêne du Nord, souche nerveuse et maigre, mais un chêne d'une verdure plus vive, et encore gracieux dans sa force, le chêne qu'il faut à l'Andalousie. Comme les blonds Allemands de la Carolina, le chêne même avait subi l'influence du soleil. Là où la culture manquait, les fleurs s'étaient emparées de la terre, pour y dessiner d'admirables tapis.

Telle était la route enchantée par laquelle nous descendions aux bords du Guadalquivir. Le fleuve nourricier de

l'Andalousie nous apparut enfin, quelque temps avant d'arriver à Andujar. Ses eaux un peu limoneuses avaient la teinte rosée de celles du Nil : c'était une harmonie de plus dans le paysage.

Toute la population d'Andujar s'était portée sur la route, au-devant des illustres voyageurs. A leurs noires chevelures, à leur teint olivâtre, à l'éclat un peu sauvage du regard, aux couleurs plus vives de leurs robes, surtout à je ne sais quoi de hardi dans la démarche, je reconnaissais çà et là, dans cette foule, plusieurs bohémiennes. Des regards plus doux, sans être plus timides, brillaient à tous les balcons de la ville. Le chemin de l'Infante était jonché de feuilles de rose. Les dames les plus distinguées de la ville furent admises à venir lui baiser la main : mais je laisse à dessein dans l'ombre cette partie du voyage.

A onze heures, nous reprîmes le chemin de Cordoue, où nous devions coucher le soir même. Cordoue! voilà un de ces mots qui font battre le cœur. Tous les dédains de la critique moderne n'empêcheront pas que Florian ne soit pour quelque chose dans cette émotion. O cœur humain! que de fois tes battements ont dérangé les calculs de l'esprit!

En sortant d'Andujar, on passe le Guadalquivir sur un fort beau pont; puis, la route devenant plus accidentée, on ne cesse de perdre et de retrouver le fleuve capricieux. La vaste plaine, légèrement ondulée, qu'il enlace dans ses harmonieux détours, est parfois d'une richesse monotone, parfois aussi elle s'anime et s'égaye. Ce sont d'ordinaire

des bandes de chevaux que l'on mène vendre à Valence, ou que l'on en ramène, et qui, s'échappant de la route, s'abattent comme des volées d'oiseaux sur les vertes prairies. Cinq lieues avant Cordoue, nous laissons à gauche un village pittoresque : c'est le Carpio, la patrie du vaillant chevalier Bernard de Carpio. Bernard de Carpio a été chanté par Lope de Vega, et, comme le Cid, il a son long épisode dans le Romancero. A quelque distance de la cité maure, conquise par les chrétiens, le héros semble veiller encore dans sa haute tour, sentinelle avancée, placée là pour voir si l'ennemi ne revient pas. « Quant à votre Carpio, disait-il un jour, dans un moment d'humeur, au roi Alphonse le Chaste, je n'en veux pas, vous le pouvez garder pour vous; car, lorsque je le voudrai, je saurai bien le conquérir. »

Au dernier relai, une députation attendait les princes. On leur amena une calèche attelée de chevaux empanachés, et au milieu d'une foule immense, ils entrèrent dans Cordoue. Heureusement non, ils n'y entrent point encore. Les rues de la ville sont tellement étroites, qu'il faut chercher une rue assez large pour que les voitures y puissent passer, et par conséquent tourner les antiques murailles aux tours crénelées, spectacle magique sous les rayons du soleil couchant. A plus d'un endroit, ces murailles sont presque entières, et il faut un médiocre effort d'imagination pour se figurer que le Prophète y règne encore. L'illusion nous suivait dans ces petites rues étroites, tortueuses et blanches. Par ce dédale de rues arabes, nous arrivâmes au palais du comte de

Torre Cabrera, qui avait réclamé l'honneur de recevoir l'Infante. Le comte de Torre Cabrera est un parent du général Narvaës, et il a avec ce dernier une certaine ressemblance.

Ce palais du comte est un palais arabe ; à l'extérieur, rien de remarquable. Mais à peine met-on un pied sur le seuil, que le parfum des orangers vous saisit, le murmure et la fraîcheur des eaux vous attirent dans une cour entourée d'un portique, soutenu par des colonnes légères : au centre s'élève une gracieuse fontaine, à demi cachée sous la verdure des arbrisseaux qui l'entourent. Tous les appartements s'ouvrent sur cette cour intérieure appelée Patio, et rien dans leur disposition ne dément leur origine moresque. Seulement la conquête a marqué cette maison du pommeau de son épée : j'y trouve le portrait de Gonzalve, que la maîtresse du logis comptait au nombre de ses aïeux.

Quand on visite une de ces villes fameuses, il est un lieu où court tout d'abord le voyageur : à Cordoue, c'est à la mosquée. Le premier regard jeté sur cette merveilleuse ruine fait aussitôt comprendre tout l'acharnement que mirent les Arabes à défendre Cordoue. On entre d'abord dans une cour irrégulière, dont l'enceinte forme une galerie, et qui est plantée de beaux orangers, dont une fontaine jaillissante entretient la fraîcheur. De là on pénètre dans cette autre forêt, qui est la mosquée même, forêt de colonnes, dont le nombre passe plus de mille. L'imagination s'arrête confondue devant ce magique coup d'œil. Le regard s'égare, éperdu, avec une

sorte de ravissement, dans ces mystérieuses profondeurs, dans les épisodes infinies de ce romancero musulman. On n'en jouit qu'avec une extase craintive, et comme si on redoutait de voir tout à coup s'évanouir la prodigieuse vision. Ce n'est qu'en avançant sous les poétiques ténèbres de ces arceaux sans nombre que l'on finit par croire à la réalité du spectacle. Mais voici qui donne la mesure de sa grandeur : au centre même du labyrinthe immense, se dresse une église, ce n'est pas assez dire, une cathédrale.

Après la lutte violente qui se termina par la prise de Cordoue, la conquête dut se montrer impitoyable, et je m'étonne peu de trouver une église brutalement assise sur le foyer même de Mahomet; c'est le Dieu des armées qui a dressé sa tente dans le camp surpris et emporté de l'ennemi. Mais cette église laisse encore, à gauche et à droite, de profondes perspectives ouvertes sur la mosquée. C'est une double issue par où Mahomet vaincu rentre dans son domaine. Que de fois, en effet, l'écho tentateur de certains versets du Coran sera venu troubler d'innocentes prières! que de regards émus poursuivent encore sans doute, de colonne en colonne, les voluptueuses images d'un autre paradis, visions profanes que dissipent avec peine les sons graves et austères de l'orgue! Cette première fois, j'admirai peu l'église, qui contient pourtant des choses admirables; mais je ne sais par quelle pudeur d'artiste, offensée en moi, je me sentais là mal à l'aise. Il me semble que j'aurais éprouvé le même ennui si j'étais tombé tout à coup dans une chapelle musul-

mane, fût-elle une sœur de l'Alhambra, au milieu de cette grande cathédrale de Burgos, où l'épée et le souvenir du Cid n'ont jamais permis aux Maures de mettre le pied.

C'est en 786 que commença à sortir de terre, comme un fruit naturel de ce climat d'Orient, l'incomparable mosquée. Le calife Abdéraman, qui en eut la première pensée, y travaillait lui-même de ses mains une heure chaque jour. Ce prince, éprouvé par la mauvaise fortune et ramené de l'exil sur le trône, se souvint de ce qu'il avait le plus admiré dans sa vie errante, et voulut retrouver dans la mosquée de Cordoue le plan de celle de Damas, la grandeur et la magnificence de celle de Bagdad, la mystérieuse sainteté de celle de Jérusalem. Son fils, Hikem, continua l'œuvre de son père, et comme lui, ne dédaigna pas d'y mettre la main. Il y consacra tout le fruit d'une victoire qui, remportée par l'un de ses généraux, avait entraîné la chute de Narbonne. Il fallut encore pourtant quelques générations royales pour achever l'édifice : chaque siècle, chaque calife, avait à cœur d'y ajouter quelque chose, et, la ville s'augmentant avec sa puissance, il fallut que le temple s'élargît pour contenir tous les croyants. Ses arcades, aujourd'hui fermées, étaient ouvertes alors, et la foule qui n'avait pu trouver place sous le dôme sacré, groupée autour des orangers, pouvait encore s'associer de loin à la prière commune. Mais ce monument, dans sa dernière forme, suprême et puissant effort du génie arabe et espagnol, porte déjà çà et là l'empreinte de l'art byzantin. Pendant qu'il s'achevait, des ambassadeurs étaient arrivés de Byzance, et quelque

chose de l'Orient chrétien en était venu avec eux, qui se retrouve dans les procédés et dans certains effets de cette architecture.

La mosquée était dans toute sa splendeur à l'époque de la conquête, et la pieuse barbarie des vainqueurs lui porta le premier coup; le temps a fait le reste. Mais ce fut sous Charles-Quint qu'elle eut à souffrir davantage, car ce fut alors que l'on bâtit l'église. Elle fut commencée en 1523. Charles-Quint le premier ne pensait guère alors aux Arabes. Mais trois ans plus tard, les événements l'ayant amené à Cordoue : « Ah ! s'écria-t-il, si j'avais su ce que vous vouliez faire, jamais vous ne l'eussiez fait; car ce que vous avez fait là, aussi bien se pouvait-il faire partout ailleurs, et ce qui était là n'avait pas son égal dans le monde. » Charles-Quint, ce jour-là, parlait en François Ier.

Le lendemain je retournai à la mosquée. Un peu radouci par les belles paroles de Charles-Quint, j'étais plus disposé à rendre justice aux véritables beautés de son église. Elle renferme, en effet, beaucoup de détails remarquables et de riches sculptures. Celles du chœur, toutes de la même main, sont de Cornejo, un artiste de Séville, dont les restes reposent à deux pas de son œuvre. Il y a dans le trésor de superbes orfévreries, deux croix d'un ancien et précieux travail et un saint sacrement d'une exquise élégance; il remonte à peine à 1735; mais il n'y a pas eu de dix-huitième siècle en Espagne.

J'avais hâte cependant de me replonger au sein de la forêt arabe. Ces colonnes innombrables, où pas un chapi-

teau ne ressemble à l'autre, forment dix-neuf nefs du nord au midi, et trente-cinq de l'orient à l'occident. Quoique le temps et le fanatisme aient travaillé à l'envi à effacer cette page sublime d'un art qui n'est plus, ils n'y ont cependant réussi qu'à moitié. Le sanctuaire même du temple est resté tout entier : c'est une petite chapelle, d'une grâce, d'une élégance incomparables. d'une poésie qui n'a d'égale qu'à l'Alhambra. Mosaïques, inscriptions, marbres, or et couleurs, tout s'est mêlé dans une fusion divine. Pas un peintre ne s'est arrêté devant ce miracle d'un art inspiré, sans se retirer désespéré de ne pouvoir en emporter qu'une vaine image. C'est asez pour émouvoir encore ceux qui ont vu; mais quel pinceau rendra jamais pour les autres l'infinie légèreté de ces proportions, ces arceaux élancés, et qui vont se rattacher à la voûte comme les rameaux d'un palmier se penchant avec grâce? Quel pinceau assez rapide pour suivre le merveilleux tissu de ces arabesques, assez riche pour retrouver la couleur de ces mosaïques étincelantes comme au premier jour, assez net pour reproduire les versets du Coran, sculptés d'une main si ferme, qu'on y sent encore la foi de celui qui poussait le ciseau? La plume y serait impuissante comme le pinceau. Cet art, qui tant de fois s'était vainement essayé à faire visible la pensée du poëte, prend ici sa revanche, et aucun poëte ne traduira jamais l'harmonieuse beauté de cette création.

En revenant de la mosquée, je m'égarai dans les rues de Cordoue. Mais, quand on veut bien voir une ville. c'est peut-être, en vérité, ce que l'on a de mieux à

faire ; ce fut du moins ce que j'éprouvai. Je ne croirais pas avoir vu Cordoue, si je n'avais pas eu à chercher ma route dans le dédale de ses rues. J'avoue que plus je m'égarai, moins j'étais en peine de me retrouver. Ces blanches maisons étaient pleines pour moi d'agréables mystères que les grilles peintes de leurs petites croisées ne me dérobaient qu'à demi. Les anciens maîtres ont repris depuis longtemps le chemin de l'Afrique, emmenant avec eux les belles captives dont ils étaient si jaloux ; mais l'éclair de leurs doux regards est resté aux yeux des nouvelles habitantes de leurs harems. Je les voyais par les portes entr'ouvertes, assises au fond de leurs cours de marbre, rêvant au murmure des fontaines, ou glissant pour se livrer à quelques soins domestiques, parmi les orangers chargés de leurs fruits d'or. De loin en loin la tête d'un palmier dépassait le mur d'un jardin ; par intervalle une voix douce, quoique un peu aiguë, s'élevait dans le silence de ces rues à moitié désertes, et animait d'un charme mélancolique toutes ces images éparses de la vie orientale.

Cette poésie d'une nature toute nouvelle, d'une civilisation vaincue, mais dont quelques traces ont résisté au temps et à des habitudes plus dures, je la retrouvais à Cordoue jusque dans les hôpitaux. Ce n'est pas, à Cordoue du moins, comme chez nous, cette merveilleuse propreté dont une administration vigilante, et par-dessus tout la douce main des sœurs de charité, ont fait le dernier luxe du pauvre et du malade. Mais ici leur asile, comme le palais du riche, a ce même soleil pour l'inonder et l'échauffer

de sa lumière; il a ses fontaines de marbre, dont les eaux emportent toutes les souillures de la maladie, et ses orangers, dont le vif parfum en dissimule les miasmes impurs.

C'est de Cordoue que venaient autrefois dans le reste de l'Europe ces beaux cuirs dorés et couverts de riches arabesques qui paraient les galeries féodales de nos ancêtres. Mais vainement je cherchai à Cordoue les dernières traces de cette industrie aujourd'hui perdue. Il fallut me contenter d'une fabrique de chapeaux du pays, dirigée avec beaucoup de succès par un Français intelligent. Une centaine de jeunes filles, répandues par groupes dans plusieurs salles, y travaillaient sans bruit. A voir leurs regards attentifs, leur chevelure gracieusement relevée derrière la tête avec une fleur pour parure, j'étais assez tenté de les prendre pour les femmes de quelque sultan, occupées à écouter des récits d'amour. Mais ce lointain souvenir du Décaméron s'effaçait vite au bruit d'une machine à vapeur qui fonctionnait à quelques pas. La sombre poésie des temps modernes a mis le pied dans le royaume des califes. Décidément les Maures sont partis.

Après avoir visité successivement tout ce que la ville offre de curieux, il nous restait à faire une excursion dans la sierra. La richesse et la fraîcheur de celle de Cordoue l'ont rendue célèbre dans l'Andalousie; elle est pleine de riants ombrages où l'on fuit chaque année les ardeurs de l'été. Chaque repli de la montagne cache une villa. La première où s'arrêtèrent les augustes voyageurs

était celle de M. le duc d'Almodovar, habitation charmante où, dans un jardin rempli de belles eaux courantes, un labyrinthe d'arbres en fleurs conduit à un berceau d'orangers, sous lequel l'on pouvait compter plus de fruits que de feuilles. Tout à coup, du milieu des arbres, une musique s'éveilla et fit entendre des airs du pays. A ce doux appel, un jeune garçon et une jeune fille se détachèrent d'un groupe de paysans accourus pour voir l'Infante, et exécutèrent devant elle un gracieux bolero.

De cette première maison, on monte à une autre, plus haut située dans la montagne. Mais, pour y atteindre, il faut quitter les voitures et recourir aux chevaux, aux ânes, aux mules. Par ces sentiers plus accidentés, la promenade devient plus pittoresque et plus gaie. Cette autre maison était celle d'un autre Grand d'Espagne, M. le marquis de Benameji ; de la terrasse où elle s'élève, le regard embrasse Cordoue et le cours entier du Guadalquivir : c'est une vue enchantée.

Plus haut encore, une autre villa, celle de don José Barbero, attendait les voyageurs, et une table bien servie y avait été dressée par les soins de l'ayuntamiento de Cordoue. Mais, pendant que nous nous reposions sur une terrasse qui domine les jardins, dominée elle-même par de riantes collines, où, parmi les montures de notre caravane, étaient assises par groupes les populations des villages voisins, les mœurs espagnoles nous gardaient encore une surprise. Il semblait, en effet, que cette terrasse fût un théâtre arrangé tout exprès pour quelque petit drame. Les musiciens avaient suivi, et leur appel fut de

nouveau entendu. Aux premiers sons de la guitare, des castagnettes répondirent dans la foule. Une gitana s'avança au milieu de l'espace que le respect avait laissé vide, puis une seconde, puis une troisième; il en vint ainsi jusqu'à dix. Elles se firent cependant un peu prier pour danser, n'ayant que leur plus simple costume, une surtout, la plus belle, une grande jeune fille à la démarche indolente, aux yeux mélancoliques. Sur le visage de plus d'une, je reconnus les lignes du type égyptien, et, dans leur danse un peu monotone, une certaine analogie avec celle des Almées. J'étais loin de regretter, avec les pauvres gitanas, qu'elles n'eussent pas leurs oripeaux officiels. J'aurais assez d'occasions de les voir ainsi; mais, sur cette scène improvisée où le hasard venait de les amener, j'aimais mieux la simplicité originale de leurs robes aux couleurs éclatantes. Rien de plus simple d'ailleurs que leur danse : deux d'entre elles se détachent pendant que les autres, groupées à l'écart, se préparent à les accompagner en chantant, et s'accompagnent elles-mêmes en frappant dans leurs mains. Pendant qu'elles récitent ainsi, dans un idiome que peu de gens comprennent aujourd'hui, quelque longue histoire d'amour, celles qui sont en scène tournent sur elles-mêmes en élevant leurs bras, et prennent mille attitudes diverses, les unes vives et passionnées, les autres molles et lascives, pendant que leur regard semble chercher parmi les spectateurs un regard qui réponde à la capricieuse mobilité de leurs impressions. Celle qui se sent fatiguée s'arrête et rentre dans le groupe de ses sœurs; une autre aussitôt la remplace dans la danse,

et toutes y viennent successivement. J'imagine que les pas, comme les voix, retracent aussi quelque mystère d'amour dont, avec le temps, le secret s'est perdu. Chaque jour ainsi, les pauvres bohémiennes laissent aux épines de leur sentier aventureux quelque chose du poëme dont leurs pères étaient les rapsodes.

Le soleil couchant encadrait dans ses chaudes teintes cette idylle andalouse, qui, comme certains tableaux du Poussin, avait aussi son côté poétique. Qui, en effet, ne se fût attendri en songeant à ce caprice de la fortune qui à ces humbles danseuses du peuple envoyait pour spectateurs les enfants d'un roi proscrit?

Comme ils redescendaient de la sierra, il se trouva que la ville entière était sortie au-devant de ses hôtes.

Ils assistèrent encore, à Cordoue, à des représentations théâtrales et à des courses de taureaux. Mais de ces jeux sanglants, la description s'en trouve partout.

Nous quittâmes Cordoue le 6 mai. Vue du haut de la sierra, Cordoue est charmante; mais à qui suit la route de Séville elle apparaît plus charmante encore. Après avoir passé un pont de seize arches, construit par les Romains sur le Guadalquivir, reconstruit par les Maures, et qui en est déjà, par conséquent, à sa seconde antiquité, il faut s'arrêter et se retourner. On s'écrie alors, comme cet Arabe condamné à retourner en Afrique : « Ah ! Cordoue, que tu es ravissante, et que l'on goûte chez toi de délices ! »

Délices de l'esprit, du cœur, de l'imagination ! Ce qu'on voit d'abord, tout au bord du fleuve, c'est une

vieille tour qui en est comme l'avant-garde; puis la ville entière qui se déroule en amphithéâtre, entremêlée d'orangers qui font penser à ses fontaines, et de bouquets de palmiers qui rappellent ses anciens maîtres, sortis pour toujours par la brèche encore ouverte de ses murailles. La ville forme deux groupes distincts, en tête desquels se dressent, à gauche, son vieil Alcazar, devenu aujourd'hui une prison, et, à droite, cette merveilleuse mosquée; plus à droite encore au-dessus de l'une des dernières maisons, le palmier d'Abdéraman balance sa tête royale, et par delà encore, la sierra montre ses villas étagées, qui se détachent par leur blancheur sur l'éclatante verdure de ses escarpements.

Ce pont romain de Cordoue m'empêche d'oublier qu'elle avait donné à l'ancienne Rome les deux Sénèque, Lucain, Florus, ce vif et brillant historien qui a déjà quelque chose de la jactance andalouse. Elle devait donner à l'Espagne un autre Lucain dans Luis de Gongora.

A une heure, nous arrivons à Ecija, ville de bonne mine, et qui a eu son rôle dans l'histoire. Le soir, nous allons coucher à Carmona, dont l'immense château moresque nous frappe d'admiration sous les reflets de la lune.

Le 7, nous devions entrer à Séville, qui fut longtemps la capitale de l'Espagne, et qui s'étonne encore de ce qu'elle a pu cesser de l'être.

SÉVILLE

Mairena. — Sa foire. — Alcala. — Son château moresque. — Les Gitanos. — La Cruz del Campo. — L'aqueduc. — Arrivée à Séville. — Souvenirs de Beaumarchais et de Figaro. — L'Archevêché. — La Giralda. — Première ascension. — Séville à vol d'oiseau. — Son histoire. — Ses titres. — Sa devise. — Ses armes. — Le peuple andalous.

Entre Carmona et Séville, on rencontre encore le village de Mairena, où se tient chaque année une foire si fameuse, que naguère encore on y venait de Madrid même, et pour son plaisir, quand on y était pas attiré par ses affaires. Mairena a été longtemps le Beaucaire de l'Espagne; mais depuis quelques années Séville a sa foire annuelle qui menace celle-ci d'une fin prochaine. Mairena ne serait qu'un village sans caractère, bâti sur un coteau assez maussade, sans les murailles démantelées d'un château qui, à quelque distance, arrête et dédommage le regard. Mais à deux lieues plus loin, Alcala nous montre, au sommet d'une éminence, dont les pentes couvertes de

moissons vont mourir doucement dans le cours gracieux du Guadaira, les immenses débris de son château maure, bien autrement célèbre : c'est une des belles ruines de l'Andalousie. Des familles entières de Gitanos y disputent aux oiseaux de proie les excavations du rocher. C'est un tableau tout composé, auquel il n'a manqué jusqu'ici que le pinceau de Salvator Rosa.

Après avoir emporté Alcala et son château, Saint-Ferdinand s'y établit, et du haut de la tour principale, encore debout aujourd'hui, il put longtemps contempler Séville avant que d'y entrer.

C'était pour nous une conquête moins difficile, mais non moins attrayante. Le temps était magnifique, et le soleil inondait de sa chaude lumière la vaste et ondoyante plaine de verdure, au fond de laquelle on ne voyait bien de Séville que sa majestueuse cathédrale. Mais, à mesure que l'on avance, le tableau confus se débrouille, et les premiers plans se détachent en champs de blés ou de maïs, en profondes rangées d'oliviers, en bouquets de pins, en odorants massifs d'orangers; çà et là le grand fleuve brille dans les hautes herbes comme une lame d'argent. La ville, enfin, laisse mesurer ses hautes murailles, bâties par Jules César, et crénelées par les Goths, les Maures et les Chrétiens.

A quelque distance des portes, et dans un lieu appelé la Cruz del Campo, à cause d'une belle croix de pierre, élevée là par un vaillant chevalier revenu de la terre sainte. L'ayuntamiento avait fait dresser une tente de campagne, dont l'élégance intérieure trahissait la main

délicate d'une femme, disons mieux, d'une Française. Les princes s'y reposèrent un moment, et reprirent aussitôt le chemin de Séville. Depuis la Cruz del Campo, ce chemin est bordé par les arcades d'un immense aqueduc bâti par les Romains et restauré par les Maures, et qui amène à Séville les eaux estimées d'Alcala. Toute la ville était venue là à la rencontre de ses hôtes, et les saluait des plus cordiales acclamations. Quant à moi, je n'avais perdu don Quichotte sur la route de Cordoue que pour retrouver Figaro à la porte de Séville. Dans cette foule vive, bruyante, animée, pittoresque, je retrouvais sans le moindre effort toute la comédie de Beaumarchais. Almaviva est à cheval, toujours jeune, hardi, caracolant et jetant ses baisers aux fenêtres. Seulement, au lieu de son costume de théâtre, il porte avec plus de grâce la veste andalouse, couverte de broderies de soie et de boutons d'argent. Rosine est à tous les balcons, plus charmante que jamais sous sa mantille noire; mais il faut croire que Bartolo est mort, car elle ne se gêne guère pour laisser tomber son bouquet et agiter son mouchoir de la main. Basile aussi est dans la foule, mais je ne le reconnais qu'à son long chapeau, tant il a aujourd'hui la mine gracieuse et avenante. Figaro est partout, allant, venant, gesticulant, riant, semant ses bons mots de porte en porte, et continuant à faire la barbe à tout le monde.

Le cortége fut ainsi conduit, ou pour mieux dire, porté par cette foule jusqu'à l'Archevêché, préparé pour recevoir l'Infante et gracieusement offert par le saint prélat qui l'habite. C'est une assez belle construction moderne,

mais dont le principal mérite, à mon gré, est d'être située en face de la Giralda. La Giralda, c'est la tour de la cathédrale et les amours de Séville chrétienne, après avoir été les délices de la Séville des Arabes, captive convertie à la foi de ses nouveaux maîtres.

La Giralda est de toutes les fêtes. Pendant trois jours elle fut illuminée chaque soir. Je m'amusais de ma fenêtre à voir les nuées de colombes qui nichent dans le faîte, troublées dans leur sommeil par ces subites clartés, tourbillonner alentour et s'enivrer de lumière.

Dès le matin du second jour, je m'échappai pour monter à la Giralda, et pour jeter d'en haut un premier regard sur Séville. Chaque fois que je traverse une ville célèbre, je cherche d'abord un lieu élevé d'où je puisse l'embrasser d'un coup d'œil. Cette première vue encore confuse a son charme et sa grandeur. La physionomie de la ville se dégage alors plus distinctement du brouillard qui tout à l'heure l'enveloppait encore à vos yeux. Ne la connaissant point encore dans le détail de ses monuments, de ses mœurs, de ses habitudes, c'est pour ainsi dire sa personne historique qui vous frappe surtout. Vous recevez une plus vive impression de sa grandeur dans le passé, de son rôle dans le présent, et vous redescendez avec un désir plus vif de la visiter, de l'étudier, en un mot, de faire avec elle plus ample connaissance.

Plus tard, quand vous aurez fouillé tous les coins et recoins de cette ville, que vous aurez interrogé ses vieilles chroniques, et assisté jour par jour à toutes les phases de sa vie, à ses fêtes, à ses cérémonies, que vous vous

serez pénétré de son esprit et de ses passions, remontez encore à la tour : d'autres impressions, d'autres plaisirs vous y attendent. Ce n'est plus cette perception nette, distincte, mais un peu sèche du premier jour; l'esquisse est maintenant un tableau, et ce tableau vous apparaît avec la couleur, avec la variété de la vie et son admirable mobilité. L'esprit comme l'œil court d'un monument à un autre, d'une époque à une autre, de tel personnage à tel autre : la biographie est devenue l'histoire.

Je n'en étais encore, le 8 mai 1848, qu'à la biographie de Séville.

Fondée par Hercule, si l'on veut en croire deux vers gravés sur l'une de ses portes (la porte de la Carne), elle fut certainement embellie et agrandie par César. C'était donc déjà une grande ville, quand les Vandales la prirent, en 413. Leurs rois en firent la capitale d'un royaume qui, en 730, passa au pouvoir des Maures. Ce furent eux qui, en l'an 1000, de si mélancolique désolation pour le reste de l'Europe, bâtirent la Giralda, ce joyeux et poétique monument du génie arabe. Deux siècles plus tard, en 1181, ils élevèrent l'Alcazar, où vint se reposer vainqueur, le 23 novembre 1248, le saint roi Ferdinand. Deux ans après, le même roi tenait à Séville les cortès de la monarchie. Alphonse le Sage les y tiendra en 1262, et Sanche le Brave en 1284. Puis le sage et le vaillant cèdent la place au grand Justicier, à don Pèdre, dont l'austère et sombre légende pèse encore de nos jours sur les riantes imaginations de l'Andalousie. Un événement tout pacifique nous repose un moment des souvenirs de

cette époque tragique. Le 17 juin 1400, la première horloge de clocher que l'on ait vu construire en Espagne venait se fixer dans la tour de la Giralda, et c'était elle encore dont j'entendais sous mes pieds le grave et régulier mouvement. Que de choses depuis ont changé en Espagne, dans ce pays en apparence si peu mobile! Elle seule a invariablement sonné l'heure. En 1478, un concile national est tenu à Séville, où, en 1499, les rois catholiques réunissent encore les cortès et apportent de Grenade la double splendeur de leur règne. Ils y assistent à l'achèvement de la cathédrale, commencée un siècle auparavant. Le seizième siècle se lève et remplit toute l'Europe de l'agitation de ses pensées et du bruit de ses querelles. C'est le moment où de Séville partent les hardis navigateurs qui vont dans le nouveau monde poursuivre l'œuvre de Colomb, Fernand Cortès et Pizarre, pour ne citer que les plus illustres. En 1626, le Guadalquivir voulut avoir son jour dans l'histoire de Séville, et, comme ces bonnes et aimables natures qui, une fois dans leur vie, ont une terrible colère, il déborda sur la ville et y exerça de grands ravages. Un siècle plus tard, la triple alliance de la France, de l'Angleterre et de la Hollande signe dans Séville la paix avec l'Espagne. C'est encore là que, en 1808, se réunit la junte révolutionnaire. Deux ans après, le maréchal Soult y entre à la tête d'une armée française. Mais bientôt cet autre débordement retire ses flots, et, à la suite de l'indépendance, la liberté rentre à Séville comme dans le reste de la Péninsule. Redevenu libre en 1814, le roi Ferdinand jure à Séville,

en 1820, la constitution de 1812. Les cortès s'y rassemblent en 1823, jusqu'au moment où elles iront placer leur liberté orageuse sous la protection de l'Océan, et à l'abri des remparts de Cadix.

A dater de cette époque, la joyeuse ville rentre dans son repos et retourne à ses combats de taureaux. Mais, au mois de septembre 1843, son antique énergie se réveille, et la puissance d'Espartero vient se briser contre ses murailles.

Cette histoire de la capitale de l'Andalousie, quatre titres la résument : Séville la *très-noble*, c'est celui que lui donna saint Ferdinand ; la *très-loyale*, elle tient celui-ci de Jean II, qui le lui donna en 1444, pour avoir su résister aux provocations séditieuses de l'infant don Enrique. Ferdinand VII la nomma l'*héroïque*, et sa fille enfin l'*invincible*. Elle porte sur l'écusson de ses armes un écheveau entre ces deux syllabes *no—do*, ce qui, avec le mot écheveau, en langue espagnole *madeja*, fait *no madejado* « Séville ne m'a point abandonné. » Cet ingénieux jeu de mots date du roi Alphonse le Sage, et remonte à 1283.

Mais les véritables armes de Séville, que l'on retrouve dès 1311, présentent saint Ferdinand assis sur son trône, l'épée droite dans la main, et ayant debout, à ses côtés saint Isidore et saint Léandre, deux anciens évêques de l'Andalousie. Toute l'histoire de Séville a ce caractère héroïque et religieux à la fois ; ses patronnes mêmes sont deux martyres, sainte Juste et sainte Rufine.

En redescendant de la Giralda, je me promettais bien

de rechercher dans chaque monument de Séville les divers épisodes de cette histoire que je venais de me résumer à moi-même. Mais je commençai par étudier Séville dans sa physionomie générale et dans le caractère de ses habitants, parcourant les rues, les promenades, les théâtres, les marchés, les églises, m'arrêtant aux groupes, prêtant l'oreille aux querelles populaires, toutes choses qui, à Paris, se traduisent dans une parole expressive, flâner. A chaque pas j'étais frappé de ces vives allures, de cette démarche aisée et rapide qui a quelque chose de l'oiseau, de ce costume à la fois pittoresque et simple, de ce langage coloré, de cet accent musical, en un mot, de tout ce qui distingue l'homme du peuple en Andalousie. Comme celle du juste, la vie de ces gens-là semble une fête continuelle. On dirait que Dieu ne les a fait naître que pour danser, chanter, se réjouir. Le lendemain de ma première ascension à la Giralda, je fus éveillé de bonne heure par les sons mélancoliques d'une guitare; c'était peut-être quelque pauvre gitano qui s'adressait à la pitié des passants. J'ouvre ma fenêtre et je regarde; le musicien était un simple soldat, tranquillement assis au milieu de ses camarades, devant le corps de garde du palais. Un moment après, un autre commençait avec une voix douce une longue romance qui sans doute parlait du Cid : l'Andalousie est là tout entière.

IV

L'ALCAZAR DE SÉVILLE

Premier aspect de l'Alcazar. — Sa fondation et ses transformations successives. — Description. — Le roi don Pèdre. — Meurtre de don Fadrique. — Récit de cette catastrophe dans les historiens et dans le Romancero. — Maria de Padilla. — Mariage de Charles-Quint avec une infante de Portugal. — Récit de Sandoval. — La popularité de don Pèdre.

L'Alcazar de Séville ne ment pas à son nom : il a bien toute la tournure d'une habitation orientale : au dehors une citadelle, au dedans un palais. Pour le voyageur indifférent, une ceinture de hautes et sévères murailles, flanquée de tours de distance en distance ; pour celui qui aime à heurter à toutes les portes et qui sous chaque pierre tombée cherche le secret de l'histoire, un entassement, un fouillis de merveilles : tel était jadis, tel est encore, à certains égards, l'Alcazar de Séville. Aujourd'hui l'antique muraille a éclaté en plus d'un endroit : la ville moderne a fait irruption depuis des siècles dans le palais d'Abdelasis et de don Pèdre ; elle y a bâti des

maisons, dessiné des rues, planté des promenades. Seulement, çà et là, quelque tour élancée se détache sur le bleu du ciel, et, par sa forme et sa couleur, semble vouloir maintenir, contre l'effort des âges nouveaux, la poésie des anciens temps.

Mais tout n'est pas moresque dans l'Alcazar de Séville; les armes de Castille en gardent fièrement la porte, et l'ombre de don Pèdre hante surtout ses ruines : il semble que le Justicier soit resté le dernier habitant de cette demeure de tant de maîtres divers. Mais Goth, Arabe ou Castillan, musulman ou chrétien, plus il a vu passer de races ennemies, plus ce palais ressemble à l'Espagne.

Son histoire se résume en quelques lignes. La première origine de l'Alcazar se perd dans la nuit des temps. Vers la fin du douzième siècle, il est reconstruit par le roi maure Abdelasis. Au milieu du treizième, saint Ferdinand y plante sa bannière sur une petite tour, encore debout à un angle de la place Santo Tomas; et c'est aussi dans le milieu du siècle suivant que don Pèdre lui donne sa dernière forme, en se servant encore pourtant de la main et du génie des architectes arabes. Après don Pèdre, les rois de Castille l'habitèrent souvent, mais en passant et comme une maison où l'on reçoit l'hospitalité au nom du maître absent. Un siècle et demi après, Charles-Quint y vient épouser une infante de Portugal; il ne refait pas l'Alcazar, il se contente d'y ajouter une partie nouvelle, et, même après Charles-Quint, l'Alcazar est encore le palais de don Pèdre.

M. le duc de Montpensier ne pouvait résister longtemps

à la tentation d'habiter l'Alcazar, et des circonstances dont le récit n'a que faire ici l'ayant, pour quelques jours, éloigné de Séville, ainsi que l'Infante, je me trouvai l'hôte à peu près unique de don Pèdre. J'occupais une chambre basse du palais, une salle toute moresque, où la lumière n'entrait qu'à travers l'épais feuillage d'un magnifique oranger planté contre la fenêtre. La porte s'ouvrait sur un petit patio de marbre, où l'on montre encore au voyageur la trace du sang de don Fadrique. Le silence et la solitude évoquaient naturellement autour de moi ces ombres du passé, et ce demi-jour leur prêtait une réalité tour à tour sinistre ou touchante. Plus libre le soir, après les affaires, de m'abandonner aux fantaisies de l'imagination, j'allais de moi-même au-devant de ce monde évanoui, qui revenait à moi sous tant de formes.

Je le rencontrais partout. On voyait jadis, adossé à la première porte de l'Alcazar, un siége élevé, du haut duquel don Pèdre tenait, dit-on, ses audiences publiques. Les derniers vestiges en ont disparu ; mais remarquez comme, dès le seuil de sa demeure, c'est sous sa face de Justicier que don Pèdre vous apparaît.

Le voyageur qui visite l'Alcazar entre d'abord dans une première cour, plus longue que large, encombrée, à droite et à gauche, de chétives maisons et de remises improvisées. Cette cour, qui s'appelle encore le Patio de la Monteria, avait été nommée ainsi parce que les Monteros de Espinosa, cette antique garde des rois d'Espagne, y tenaient leurs assises. Plus tard on y dressa deux théâtres, dont le dernier périt dans un incendie en 1691. Ce

n'était pas là cependant, mais dans un verger devenu aujourd'hui une place, que Lope de Rueda, le Thespis espagnol, préludait, sur d'humbles tréteaux et par des scènes familières, aux drames héroïques de Calderon et de Moreto.

Une seconde entrée conduit à une espèce de cour d'honneur sur laquelle donne la véritable façade du palais. Cette façade n'est qu'une porte de moyenne grandeur, entourée d'arabesques peintes ou dorées ; elle rappelle un peu la porte du Sérail à Constantinople. Une inscription gothique, placée en dehors, et qui fait elle-même partie des ornements de l'entrée, donne la date précise des restaurations de don Pèdre. Par cette porte, et après avoir traversé une étroite galerie, on se voit subitement introduit dans un grand patio de marbre dont la première vue vous plonge dans une sorte d'enchantement : au centre s'élève une belle fontaine; mais le murmure des eaux manque, depuis des siècles peut-être, au double étage de colonnes dont cette cour est entourée. Sur ses quatre faces, d'une poésie vraiment orientale, s'ouvrent et reçoivent le jour par des portes colossales, percées de guichets plus petits, des appartements intérieurs. Ici tout semble arabe, tout ce qui reste du moins du relief des peintures, du plâtre des incrustations, du bois des sculptures; mais, en y regardant avec plus de soin et de plus près, dans ces figures à demi effacées de la frise du salon principal, le salon des Ambassadeurs, on reconnaît les rois de la dynastie gothique; et dans les ornements tourmentés qui courent, comme le feuillage de la sculpture antique, autour des

portes massives, que distingue-t-on? le *Credo* des Apôtres, et le premier chapitre de l'évangile de saint Jean.

Ces salles basses formaient les fraîches habitations de l'été; au-dessus étaient celles de l'hiver, qui n'ont gardé que deux souvenirs de leur royale splendeur : une chambre moresque qui fut, dit-on, celle de don Pèdre, et une toute petite chapelle gothique que l'on attribue aux rois catholiques. Mais cette partie supérieure du palais domine ces délicieux jardins dont la renommée s'est répandue dans le monde entier. On s'étonne d'abord de les trouver si petits; mais ces fontaines jaillissantes, mais ces orangers chargés tout ensemble de fleurs et de fruits, mais ces cyprès que le vent incline d'un mouvement si mélancolique, il s'élève de tout cela des parfums si pénétrants, des voix si douces, de si charmants appels, que l'on se demande si, par hasard, on ne se serait pas endormi sur quelque volume entr'ouvert des *Mille et une Nuits*.

Mais, parmi ce doux rêve, le nom de Maria de Padilla, que la tradition attache encore aux bains de l'Alcazar, ramène fatalement celui de don Pèdre et le souvenir de l'événement terrible qui fut l'une des pages tragiques de son histoire, le meurtre de don Fadrique, son frère. Ici, ce n'est pas la tradition qu'il faut écouter, c'est l'histoire elle-même. Je traduis le récit d'un chroniqueur contemporain :

« Le maître (don Fadrique, grand maître de l'ordre de Santiago) arriva à Séville, le mardi, dans la matinée, et, aussitôt arrivé, il s'en fut saluer le roi, qu'il trouva jouant aux dames dans son Alcazar. Dès qu'il fut entré,

il baisa la main du roi, et après lui tous les chevaliers qui l'accompagnaient. Le roi le reçut d'un air affable, et lui demanda quelle avait été sa dernière couchée, et s'il avait un bon logis. Le maître répondit qu'il venait de Cantillana, qui est à cinq lieues de Séville; que de son logis il n'en savait encore rien, mais qu'il avait lieu de croire qu'il en serait content. Le roi lui dit d'aller s'en occuper, et de venir ensuite le retrouver. Le roi disait cela, parce que le maître était entré fort accompagné dans l'Alcazar. Le maître alors se retira et s'en fut voir doña Maria de Padilla et les filles du roi, qui habitaient un autre appartement de l'Alcazar, qu'on appelle du Colimaçon. Doña Maria savait tout ce qui avait été tramé contre le maître, et, quand elle l'aperçut, elle fit voir un visage si triste, que pas un ne dut s'y méprendre; car c'était une dame de douce et bonne nature, et qui n'approuvait pas tout ce que le roi faisait, et d'avance elle était toute marrie de la mort qu'elle savait devoir être donnée au maître. Lorsque celui-ci eut pris congé de doña Maria et des filles du roi, ses nièces, il retourna dans la cour de l'Alcazar, où il avait ses mules, pour se mettre en quête de son logis et y établir tout son monde; mais, en entrant dans la cour, il n'y trouva plus ses bêtes: les portiers du roi avaient fait évacuer cette cour et en avaient fermé les portes, après avoir mis dehors toutes les mules. On leur avait donné cet ordre afin d'écarter tout le monde. Le maître ne savait que résoudre, et s'il devait retourner vers le roi, lorsque l'un de ses chevaliers, nommé Suer Guttierez de Novales, qui était as-

tucieux, soupçonnant quelque trahison à tout ce mouvement qu'il apercevait dans l'Alcazar, dit au maître : — « Messire, la petite porte du corral est encore ouverte, « sortez; les mules ne nous manqueront pas. » Et il le lui répéta à plusieurs reprises, car il était persuadé que le maître, une fois sorti de l'Alcazar, trouverait peut-être à s'échapper, ou que du moins on ne le prendrait pas sans que bon nombre des siens se fissent tuer pour le défendre. Sur ces entrefaites, vinrent au maître deux chevaliers, deux frères, Fernan Sanchez et Juan Fernandez de Tovar, qui ne savaient rien de ce qui se passait, et qui, de la part du roi, dirent au maître : — « Messire, le roi « vous mande. » Le maître retourna sur ses pas pour aller au roi, un peu troublé déjà, car il pressentait quelque malheur. On le laissa rentrer dans le palais, mais, cette fois, sans ceux qui l'y avaient accompagné la première, ceux qui avaient la garde des portes ayant donné l'ordre aux portiers de n'admettre que lui. Le maître se dirigea ainsi du côté où était le roi. Don Fadrique n'avait alors avec lui que le maître de Calatrava, don Diego Garcia, qui ne savait rien de ce qui allait se faire, et deux autres chevaliers. Le roi se tenait alors dans une partie du palais appelée *del Yeso* (ou *del Fierro*), dont la porte était fermée. Les deux maîtres arrivèrent à la porte de l'appartement, et, voyant qu'on ne leur ouvrait pas, ils s'arrêtèrent à l'entrée. Pero Lopez de Padilla, grand arbalétrier du roi, se tenait en dehors avec les deux maîtres. On ouvrit alors la petite porte de l'appartement, et le roi dit à Pero Lopez, son grand

arbalétrier : — « Pero Lopez, arrêtez le maître. » Pero Lopez répondit : — « Lequel des deux faut-il arrêter ? — « Le maître de Santiago, » dit le roi. Et aussitôt Pero Lopez de Padilla mit la main sur don Fadrique et lui dit: — « Vous êtes mon prisonnier. » Le maître resta tout décontenancé, et sur-le-champ le roi dit à des arbalétriers qui se tenaient là : — « Arbalétriers, tuez le « maître de Santiago. » Les arbalétriers n'osaient encore obéir; mais l'un des serviteurs de la chambre du roi, nommé Ruy Gonzalez de Atienza, lequel était dans la confidence, cria aux arbalétriers : — « Traîtres, que « faites-vous ? n'entendez-vous pas que le roi vous com- « mande de tuer le maître ? » Et ceux-ci alors, voyant que telle était la volonté du roi, commencèrent à lever leurs masses pour en frapper don Fadrique. Ils étaient quatre : Nuñez Fernandez de Roa, Juan Vicente, Garci Riaz de Albaracin et Rodrigo Perez de Castro. Ce que voyant, le maître de Santiago se dégagea par un mouvement brusque de Pero Lopez de Padilla, qui l'avait arrêté, et s'élança dans le corral ; il porta la main sur la garde de son épée, mais la croix s'en était prise dans le manteau de l'ordre, et jamais il ne put la tirer. Les arbalétriers vinrent sur lui la masse haute ; le maître, pour les éviter, courait de côté et d'autre, de sorte qu'ils ne pouvaient l'atteindre; cependant Nuñez Fernandez de Roa, qui le serrait de plus près que les autres, le joignit et lui porta un coup à la tête, dont il tomba par terre, et alors arrivèrent les autres, qui tous se mirent à le frapper.

« Dès que le roi vit don Fadrique abattu, il sortit de

l'Alcazar, espérant trouver quelques-uns de ceux du maître pour les tuer; mais il n'en aperçut aucun. Quand le maître était revenu sur ses pas, rappelé de la part du roi, la plupart n'avaient pu entrer, ayant trouvé la porte gardée, et ceux qui avaient pu passer avaient pris la fuite ou s'étaient cachés. Le roi ne trouva qu'un écuyer du nom de Sancho Ruiz de Villegas, qu'il découvrit dans l'appartement du Colimaçon, où se tenait doña Maria de Padilla avec les filles du roi. Ledit Sancho Ruiz s'y était réfugié quand il avait entendu que l'on tuait le maître. Au moment où le roi entra dans la chambre, Sancho Ruiz prit dans ses bras doña Béatrix, fille du roi, croyant par elle échapper à la mort. Mais le roi fit arracher l'enfant de ses bras, et le frappa lui-même d'une dague qu'il portait à la ceinture, assisté dans ce meurtre par Juan Fernandez de Tovar, ennemi particulier dudit Sancho Ruiz. Ce dernier étant mort, le roi retourna où il avait laissé le maître, et le trouva qui respirait encore; il tira sa dague de sa ceinture, et la donna à un Maure de sa chambre pour l'achever. Ceci étant fait, le roi se mit à table, et dîna près de l'endroit où le maître était encore gisant, dans une salle basse appelée de *los Azulejos* [1]. »

Je laisse au chroniqueur, ennemi de don Pèdre et dévoué à Henri de Trastamare, la responsabilité des horribles détails de cette scène tragique. Mais on y sent une affreuse réalité, et, malgré soi, on ne peut s'empê-

[1] On appelle Azulejos les belles faïences de couleur qui, en Orient, revêtent, à hauteur d'appui, les murs intérieurs des palais moresques.

cher d'y ajouter foi. Je retrouve les mêmes détails dans les anciennes romances. Le vieux poëte a évidemment puisé aux mêmes traditions; mais, en plaçant ce lamentable récit dans la bouche même de la victime, il lui prête je ne sais quoi d'étrange et de saisissant. On croit entendre un personnage de Dante.

Le roi a invité don Fadrique à se rendre près de lui pour assister aux fêtes qui se préparent à Séville. Mille présages, dont il ne tient compte, l'avertissent en chemin.

« En passant une rivière à gué, ma mule s'abattit sous moi; je perdis mon poignard doré; je vis se noyer mon page le plus aimé, un page que j'avais élevé dans ma salle d'armes, et celui de tous que j'avais toujours le mieux traité. Avec tous ces malheurs, j'arrivai à Séville. A la porte de la Macarena, je rencontrai un clerc, un clerc de l'Évangile, qui n'avait point encore chanté messe. — « Maître, que Dieu te garde! maître, sois le bienvenu! « aujourd'hui t'est né un fils, aujourd'hui tu accomplis ta « vingtième année; maître, si tu m'en crois, nous irons « le baptiser. Je serai le parrain, toi, maître, le filleul. » Le maître alors répond, écoutez ce qu'il a répondu : — « Père, ne parlons pas de cela, ne m'en dites pas davantage. « Je m'en vais voir ce que me veut le roi don Pèdre, mon « frère. » Je donnai du talon à ma mule, et j'entrai dans Séville. Mais je n'aperçus ni tentures ni chevaliers armés. Je m'en fus droit à l'Alcazar du roi don Pèdre, mon frère. »

Cet excellent frère est, dans la romance, moins débonnaire que dans la chronique. Sa colère éclate dès les premières paroles :

« Que Dieu vous garde, bon roi, vous et tous ceux qui « sont ici. — Maître, vous venez à la malheure ; soyez, « maître, le mal venu. Vous ne venez nous voir qu'une « fois l'année, et cette fois que vous venez, maître, il faut « vous le commander. »

Don Fadrique est tué; mais, dans ce meurtre, le poëte voit une autre main encore que celle de don Pèdre : doña Maria de Padilla a conseillé le crime. Le rapsode populaire, qui se sent pour don Pèdre ce faible que garde encore à sa mémoire tout le midi de l'Espagne, accuse surtout la favorite. L'histoire, on l'a vu, ne lui prête pas ce rôle odieux. Maria a reçu la confidence du crime, mais elle gémit de ne pouvoir l'empêcher, et ses yeux s'efforcent d'avertir la victime.

M. le duc de Rivas, qui, dans ses romances historiques, a rajeuni avec bonheur le drame de 1358, loin d'accuser Maria de Padilla, se montre envers elle aussi indulgent que la chronique. Il rend même plus active cette expression de pitié muette que Lopez de Ayala place sur le visage de la favorite.

Dans le Romancero, don Fadrique répond ainsi à don Pèdre : — « Pourquoi cette colère, bon roi ? en quoi ai-je manqué ? Jamais vous ai-je abandonné dans la bataille en combattant contre les Maures ? »

Nul, en effet, n'avait été plus loyal serviteur de don Pèdre, et, lorsqu'il tomba sous les coups de son frère, il venait de remettre sous son obéissance le fort de Jumilla. Quelle fut donc la cause cachée de ce grand crime? Le duc de Rivas le laisse entendre assez clairement :

« Don Fadrique, dit-il dans une de ces poétiques légendes, avait reçu mission d'aller chercher en France la reine Blanche de Bourbon ; mais il mit un an à l'amener à son époux. »

Ce soupçon de don Pèdre, qui rappelle cet autre drame plus mystérieux encore de la mort de don Carlos, le duc de Rivas l'avait trouvé exprimé dans les anciens récits. Voici comment s'en explique, à son tour, le grand chroniqueur de Séville, Ortiz de Zuniga :

« Ceux qui justifient la cruauté de don Pèdre supposent dans le maître, outre ses torts de désobéissance, un autre tort bien grave. Mais le crime de don Fadrique, qui faisait horreur en d'autres temps, dit un savant auteur, aujourd'hui se raconte et est admis avec applaudissements ; parce que ses descendants, au nombre desquels figurent aujourd'hui presque tous les princes et rois de l'Europe, se glorifient de ce que don Alonzo, fils de ce prince, naquit de Blanche de Bourbon. »

Mais l'amant, mais le mari secret de Maria de Padilla, prenait-il donc si vivement à cœur un pareil outrage ? Il suffisait déjà du soupçon pour qu'il crût avoir à se venger. Peut-être aussi, dans ses remords, s'ingéniant à chercher des crimes à cette pauvre enfant qu'il retenait captive dans son château de Médina Sidonia, était-il parvenu à la croire coupable, et lui avait-il cherché un complice pour rendre la faute plus vraisemblable. Je ne saurais éclaircir ce mystère ; mais j'ai vu à Séville de doctes personnages prendre sérieusement fait et cause pour l'honneur de don Pèdre contre don Fadrique et la jeune reine.

Après avoir lu les détails de ce terrible drame, j'aurais voulu retrouver avec quelque vraisemblance le théâtre de chaque scène. La tradition, dont il faut toujours tenir compte, s'obstine à placer le meurtre dans le patio appelé de las Munecas, le même sur lequel s'ouvrait la porte de ma chambre ; mais j'en ai tant vu de ces taches de sang! Ce que je crois certain, c'est que de ce côté était la chambre à la porte de laquelle vint frapper le maître ; peut-être même était-ce celle que j'habitais. Don Fadrique aurait donc été arrêté, en effet, dans le patio de las Munecas, d'où, se dégageant de l'étreinte de Lopez de Padilla, il serait allé tomber dans la cour de la façade. Cette manière d'expliquer les choses, sans contredire ouvertement la tradition, aurait cet avantage de respecter entièrement le récit de Lopez de Ayala.

Mais où était cet appartement du Colimaçon, dont parle la chronique, et qui était alors celui de Maria de Padilla? Je le placerais dans l'angle de gauche, au fond du grand patio, car j'ai ouï dire qu'il y avait précisément dans le mur, de ce côté, un escalier tournant qui allait aboutir à la chambre moresque qui fut, dit-on, celle de don Pèdre.

On cite encore à Séville la rue où, pour la première fois, don Pèdre entrevit au balcon Maria de Padilla. A une demi-lieue de Séville, il existe une maison des champs, appelée de son nom, et que protége encore sa douce mémoire. « Doña Maria de Padilla, dit le chroniqueur, si sévère pour don Pèdre, était une femme de haut lignage, belle, petite de corps, et de bon entendement. »

« Cette même année (juillet 1361), dit Ortiz de Zuniga après avoir rapporté la mort de la véritable reine, mourut, à l'Alcazar de Séville, doña Maria de Padilla, en l'absence du roi, qui la pleura amèrement, car elle était la seule qui était parvenue à dompter son génie farouche. Elle fut portée à Astudillo, où elle avait bâti un monastère ; mais le roi en fit revenir son corps, et le déposa dans la chapelle royale de la cathédrale. Les historiens louent sa discrétion, son affabilité, sa bonté, et le roi don Philippe II lui fit décerner le titre de reine. »

Au-dessus des bains de Maria de Padilla, s'étend la vaste salle où se célébra le mariage de Charles-Quint avec l'infante de Portugal. Des fenêtres cintrées de cette salle, l'œil embrasse les jardins, et y découvre un pavillon arabe, élevé par ordre de l'empereur, charmant édifice, mais qui ne peut faire oublier ni la cathédrale, violemment introduite au milieu de la mosquée de Cordoue, ni cette ébauche de palais, si pesamment établie sur une partie de l'Alhambra.

Mais revenons à ces fiançailles augustes ; voici en quels termes Sandoval les raconte :

« Le duc de Calabre et les autres personnes désignées allèrent à Badajoz, frontière de Portugal, au-devant de l'infante doña Isabelle, qui déjà prenait le titre d'impératrice Son frère, le roi de Portugal, don Juan III, l'accompagna une partie du chemin, et, lorsqu'il crut devoir s'arrêter, il la laissa aux mains de ses frères, qui l'étaient aussi de la fiancée, les infants don Luiz et don Fernando, ainsi qu'au duc de Bragance, au marquis de

Villaréal, et autres chevaliers de ce royaume, lesquels vinrent avec l'impératrice jusqu'à la ville de Geldes ou Yeldes, à trois lieues de Badajoz, où ils la remirent à ceux de Castille.

« Ceux-ci étaient partis de Badajoz avec tout leur monde, en grand gala, et, au moment où ils approchèrent de la frontière de Portugal, les infants se mirent en marche avec l'impératrice leur sœur, qui, à trente ou quarante pas en deçà de la frontière, descendit de sa litière, et se mit en selle sur une haquenée blanche. Alors tous les Portugais se détachèrent, et vinrent, chacun selon son rang, lui baiser la main et prendre congé d'elle. Cela étant fait, les infants se portèrent avec l'impératrice à la frontière de Castille, où les seigneurs de ce royaume, mettant pied à terre à leur tour, vinrent baiser la main de leur souveraine, comme avaient fait les Portugais. Ensuite, ayant repris leurs chevaux, ils formèrent avec les Portugais et les infants un grand cercle, au milieu duquel l'impératrice resta seule. Alors le duc de Calabre, l'archevêque de Tolède, et le duc de Bejar s'avancèrent jusqu'au lieu où était l'impératrice, et tous trois mettant le chapeau à la main, le duc de Calabre dit : « Que Votre Majesté veuille bien entendre dans quel but « nous sommes venus ici par l'ordre de l'empereur notre « maître, qui est le même pour lequel elle-même est ve- « nue. » Ce qu'ayant dit, il commanda à son secrétaire de lire les pouvoirs que l'empereur lui avait donnés, pour venir la recevoir. Cette lecture ayant été faite à haute voix, le duc dit : « Votre Majesté a entendu ceci, j'attends

« ses commandements. » L'impératrice étant demeurée calme et silencieuse à tout, l'infant don Luiz prit la bride de la haquenée des mains de sa sœur, et dit au duc : « Je « remets à Votre Excellence Madame l'impératrice, au nom « du roi de Portugal, mon seigneur et frère, en qualité « d'épouse actuelle de S. M. l'empereur. » Et, parlant ainsi, il quitta la place qu'il occupait à la droite de l'impératrice, et le duc de Calabre, s'étant approché, prit la bride des mains de l'infant et dit : « Et moi, seigneur, je re- « connais avoir pris livraison de Sa Majesté, au nom de « l'empereur. » La cérémonie s'étant achevée au bruit des cymbales, des trompettes et des flûtes, les infants s'approchèrent pour baiser la main de l'impératrice et prendre congé d'elle. Elle les embrassa avec grande tendresse. On se quitta de part et d'autre avec les mêmes démonstrations, et il ne resta que le marquis de Villaréal, un des grands seigneurs du Portugal, qui, avec d'autres chevaliers de sa nation, voulut accompagner l'impératrice.

« Les Castillans reprirent, avec leur jeune souveraine, le chemin de Badajoz, où sa présence fut célébrée par des fêtes solennelles, qui durèrent sept jours. Elle partit ensuite pour Séville, où elle arriva avant l'empereur, un samedi, le 3 mai de cette même année 1526. Elle y fut accueillie avec les mêmes fêtes que l'on avait préparées pour l'empereur, et qui furent telles qu'on les pouvait attendre de la grandeur de Séville. Huit jours après, l'empereur fit son entrée avec la même pompe, et, la même nuit, le cardinal Salviati, légat du pape, les fiança dans la grande salle basse de l'Alcazar, en présence de

tous les grands et de tous les prélats qui purent être présents. L'impératrice parut à tous une des plus belles personnes du monde, comme elle l'était en effet, et comme on le voit par ses portraits. Les fiancés soupèrent séparés, chacun dans son appartement, et, après minuit, la piété et la chasteté de l'empereur le voulant ainsi, on dressa un autel dans une chambre, et l'archevêque de Tolède, qui était resté pour cela, y dit la messe et les maria. Ils s'étaient désigné pour parrains le duc de Calabre et la comtesse de Haro, veuve d'un grand seigneur du Portugal, et Camarera-mayor de l'impératrice. La messe achevée, les nouveaux époux prirent congé de l'archevêque et du duc, et se retirèrent dans leur appartement. »

Ne trouvez-vous pas dans cette rencontre solennelle en plein air, sur la frontière de deux royaumes, une simplicité pleine de grandeur? N'y a-t-il pas aussi quelque chose d'auguste dans ces cérémonies finales si simples, surtout quand on les rapproche du nom de Charles-Quint? « Ce même jour, dit Ortiz du Zuniga, qui a raconté avec plus de détail la double entrée à Séville et le mariage à l'Alcazar, le jour même où l'empereur entra dans cette douce prison, il rendit la liberté au roi de France.»

Le mariage de Charles-Quint est la dernière grande page de l'histoire de l'Alcazar, mais elle n'efface pas l'éclat sinistre de la tache de sang de 1358. La grandeur de Charles-Quint est ailleurs. Dans l'Alcazar de Séville, le père de Philippe II n'a toujours que la seconde place; la première, je l'ai déjà dit, appartient à don Pèdre. D'où

vient donc cette étrange popularité attachée encore à cette sombre figure ? L'histoire en a fait justice partout ailleurs qu'en Espagne ; mais en Espagne, et surtout en Andalousie, Pierre le Cruel s'appelle simplement Pierre de Castille, ou, pour mieux dire, don Pèdre le Justicier. Ce surnom, qu'il s'était donné à lui-même, le peuple le lui a maintenu.

Le peuple, je dis bien, et pourquoi ? C'est que don Pèdre, comme Louis XI, qui, avec une mine moins fière, a poursuivi la même entreprise et a gardé aussi une espèce de popularité d'assez mauvais aloi, don Pèdre, qui, dans son humeur farouche, cachait l'instinct grossier des devoirs futurs et du droit de la royauté, appesantit surtout son bras de fer sur les grands et laissa respirer les petits. Il eut cela de commun avec les empereurs favoris de la populace, qui ne périrent, dit Juvénal, que lorsqu'ils voulurent se faire craindre des savetiers de Rome. La cruelle justice de don Pèdre n'eut pas le temps de descendre des hautes régions où elle s'exerçait, et il emporta dans sa tombe sanglante le renom qu'il devait surtout à la reconnaissance intéressée du peuple. Ajoutons qu'il eut souvent, dans la pratique de sa justice, de ces surprises dramatiques et de ces appareils mystérieux qui ne manquent jamais leur effet sur les imaginations naïves.

L'histoire elle-même, malgré les airs de moraliste qu'elle aime à se donner, ne laisse pas que de fermer les yeux sur les fautes et les crimes des individus, pourvu qu'ils aient servi les grands résultats généraux, et

volontiers elle sacrifie les hommes à ce qu'il lui plaît d'appeler l'humanité. Naturellement plus indulgente, en Espagne, envers un roi espagnol, elle a beaucoup pardonné à don Pèdre, parce qu'il lui semble que ce roi avait eu le pressentiment lointain et confus d'un grand rôle à prendre contre la tyrannie féodale, et qu'il prépara, de si loin que ce fût, dans la royauté victorieuse même par le crime, l'avénement d'un pouvoir plus bienfaisant.

Le poëte tient du peuple par la naïveté de l'impression, mais il s'élève aisément aussi aux plus hautes conceptions de l'histoire. La poésie, en Espagne, a été généralement favorable à don Pèdre.

Je me borne aujourd'hui à constater et à expliquer, comme je l'entends, la popularité de don Pèdre en Espagne et en particulier à Séville. Peut-être retrouverai-je l'occasion de faire voir sa justice à l'œuvre chez Calderon et chez Moreto, dans le *Médecin de son honneur* et le *Riche homme d'Alcala.*

V

LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE

La place du *Triunfo*. — Souvenir du tremblement de terre de Lisbonne. — La messe en plein air. — Aspect extérieur de la cathédrale. — Le Patio des orangers. — La chaire de Vicente Ferrer et le sermon des écoles. — La Porte du pardon. — Le Sagrario. — Construction de la cathédrale. — Description intérieure. — La chapelle de Saint-Ferdinand. — L'autel et le caveau. — Les tableaux et les sculptures. — La *Vision de saint Antoine* de Murillo. — L'*Ecce Homo*. — Comment il fut donné au roi Louis-Philippe. — La Giralda; son histoire.

Si des circonstances particulières ne m'avaient fourni l'occasion de m'occuper d'abord de l'Alcazar, assurément j'eusse commencé par la cathédrale ma visite aux monuments de Séville. C'est à la cathédrale et à la Giralda que court, en arrivant, tout voyageur un peu artiste qui passe par Séville. C'est à la cathédrale et surtout à la Giralda que revient chaque jour celui qui s'arrête quelque temps dans la capitale de l'Andalousie.

La cathédrale n'est séparée de l'Alcazar que par une petite place ovale, plantée d'une ligne d'orangers, der-

rière laquelle s'élève une rangée d'acacias. La cathédrale borne cette place au nord, l'Alcazar au midi, et à l'orient un bel édifice qui renferme à la fois le tribunal de commerce et les archives des Indes. J'en parlerai un peu plus tard.

Mais, devant la *Lonja* (c'est le nom de ce palais des archives), je remarquai une croix de marbre entourée d'une grille de fer. On appelle du nom de *triomphes*, en Andalousie, ces croix monumentales, surtout si elles ont pour but de rappeler quelque événement public. La place où s'élève celle-ci se nomme la place du Triomphe. Le piédestal de la croix est assez grand pour pouvoir, au besoin, servir d'autel, et, en effet, une fois l'année, il se change en autel.

Trois inscriptions nous apprennent que cette croix fut dressée à l'occasion du tremblement de terre de Lisbonne. Ce terrible phénomène eut lieu le jour de la Toussaint, 1er novembre 1755, à dix heures du matin. Il se fit sentir jusque dans Séville, et plus violemment que partout ailleurs dans la cathédrale où l'on célébrait alors la grand'messe. En un moment l'église fut abandonnée, la terreur dispersa les fidèles; le prêtre lui-même quitta l'autel, mais en emportant l'hostie consacrée. Accompagné de quelques lévites, ralliés par son courageux exemple, il se rendit sur la place voisine, et là, au milieu de la foule, à demi rassurée par la clarté du jour, il acheva la messe, aussi tranquillement qu'il l'eût fait au grand autel de la cathédrale. Une croix fut élevée au lieu même qu'il avait choisi, et chaque année, à pareil jour, arrivé

à l'heure où le tremblement de terre interrompit l'office, le clergé sort en pompe de l'église, suivi de tous les assistants, et le saint sacrifice continue sur le piédestal de la croix.

J'assistai un jour, par un doux soleil, à la célébration de ce religieux et poétique anniversaire. Cette cérémonie touchante, accomplie sous les arbres dont les premiers frissons de l'hiver ont respecté les feuilles, au milieu d'une multitude que Dieu lui-même vient surprendre dans ses pensées profanes, et qu'il frappe tout à la fois par les menaces de sa colère et les promesses de sa miséricorde; le parfum des orangers mêlé à la senteur de l'encens, les impressions d'une nature bienfaisante se confondant avec le souvenir d'une catastrophe qui émut l'Europe entière; enfin cette saisissante mise en scène, digne du drame lui-même, et qui a pour décorations, à droite la cathédrale, avec toutes les grandeurs de la foi chrétienne, à gauche l'Alcazar de don Pèdre, de saint Ferdinand et de Charles-Quint, et pour fond la Lonja, toute remplie des merveilleux récits de la conquête américaine : voilà ce qui devait être admirable, il y a un demi-siècle; mais aujourd'hui, pour quelques-uns qui priaient encore, il y avait là trop de gens qui se promenaient.

Il est temps d'arriver à la cathédrale; arrêtons-nous d'abord un moment à la considérer du dehors.

J'ai noté dans Mariana un passage où le célèbre historien caractérise, chacune par une épithète, les principales cathédrales de l'Espagne : celle de Séville, il l'ap-

pelle la grande. La grandeur, voilà en effet ce qui d'abord frappe en elle ; mais c'est au dedans surtout que cette grandeur paraît sans égale ; à l'extérieur, elle disparaît aussi bien que l'unité, faute d'une façade qui résume l'une et qui concentre l'autre.

La cathédrale tout entière est entourée de colonnes de granit, d'environ six pieds de hauteur, unies les unes aux autres par des chaînes de fer. De ces colonnes, la plupart proviennent des anciens monuments romains dont les ruines couvraient autrefois la province. L'église ayant été bâtie sur un terrain inégal, se trouve, par trois de ses côtés, élevée sur des gradins qui l'isolent du moins, s'ils ne suffisent pas à lui donner l'aspect régulier qui manque à l'ensemble de ses constructions. Sous son unité complexe, cette masse énorme se décompose en quatre parties distinctes, dont il faut parler séparément : le *Patio des orangers*, le *Sagrario*, qui est l'église de la paroisse, la *Cathédrale* proprement dite, et enfin le clocher ou la tour, l'immortel amour des artistes, la *Giralda*.

Le Patio des orangers est au nord ; il est clos d'un mur dont le couronnement découpé rappelle celui de la mosquée de Cordoue. C'est qu'en effet deux des côtés de ce patio supportaient l'ancienne mosquée de Séville, assise sur le patio lui-même. Cette mosquée, dont on faisait remonter l'origine à l'année 1171, devait être un grand édifice, car le patio n'a pas moins de 455 pieds de long sur 350 de large. Aujourd'hui c'est une jolie cour plantée d'orangers, avec une fontaine au centre. A l'une de ses extrémités, est adossée au mur une chaire de marbre,

celle-là même au pied de laquelle san Vicente Ferrer attirait les populations de l'Andalousie. Il y a un jour dans l'année où cette chaire en plein air retrouve un écho de cette éloquente parole, c'est le dimanche de la Passion. Ce jour-là, un peu avant cinq heures de l'après-midi, la cour se remplit peu à peu d'une foule qui vient successivement se grouper autour des orangers, ou s'asseoir sur les bords du bassin de la fontaine. L'attente est sur les visages, mais une attente joyeusement animée. Cette joie n'est pas précisément en désaccord avec la sainteté du jour ; on sent que ce n'est pas le toréador qu'on attend, mais le prédicateur. Bientôt il se fait un mouvement dans cette foule ; elle s'ouvre pour donner passage aux enfants des hospices, qui viennent sur deux lignes se ranger autour de la chaire. Cependant cinq heures sonnent à l'horloge de la Giralda ; il se fait alors comme un grand mouvement silencieux vers la chaire, pour voir le prêtre qui en monte les degrés. La parole du prédicateur ne dépasse guère la plus jeune partie de l'auditoire, mais la poésie de cette scène, dominée par la Giralda que le soleil couchant inonde en ce moment de sa chaude lumière, supplée la parole, et le sentiment religieux court de groupe en groupe comme un fluide mystérieux. Quelque chose d'un peu plus grave passe dans les entretiens interrompus, et ceux-là mêmes qui n'entendent pas prennent une attitude plus recueillie par l'effort qu'ils font pour entendre.

Trois portes s'ouvrent sur le Patio des orangers ; par l'une on va à la cathédrale, par la seconde au Sagrario. La

principale est une porte arabe, appelée la Porte du pardon. Du côté de la rue, elle est encadrée par des statues d'apôtres et surmontée d'un bas-relief qui représente Jésus-Christ chassant les marchands du temple. Ce bas-relief est-il là pour rappeler l'ancienne mosquée démolie par les compagnons de saint Ferdinand? Ou ne serait-ce pas plutôt une allusion directe à la coutume qu'avaient les marchands de Séville de se réunir dans cette cour, avant que l'on eût construit la Lonja? La porte elle-même se compose de trois arcs successifs, construits en 1340 par l'ordre d'Alphonse XI, et en mémoire de la victoire du Salado, tardive mais décisive revanche des trois journées sanglantes que virent, au huitième siècle, les bords du Guadaléte. Le dessin, purement arabe, est d'une rare élégance; c'est un hymne au vainqueur, chanté dans la langue et par la voix des vaincus. A gauche, en entrant, dans l'obscurité de l'angle, s'élève un petit autel, d'où la Vierge sourit avec une douce et maternelle compassion aux pauvres qui, couchés à ses pieds, tendent la main aux passants.

La porte du Sagrario est en face de la chaire, à l'autre extrémité de la cour. Le Sagrario est la paroisse des fidèles qui habitent les environs de la cathédrale: celle-ci, étant la paroisse universelle, ne peut être celle de personne en particulier. Construit en 1615, le Sagrario n'a de remarquable que le retable en bois de son autel principal, œuvre immense, achevée le 6 décembre 1709 par Gerosimo Barbas, et dont toutes les statues ont été taillées par le célèbre sculpteur don Pedro Duque Cornejo.

Comparé à la cathédrale, le Sagrario paraît à peine une chapelle postérieurement ajoutée; il donne la mesure de l'immensité de la cathédrale.

On n'a pas gardé une idée bien précise de ce qu'était la primitive église, substituée à la mosquée, à l'époque de la conquête. Le plan de la nouvelle et celui de l'ancienne existaient cependant sur un double parchemin. Mais Philippe II l'ayant emporté à Madrid, il y périt dans l'incendie qui dévora le palais, la nuit de Noël de l'année 1734.

La construction de l'église actuelle fut décidée le 8 juillet 1401. Le chapitre y consacra toutes ses ressources, insuffisantes encore sans les aumônes des fidèles. Il ne s'agissait de rien moins que d'élever une cathédrale si grande, que nulle part elle n'eût son égale : ainsi avaient parlé les puissants chanoines. En 1462, elle avait déjà atteint la moitié de sa hauteur; mais des architectes qui, les premiers, y mirent la main, on ne sait pas même les noms. Seulement à cette époque de 1462, on trouve Juan Norman, qui alla jusqu'en 1472, où, au lieu d'un seul, il s'en rencontre un tel nombre, que paralysée par tant de volontés diverses, l'œuvre faillit périr avant son achèvement. L'archevêque de Séville, don Diego Hurtado de Mendoza, était alors à Guadalajara; il écrivit au chapitre : « Nous avons écrit à maître Simon d'aller voir où en est l'œuvre de notre sainte église, comme vous nous avez invité à le faire. Pour l'amour de nous, entendez-vous avec ceux qui en savent le plus. » Ce terrible Simon arriva et imposa silence à toutes les opinions divergentes.

Seul il dirigea l'œuvre jusqu'en 1502. En 1507, la toiture était placée; mais en 1511, dans la nuit du 28 décembre, elle s'écroula, en emportant trois arceaux avec elle. Le chapitre en ressentit une douleur profonde, mais il fit taire l'orgueil pour n'écouter que la piété. Sur sa prière, les autres cathédrales de l'Espagne envoyèrent généreusement leurs architectes pour contribuer à la terminaison de celle qui avait manifesté si haut la prétention de les effacer toutes. De Jaen, entre autres, accourut Pedro Lopez; de Tolède, Enrique de Egas; de Vittoria, Juan de Alava, et de Salamanque le fameux Juan Gil de Montañon, qui eut la gloire de mener à bonne fin les deux chefs-d'œuvre à la fois.

Le monument est debout, entrons; mais par quelle porte? il y en a neuf, toutes assez belles et diverses entre elles. La principale ne s'ouvre que devant le roi ou pour l'archevêque revêtu de ses ornements pontificaux. Comme toute la façade à laquelle elle appartient, cette porte est inachevée. J'en pris une autre au hasard, et j'entrai.

Lorsque de cet océan de chaude lumière qui enveloppe la cathédrale, je plongeai dans les augustes ténèbres de l'immense nef, je me sentis comme perdu dans un abîme, où je cherchai mon chemin avec une sorte de religieuse terreur. La cathédrale de Séville n'est pas contemporaine des grandes époques de l'architecture chrétienne, j'allais dire de l'art gothique, et par ce côté, il ne faut pas songer à la comparer à celle qu'on croirait élevée à Burgos par la main des fées; mais elle date encore d'une époque de foi

ardente, et à toutes les époques, aidée de l'art, la foi peut devenir féconde. La cathédrale de Séville en offre un éclatant exemple. Souvent, ailleurs, en fouillant le marbre ou la pierre, le ciseau fait éclore une telle profusion de merveilles, qu'il cache la vraie grandeur. Ici la nudité relative de l'édifice en laisse mieux voir la majestueuse hardiesse. Moins préoccupée des détails, l'imagination s'abandonne plus volontiers à l'impression de l'ensemble, et cette impression est toute religieuse. Comme rien en particulier ne sollicite trop vivement ou ne retient trop longtemps le regard, il s'élève naturellement vers les voûtes magnifiquement simples et embrasse avec recueillement le contour de ces piliers gigantesques. Le faible jour qui descend des hautes fenêtres et qui se colore de la teinte adoucie de leurs vitraux, ne parvient jamais entièrement à dissiper cette nuit sainte que percent, de distance en distance, les feux des lampes d'argent suspendues dans les chapelles. Il n'est pas jusqu'à la fraîcheur même de ces immenses arceaux qui ne pénètre jusqu'à l'âme, comme une rosée invisible qui vient calmer les stériles ardeurs de la pensée humaine.

Lorsque mes sens se furent accoutumés à cette bienfaisante atmosphère, je cherchai d'abord le maître-autel. Il occupe le centre de la nef principale, dont il est isolé par une grille d'une richesse et d'un travail extraordinaires. Elle fut commencée en 1518, par un dominicain qui, soit à cause de quelques dégoûts, soit qu'il fût repris de l'amour de son couvent, s'enfuit un beau jour, en Castille, laissant la grille inachevée. On le découvrit dans

sa retraite, et, ramené à Séville, il y termina son chef-d'œuvre en 1524. Moins pressé cette fois de revoir son monastère, il prit encore le temps de terminer la grille de la chapelle de l'*Antigua*, une des principales de l'église, et ne s'en retourna qu'en 1533.

Le retable de l'autel, taillé dans un bois incorruptible, l'*alerce*, fut dessiné en 1482 par Drancart, et continué de père en fils, il ne fut achevé qu'en 1526. Ce travail, d'une éblouissante richesse, méritait bien d'occuper plusieurs générations.

Le chœur contient cent dix-sept siéges sculptés; il est couronné de deux orgues magnifiques.

Qui dirait maintenant le nombre et l'étendue des chapelles, charmantes vassales rangées autour de la grande nef, sous le sceptre de la puissante suzeraine, les unes célèbres pour leurs richesses, les autres pour le trésor spirituel de leurs priviléges, celle-ci par une toile sublime, celle-là par une statue fameuse, toutes par de précieuses reliques et d'immortels souvenirs? Chacune raconte sa légende, et à plus d'une se rattache quelque puissante confrérie.

Le voyageur aime aussi à visiter les sacristies, aujourd'hui presque désertes, jadis peuplées de tant de serviteurs; à se faire montrer, dans le trésor, ce qui a échappé aux mains avides des révolutions. On pose un pied respectueux dans les salles capitulaires, où délibèrent encore, mais sur des intérêts médiocres, ces chanoines qui étaient jadis comme les Grands de l'Église d'Espagne; on jette, en passant, un regard curieux et malin sur les

patios écartés où ils se promènent en fumant leur cigare, autour des fontaines de marbre, comparant peut-être leur gloire passée à cette fumée légère qui se dissipe à peine sortie de leur bouche. Mais où le voyageur a vu avec émotion, l'écrivain ne peut que raconter vaguement. Sachons garder tous les souvenirs des lointains pèlerinages, c'est le meilleur de la vie de l'esprit; mais, lorsqu'il s'agit de les raconter, bornons-nous à choisir.

Mais comment ne pas entrer dans la chapelle où repose le corps de celui qui reprit Séville sur les Maures, du saint roi Ferdinand III? La chapelle qui porte son nom a son clergé à part, et relève directement de la couronne, ou, comme on dit ici, du royal patrimoine. Elle échappe entièrement à la juridiction du chapitre et presque à celle de l'archevêque lui-même.

La première église avait déjà sa chapelle de saint Ferdinand; le saint devait trouver place dans la nouvelle. Un plan fut demandé à Enrique de Egas et à Juan de Alava. Celui qu'ils fournirent ne contenta qu'à demi les chanoines, qui attendirent. Mais, en 1541, ils s'adressèrent de nouveau à l'architecte même de la cathédrale : c'était alors un homme habile, Martin de Gainza. Son dessin fut approuvé, mais ne fut exécuté que dix ans plus tard, et Gainza y eut à peine mis la main, qu'il mourut en 1555. Fernan Ruiz, qui le remplace, meurt lui-même en 1572, et ce fut Juan de Maeda qui, en 1575, eut l'honneur d'achever l'œuvre commune.

J'avais le plus grand désir de visiter cette chapelle. Saint Ferdinand est une des grandes figures de l'Espagne;

il partage avec sainte Juste et sainte Rufine le patronage de Séville, et sa figure héroïque forme un doux contraste avec la sévère figure de don Pèdre. Le conquérant et le justicier se partagent l'empire de l'imagination populaire. Français, j'apportais encore au tombeau de saint Ferdinand une pensée française. Saint Ferdinand est le saint Louis de l'Espagne. Parents par le sang, ces deux saints, ces deux héros, le furent plus encore par l'âme et par la destinée. J'avais parcouru, en Égypte, le champ de bataille où Louis IX fut fait prisonnier, j'avais vu à Damiette la place de la maison où il fut retenu captif, et à Carthage le lieu où il mourut, couché sur la cendre. Je venais de m'asseoir, à Alcala de Guadaira, sur la grande ruine du château d'où Ferdinand III aperçut Séville avant que d'y entrer. A Séville même, je voyais chaque jour, de l'Alcazar, ces champs voisins de Tablada, où campa plus tard l'armée chrétienne. J'avais enfin passé sous cette porte, par laquelle entra le conquérant à cheval et l'épée à la main. C'étaient autant de stations héroïques qui m'amenaient à la chapelle de saint Ferdinand.

L'ouverture du grand arc qui en forme l'entrée a toute la largeur de la nef centrale de l'église et n'a pas moins de quatre-vingt-sept pieds d'élévation ; la grille qui ferme cet arc immense est un don du roi Charles III. Exécutée à Séville même, cette grille monumentale est surmontée de la statue équestre du conquérant entre deux rois maures qui lui offrent à genoux les clefs de la ville. Sur la frise elle-même qui s'arrondit avec le cercle de l'arc se détachent douze statues de grandeur naturelle que le peintre

Pedro de Campana dessinait sur la pierre avec un morceau de charbon, pour un ducat chacune, et que sculptèrent ensuite Lorenzo del Vao et Campos. Ces figures, qui sont pour la plupart des rois de l'Ancien Testament, font bien cortége au vainqueur des Maures.

Il faut entrer dans la chapelle pour en mesurer les énormes proportions. Elle a, au centre, cent trente pieds de hauteur et forme un carré long de quatre-vingt-un pieds de longueur sur cinquante-trois de largeur.

En entrant, on remarque dans le mur comme deux profondes alcôves, occupées chacune par un sépulcre, en forme de lit, recouvert d'une étoffe d'or et surmonté d'un sceptre et d'une couronne. Celui de droite renferme le corps de doña Béatrix, épouse du saint roi, qui depuis a reçu à ses côtés les restes de quelques autres personnes royales, ceux entre autres de Maria de Padilla. Dans le tombeau de gauche repose le corps du fils de Ferdinand, Alphonse le Sage.

En continuant du même côté, on rencontre une petite chapelle latérale, par où l'on entre dans la salle capitulaire. De l'autre côté, en face, une chapelle semblable mène à la sacristie. Les arcs que dessinent ces deux chapelles sont surmontés de deux médaillons où l'on reconnaît les traits de Garci Pérez et de Diego Perez de Vargas. Ces deux intrépides compagnons du saint roi méritaient, morts, de dormir à côté du tombeau de leur maître, comme, vivants, ils avaient veillé à la porte de sa tente.

Au centre de la chapelle, se dresse un double autel

dont l'un domine l'autre, mais qui, en réalité, forment un monument unique, divisé en deux parties. L'autel proprement dit est le chef-d'œuvre de Luis Ortiz, qui le termina en 1647. Le milieu en est occupé par une image célèbre de la Vierge, *Nuestra Señora de los Reyes*, Notre-Dame-des-Rois, présent de saint Louis à saint Ferdinand. Derrière, l'artiste a semé à profusion une foule d'ornements qui attestent la fécondité de son ciseau, plus encore que la pureté de son goût. Un Père éternel, avec le globe dans sa main, couronne le retable. Tous les rois de Castille figurent dans les arabesques de la voûte : c'est là vraiment une chapelle royale. Mais le regard s'étonnerait si, dans cette cour auguste, il ne rencontrait pas les patrons et les patronnes de Séville, saint Isidore et sainte Léandre, sainte Juste et sainte Rufine.

La seconde partie de l'autel, ou plutôt le second autel, est formé par la châsse même de saint Ferdinand. Cette châsse est un don de Philippe V. Toute d'argent et d'or, l'art y vaut la matière. Mais l'un et l'autre s'effacent ici devant la face même du saint roi. Les siècles ont respecté ses traits. Sous le verre, on le reconnaît encore, revêtu du manteau royal et le front paré de la couronne, tel enfin que le montrent les portraits du temps. Les mains jointes sur la poitrine sortent à demi conservées des flots de dentelles de ses manches en lambeaux, et les pieds ont gardé la couleur même de la chair. A droite du héros, et à portée de sa main, est la canne, signe en Espagne de toute espèce de commandement. L'épée est à gauche, dans un étui. Je l'ai tenue dans ma main indigne, et me

rappelant l'effet que cette noble épée, promenée le 23 novembre autour de la cathédrale produit sur tout le peuple, j'éprouvais moi-même, en la touchant, quelque chose de cette magnétique émotion. L'épée est simple, courte et légère. La poignée en était jadis couverte de pierreries, mais elle en fut, dit-on, dépouillée par don Pèdre. Ces trésors, disait-il hypocritement, pouvaient tenter quelque voleur. C'était l'épée qu'il fallait prendre, ô Pèdre de Castille! pour chasser de Grenade le roi maure, au lieu de vous allier à lui contre votre frère d'Aragon.

A droite de l'autel, une porte étroite conduit aux marches d'un caveau. En y entrant, on se trouve en face d'un autel surmonté de trois petites armoires vitrées. Dans celle du milieu est gardée avec soin une Vierge d'ivoire, dont la tête est d'un beau caractère : c'est Notre-Dame des Batailles. D'où lui vient ce nom d'un si charmant contraste? C'est que saint Ferdinand, quand il allait à l'ennemi, portait cette Vierge d'ivoire assujettie au pommeau de sa selle. On voit encore le trou destiné à recevoir la tige de fer qui la retenait. Maître de Séville, le roi en fit hommage à celle qui lui en avait ouvert les portes.

L'armoire de gauche contient le cercueil où reposait la sainte relique avant que d'être placée dans la châsse de Philippe V. Les vers ont moins épargné le cercueil que le saint lui-même. Le couvercle était à l'intérieur revêtu de satin, dont la pieuse main des reines d'Espagne a, de siècle en siècle, arraché les derniers lambeaux.

Dans la dernière armoire, j'aperçus encore plusieurs

cercueils également vides. Ce sont ceux dont les royales dépouilles sont allées rejoindre, dans son urne de marbre, celles de la reine Béatrix. Tout au fond, et comme foulé par les autres, il en est un plus étroit, plus humble, et qui semble vouloir se dérober jusque dans la mort : c'est celui de la pauvre Maria de Padilla. Ses ossements sont pourtant confondus avec les autres dans l'urne hospitalière.

Devant l'autel du caveau, une dalle de marbre blanc porte le nom de Florida Blanca. Le ministre de Charles III repose sous la chapelle enrichie des dons de son maître.

Les tableaux et les sculptures de la cathédrale ont une renommée européenne. L'école de Séville y est représentée par tous ses chefs, Murillo et Montañez en tête, le plus grand de ses peintres et le premier de ses sculpteurs. Jean Bermudez, qui a écrit sur ce grand édifice une monographie très-complète, et dans laquelle j'ai largement puisé, s'est donné la peine, à la fin de son travail, d'énumérer les artistes de toute nature qui ont mis la main à l'œuvre. Il a trouvé quarante-cinq architectes, soixante-sept sculpteurs, trente-huit peintres et vingt-trois graveurs, orfévres, peintres sur verre et forgerons.

La chapelle du baptistère renferme un des chefs-d'œuvre de Murillo, la *Vision de saint Antoine de Padoue*. L'obscurité de cette chapelle ajoute encore à l'effet prodigieux de cette grande toile. Rien de plus simple cependant que la composition. Mais, en pareil sujet, la sim-

plicité même est un des éléments du merveilleux. Le saint est représenté à genoux, les bras et tout le corps tendus vers Jésus qui descend du ciel entouré d'anges, et qui semble s'élancer aussi vers le saint d'un irrésistible mouvement. Dans les traits suaves de l'enfant éclate la majesté du Dieu. Sur le visage et dans le regard du bienheureux, le respect et une sorte de terreur religieuse tempèrent la joie de l'extase. Il est heureux que le peintre ait montré dans le lointain la grille du cloître ; aisément on se fût persuadé que l'entrevue se passe dans le paradis même, tant l'expression des figures a dépouillé tout vestige de l'humanité. Ce tableau est de 1556 et du meilleur temps de Murillo. Le chapitre le paya dix mille réaux, qui de nos jours en vaudraient soixante.

Dans la première chapelle latérale, du côté de l'évangile, il y avait encore de Murillo un fort bel *Ecce Homo*, qui depuis fit partie de la collection du roi Louis-Philippe. Voici comment ce tableau quitta Séville. Le baron Taylor était venu en Andalousie avec M. Dauzats. Le baron est, comme on sait, un aimable diplomate ; la finesse et la sûreté de son goût égalent seules la séduction de sa parole. Il alla visiter le doyen du chapitre, le père Cepero. Il admira fort sa galerie, l'une des plus belles de Séville ; il se fit conduire par lui à la cathédrale, où il écouta longtemps et admira beaucoup. Le doyen entremêlait ses discours d'un éloge senti du roi Louis-Philippe, pour lequel il professe une admiration sans bornes. Le baron crut le moment venu de laisser entendre le but de son voyage.

« Le roi, dit-il, mourait d'envie d'avoir un Murillo, mais un Murillo de la cathédrale. » C'était dire un Murillo deux fois authentique.

Le doyen répondit qu'il serait plus facile de ressusciter Murillo et de lui en demander un à lui-même. Le baron, qui savait le chapitre pauvre, parla d'un prix élevé. Le doyen répliqua que les temps étaient durs, mais que le chapitre savait se résigner.

—« Il faut bien cependant, dit M. Taylor, que le roi Louis-Philippe ait un Murillo, et un Murillo de la cathédrale. Et quand le père Cepero a soulevé Séville contre Espartero, il a fait, ce me semble, quelque chose de plus difficile. »

Parler au doyen de l'insurrection de 1843, c'était parler à Cicéron de la conjuration de Catilina.

— « J'y penserai, dit-il; mais, avant toutes choses, invitez le roi à adresser au chapitre quelque présent qui le touche. »

Aussitôt le baron écrit à Paris, et au bout d'un mois le chapitre de la cathédrale recevait, de la part du roi, la collection gravée du Palais-Royal, aujourd'hui doublement précieuse, le grand ouvrage sur l'Égypte, la chalcographie du Louvre, une collection de riches missels et un beau portrait en pied de Christophe Colomb. Ce portrait était une heureuse pensée et tout à fait de circonstance, la bibliothèque du chapitre étant un legs du fils du grand Génois. Voilà le chapitre transporté. Que fera-t-il? et comment reconnaître de tels dons? c'est où le père Cepero attendait ses confrères. Il laisse d'abord parler les plus pressés. Plusieurs propositions sont faites

à la fois, mais aucune n'est adoptée. La parole arrive au doyen qui la prend d'un air distrait.

— « J'ai ouï raconter, dit-il, que le roi aurait grande envie d'un Murillo de la cathédrale. » On se récrie tout d'une voix :

— « Qui oserait, reprend le père Cepero, plus indigné que les autres, qui oserait proposer pareille chose? Assurément ce n'est pas moi. »

Il se fit un moment de silence. Puis, comme se ravisant, le doyen ajouta :

— « Il y a bien là-bas, dans cette petite chapelle et à côté de Notre-Dame del Pilar, un *Ecce Homo* qui ne figure pas sur l'autel. »

Et il leva la séance sans dire un mot de plus. Mais le dernier qu'il venait de prononcer ne devait pas être perdu, et quelques jours plus tard, l'*Ecce Homo* était remis au baron Taylor, qui l'adressait au roi comme un gage de la reconnaissance du chapitre et de l'admiration du père Cepero. Ce tableau est resté dans la famille du roi Louis-Philippe.

On rencontre encore dans la cathédrale quelques autres toiles de Murillo, remarquables à divers titres; un beau tableau de Juan de Las Roelas, qui fut chanoine de Séville; un autre de Pablo de Cespedes, qui le fut de Cordoue; d'autres de Herrera le Jeune, de Valdes Leal, de Luis Morales, d'Alonso Cano. Zurbaran a peint une belle figure de saint Pierre, entourée de sept petites toiles, où sont retracés les principaux traits de la vie de l'apôtre. De Roldan, le sculpteur Sévillan, il y a un saint Joseph et

un saint Ferdinand d'un assez beau caractère; j'étais plus curieux des œuvres énergiques de cet autre sculpteur de Séville, Martinez Montañez. Mais ici la meilleure est une Vierge d'une expression trop suave pour me dispenser de chercher ailleurs des types plus éclatants de la rude manière du maître. Je savais déjà que, dans d'autres églises, à la Charité, par exemple, et surtout au Musée, je retrouverais Montañez, Valdes Real, Zurbaran et Murillo lui-même, dans toute la splendeur de leur génie.

Comme j'allais sortir de la cathédrale, j'entrai encore, par acquit de conscience, dans une chapelle, petite, obscure, froide et sans ornement. Il y avait là, dans un coin, le long du mur, à droite, quelques pierres sculptées. On me dit qu'elles provenaient des tombeaux de quelques grandes familles. Les aïeux sont là, couverts de poussière et abandonnés, comme les descendants eux-mêmes de ces nobles races qui se laissent oublier aussi dans un coin de la civilisation moderne. Que n'en sortent-ils? L'Espagne assurément ne demanderait pas mieux que de se ranger encore sous ses glorieuses bannières. Elle répondrait comme un seul homme à l'appel de ces chefs illustres. Seraient-ce donc eux qui manqueraient à l'Espagne et la laisseraient se faire seule à elle-même sa nouvelle destinée?

Il me reste à dire un mot de la Giralda. Je l'ai gardée pour la fin, parce que, à proprement parler, elle forme une annexe à la cathédrale plutôt qu'elle ne lui appartient. Monument tout arabe, elle a grand'peine encore, après cinq siècles, à prendre un air chrétien. Tout rappelle que sur cette haute tour, le muezzin a, pendant des

siècles, chanté l'heure pour les croyants de Mahomet, avant que le clocher sonore y appelât les fidèles à la prière. On a pu l'élever de quelques pieds pour y loger la sonnerie de la cathédrale; on n'a pu lui ravir sa physionomie primitive. On lui a enseigné une langue étrangère, mais elle ne la parle pas si bien que l'accent natif ne s'y retrouve. La Giralda est une captive maure demeurée par force en pays chrétien, et condamnée à louer le Dieu de ses nouveaux maîtres. Elle ne touche que par un côté à la cathédrale; elle est comme enchâssée et retenue dans sa muraille massive; mais elle ne communique avec l'église par aucune porte intérieure. Pour y entrer du dehors, il faut passer sous un étroit guichet, derrière lequel veille un gardien qui est comme le geôlier de la charmante prisonnière.

L'inventeur de l'algèbre, Gaver ou Guever, fut, dit-on, aussi l'architecte de la Giralda. Après en avoir élevé deux en Afrique, dont une au Maroc, il donna la troisième à l'Espagne. A l'époque de la conquête, elle toucha le cœur de saint Ferdinand, et du onzième au seizième siècle, elle garda sa forme première. Elle n'avait alors que cent cinquante pieds d'élévation; mais elle avait pour couronnement quatre globes superposés, en cuivre doré, qui, touchés des rayons du soleil, se faisaient distinguer de huit lieues. Un tremblement de terre emporta, en 1395, les quatre boules d'or, et pendant un siècle et demi une simple girouette les remplaça sur leur tige tronquée. Mais en 1568 Fernan Ruiz exhaussa la tour de cent pieds et lui donna l'aspect qu'elle conserve encore aujourd'hui.

La Giralda est régulièrement carrée. Chacune de ses faces a cinquante pieds de largeur. Bâtie en pierres de taille jusqu'à hauteur d'homme, tout le reste est en briques. On raconte des choses inouïes de la profondeur et de l'étendue de ses fondations. Qui voudrait l'arracher du sol, entraînerait avec ses racines tout un quartier de Séville. L'épaisseur des murailles répond à ses formidables assises. Médiocre au point de départ, elle va augmentant à mesure que l'on monte. Des trente-cinq coudes dont se compose l'escalier gigantesque et sans degrés qui du bas mène au faîte, si les premiers pouvaient donner passage à deux cavaliers de front, les dernières pourraient laisser à peine passer un homme à pied.

De distance en distance, la tour est inégalement percée d'étroites fenêtres, surmontées d'arabesques, dans lesquelles se joue la lumière autour de ces colonnettes si familières à l'art moresque ; l'art chrétien y entremêla depuis des fresques représentant des sujets religieux. Mais de cette œuvre de Luis de Vargas, le temps n'a guère épargné, et à demi encore, que les patrons de Séville, qui, placés sur la façade du nord, n'en ont pas moins eu à souffrir des ardeurs du soleil. Ces peintures devaient être d'un bel effet dans la vivacité première des couleurs; mais je ne sais si je n'aime pas mieux encore la Giralda baignée dans ses teintes roses, sous lesquelles se reconnaît à peine, de loin en loin, quelque figure presque effacée. La tour arabe s'est obstinée à repousser loin d'elle tout ce qui prétendait altérer son originalité native.

Les cent pieds ajoutés par Fernan Ruiz se décompo-

sent en trois corps de bâtiments : le premier, qui renferme les cloches, et il n'y en a pas moins de vingt-cinq, de différente grandeur, continue dans toutes ses proportions l'édifice primitif; seulément il est percé d'arcades régulières qui, en laissant passer le jour, lui donnent une légèreté singulière. Le second, également carré, mais de dimensions moindres, appartient à l'ordre dorique. On lit sur les quatre faces de la frise : *Turris—Fortissima—Nomen—Domini*. Le dernier, plus léger encore, et de forme ronde, est terminé par une coupole portée sur des colonnes ioniques, c'est le piédestal d'une statue de la Foi, de quatorze pieds de haut. Cette statue, qui tourne sur une base de fer, sert de girouette et porte une palme dans la main gauche; on la nomme la Giralda. Ce nom, tiré sans doute de sa mobilité, est devenu celui de la tour même.

J'ai souvent entendu blâmer ces trois étages, ajoutés, dans le seizième siècle, à la tour des Arabes. Il est évident qu'elle avait auparavant plus de majesté dans sa grâce; mais ceux qui, comme moi, pendant une année entière, auraient vu, chaque soir, le soleil couchant se jouer dans ces arcades légères, autour de ces colonnes aériennes, se résigneraient, comme moi, à cette profanation de la tour primitive.

Voilà pourquoi, en effet, la Giralda est la passion des peintres qui visitent l'Espagne : c'est qu'elle est aussi les délices du soleil. Tous les jours il la revêt amoureusement de teintes merveilleuses, et qui, changeant selon l'heure, semblent lui prêter une âme ouverte à toutes les

impressions de la vie. Ce qui fait que la Giralda ne sera jamais complétement un monument chrétien, c'est qu'elle n'a rien de la gravité catholique ; elle est surtout l'expression de la grâce légère des Maures. Même dans les nuits étoilées de l'été, c'est à peine si les molles clartés de la lune parviennent à mêler à cette grâce un peu de mélancolie religieuse. Ce sont plutôt les rêves amoureux de l'Orient qui aiment à éclore au pied de la Giralda ; commencés dans son ombre, ils vont sur le nuage qui passe s'achever au Généralife, sous le cyprès de la Sultane, ou dans la tour de la Captive, à l'Alhambra.

J'ai dit un mot, en passant, de la bibliothèque du Chapitre ; mais la *Colombine* veut une étude à part.

VI

LA BIBLIOTHÈQUE COLOMBINE

Le tombeau de Hernando-Colon [1]. — Sa vie et sa mort. — Sa bibliothèque. — Son testament. — Procès auquel il donna lieu. — La Colombine. — Le bibliothécaire. — Disposition des armoires. — Livres rares. — Le trésor d'Alphonse le Sage. — Un amateur. — Ouvrages provenant de Christophe Colomb. — Curieuses notes tracées de sa main. — Sa vaste érudition. — Notes piquantes de Hernando Colon. — L'épée de Garci Pèrez de Vargas. — La bibliothèque de l'Université. — Le verger de Colon.

Un jour, que je traversais la cathédrale, je remarquai, à quelques pas devant moi, en arrière du *Coro* (on appelle ainsi le chœur où, durant l'office, se tiennent les chanoines), une vaste dalle de marbre. Les rayons du soleil, se colorant à travers les peintures des vitraux, venaient glisser sur cette pierre, dont ils faisaient ressortir l'éclatante blancheur. De chaque

[1] Quand je parle de Christophe Colomb, j'écris son nom avec l'orthographe partout adoptée ; mais je lui laisse sa forme espagnole quand il s'agit de ses fils ou de ses frères.

côté de cette tombe, il y avait une autre dalle plus petite, sur laquelle était gravée une galère avec ses rameurs. Cette circonstance, qui me frappa la première, éveilla vivement ma curiosité, et je m'approchai. Tant de grands navigateurs étaient partis de Séville pour aller au loin ajouter de nouvelles provinces à la monarchie espagnole! je devais avoir sous les yeux le tombeau de l'un de ces célèbres aventuriers qui venaient se reposer de leurs longues fatigues dans le port d'où ils étaient partis jeunes et ignorés. Sur le marbre du milieu, on distinguait un globe terrestre, autour duquel se lisaient en devise deux vers espagnols, qui disaient : « Aux rois de Castille et de Léon Colomb a donné un nouveau monde. » Ce grand nom me fit tressaillir, et je me reculai avec respect, craignant d'avoir posé un pied profane sur le tombeau du grand homme qui a découvert l'Amérique. Je ne fus pas longtemps à me rappeler que Christophe Colomb, mort à Valladolid, le 8 mai 1506, avait été enseveli à Saint-Domingue, d'où ses restes furent ensuite transportés à la Havane. Mais qui donc gisait sous cette pierre et s'était fait, pour ainsi dire, un épitaphe de ce nom glorieux? Une inscription espagnole. placée au-dessus de la sphère, me le révéla bientôt. Celui qui dormait sous les auspices de ce grand souvenir n'était autre que le fils même de Christophe, don Fernando Colon, mort à Séville le 12 juillet 1536, à l'âge de cinquante ans. Quelques distiques latins, assez obscurs, gravés au bas de la pierre, faisaient un mélancolique appel au passant, et lui demandaient un instant d'attention, au

nom de la gloire du père et de la vie studieuse et bienfaisante du fils [1] :

« Que sert, dis-moi, d'avoir arrosé de mes sueurs l'univers entier; d'avoir trois fois parcouru le nouveau monde trouvé par mon père; embelli les rives du tranquille Bétis, et aux richesses préféré mes goûts simples, pour rassembler autour de toi les divinités de la source de Castalie et t'offrir les trésors amassés jadis par Ptolémée; si, passant en silence sur cette pierre, tu n'adresses pas même un salut à mon père, et à moi un léger souvenir? »

En sortant de la cathédrale, j'allai tout courant feuilleter les célèbres Chroniques de Séville par Ortiz de Zuniga, et j'y lus, à la date du 12 juillet 1536 :

« Ce même jour mourut dans cette ville don Fernando Colon, fils de l'amiral Christophe Colomb, personnage distingué par ses hautes qualités et son mérite supérieur dans les armes et dans les lettres. Il était né à Cordoue d'une mère noble; son père étant demeuré veuf le 29 août 1487, comme il résulte des pièces dont notre sainte église conserve l'original, il fut, dans sa première jeunesse, page de la reine catholique, doña Isabelle, et ensuite du prince don Juan. Il suivit plu-

[1] Aspice quid prodest totum sudasse per orbem
Atque orbem patris ter peragrasse meum,
Quid placidi Bætis ripam finxisse decoram,
Divitias genium post habuisse meum,
Ut tibi Castalii reserarem numina fontis
Offerremque simul quas Ptolemeus opes,
Si tenui saltem transcurrens murmure saxum,
Nec patri salve, nec mihi dicis ave?

sieurs fois son père et son frère, l'amiral don Diego, dans les Indes, où ils essuyèrent de cruelles infortunes, et depuis il passa avec l'empereur en Italie, en Flandre et en Allemagne. Dans le cours de ces voyages et de quelques autres qu'il entreprit pour lui-même, il parcourut ainsi toute l'Europe et une grande partie de l'Asie et de l'Afrique, s'enrichit de connaissances et de beaux ouvrages, dont il réunit plus de vingt mille d'un grand choix dans cette ville, où il passa paisiblement les dernières années de sa vie. Là, avec la permission de l'empereur, il voulut établir une académie et un collége de mathématiques dont l'étude est si importante pour la navigation. » Mais la mort le surprit et vint interrompre ses projets.

Ainsi cette vie, si éprise de l'étude, avait eu sa part des agitations du siècle; mais la noble passion du savant voyageur avait constamment fait tourner les péripéties de sa vie au profit de la science. La science fut la véritable vocation de ce fils de Colomb et sa grande affaire en ce monde. Trois fois, suivant cette épitaphe latine qu'il s'était composée à lui-même, il avait traversé la grande conquête paternelle; mais son génie, plus humble, aspirait à d'autres découvertes. Pendant que les autres fils et le frère de Colomb, animés, comme plus tard ceux de Cortez et de Pizarre, de la soif des richesses lointaines, cherchaient aussi des empires, le docte Fernando se mettait en quête des livres rares, et au lieu de l'or du nouveau monde, il amassait à grands frais les perles scientifiques ou littéraires de l'ancien.

De retour à Séville pour la dernière fois, il s'occupa d'abord, et avec un soin tout paternel, de placer en un lieu agréable et sûr des trésors apportés de si loin. Il se bâtit donc une belle maison entourée d'un verger qui existe encore et qui porte toujours son nom, et il s'y établit lui et ses livres. Quand il eut donné un logis convenable à ses hôtes bien-aimés, sa pensée inquiète se préoccupant de l'avenir, il chercha les moyens de défendre ces enfants délicats de son adoption contre l'avidité, l'incurie ou l'ignorance de ses héritiers. Il portait un respect trop légitime et trop sincère au nom que son père avait rendu fameux, pour songer à déshériter des neveux qui portaient aussi ce grand nom. Mais, indifférent au sort à venir de ses autres richesses, il ne l'était pas à celui qui pouvait être réservé, après sa mort, à sa bibliothèque, et son testament, qui est, à mes yeux, son plus beau titre de gloire, révèle toutes les précautions que lui suggérèrent l'amour des livres et l'intérêt de la science pour assurer la conservation et l'utile emploi de son trésor préféré. Don Fernando Colon ne dépasse jamais la limite souvent imperceptible qui sépare le bibliophile du bibliomane. Ce qu'il aimait des livres, c'était d'abord et surtout ce qu'ils contenaient. Il était de ces parents sages qui veulent que leurs enfants soient bien vêtus et préviennent en leur faveur par d'heureux dehors, mais qui tiennent encore plus à ce qu'ils aient des sentiments honnêtes. Aimant d'ailleurs la science d'un amour intelligent et charitable, il se considérait lui-même moins comme le propriétaire que comme le dé-

positaire de sa riche collection. Il écrivit à Philippe II, qui régnait alors, une lettre très-noble pour mettre sous sa protection le précieux legs qu'il devait laisser à sa famille. Il proposait d'établir, dans chacune des grandes villes de l'Espagne, un *Index* détaillé des ouvrages de sa bibliothèque. A l'aide de ce catalogue, enrichi d'analyses, on pourrait, de partout, consulter les livres qui y seraient portés, et en faire extraire les passages dont on aurait besoin. Philippe II ne paraît pas avoir pris grand souci de donner suite à cette lettre dont l'auteur voulait, pour ainsi dire, associer l'Espagne entière aux généreuses dispositions de son testament. Mais l'Index fut commencé par Fernando lui-même, et il en existe, je crois, quatre volumes in-folio. Je ne sais même si l'épitaphe n'en fait pas mention. Mais cette bibliothèque, à qui, enfin, la léguerait-il? Ce luxe de précautions, ce patronage cherché si haut et appelé de si loin, tout cela décelait une défiance qu'on trouvera peut-être assez fondée, quand on saura qu'il choisit pour légataire universel son neveu, don Luis Colon, fils de l'amiral don Diego, et amiral lui-même. Il lui laissait donc aussi sa bibliothèque, à la condition, toutefois, de prélever chaque année, sur le reste des biens, une somme considérable [1] qui, divisée en trois parts, devait être employée à l'achat des meilleurs ouvrages qui s'imprimeraient à Rome, à Venise, à Anvers, à Nuremberg, à Paris et à Lyon;

[1] 30,000 maravédis d'abord, et ensuite 100,000. Le maravédis valait alors beaucoup plus qu'aujourd'hui.

à la reliure de ces livres, à leur entretien et au traitement du bibliothécaire. Le testateur nommait pour premier titulaire de l'emploi le bachelier Juan Perez, et lui assignait un bon revenu, mais à la condition d'un travail de cinq heures par jour.

Si don Luis Colon n'acceptait pas l'héritage, ou négligeait d'en remplir les conditions, la bibliothèque passait au chapitre de la cathédrale, et à défaut du chapitre, aux pères du couvent de Saint-Paul.

Après avoir pourvu avec cette touchante et rare prévoyance à l'avenir de la noble fille qu'il chargeait, à sa manière, de perpétuer l'éclat de son nom, Hernando Colon fit un dernier retour sur lui-même, et, se sentant vieux, pensa à son dernier voyage. Ce fut avec un naïf et singulier mélange de préoccupations chrétiennes et de préparatifs humains. Ainsi il dessina lui-même son tombeau, fixa le prix du morceau de marbre qui devait recevoir son épitaphe, et écrivit la double inscription espagnole et latine dont elle se compose.

La mort, pour le frapper, n'attendait sans doute que la fin de ces arrangements, achevés avec une tranquillité d'âme et avec une sérénité sublimes. Cette héroïque sérénité, illuminée par sa vaste science et aidée de l'intrépidité que l'on devait attendre d'un fils de Christophe Colomb, lui fit pressentir le jour et presque le moment de sa mort. Dès qu'il comprit que l'heure approchait, il fit entrer un certain nombre de pauvres qu'il voulut servir lui-même de ses propres mains. Puis, ayant donné l'ordre que l'on apportât une assiette remplie de cendres, il se

fit jeter ces cendres au visage avec ces grandes paroles de l'Écriture : *Memento homo quia pulvis es*. Peu d'instants après, il expira en entonnant le *Te Deum :* couronnant ainsi par une mort admirable la vie la plus digne d'être enviée. Il avait demandé à être enseveli dans la cathédrale : cette consolation ne lui fut point refusée.

Quand le digne homme ferma les yeux, son neveu et son héritier, l'amiral don Luis, était dans le nouveau monde. On ne dit pas si plus tard il réclama les autres biens, mais il ne paraît pas qu'il ait jamais réclamé les livres. Ce qui arriva, du moins, c'est que les pères de Saint-Paul profitèrent de son absence pour s'emparer de la bibliothèque. Ils se hâtèrent de l'enlever de cet asile préparé avec tant de soins, et la mirent en sûreté dans leur couvent. Mais le chapitre de la cathédrale, qui, à défaut de l'amiral, avait de meilleurs droits sur l'héritage, ne se laissa pas dépouiller sans se plaindre : de là un procès qui dura plusieurs années. Il ne fut terminé qu'à Grenade en 1551, et par un arrêt qui adjugea le legs au chapitre. La bibliothèque fut alors ramenée en triomphe et établie dans l'aile moresque dépendant de la cathédrale, où elle est encore aujourd'hui. Si les bienheureux ont encore là-haut de ces joies innocemment profanes, l'âme de Hernando dut se réjouir dans le ciel de voir ses livres revenir auprès de ses cendres. Depuis cette époque, la bibliothèque s'enrichit, à plusieurs reprises, de la succession de quelques chanoines, et aujourd'hui elle possède environ cent trente-cinq mille volumes. Mais, plus heureux que son père, le fondateur ne

trouva point d'Américo Vespuce, et s'il manque au nouveau monde, le grand nom de Colomb demeura du moins attaché à l'humble monument de la science : la bibliothèque du fils de Colomb s'appelle toujours la Colombine.

La Colombine occupe et remplit à peu près le premier étage du seul bâtiment qui survive aujourd'hui de l'antique mosquée arabe. Ce bâtiment qui, malgré les hommes et les siècles, a conservé l'aspect et la couleur de l'architecture sarrasine, forme, au nord et à l'orient, un des coudes du Patio des orangers. Toute l'année, le parfum des orangers monte vers les fenêtres de la bibliothèque qu'atteint presque aussi leur feuillage, et se mêle au parfum des anciens temps, exhalé des vieux livres.

L'escalier qui conduit à la bibliothèque s'ouvre sous une galerie où les pauvres viennent chercher un peu de fraîcheur en été. En mettant le pied sur la première marche, je me trouvai d'abord en présence d'un bas-relief en marbre d'un beau caractère, attaché au mur, et qui reproduit les traits adoucis par la mort de don Inigo de Mendoza, neveu du célèbre cardinal de ce nom. Un peu plus haut, sur un autre morceau de marbre, je lus une vieille inscription latine qui porte le nom de Trajan, nom populaire à Séville, à cause du voisinage d'Italica, berceau du héros de Pline. J'entrai enfin dans la bibliothèque, dont M. Fernandez, le savant conservateur, voulut bien lui-même me faire les honneurs avec cette bonne grâce qui donne un si vif agrément à la vraie science.

L'ordonnance en est simple et grave, et l'impression

que l'on éprouve en entrant a retenu quelque chose du voisinage de la cathédrale. On s'y souvient naturellement de cette antique alliance de l'Église et des lettres. Les livres sont rangés avec soin et enfermés sous verre dans une série de hautes armoires d'acajou, surmontées des portraits des personnages qui, dans les arts et dans les lettres, ont illustré Séville. Au premier rang se distinguent le grand peintre Murillo et le célèbre chroniqueur Ortiz de Zuniga. Au fond de cette première galerie, car il y en a dix, est le beau portrait en pied de Christophe Colomb, envoyé par le roi Louis-Philippe. La seconde galerie, qui n'est, à proprement parler, que la première construite en retour, est consacrée aux archevêques de Séville : tous leurs portraits sont là, et au milieu d'eux, comme pour présider ce pieux concile de l'Andalousie, celui de saint Ferdinand, peint par Murillo.

Il est temps de parler des livres. Chaque jour ils se communiquent au public, de dix heures du matin à deux heures et demie : mais les amateurs sont en très-petit nombre. Séville n'est pas une ville d'études, quoiqu'elle possède une université complète et de très-savants maîtres, parmi lesquels, récemment encore, on comptait le célèbre Alberto Lista, dont j'ai vu passer le cercueil escorté de toute une jeunesse reconnaissante et attendrie. C'est surtout dans les arts et dans la poésie que s'est manifestée la véritable originalité du génie andalous. Les peintres et les poëtes ne lui ont jamais manqué ; mais l'érudition n'a guère de grands noms qu'elle puisse opposer à Murillo et à Herrera.

L'obligeance de don Jose Fernandez avait réuni, à mon intention, sur une seule table, tout ce qu'il y a de plus précieux dans la bibliothèque. J'y remarquai d'abord le Missel in-folio du cardinal Mendoza, enrichi de délicieuses miniatures; un autre missel plus petit, non moins curieux, et revêtu de l'approbation manuscrite de l'inquisition, en date de 1573; une petite Bible latine, d'une écriture charmante; une autre Bible en hébreu, plus grande, et formant deux tomes, dont un de Commentaires, d'une merveilleuse écriture, peinte par le rabbin Salomon, mort à Troyes. Au commencement du douzième siècle, cette Bible avait été envoyée par saint Louis à Alphonse le Sage. Mon admiration allait croissant avec l'intérêt des manuscrits qui passaient sous mes yeux. J'en feuilletai un tout entier, en vers, attribué à Alphonse lui-même. Il a pour titre le *Trésor*, et traite, comme la thèse célèbre de Pic de la Mirandole, si plaisamment allongée par Voltaire : *De omni re scibili et de quibusdam aliis*. Le Trésor d'Alphonse le Sage est écrit avec beaucoup de soin, très-lisible, et dans un vieil espagnol excellent.

Comme j'en tournais respectueusement les pages, un étrange personnage que j'avais remarqué en entrant, accoudé sur la table de travail, et comme enseveli dans sa cape andalouse, se leva solennellement, et, s'approchant de moi :

« J'ai lu ce manuscrit, me dit-il ; il y a sur le phénix, cet oiseau qu'on a longtemps cru fabuleux, un chapitre très-concluant. »

Et, me prenant le livre des mains, il commença à lire le chapitre à haute voix et de l'air le plus convaincu du monde. En entendant cette voix, les rares amateurs répandus autour de la table avaient relevé la tête, et un demi-sourire s'était glissé sur leurs lèvres. J'appris alors que le pauvre homme appartenait à cette race, si nombreuse en Espagne, des employés en disponibilité, laquelle n'est pas un des moindres aliments des partis qui, sans cesse, agitent la surface de ce noble et malheureux pays. Ne sachant plus que faire de son temps, celui-ci s'était réfugié dans la Colombine. Pendant qu'il lisait, je me rappelai qu'étant entré, à Jerez, dans une de ces fameuses caves, appelées *Bodegas*, où sont rangées par milliers des tonnes remplies de vin, j'avais senti une sorte d'ivresse s'emparer insensiblement de mon cerveau. Je croirais volontiers qu'il peut arriver quelque chose d'analogue à ces pauvres têtes qui s'exposent trop brusquement à respirer les généreuses vapeurs de la pensée. C'était du moins ce qui avait eu lieu dans cette occasion.

Je laissai là le phénix et son dernier croyant, et retournai aux livres.

C'était déjà un monument de quelque intérêt qu'un traité sur l'astronomie et la cosmographie, composé en latin, par je ne sais plus quel cardinal, maître de notre Gerson. Mais votre cœur battra sans doute comme le mien si je vous dis que ce livre avait appartenu à Christophe Colomb lui-même, qui l'avait couvert de notes marginales, tracées d'une main ferme et avec une écriture très-fine La partie cosmographique et géographique de l'ouvrage

était chargée de commentaires et de rectifications, beaucoup plus clair-semés dans la partie théologique et astrologique. C'était là, à n'en pas douter, un des volumes sur lesquels Colomb avait le plus souvent incliné sa tête puissante chargée du poids de son grand dessein. Ce qui frappe ici tout d'abord, c'est la vaste érudition de Colomb : toutes ces notes sont autant d'indications sûres, de savantes rectifications, d'observations délicates. En tête de ce livre je lus une note de la main du dernier des historiens de Colomb, Washington Irwing : on sait que le premier fut son fils lui-même.

Mais voici le plus curieux de tous les livres où cette grande mémoire a laissé sa trace : c'est le brouillon (écrit de la main de Colomb) de toutes les prophéties que, fidèle en ceci encore à l'esprit de son temps, il avait recueillies dans les Écritures et dans les auteurs profanes, pour achever d'entraîner l'esprit déjà ébranlé de ses augustes patrons, les rois catholiques. Il y a jusqu'à des vers de Sénèque, par exemple ce passage de la *Médée :*

« Viendra un jour, après des siècles, où, l'Océan relâchant ses barrières, un continent immense apparaîtra. Thyphis découvrira de nouveaux mondes, et Thulé ne sera plus le dernier horizon de la terre[1]. »

[1] . . . . Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus : Thyphisque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.

Je cherche aussitôt Sénèque lui-même, et, dans l'exemplaire de Hernando, je trouve, en marge du texte, cette note, j'allais dire ce cri échappé à l'orgueil filial :

« Cette prophétie a été accomplie par mon père, l'amiral Christophe Colomb, en l'année 1492 [1]. »

Un grand nombre des livres de Hernando sont ainsi annotés par lui, et chacun d'eux, à la dernière page, porte, avec l'indication du prix qu'il a coûté, tant pour l'ouvrage que pour la reliure, la date du jour et l'énoncé du lieu où il a été acheté. Voici, par exemple, ce qui regarde le Sénèque :

« Ce livre m'a coûté quatre réaux et deux pour la reliure, à Valladolid, au mois de mai 1518, ce qui fait en tout six réaux. Il a été enregistré sous le n° 478.

« Ce samedi 6 mars 1518, je commençai à lire ce livre et à en transcrire les notes sur le catalogue, à Valladolid, et, distrait par d'autres occupations et maint voyage, je ne pus l'achever que le dimanche 8 juillet 1520, à Bruxelles en Flandres, époque à laquelle les annotations ne purent être transcrites, depuis la cent cinquante-septième, parce que le catalogue était resté en Espagne. Gloire à Dieu ! »

J'aime à citer la note tout entière, parce que rien ne pouvait nous faire entrer plus avant dans les secrets et les habitudes de cette noble vie. En la lisant, je pensais aussi à mon vieux et bon maître, M. Gabriel Peignot :

[1] Hæc prophetia expleta est per patrem meum, Christophorum Columbum admirantem, anno 1492.

que de précieux renseignements il eût trouvés ici pour cette longue histoire du livre, qu'il a poursuivie pendant tant d'années !

La Colombine contient encore bien d'autres richesses, mais il faut savoir se borner, et laisser quelque surprise à l'imagination des voyageurs qui viendront après nous. Voici d'ailleurs d'autres trésors qu'on ne s'étonnera pas de rencontrer dans une bibliothèque, quand on songe comme, en ces beaux siècles, les armes se mêlaient aux livres. On conserve à la Colombine l'épée de Garci Perez de Vargas, qui fut présent à la conquête de Séville. J'ai voulu tenir cette grande épée, qui, de la rude main du premier connétable de Castille, Fernan Gonzalèz, dont on lit le nom à demi effacé sur la lame, passa dans celle de l'intrépide compagnon de saint Ferdinand. Elle est autrement lourde que celle du conquérant lui-même ; il est vrai que don Pèdre a dépouillé celle-ci de tous les joyaux de la royauté.

A côté de cette épée, et sur le même rayon, un tableau en papier, conservé avec soin, lui fait tenir ce fier langage dans deux stances dignes, à mon gré, du Romancero:

« Je fus à Fernan Gonzalèz, de qui je reçus grand honneur. Je n'en acquis pas moins de ce Vargas, qui fut mon maître.

« Je suis la huitième merveille, tant j'ai coupé de gorges maures ; dire combien, je ne saurais, mais je sais bien que je gagnai Séville [1]. »

[1] De Fernan Gonzalez fui

Je retournai plusieurs fois à la Colombine. J'aime à revivre dans ces nobles âges, qui avaient bien aussi leurs misères, mais dans lesquels chacun savait si bien où il allait. Entré dans un sillon, on avait le courage de le suivre jusqu'au bout : l'homme avait alors le respect de sa destinée.

L'université de Séville a aussi sa bibliothèque. A l'époque où les couvents furent supprimés (il y en avait, dit-on, cinquante-cinq dans Séville), le doyen du chapitre, don Manuel Cepero, fut chargé par le gouvernement de recueillir, pour l'usage de l'Université, ce qu'il y avait de plus précieux dans les bibliothèques de ces couvents. Il s'acquitta de cette mission avec zèle et discernement. Mais cette mosaïque de livres ne peut être, après tout, qu'une collection de livres, ce ne sera jamais une bibliothèque. Ce n'est pas, comme l'autre, un lieu consacré, où, sous les auspices d'un grand siècle et le souvenir d'un grand homme, vit encore l'âme d'un vrai savant.

Il me restait un dernier devoir à remplir envers la mémoire du fondateur de la Colombine. J'avais lu dans Zuniga, que Hernando Colon, pour y établir sa bibliothèque, s'était bâti une maison sur les bords du Guadalqui-

De quien recebi el honor
Y no adquiri menor
De un Vargas, à quien servi.

Soy la octava Maravilla
En cortar moras gargantas :
Non sabré decir cuantas :
Ma sé que gané à Sevilla.

vir, non loin du couvent de Saint-Laurent. Ce couvent n'existe plus, mais plusieurs fois j'avais entendu parler de la *huerta* de Colon. Ce nom m'avait frappé, mais sans que ma pensée s'y fût arrêtée longtemps. Après avoir refeuilleté cette vie du fils de l'amiral, et visité sa bibliothèque, la huerta, appelée du même nom que cette bibliothèque, me revint en mémoire. Il m'était aisé de retrouver les anciens bâtiments du monastère, et je me dirigeai du côté qui me fut indiqué. J'allais donc, ayant le fleuve à ma gauche et l'enceinte de la ville à ma droite, attentif à la moindre circonstance qui pouvait me mettre sur la trace. Je ne trouvai pas une mine assez poétique aux maisonnettes que je voyais se succéder l'une à l'autre, pour heurter à leur porte et leur demander compte du grand nom que je cherchais. Quand je fus arrivé à la hauteur de la célèbre Chartreuse, qui, située sur l'autre rive, n'est plus, hélas! qu'une fabrique de faïence, j'aperçus, sur la rive où j'étais, un arbre magnifique, un des plus beaux que j'aie rencontré en Andalousie : c'était un sapotillier, placé à l'angle d'un verger. Il m'en eût coûté, je l'avoue, de trouver ailleurs que dans le voisinage de l'arbre américain l'ancienne demeure de Hernando. J'interrogeai trois pauvres femmes qui filaient à la porte de ce verger ; mes pressentiments ne m'avaient pas trompé : j'étais bien devant la huerta de Colon. J'entrai ; quelques belles vaches, couchées à l'ombre du sapotillier, me regardèrent passer silencieusement, et je me trouvai l'hôte de Hernando. Nulle trace de l'antique maison, mais, qu'elle fût à droite ou à gauche, partout elle était

bien placée ; partout, en effet, de sa fenêtre, le solitaire pouvait voir les barques glisser sur le Guadalquivir, emportant à Cadix ceux que séduisaient encore les courses lointaines auxquelles il avait renoncé pour toujours. Son imagination était-elle tentée de se mettre du voyage, la cloche de la Chartreuse, son austère voisine, lui envoyait de meilleures pensées, avec l'image de ceux qui, comme lui, avaient trouvé un premier port dans la vie. La huerta, du côté de la rivière, a pour limite une petite haie verte, et, de l'autre, la muraille dentelée de Séville, dont quelques orangers cachent, de distance en distance, les glorieuses blessures. En sortant, je saluai une dernière fois le souvenir des deux Colomb dans cet arbre séculaire qui semblait placé là, pour le perpétuer, à la porte de l'enclos, et qui avait sans doute poussé dans les racines de quelque autre planté de la main du même sage.

VII

LE CONSULAT. — LES ARCHIVES DES INDES

Premier aspect de l'édifice. — L'ancienne bourse des marchands de Séville. — La bourse en plein air. — Origine et construction du monument actuel. — Comment s'y formèrent les archives de l'Amérique espagnole. — Souvenirs du temps de Christophe Colomb, de Cortez, de Pizarre, de Cervantes.

Sur cette petite place du Triunfo, pour laquelle j'avais éprouvé, dès le premier jour, une prédilection si vive, s'élève entre l'Alcazar à l'orient, et la cathédrale au nord, un bel édifice d'architecture gréco-romaine : c'est le consulat, ou, comme on dirait en France, le tribunal de commerce et la bourse. Ce monument, d'un très-noble caractère, remonte seulement aux dernières années du seizième siècle. Où se rassemblaient donc auparavant les marchands de Séville, dont le commerce était alors bien autrement considérable qu'il n'est aujourd'hui ?

Si vous entrez dans la première cour de l'Alcazar, et que, tournant à droite, vous vous enfonciez dans un corridor tortueux, vous vous trouverez tout à coup au

milieu d'un joli patio entouré de colonnes de marbre. Sur ce patio s'ouvre la salle où les marchands avaient, autrefois, leur audience, et, comme le commerce extérieur de l'Espagne avait alors les yeux presque uniquement tournés vers l'Amérique, cette cour se nommait déjà comme elle se nomme encore aujourd'hui : *Patio de la Contractacion de Indias*, le Patio du commerce des Indes. Le même nom est affecté à une petite place voisine. C'était dans le même corps de bâtiment que se gardaient aussi les archives, et elles y sont demeurées fort longtemps.

Mais sous ce beau climat, à une salle fermée les marchands avaient préféré, pour s'entretenir de leurs affaires, ce que j'appellerai une bourse en plein air, et insensiblement ils s'accoutumèrent à se rencontrer sous les orangers du patio de la cathédrale. Il y avait bien dans l'Évangile certain passage applicable à cette invasion des marchands dans le vestibule du temple, sinon dans le temple même ; mais il était si commode de venir se promener là, en causant, au bruit de la petite fontaine qui rafraîchit ce lieu charmant! Les Andalous ont, d'ailleurs, de merveilleuses ressources dans l'esprit. Peut-être avaient-ils fini par se persuader que, si près de l'église, leurs marchés recevaient de ce voisinage une consécration de la parole donnée. Ce fut sans doute aussi pour rendre cette considération plus solennelle qu'ils en vinrent à crier leurs enchères à la porte même de l'église. Ainsi, dans un dialogue satirique d'un auteur du temps, écrit en 1570, l'un des interlocuteurs ayant dit à l'autre qu'il allait entendre la messe à la cathédrale : « Ce n'est pas

la dévotion qui t'y pousse, répond celui-ci, mais le désir de trouver à qui parler : ce qui, là, ne fait jamais faute.

— Comme tu voudras, reprend le premier, jamais, en effet, on n'est en peine de rencontrer là à qui parler, et, si on a des affaires, avec qui s'entendre, ni d'y apprendre des nouvelles, s'il y en a ; de façon que, pour ce qui est de Dieu et du monde, c'est bien le moins que chacun s'en vienne à l'église une fois le jour. »

Mais le clergé de Séville ne prenait pas la chose avec autant de philosophie que l'ingénieux écrivain que nous venons de citer, don Pedro de Megia. L'archevêque, don Cristobal de Mogas, chercha d'abord tous les moyens de chasser les marchands du temple ; mais, dispersés un moment sous le fouet des saints mandements, les groupes se reformaient aussitôt, et, par violence ni douceur, le prélat ne put triompher d'un usage qui avait déjà pris quelque chose de cette obstination qu'ont tous les usages en Espagne.

Heureusement Philippe II régnait alors en Espagne. Voilà un *heureusement* qui, en France, *va bien surprendre nos gens*, comme dit Molière. Mais, quand on passe les Pyrénées, la première chose à laquelle il faut bien se résigner, c'est de trouver, de l'autre côté, Philippe II populaire. Heureusement donc régnait Philippe II, et l'archevêque lui écrivit. Mais, comme s'il ne faisait appel qu'en tremblant à ce rude auxiliaire, le doux prélat disait, en exposant le fait, que les marchands n'avaient pas tout le tort, et que, s'ils avaient une maison à eux,

assurément ils n'auraient garde de profaner ainsi celle du bon Dieu.

Touché de ces réclamations, le Roi chargea le comte d'Olivarès de consulter à ce sujet le prieur et l'université des marchands. Invités par le comte à se réunir pour élever aux frais du commerce de Séville le monument qui leur manquait, les délégués de ce commerce autorisèrent leur prieur et leurs consuls à répartir entre tous les marchands la somme nécessaire, leur laissant d'ailleurs toute liberté, sauf l'intervention d'un juge que le Roi nommerait, et qui serait chargé de choisir l'architecte.

Le prieur et les consuls rédigèrent sur ces bases un projet que le Roi approuva, et qu'ils portèrent ensuite à l'assemblée des conseillers et délégués de l'université des marchands. L'assemblée en délibéra, le 7 janvier 1573, dans cette salle du Patio de la Contractation, où se tenait alors l'audience. On discuta beaucoup, en présence de l'écrivain public don Alfonso Guerrero, puis on finit par s'entendre.

Mais il manquait encore au projet, ainsi arrêté, la dernière approbation du Roi, et le Roi était alors occupé à pacifier le Portugal. Une députation lui fut envoyée, et une cédule royale, datée de Lisbonne, le 11 janvier 1582, fit cesser toutes les incertitudes.

Par la même occasion, Philippe II nommait, pour le représenter dans l'affaire, le licencié Martin de Espinosa, auditeur en l'audience territoriale; en même temps, un plan était demandé à l'architecte même de l'Escurial, le célèbre Juan de Herrera, et ce plan fut payé mille ducats.

Le terrain sur lequel s'élève aujourd'hui l'édifice était alors occupé par un hôpital placé sous l'invocation de Saint Jean de Dieu. On le paya du prix, énorme pour le temps, de soixante-quinze mille ducats. Cela fait, on examina, on approuva le plan de Herrera, et il fut pressé de venir lui-même le mettre à exécution. Mais ce grand maître, retenu par d'autres travaux commencés, ne put se rendre à Séville, et ce ne fut même qu'en 1585 qu'il y envoya à sa place un de ses meilleurs élèves, Juan de Minjarez, en qui il avait eu assez de confiance pour l'associer à son œuvre de l'Escurial.

Juan de Minjarez, une fois la main à l'œuvre, ne la quitta plus qu'il ne l'eût achevée, en 1598, sans avoir rien changé d'essentiel au plan de son illustre maître; les pierres furent tirées de la sierra de Jerez. L'ensemble du monument avait coûté huit cent mille ducats.

Le commerce de Séville prit aussitôt possession de son admirable palais, mais il ne paraît pas qu'il en ait joui longtemps, une ordonnance de Philippe V ayant réuni le consulat de Séville à celui de Cadix. Cette réunion dura un siècle; par une cédule, datée de l'Escurial, le 24 novembre 1784, Charles III rendit au commerce de Séville son indépendance, et, comme pour le dédommager de ses liens passagers, lui accorda des libertés nouvelles.

Mais le maître dépossédé ne devait pas rentrer seul dans son domaine, il y rentrait avec les archives de ces héroïques entreprises qui lui avaient ouvert dans le nouveau monde une si vaste carrière. Charles III établissait dans le consulat les archives des Indes.

Une commission éclairée se réunit sous la direction de l'inquisiteur de Séville, le savant chanoine don Antonio de Lara. Elle recueillit d'abord tout ce qu'il y avait d'intéressant dans la Contractation des Indes ; puis, un ordre du Roi lui ouvrit le dépôt de tous les ministères, et enfin les célèbres archives de Simancas, où elle puisa à pleines mains. Ce travail donna naissance à une collection admirable, commencée à la prise de Grenade, à laquelle assistait Christophe Colomb, qui partit de là pour aller chercher l'Amérique, date immense dans l'histoire de l'Espagne, et qui pour elle commence si grandement l'ère moderne.

Il fallut, pour recevoir ces nouveaux trésors, modifier intérieurement sur un point l'œuvre primitive de Herrera et de Minjarez. Ce changement eut lieu en 1785. L'édifice y perdit sans doute quelque chose de son élégance, mais les richesses qu'il allait être chargé de garder payaient d'avance ce sacrifice. Si grand qu'il soit, tout monument grandit encore de la pensée de ce qu'il renferme.

Telle est l'histoire du Consulat, ou comme on l'appelle à Séville, *la casa Lonja*.

Avant que d'y entrer, arrêtons-nous encore un moment pour en admirer la belle ordonnance. C'est un carré parfait, présentant sur chaque face une étendue de deux cents pieds sur soixante-trois pieds de hauteur. Un beau degré, entouré de petites colonnes unies par des chaînes de fer, lui donne, en l'isolant, une légèreté et une grâce singulières. Chaque façade, d'ordre toscan, est divisée par des pilastres en onze compartiments, que la couleur

de la brique, sobrement mêlée à la pierre, sauve de la monotonie. Le toit forme une terrasse dont chaque angle porte une pyramide. Cet ornement faisait-il partie du plan du sévère Herrera ? il est permis d'en douter.

Il serait assez difficile de déterminer de ces façades quelle est la principale : seulement il y a au nord une porte pour le commerce, une autre à l'occident pour les archives. En entrant sous le vestibule par la première, on est d'abord frappé de la beauté de la pierre et de la solidité des constructions. A gauche, toute la partie basse est occupée par la salle d'audience et par les bureaux du tribunal de commerce. Au centre de l'édifice est un beau patio, de soixante-douze pieds en carré sur cinquante-huit de hauteur, avec une fontaine dont le pavé est de marbre. L'audience est simple et grave

Le patio est entouré d'une galerie formée par de belles arcades, au-dessus desquelles l'architecte en avait élevé vingt autres également ouvertes ; mais il a fallu les fermer, pour adapter la partie supérieure à sa destination nouvelle. L'aspect intérieur du monument y a beaucoup perdu de sa grandeur et de sa lumière.

On monte au premier étage par un fort bel escalier, dont les marches et les parois sont en marbre de couleur. Dans une première pièce occupée par quelques tables de travail, je remarquai un ancien portrait en pied de Christophe Colomb : c'est bien là en effet sa place. Il est là, debout, à l'entrée de ce monde dont il a été le premier conquérant. Cette œuvre d'un mérite médiocre, mais d'un caractère assez naïf, est un présent d'un des petits-fils du grand amiral.

Cette première salle s'ouvre sur la collection même des archives, c'est-à-dire sur une immense galerie qui occupe trois côtés de l'étage, au nord, au midi et à l'orient. Les précieux documents sont rangés avec un ordre parfait dans de hautes armoires d'acajou. Toute l'Amérique est là, divisée en ses quatorze audiences, subdivisées chacune en affaires militaires ou civiles, ressortant du roi ou de l'Église. Sur chaque liasse de papiers, se lit l'indication des archives particulières d'où elle a été tirée. Quelle merveilleuse histoire le regard d'un homme de génie fera sortir, quelque jour, de la poudre de ces manuscrits où elle dort encore aujourd'hui! Il me fut permis d'entrevoir un moment tout ce qu'il y a de vivant dans ces témoignages de la mort.

A l'autre extrémité de la galerie que je venais de traverser avec un recueillement qu'augmentait encore le demi-jour où elle est ensevelie, se trouve une autre petite pièce également réservée comme la première pour le travail des bureaux. Si Christophe Colomb ouvre les archives, c'est Fernand Cortez qui les ferme. Je vis là une belle tête peinte de ce grand homme, et, au-dessous, une petite statuette en plâtre de don Sébastien del Cano, le premier pilote qui aborda à la côte d'Amérique. Au-dessous de l'une et de l'autre était déroulée sur la muraille une grande carte du nouveau monde. Quelques portraits des rois d'Espagne couvraient les autres murailles.

Après m'avoir laissé le temps d'admirer ces petites richesses de son cabinet, l'archiviste, don Aniceto de la Higera, qui avait bien voulu m'introduire lui-même au

milieu des merveilles dont le soin lui est confié, alla prendre dans une armoire une liasse de papiers recouverte d'une double garde de maroquin rouge : c'était comme le livre d'or de l'Amérique. Tous les grands noms étaient là, écrits de ces mains puissantes qui avaient tenu l'épée de la conquête, ou planté sur des terres inconnues le drapeau de l'Espagne. Il y a un an, à l'époque où l'Infante visita le Consulat, on avait réuni tout exprès pour les lui présenter, ces pages détachées de la grande histoire, ces épisodes du grand poëme de la découverte ou de la conquête. J'étais assez heureux pour que ces précieux feuillets n'eussent point encore été remis à leur place.

De la main de Christophe Colomb, il n'y a rien aux archives ; mais on a vu que, dans la bibliothèque fondée par son fils à Séville, ces précieuses reliques abondent ; seulement aux archives je pus voir et toucher l'original des conventions arrêtées entre Christophe Colomb et les rois catholiques, et datées de Santa-Fé, à deux lieues de Grenade.

Puis venait une lettre de Fernand Cortez ; il n'y a là de sa main que les deux lignes du protocole et la signature.

Venait ensuite une lettre de Pizarre, comme l'autre écrite au Roi ; mais Pizarre savait-il écrire ? Question depuis longtemps controversée en Espagne et en Europe. Je voulus à mon tour en chercher ici la solution. Le corps de la lettre est évidemment d'un secrétaire. Malheureusement pour l'honneur littéraire de Pizarre, la signature est

de la même main. Ce n'est là, il est vrai, qu'une preuve indirecte, car, après tout, la lettre et la signature pourraient être également de Pizarre. Mais l'écriture est pour cela trop belle, trop savante, et le nom, ferme et bien modelé, est placé entre deux paraphes tracés d'une main mal assurée : ces deux paraphes paraissent avoir été la véritable signature de Pizarre. « Pizarro, dit Zarate dans son histoire du Pérou, ne savait lire ni signer, non plus qu'Almagro. Dans toutes ses écritures il faisait deux paraphes, entre lesquelles Antonio Picado, son secrétaire, écrivait le nom de Francisco Pizarro. »

Ceci est déjà très-positif, mais une autre preuve non moins claire, c'est le traité d'association qu'il fit avec Fernando de Luque et Almagro, traité à la suite duquel il est dit que, Pizarre ni Almagro ne sachant signer, leurs témoins, Juan de Panes et Alvaro del Quico, l'ont fait pour eux. Ainsi Pizarre ne savait même pas signer son nom : cela étonne moins que de tout autre, l'ignorance est un trait de plus dans cette rude figure.

Après Pizarre, je vis passer successivement son malheureux compagnon, le pauvre Almagro, puis cet aventureux don Pedro de Alvarado qui, en annonçant son départ, ne doute pas du succès, ayant pour le moins six cents hommes sous ses ordres. Ces merveilleuses naïvetés accusent moins encore l'ignorance de ces chercheurs de mondes que leur intrépide confiance. Je n'avais pu m'empêcher de sourire en lisant cela dans les belles biographies de Quintana ; mais, quand on voit ces sublimes rodomontades signées de la main même de ceux qui partaient pour les mettre

à exécution, on est saisi malgré soi d'une respectueuse admiration.

Au bas d'une autre lettre, je lisais avec attendrissement le nom de Barthelemy de las Casas : celui-ci signe noblement le titre du rôle qu'il a joué : *Procurador de los Indios*, protecteur des Indiens.

A mesure que la main de l'archiviste faisait passer devant mes yeux le souvenir de quelqu'un de ces hommes rares, involontairement mon regard, en se détachant du papier, rencontrait la carte d'Amérique, et ce froid théâtre de tant de grands événements s'animait tout à coup à mes yeux. Ces mers lointaines se couvraient de navires, ces côtes sans nom alors se paraient de leur riche végétation, et sous l'odeur des feuillets jaunis je retrouvais tous les parfums du nouveau monde.

L'archiviste avait gardé, pour finir, un dossier précédé d'une petite lettre d'une écriture rapide et nette, et qu'on eût dit gravée avec la pointe d'un stylet; cette lettre était signée *Miguel Cervantes de Saavedra*. Avant d'écrire l'immortelle épopée de l'Espagne, Cervantes avait sollicité un emploi en Amérique. Le mutilé de Lépante demandait humblement le prix de la main qu'il avait perdue. Pour toute réponse un renvoi dédaigneux au conseil des Indes était écrit en marge de sa lettre même. A quoi a tenu cependant la destinée d'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain? Que cette demande d'un pauvre blessé fut accueillie comme elle le méritait, et le don Quichotte restait à jamais enseveli dans la pensée de Cervantes. Je n'avais pas reconnu d'abord la main qui avait écrit ce

renvoi; deux ans plus tard, j'appris de M. le duc d'Aumale que cette main était celle de Philippe II.

Ce petit papier, que je regardais avec tant d'émotion, se perdait dans la foule de ceux qu'on ne lira jamais, et cette écriture, fine et aiguë, qui me frappait comme le symbole de ce vif et pénétrant génie, perdait sa légèreté à copier d'insipides documents. A cette lettre était annexée une foule de pièces à l'appui de la demande; il y avait là plus d'une recommandation signée d'un nom célèbre, dont, aujourd'hui, le meilleur titre à la gloire est d'avoir sollicité pour Cervantes.

Quand je traversai de nouveau, pour me retirer, la longue galerie, je baissai involontairement la tête comme pour saluer, dans cet autre monument de leur gloire, les grands hommes dont la mémoire venait d'être évoquée devant moi. Je me disais que dans ces cases si bien rangées, il y avait par milliers de ces signatures immortelles. Que de joies sublimes, que de douleurs héroïques, sont racontées ici jour par jour, que l'histoire ne nous a révélées qu'avec cette froide et dédaigneuse noblesse d'expression qui fait disparaître les angoisses et les jouissances du chemin devant la magnificence du but!

Je passai ensuite rapidement devant la division des archives qui se rapporte à l'époque moderne. Tous les jours de l'homme ne sont pas également grands : il en est ainsi des siècles, qui sont les jours des nations. Après la gloire des aïeux, il y a la destinée plus humble des petits-fils. Mais ceux-ci, religieux gardiens des grands souvenirs du passé, peuvent encore y puiser de nobles

exemples. Quand l'Espagne aura fait taire ses misérables querelles, elle remontera aisément à la place qui lui appartient entre les grandes nations. Elle a perdu Gibraltar, mais elle a gardé le petit port de Palos, d'où partit le vaisseau qui emportait Colomb. Qu'importe, au surplus, une gloire qui n'est plus de nos jours? Pour redevenir elle-même, l'Espagne n'a plus de conquêtes lointaines à tenter, elle n'a plus qu'à se découvrir elle-même. Qu'elle laisse a de plus avides les périlleux profits de l'industrie, sa vertu comme sa richesse doit un jour renaître de ses sillons, car dès qu'elle les frappera du pied, il en sortira non des bandes d'ouvriers, mais des légions de laboureurs.

De la galerie qui occupe tout le premier étage, on monte à la terrasse par un escalier tournant d'une surprenante hardiesse; il suffirait seul à la gloire d'un architecte. Du haut de cette terrasse, le regard embrasse tout Séville et ses environs. Ils étaient alors d'une éclatante verdure; mais je ne voulus voir que le petit village de Castilleja, où mourut Fernand Cortez[1]. Ce grand nom résumait, à mes yeux, la gloire de tous ceux que je venais de passer en revue dans les archives des Indes.

[1] La maison où mourut ce grand homme a été tout récemment achetée et restaurée par M. le duc de Montpensier.

VIII

LA FÊTE-DIEU

La veille de la fête. — Les préparatifs de la procession. — La procession. — La danse des Seices. — Origine de cette institution.

Mais il faut sortir enfin des monuments, oublier les Romains, les Goths, les Maures, même l'Amérique et ses conquérants espagnols, pour revenir aux choses présentes et à ces fêtes qui, en Andalousie, sont la vie même, et on pourrait dire l'unique préoccupation des esprits. La Fête-Dieu approchait : nous étions au mois de juin, et cette année, elle tombait le 21. Le *Corpus*, c'est le nom que l'Espagne donne à la Fête-Dieu, le Corpus est, à Grenade, la grande solennité de l'année. Moins originale à Séville, elle y a pourtant aussi son intérêt et son éclat. J'allais d'ailleurs y trouver un avant-goût de ces cérémonies de la semaine sainte, dont j'avais tant ouï parler et que je ne devais voir que l'année suivante.

On dit partout qu'il n'y a point de fête sans lende-

main. En Espagne, il n'y a guère de fête qui ne commence la veille. On ira demain assister à la procession, mais ce soir il faut aller voir où elle passera. Je fis comme les autres, et je n'eus point à m'en repentir.

Pendant les jours qui précèdent, toutes les rues par où doit défiler le cortége se couvrent de toiles immenses destinées à arrêter les rayons du soleil. La veille les balcons se parent de tentures de soie, de velours, d'étoffes de tout genre et de toute couleur; une foule de petites boutiques s'intallent en plein air, dans les carrefours, sur les places, dans les portes, sur tout le parcours de la procession, avec leur accompagnement habituel de cris discordants et d'âcres parfums. Le soir venu, tout cela s'éclaire de torches et s'anime. Ces étranges friandises, ces cris rauques ou perçants, cette odeur, cette vapeur épaisse de l'huile, tout cela me faisait ressouvenir de la foire de Sidi-Ibrahim, aux environs du Caire. Derrière chaque toile se groupe une famille entière; ce sont d'ordinaire des bohémiens de Triana. La vieille mère pétrit la pâte, la fille vêtue d'une robe chargée de volants et de dentelles, et une rose sur le côté de la tête, attise le feu sous la poêle, l'enfant armé d'une longue fourchette retourne le beignet dans l'huile frémissante, et sa plus jeune sœur le présente aux passants avec un sourire à la fois timide et sauvage. Toute la nuit ce monde crie et s'agite. Le peuple circule autour des tables, et sa vive gaieté anime encore ce tourbillon, qui ressemble assez bien à une ronde du sabbat. Au point du jour, le pied du veilleur attardé heurte à chaque pas, dans l'ombre,

quelqu'une de ces errantes familles, épuisées de fatigue et couchées pêle-mêle autour de la Giralda, sur les larges dalles et les degrés extérieurs de la cathédrale.

C'est à dix heures du matin que sort la procession. J'avais trouvé place, pour la voir passer, dans une des galeries supérieures de *las casas Capitulares*, ancien monument de la renaissance, où siége l'Ayuntamento. Placé au dessus de la tribune de l'Infante, rien ne pouvait m'échapper des divers incidents de la cérémonie. Sur cette place San Francisco, où s'élèvent la maison capitulaire, avaient lieu jadis les *auto-da-fé;* elle ne voit plus aujourd'hui d'aussi tristes spectacles. C'est un assez grand carré long, où viennent aboutir quelques-unes des rues populeuses de la ville, et qui, pour peu que ses balcons s'animent, prend un air des plus riants. Rien ne me divertissait plus que de voir la foule y déboucher par toutes les issues. Des villages entiers, hommes, femmes et enfants, faisaient leur trouée dans la masse, et s'y fondaient bientôt comme de petits affluents dans le courant d'un grand fleuve. J'entendais dire à côté de moi : « Voici les gens d'Alcala, voici ceux de San Juan d'Alfarache (les compatriotes de Guzman), ceux de Gelves, ceux de Cantillana. » La plupart venaient se placer en face de l'estrade royale, dont leurs regards ne se détachaient plus; quelques-uns restaient poétiquement groupés autour d'une jolie fontaine de marbre, qui murmure à l'une des extrémités de la place, et dont les claires eaux rafraîchissent au moins le regard. Quelques soldats, semés de distance en distance, maintenaient difficilement libre le chemin réservé

pour le passage du cortége, et j'admirais avec quelle douceur ils faisaient respecter leur consigne. Ils levaient bien quelquefois la crosse de leur fusil, mais quand ils voulaient, frapper ils rencontraient un si caressant sourire, que la crosse retombait d'elle-même sur le pavé retentissant. C'était, durant des heures, entre le pauvre soldat et les jeunes Andalouses, une lutte digne du crayon de Charlet.

Les cloches de la Giralda, en annonçant la sortie de la procession, purent seules couper court à ces petites scènes de mœurs. Ce fut alors dans toute la place comme un grand mouvement de satisfaction. Tous les regards, toutes les âmes, étaient comme tendues vers la rue qui venait du côté de la cathédrale. Mais, précisément, au même instant, l'Infante parut sur son balcon, et je ne scandaliserai personne en Espagne, si je dis que de ce moment l'attention fut partagée. L'Espagne aime à confondre toutes ses religions. Dans sa langue Dieu et la reine se nomment également : *Su Majestad.*

Chaque partie du cortége s'arrêtait respectueusement devant l'Infante pour lui faire honneur. Venue pour assister à un spectacle religieux, elle était elle-même devenue le spectacle; et pendant ce long défilé, en vérité, il n'y eut que les saints de bois ou d'argent qui ne détournèrent pas les yeux vers le royal balcon.

La marche s'ouvre par les enfants des écoles de charité défilant deux à deux, un cierge dans une main, et dans l'autre un bouquet de fleurs.

D'autres suivaient, ceux-ci vêtus en anges, ceux-là

en évêques, un troisième en cardinal, un quatrième en pape, plusieurs en docteurs de l'Église primitive : c'était les patrons de l'Andalousie et de Séville, saint Léandre, saint Isidore. On les reconnaissait à leurs costumes, empruntés le plus souvent des tableaux de Zurbaran et de Murillo.

Venaient ensuite, avec leur clergé, les bannières des vingt-quatre paroisses, chacune avec le saint ou la sainte de son invocation. Chacune de ces bannières est aussi le drapeau d'une pieuse confrérie. J'en remarquai une toute déchirée, portée par un nègre et entourée d'autres nègres. Je rêvais déjà de saint Ferdinand et des Maures, mais c'était une autre veine de poésie. De pauvres nègres s'associant entre eux pour se secourir, sous l'invocation de la Vierge, quelle magnifique leçon d'égalité chrétienne donnée aux vainqueurs de l'Amérique! Dirai-je maintenant que, parmi les dignitaires de cette confrérie, quelques-uns avaient passé par les galères? Eh! pourquoi ne le dirais-je pas? la leçon en devient plus haute.

Mais j'allais bientôt retrouver saint Ferdinand. Voici, en effet, sur un trône de velours, la Vierge qu'il faisait porter devant lui dans les batailles, et lui aussi va nous donner une leçon d'égalité. Cette sainte image, Ferdinand III en fit présent à la confrérie des tailleurs, qui partage avec tout ce qu'il y a de plus noble dans Séville l'honneur de la garder.

Mais quelles sont ces deux jeunes filles qui s'avancent et qui portent entre elles une image de la Giralda? J'ai vu, ce me semble, dans la cathédrale, un tableau de

Murillo, que je retrouve ici vivant : même air, même attitude, même costume : ce sont les deux patronnes de Séville, sainte Juste et sainte Rufine, deux martyres, deux sœurs, tombées sous le fer des bourreaux, pendant le règne de Dioclétien. Quelques jours auparavant, j'étais descendu dans le souterrain où la fureur du proconsul avait longtemps laissé languir les deux filles du potier.

Après les deux martyres, d'autres saintes, d'autres images dont on se raconte la poétique légende. Mais tout à coup il se fait un grand silence dans la foule : le dais du saint sacrement a paru à la hauteur de la fontaine. Était-ce bien, toutefois, l'approche de la sainte hostie qui excitait cette grande attente? Je n'oserais l'affirmer. Il semble, en effet, que l'on attend autre chose. Un tapis est étendu à terre devant le balcon de l'Infante. Un air bizarre, mais non sans charme, commence, et, à l'appel des instruments, quelques enfants vêtus d'un costume du moyen âge se rangent autour de ce tapis. Que vont-ils faire? Sans doute chanter quelques cantiques. C'est assez probable, mais j'ai peur qu'ils ne s'en tiennent pas au chant. La danse, en effet, va s'y mêler. C'est plutôt, on le dirait, une marche destinée à reproduire, par l'inépuisable variété des figures, tous les caprices de l'imagination arabe. En commençant, le pas est grave et mesuré; mais bientôt le chant se précipite, le pas se hâte, et, Dieu me pardonne, voilà les castagnettes qui se mettent de la partie. Quelque chose me disait que cela finirait ainsi. Tout ce que je puis assurer, c'est que la danse est gracieuse et la musique originale. Maintenant, si on

voulait se scandaliser de retrouver au milieu d'une cérémonie si grave ce souvenir mal déguisé des fêtes du paganisme, j'ajouterais que c'est aussi ce que fit, il y a deux siècles, un archevêque de Séville. Je crois qu'il avait tort; car, sans rappeler l'exemple du roi David dansant devant l'arche, du moment que la piété populaire n'en est point altérée, à quoi bon s'indigner contre ces naïves traditions du passé? Plus sévère que je ne l'aurais été, à ce qu'il semble, l'archevêque s'obstina à vouloir supprimer, dans la procession de la Fête-Dieu, la danse des *Seices :* c'est le nom que l'on donne à ces enfants. Mais rien de plus difficile à détruire qu'une coutume dont s'amusent les gens. Le chapitre prit les Seices sous sa protection. La cause fut déférée au saint-siége et plaidée devant le pape. Le saint-père ne s'en tint pas aux paroles, il voulut juger par lui-même. On lui amena donc les Seices en personne; ils dansèrent, ils chantèrent. Le pape prit plaisir à les voir et à les entendre, et déclara qu'il ne voyait rien dans tout cela qui fût contraire à l'Évangile. Toutefois, pour ne pas donner au pauvre archevêque le déboire d'un désaveu en cour de Rome, il fut décidé que les danses cesseraient quand les habits seraient usés, sans qu'il fût permis d'en faire de neufs. Mais le chapitre de la cathédrale n'avait pas fait un si long voyage pour s'en retourner à demi battu. Il eut l'ingénieuse pensée de renouveler, d'année en année, une partie de chaque vêtement, et les Seices dansent encore. Pendant les huit jours de l'Octave, les mêmes danses ont lieu dans la cathédrale, entre l'autel

merveilleusement éclairé et la grille qui le sépare de la foule, sur le lieu même où naguère encore, dans les grands jours, prenaient place les familiers de l'inquisition.

Cependant, la danse achevée, le cortége a repris sa marche. Le nombreux clergé de la cathédrale précède et suit le saint sacrement. L'hostie repose dans une magnifique custodia d'argent massif et d'un superbe travail. Tout en haut, un poétique et touchant usage veut que l'on suspende une belle grappe de raisin encore vert, et plus bas une poignée de blonds épis : riches prémices de l'année. Derrière le saint sacrement marche, sombre et recueilli comme une figure de Zurbaran, le Doyen du chapitre; puis vient l'Archevêque, aujourd'hui cardinal, dont la figure sereine et douce se détache comme une image byzantine sur la pourpre du dais qui l'encadre. Devant l'Archevêque on porte un fauteuil; le Doyen n'a qu'un pliant.

Après l'Archevêque, l'Ayuntamiento s'avance gravement sur deux lignes. Mais que signifie cette couronne d'or portée sur un coussin de velours entre les deux files des régidors? c'est un don de la reine Isabelle à l'*invincible* Séville, après l'insurrection de 1843. Plusieurs déjà commençaient à trouver qu'il serait temps de mettre sous verre et de laisser dans un coin de la maison capitulaire ce monument des guerres civiles : mais d'autres ne veulent pas renoncer encore à promener en public ce souvenir d'une gloire qu'ils regardent comme leur bien. Quelque temps encore, ce sentiment un peu personnel, caché sous le respect que l'on doit à un don de la reine, pourra

sauver cette couronne : mais, tôt ou tard, elle disparaîtra devant l'apaisement des passions politiques.

En attendant l'issue et le dénoûment de cette sourde querelle, l'Ayuntamiento passe. A l'entrée de la rue de las Sierpes, un de ses membres se détache des rangs, et, fendant la foule, se dirige, à droite, au pied d'un édifice qui s'élève à l'angle de la place : c'est le siége de l'*audience,* qui serait chez nous la cour d'appel. Tous les magistrats dont elle se compose sont assis sur le balcon de leur palais. Le régidor s'avance, et dit à haute voix : « Voici la ville qui passe. » A ces paroles, les magistrats se lèvent et saluent.

La garnison ferme la marche, et, le dernier de tous, passe le capitaine général. On ne s'est pas encore avisé en Espagne de trouver que l'épée du soldat ait rien à perdre de son éclat en paraissant au milieu des solennités de la religion.

Sortie à dix heures de la cathédrale, la procession y rentre à midi. Dès que le cortége a disparu, la foule se précipite par les rues où il a passé, comme la veille elle aimait à se répandre dans les rues où il devait passer.

Et maintenant le dirai-je? J'ai vu bien d'autres processions en Espagne ; j'ai assisté deux fois à toutes celles de la semaine sainte : aucune ne m'a laissé une impression aussi religieuse que celles du midi de la France. A l'époque où j'allai à Toulon m'embarquer pour l'Orient, le hasard me fit arriver à Marseille le jour de la Fête-Dieu, et je vis passer la procession. L'histoire sans doute y tient moins de place qu'à Séville, et les détails y sont

moins riches; mais elle se déroulait dans cette large rue de la Cannebière, et en face de la mer, avec une si majestueuse simplicité ! mais les chants graves et mélancoliques des pénitents vous pénètrent d'une si sincère émotion ; mais l'austère costume de ces pénitents contraste d'une manière si vive avec les brillantes toilettes de ces femmes tombées à genoux dans la poussière ! Tout cela est plein d'une harmonieuse beauté. Un touchant usage venait à cet ensemble grandiose mêler un sentiment plus doux. Ce jour-là, on ajoute au cortége un bœuf aux cornes dorées, sur lequel est assis un tout petit enfant dans le costume de saint Jean. La tradition populaire veut que l'enfant choisi meure dans l'année; et on me racontait que les mères se disputent héroïquement la préférence, heureuses encore de donner au ciel un ange nourri de leur lait. Nulle part, en Espagne, je n'ai trouvé ce besoin invincible de relever les pompes matérielles de la religion par l'auguste pensée du sacrifice.

IX

LES PROMENADES ET LES RUES DE SÉVILLE

Les Délices. — Les places. — Aspect des rues. — La tête du roi don Pèdre. Le passage du saint sacrement. — Les Carreras. — Le Sereno.

La plupart des places de Séville sont d'agréables promenades, plantées d'arbres qui grandissent à vue d'œil; il en est peu qui n'aient, au centre, une jolie fontaine de marbre : le Salvador, la Madeleine, la Merced. Mais, entre toutes, une seule paraît avoir le privilége d'attirer les promeneurs sous ses allées et autour de sa fontaine : c'est la place du Duc, laquelle a retenu ce nom des Medina Sidonia, dont elle a remplacé les jardins. C'est là que, durant les longues soirées d'été, se réunissent les élégantes de Séville. L'hiver et le jour ont d'autres promenades; la plus charmante est celle qui s'étend à l'une des portes de la ville, entre la rive gauche du Guadalquivir et les prés Saint-Sébastien, où campa jadis saint Ferdinand : on la nomme les Délices, et ce nom mérité me dispense d'une description. Les sycomores et les oran-

gers, les vernis du Japon et les rosiers y mêlent leurs feuillages et leurs parfums. Mais ces vertes et odorantes allées, doucement animées, tant que brille le soleil, redeviennent silencieuses et solitaires dès qu'il se couche. Les amoureux eux-mêmes savent ici que l'humidité du soir rend dangereux les bords du fleuve.

Mais à toutes ces promenades, je préfère encore les rues de Séville. Rien ne me charmait comme d'aller au hasard par ces rues étroites et tortueuses. Là, pas un balcon qui n'ait gardé quelque souvenir du passé : pas une sculpture brisée qui ne raconte quelque roman d'amour ; pas un mot tombé de la bouche du passant qui ne rappelle un trait de mœurs ; pas un monument sorti médiocre des mains de l'artiste qui n'ait reçu du temps quelque reflet de poésie. Une promenade dans de certaines rues de Séville est un voyage de découvertes dans les champs obscurs et confus de l'histoire ? il n'est pas jusques aux noms des rues qui ne fournissent un texte à la rêverie ou à la pensée. On pourrait dire que toute l'histoire de Séville est écrite par fragments sur ces petites plaques de faïence, où se lisent les dénominations des rues. Cette idée me vint un jour que j'allais visiter la maison de Pilate, qui n'est autre que le palais de Medina Celi. Je m'étais arrêté devant une niche où j'avais cru reconnaître le buste de don Pèdre : la rue se nommait, en effet, rue de la *Tête de don Pèdre*. La tradition, en Andalousie, parle beaucoup des aventures nocturnes de ce roi : on aime à le comparer, sous ce rapport, à ce calife Haroun-al-Raschid, dont j'ai aussi demandé le souvenir

aux rues pittoresques du Caire. Une nuit donc que Pierre de Castille sortait furtivement d'une maison où, au lieu d'être venu ajouter un nouveau fleuron à sa couronne de justicier, il avait plutôt laissé, je le crains, quelque chose de sa bonne renommée de chrétien, un passant le reconnut et ne put retenir un cri. Le monarque en bonne fortune tira son épée et tua l'indiscret. Le lendemain, le roi, à son réveil, se souvint des méfaits de l'aventurier. Il manda l'alcade-mayor, don Martin Fernandez Ceron, et lui dit brusquement : — « Un homme a été tué cette nuit, le savais-tu ? — « Oui, sire, » répondit l'alcalde, un de ces hommes habiles qui savent que, à de certains maîtres, il ne faut jamais répondre non. — « Que justice se fasse donc ! » ajouta le roi. C'était alors un usage que la tête du coupable fût exposée dans le lieu où un meurtre avait été commis. A quelques jours de là, don Pèdre, repassant par la même rue, aperçut dans une niche son buste ayant au cou une ligne rouge qui marquait que la tête avait été séparée du tronc. L'alcade, ayant découvert le meurtrier, avait rendu la sentence ; mais, ingénieux courtisan, il l'avait exécutée sur la pierre. Cette façon de concilier la justice avec le respect de la royauté ne déplut point au roi, et le buste demeura où le bourreau l'avait placé ; il y est resté pendant trois siècles. Celui qui l'a remplacé, grossièrement sculpté, ne manque pas cependant d'un certain caractère.

Je croyais en avoir fini avec don Pèdre, mais, à deux pas, je lis encore : rue *del Candilejo ;* le candilejo est la petite lampe de la ménagère et du pauvre, et ici ce nom

rappelle une autre épisode de la même histoire. Le meurtre avait eu un témoin ; c'était une pauvre vieille qui, au bruit des épées, était accourue à sa fenêtre, sa lampe à la main, et qui, voyant le roi s'éloigner, l'avait reconnu à un signe qui lui était particulier, le craquement de ses genoux : les courses nocturnes de don Pèdre avaient appris à tous ses sujets ce singulier phénomène de sa conformation naturelle. La courageuse franchise de la vieille, qui ne craignit pas de dire la vérité, trouva grâce devant le Roi, et la rue qu'elle habitait prit le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. M. le duc de Rivas a écrit, sur cette vieille histoire, un petit poëme plein d'intérêt et de couleur.

Que d'autres anecdotes m'ont racontées depuis les rues de Séville ! mais je voulais seulement indiquer par un exemple le plaisir et le profit que l'on trouve à étudier l'histoire d'une ville par les noms de ses rues. Il semble qu'à Séville l'Ayuntamiento ait voulu faire de ces noms un enseignement à l'usage du peuple. En France, dans les derniers temps, quand on a voulu changer les dénominations des rues, ç'a été trop souvent pour mettre à l'aise quelque vanité contemporaine, au détriment d'un souvenir de l'histoire ; il en sera, un jour, de ces rues comme des palimpsestes du Vatican, où une lettre, un discours de Cicéron, ont cédé la place à une homélie insignifiante de quelque moine obscur du dixième siècle. En effaçant le nom moderne, on retrouvera tout un poëme comme celui que je viens de rappeler. A Séville, au contraire, les grands noms de l'Andalousie et de l'Espagne

s'emparent de toutes les places vides ou mal occupées : telle rue se nommait platement *Botica de las Aguas*, Pharmacie des Eaux; elle porte aujourd'hui le nom de Guzman el Bueno. Trois rues étaient appelées de las *Cruces;* l'une d'elle est devenue celle de Fernan Cortez, et voilà Séville réconciliée avec la mémoire de ce grand homme que, vivant, elle laissa persécuter. Saint Roch avait aussi trois rues, il a généreusement partagé avec Fernando Herrera, le grand poëte de Séville, et avec Murillo, son grand peintre. Cervantes, qui se plaît à mettre à Séville la scène de ses nouvelles, et qui, d'ailleurs, partout en Espagne, a droit de cité, Cervantes a sa rue. J'en citerais cent autres : Lépante, Vélazquez, Colomb, Baylen, et Saragosse, hélas !

Une des rues aristocratiques de Séville se nomme la rue *de los Catalanes*, parce que là s'établirent les Catalans qui avaient accompagné saint Ferdinand à la conquête de l'Andalousie. La rue *Francos* doit son nom aux franchises que, vers la même époque, saint Ferdinand accorda à ses habitants : c'est la rue marchande de Séville. Toute dallée et interdite aux voitures, cette rue s'abrite, l'été, sous de larges toiles qui lui donnent l'air d'un bazar d'Orient. Mais rien de plus trompeur que l'apparence : à Smyrne, au Caire, à Tunis, à Constantinople, la marchand semble vous accorder à regret la faveur de jeter un coup d'œil sur les trésors de sa boutique ; nonchalamment assis sur l'établi, c'est avec un effort vraiment royal qu'il daigne en descendre pour chercher ce qu'il n'a pas sous la main. A voir cette superbe indo-

lence, je me demandai quelquefois si je n'avais pas devant moi quelque arrière-neveu du prophète, condamné pour quelque faute ancienne à quitter son harem et à se faire marchand. A Séville, au contraire, les boutiques de la rue des Francs foisonnent de jeunes commis, vifs, éveillés, complaisants, et qui savent, au besoin, jeter avec grâce à leurs jolies habituées de ces compliments délicats qui ont leur prix pour les plus fières.

Mais pendant que j'allais ainsi, sur la piste des traditions, et à la découverte des mœurs populaires, il m'arrivait quelquefois d'être ramené assez brusquement aux tristes réalités de la vie. Une clochette tintait tout à coup dans le lointain, elle marchait devant un prêtre qui portait l'extrême-onction ou le viatique à un agonisant, suivi de quelque pieuse confrérie. A cet appel bien connu, tout le monde tombe à genoux dans la rue, il se fait un profond silence, et, aussi longtemps que l'on peut entendre le tintement de la cloche qui s'éloigne, le sentiment de la vie courante et vulgaire est comme suspendu. L'usage autrefois, et aujourd'hui même encore, dans certaines localités, était que les passants accompagnassent la sainte hostie jusque sur le seuil et dans la chambre même du mourant; et dans cette foule de fidèles inconnus, priant autour d'un lit de mort, plus d'une fois, dit-on, s'est rencontrée la reine: le hasard avait fait que ce salutaire avertissement de l'égalité chrétienne avait surpris la royauté elle-même cheminant dans la voie publique, et que la mort, la trouvant sur son sentier, l'avait poussée devant elle avec les autres. C'est aussi un de ces devoirs auxquels

l'Infante ne manque jamais dans l'occasion. Dès que l'on n'entend plus rien, chacun se relève et retourne à ses habitudes et à ses pensées. Il semble que, dans ce premier moment, on doit ne se souvenir que des bonnes.

A mesure que le jour tombe et que la nuit se fait, les traditions de la vieille Espagne, mêlées à ses mœurs de tous les temps, prennent un caractère plus sévère. Mais bientôt le mouvement plus animé des rues apporte au regard d'autres images, et à l'esprit des impressions d'une réalité plus vive. C'est le moment où partout le travail cesse, où la jeunesse sort par essaims joyeux des ateliers; où de blanches formes à peine entrevues viennent respirer sur les balcons, entre les fleurs dont ils sont chargés ; où les marchands, debout devant leur porte, causent avec leurs voisins et forment avec les passants des groupes qui sans cesse varient et se renouvellent. Je vous conseille alors de suivre daus toute sa longueur la rue de las Sierpes : c'est tout à la fois la rue de Richelieu et la rue du Bac de Séville, et, n'était la rue des Francs, son opulente voisine, ce serait aussi la rue Vivienne et la rue Saint-Denis. La rue de las Sierpes commence à la place San Francisco, et va se perdre à deux pas de la place du Duc, dans un carrefour que l'on appelle la *Campana*. La Campana, c'est la *Puerta del Sol* de Séville. C'est dans cet étroit espace, resserré entre des boutiques de confiseurs et des cafés, que se débitent les nouvelles vraies ou fausses, ces dernières surtout. Mais ce qui, à Madrid, dans la capitale du royaume, au confluent de ces larges et profondes rues d'Alcala, de la Montera, de San Geronimo, ne manque pas

d'une certaine grandeur, court grand risque d'être mesquin à Séville. Les groupes de la Puerta del Sol vous font de loin l'effet d'un orage qui se forme, et qui peut, comme la foudre, éclater d'une heure à l'autre sous vos pas, sur votre tête. Je retrouve bien ici, et j'admire ces mêmes manteaux d'un caractère si grave et si noble, mais je vois de trop près ceux qui les portent, et mon impression, d'ordinaire, n'est que celle d'un homme pressé et qui se heurte sur son chemin à des gens qui ne le sont pas.

Parfois alors il n'est pas rare que le hasard me rende témoin d'une chose assez divertissante, et plus commune, je crois, en Andalousie que partout ailleurs. Tout à coup, en effet, on voit ces groupes inoffensifs se rompre brusquement et se disperser comme devant une charge de cavalerie. Le mouvement se propage sur tous les points avec la rapidité de l'étincelle électrique. D'un bout de la rue à l'autre, on n'entend que portes qui se ferment avec violence et avec un bruit pareil à celui d'une vive fusillade qui s'approche ou s'éloigne tour à tour; on ne voit que gens qui courent effarés. Mais, au bout de quelques minutes, le premier qui s'arrête et se retourne s'étonne de n'avoir aucun ennemi à ses trousses. A son exemple, un second fait halte, puis un troisième, puis tous ; c'est la fable des Grenouilles et du soliveau, et bientôt cette grande panique finit par un universel éclat de rire. Ces paniques qui, on le voit, n'ont rien de bien terrible, s'appellent des *carreras*, des courses. L'heure favorable aux carreras est surtout celle de la tombée de la nuit, l'heure des ombres qui trompent le regard et égarent l'imagination. Ai-je

besoin de dire que, la plupart du temps, elles n'ont aucune cause, quelquefois aussi il ne faut pour les produire que l'espièglerie d'un enfant.

Cependant plus la nuit avance, et plus la promenade devient charmante. La foule s'éclaircit et se retire. Il semble que la rue va retrouver, avec la solitude des chaudes heures de la journée, le silence qui est l'achèvement de la solitude. Mais non, après la cité historique, après la ville marchande, c'est le tour de la ville romanesque de Figaro et de Almaviva. Pendant l'été, celle-ci dort tout le jour; on se baigne et on se parfume; c'est la nuit seulement qu'elle se montre sous les ombrages de la place du Duc ou dans les patio des maisons.

Chaque maison à Séville ne sert d'ordinaire que pour une famille; mais elle a deux habitations, une en haut pour l'hiver, l'autre au rez-de-chaussée pour les grandes chaleurs de l'été. Au centre de cette dernière, est invariablement une cour pavée de marbre, entourée d'une jolie colonnade et égayée par le murmure d'une fontaine. Dès le milieu de juin, un mouvement extraordinaire se remarque dans les maisons. A voir avec qu'elle précipitation les lits, les chaises, les armoires, les tableaux, tout descend, tout s'entasse dans la cour, on dirait que le toit s'écroule ou que le feu a pris au premier étage; ce n'est rien de si grave. Vienne le mois d'octobre, et vous verrez remonter ces mêmes lits, ces mêmes tables, ces mêmes tableaux, absolument comme si le fleuve débordé entrait tout à coup dans les maisons. On se précipitera alors au-devant du soleil, comme aujourd'hui on

se hâte de fuir devant ses dévorantes ardeurs. De cette habitation d'été, le patio devient le salon. C'est là que l'on dispose les meubles les plus élégants, que l'on range les tableaux de prix, que l'on suspend les lustres; les fleurs elles-mêmes quittent le balcon et viennent se grouper autour de la fontaine. Dans ce patio on dîne, on reçoit ses amis, on fait la sieste, au bruit de l'eau qui tombe dans le bassin de marbre. Les premiers patios où j'entrai et que je trouvai ainsi disposés me rappelèrent les palais de la primitive Sparte, où les jeunes esclaves d'Hélène dressaient pour Télémaque une couche recouverte de la molle toison des brebis. Mais on s'aperçoit vite qu'il n'y a rien d'antique dans le génie andalous. Le patio n'est séparé de la rue que par une grille de fer artistement travaillée, et dont les mille arabesques tiennent les importuns à distance sans repousser le regard. Quand la famille se retire, on jette au-devant de la grille une porte massive; mais jusque-là la grille seule demeure fermée. Je vous laisse à penser quelle bonne fortune pour le passant fraîchement arrivé de Paris ou de Londres, que ces maisons transparentes, où l'œil plonge comme sur la scène d'un théâtre, et surprend, tantôt sous la molle clarté de la lune, tantôt sous le reflet des lampes à demi voilées, une foule de gracieux petits drames. Pas un coin de Séville où la nuit ne vous offre de ces charmantes perspectives. Une guitare que l'on entend de loin en loin, une voix qui s'élève, le bruit des castagnettes, de frais éclats de rire tout à coup étouffés et qui tout à coup renaissent de plus belle, le parfum des fleurs rares, le

murmure d'un jet d'eau, tels sont les signes avant-coureurs qui dénoncent la féerie voisine. On ralentit le pas, pour jeter derrière la grille un coup d'œil furtif, et on emporte de là une émotion à travers laquelle on sent recommencer en soi la jeunesse et la poésie. Voilà, à mon gré, la véritable promenade de Séville. Parlez-moi donc de l'enchantement de vos nuits d'été, mais, de grâce, laissons là votre fleuve aux rives trop souvent dépouillées, et votre campagne, où il n'y a pas même assez d'arbres pour reposer l'aile des oiseaux.

Dans les premiers jours, lorsque, attardé volontairement, je parcourais ces rues, si j'apercevais un homme enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau et immobile contre la grille d'une fenêtre basse, je n'étais pas sans craindre quelque rencontre fâcheuse. Mais je me rassurais bientôt : ce qu'on rencontre le moins en Espagne, ce sont des voleurs. La menaçante silhouette était celle d'un pauvre amoureux qui se dédommageait d'une longue journée passée loin de ses amours. Je me détournai d'abord par discrétion ; peine inutile ! ces amants causent tout haut et jettent leur secret au vent avec une insouciance qui retranche de la poésie de l'amour tout ce que le mystère lui en donne ailleurs. Que parlai-je de mystère ? Tous les voisins savent qui parle et qui écoute ; souvent même, de l'autre côté de la fenêtre, la mère est là, dont la présence autorise la liberté des entretiens. Mère imprudente, hélas ! qui compte trop sur la grille et qui oublie trop vite que le pied de sa fille peut aisément passer là où son cœur a passé. Ces amoureux dialogues se prolongent

fort avant dans la nuit, et cela dure ainsi des années.

Moi qui n'avais aucune fenêtre où appuyer mon bras fatigué, je rentrai chez moi pour comparer la poésie à la réalité, en relisant les douces églogues de Garcilaso de la Vega.

J'ai nommé le sereno, et j'y reviens. J'avais fait le projet de passer une journée à la campagne, et il fallait partir de bonne heure « Voulez-vous être exact, me dit un voisin obligeant, avertissez ce soir le sereno de votre quartier de frapper, demain matin, en passant, au volet de votre fenêtre. » Le sereno ne manqua pas de me prévenir, et j'arrivai à temps pour voir le soleil se lever sur les belles eaux du Guadalquivir.

Qu'est-ce donc que le sereno, ce génie familier de la rue, qui vient, au milieu de la nuit, vous rappeler aux pensées de la veille, et qui, au point du jour, se prête si bien à remplir l'office du coq vigilant de Lucien?

Toute ma vie j'avais rencontré à Paris le sergent de ville et la patrouille grise; j'avais reconnu, dans les élégies de madame Valmore, la voix aigre du crieur du Rhône. Le sereno de Séville est un peu tout cela. Il veille sur le sommeil des citoyens, mais la nuit seulement; le jour il dort et se repose de sa promenade nocturne. Ce qui m'étonne, par exemple, c'est que les Andalous, qui, éveillés, ont si peu souci de l'heure qui s'écoule, éprouvent, en dormant, le besoin de l'entendre sonner. Ce peut être un raffinement; ils auront lu quelque part, l'anecdote de ce vieux général qui, chaque nuit, se

faisait éveiller en sursaut par son domestique, pour avoir le plaisir de s'apercevoir qu'il n'était pas au bivac.

Il y a très-peu d'années encore, les serenos de Séville composaient une légion de simples volontaires qui gardaient, en amateurs pour ainsi dire, le repos de la cité, et qui, chaque semaine, allaient de maison en maison, de famille en famille, recueillir ce que voulait bien leur donner la reconnaissance des personnes assez riches pour avoir la peur d'être volées : vivantes horloges que chacun remontait à son tour. Déjà, ainsi qu'aujourd'hui, ils allaient annonçant l'heure et l'état du ciel, et comme il est très-rare, en Andalousie, que le ciel ne soit pas le plus serein du monde, on les nommait les *serenos*. Mais tout corps indépendant a ses abus; et les serenos avaient les leurs. Le chant est chose trop naturelle aux gosiers andalous, pour que volontairement ils se contentent de dire l'heure en mesure. C'était se mettre en frais pour trop peu. En manière de passe-temps, ils se permettaient donc parfois des commentaires de fantaisie. Sous le règne de Ferdinand VII, c'était un vivat au roi absolu, ou à la constitution du jour. Durant l'invasion de 1823, l'un d'eux chantait : Vivent les Français et meure la nation ! Un brave colonel de l'armée de la foi, entendant le drôle, se souvint qu'il était d'abord Espagnol, et se servit de sa canne de commandement pour enseigner au malencontreux chanteur des refrains plus patriotiques; un soldat de Mina n'eût pas fait mieux. Les choses allèrent longtemps de la sorte.

Enfin, il y a quelques années, un alcade de la ville, don Narciso Bonaplata, conçut l'heureuse pensée de faire des serenos un corps régulier, à la solde et sous les ordres directs de l'Ayuntamiento L'épreuve réussit à merveille, et Séville compte aujourd'hui environ quatre-vingt-dix serenos, y compris un commandant supérieur et quelques chefs subalternes. Ils se recrutent parmi les anciens militaires qui ont achevé leur service, et qui rentrent dans leurs foyers avec de bonnes notes. On leur donne avec six réaux par jour, ou plutôt par nuit, un uniforme qui consiste en un pantalon gris, la veste andalouse, et une casquette. L'hiver on y ajoute un caban, dont le capuchon rabattu leur donne assez, au premier abord, l'air des sombres moines de Zurbaran; chaque homme, armé d'une lance et d'un pistolet, porte, en outre, une lanterne et un sifflet.

La ville est partagée en cinq districts, dont chacun offre à ses serenos un point commun de réunion. A dix heures moins un quart en été, une heure plus tôt en hiver, toute la brigade se rassemble là, pour répondre à l'appel et convenir d'un signe de ralliement pour la nuit. Il y a toujours quelque surnuméraire présent pour remplacer celui qui manquerait, et, outre le poste commun, chacun en a un particulier au centre de son domaine, où il va silencieusement attendre le signal du départ; c'est là aussi qu'il doit revenir après chaque tournée. Assis sur le seuil de quelque maison, il prête l'oreille du côté de l'église voisine, et au premier coup de l'horloge il se lève et part en chantant. Ce qu'il chante, le voici :

Ave Maria purissima, las once han dado y sereno : « salut, Marie très-pure, il est onze heures et il fait beau ; » Paroles que modifient l'heure et le temps. Le nom de la Sainte Vierge, qui est pour l'Espagne une patronne de toutes les époques et de tous les partis, a remplacé le roi absolu ou toute autre invocation profane.

Ces paroles s'énoncent sur un mode lent et prolongé, qui me rappelait la prière du muezzin sur les minarets de Tunis.

Le sereno est chargé de dire l'heure et le temps qu'il fait; mais c'est là seulement son devoir ordinaire et pour ainsi dire la forme consacrée de son emploi; il a aussi pour mission, comme on l'a dit en commençant, de protéger le repos de ceux qui dorment et la sécurité de ceux qui veillent. Rencontre-t-il en son chemin un étranger qui a perdu le chemin de son auberge, une jeune fille inquiète de la solitude des rues, un jeune homme qui n'a pas entendu sonner, au bal ou dans quelque tertulia de son goût, l'heure de Cendrillon? aussitôt il s'offre à les conduire jusqu'à la frontière de son district, où un camarade reçoit le passant égaré et l'accompagne plus loin, et, d'étape en étape, il arrive ainsi à la porte de son logis. Si le passant attardé est de ceux dont la police a quelques raisons de se défier, le sereno interroge, et l'obligeante escorte se transforme en une surveillance déguisée. Le promeneur suspect et gardé à vue paraît-il vouloir s'échapper ou se défendre, le sereno se souvient alors qu'il a un sifflet dans sa poche, et, au premier son qu'il en tire, un camarade accourt pour lui prêter main-forte.

Une autre fois c'est la lanterne placée au bout de la lance qui sert de signe de ralliement. Toujours est-il que depuis l'organisation régulière de l'institution les vols de nuit sont devenus beaucoup plus rares dans Séville. Mais ce chevalier errant de la propriété menacée n'est pas toujours aussi prompt à mettre sa lance en arrêt contre des larrons d'une autre espèce. Que de fois, au contraire, on l'a vu faire le guet, au coin de la rue, pendant que la guitare d'Almaviva envoie un doux appel au balcon de Rosine !

Dès que l'aube commence à naître, le sereno cède la place à l'œil vigilant du soleil et se replie sur le rendez-vous général, où chacun va rendre compte des incidents de la nuit. Que de charmants épisodes pour l'histoire amoureuse de Séville, si chacun voulait dire ce que lui a raconté la brise nocturne sur le seuil des portes entr'ouvertes et autour des fenêtres grillées! Dans ces fraîches nuits de l'Andalousie, que leur fraîcheur même suffit à rendre si poétiques après l'extrême chaleur du jour, le chant du sereno et l'écho de son pas est une harmonie de plus dans l'harmonie universelle. Le sereno est déjà entré dans les mœurs, il a déjà sa place dans l'imagination du peuple; il a déjà sa chanson, comme le *Torero*, la *Gitana* ou le *Marchand d'oranges*.

X

L'ANDALOUSE

Un bal à Séville. — La véritable Andalouse. — Les Cigarreras. La mantille. — L'éventail.

J'avais hâte, comme tous les voyageurs, de contempler ce type charmant des romances et des nouvelles, cet idéal de toute une école de peinture et de poésie, l'Andalouse. Entre les stances passionnées que lord Byron a datées de Cadix et les épigrammes d'un jeune et regrettable écrivain, M. de Valon, où doit être la vérité? l'expérience allait me l'apprendre.

Une fête devait être donnée dans le patio de l'Alcazar, c'était une occasion unique : le cadre serait digne du tableau. J'allais donc voir, dans son expression la plus complète, cette femme de l'Orient arrachée aux langueurs du sérail, pour s'animer au souffle de la civilisation plus intelligente et plus libre de l'Occident, ce modèle accompli de la beauté méridionale, où la passion même est

tempérée par le sentiment d'une religion plus spiritualiste. Le jour de la fête arrive, j'entre ; mais quel est mon désenchantement! La baguette de cette fée malicieuse qui transformait en nèfles les boutons de diamants de je ne sais quel prince des contes avait changé ma fête orientale en un bal comme il s'en trouve partout où l'on se réunit pour danser : l'air des visages, les visages mêmes, la démarche, les parures, tout avait pris ce caractère indécis des choses apprises, des habitudes étudiées. Ce n'était plus l'Espagne; ce n'était pas davantage la simplicité élégante, la distinction naturelle de la France. Je fus tenté de m'enfuir à mon auberge pour y pleurer dans la solitude les illusions que j'avais encore le matin. Un scrupule m'arrêta : Allons! me disais-je, attendons encore ; la chrysalide va briser cette enveloppe menteuse, et, comme dans les contes auxquels je pensais tout à l'heure, l'Andalouse va s'élancer, accorte et légère, dégagée des lourdes entraves qui la retiennent captive. Mais j'attendis en vain ; de grands yeux, des cheveux admirables, des dents superbes, des bras magnifiques, mais d'Andalouse, point. Comment! dans ces toilettes apportées de loin, à grands frais, une piquante fantaisie ne viendra pas déranger par un peu de ce beau désordre, qui sied à la nature comme à l'art, ces monotones artifices de la mode? Vainement avais-je compté sur la danse pour animer ces grâces d'emprunt ; si dans les pas retenus, si dans les graves allures de la contredanse, je ne retrouve pas les vives et bondissantes saillies du pas national, au moins se laisseront-elles soup-

çonner dans la valse? Inutile espoir, la valse mentait comme le reste. Je sortis. Comme je traversais une cour où attendaient quelques voitures, mon regard tomba par hasard sur un groupe de gens du peuple qui se pressaient à la porte pour voir entrer les invités. Sur ce fond, qui était tout un tableau, se détachait hardiment une grande figure, dont l'expression me frappa : c'était une jeune fille vêtue d'une simple robe de toile, et qui, en manière de mantille, portait sur le derrière de la tête un lambeau de châle. Une rose, à demi fanée, posée de côté, et avec une sorte de négligence, dans ses cheveux noirs, qui semblaient la retenir à peine, donnait à son profil hâlé, mais plein de caractère, un reflet de poésie. Il y avait enfin dans tout l'ensemble de sa personne je ne sais quelle grâce insolente qui, le regard venant à s'animer, en faisait comme une muse d'aventure. Ce regard suivait, avec une admiration mêlée d'ironie, toutes ces femmes parées qui entraient dans le bal. Il plongeait avidement dans la fête chaque fois que la porte s'entr'ouvrait, et on eût dit, si elle l'eût voulu, qu'elle pouvait d'un bond s'élancer au milieu. Tout dans cette haute figure, jusqu'à ce bras arrondi sur la hanche, comme l'anse d'un vase antique, faisait d'elle, pour moi, un type achevé de cet idéal que le bal n'avait pu m'offrir. Je compris que j'avais trouvé l'Andalouse, et, fier de ma découverte, j'emportai dans mon souvenir cette dernière image d'une race que je croyais à jamais perdue.

Le lendemain du bal, sur les six heures du soir, j'allai

le long de la cathédrale, encore occupé de mon problème de la veille; je me demandais si, en effet, il ne restait aucun autre exemplaire de la beauté andalouse? Rêvant ainsi, je me trouvai à quelques pas de l'Alcazar. Dans le mur d'enceinte de la ville qui, en cet endroit, vient se relier à celui de l'Alcazar, s'ouvre une large porte voûtée qui donne sur la place de la Contractation des Indes. Quelle fut ma joie de voir tout à coup déboucher par cette porte, sur la petite place du Triunfo, mon apparition de la veille, mais multipliée à l'infini! C'était un innombrable essaim de jeunes filles qui venaient de mon côté, par groupes de trois, de quatre, de cinq, ou davantage, quelques-unes isolées et pensives, la plupart animées et bruyantes, toutes avec cette même grâce hardie dans leur personne, cette même fleur dans leurs cheveux noirs, ce même éclair dans le regard, cette même fierté dans la démarche. Je restai un instant sous le charme inattendu de cette vision toute poétique; mais à peine me vis-je entouré de cette foule ondoyante, que l'âcre parfum du cigare vint aussitôt me rappeler que j'étais à deux pas de la fabrique de tabac. Ce que j'avais devant moi, c'était donc tout simplement (ô chute!) les *Cigarreras* de Séville.

De cette prosaïque réalité, il semblait résulter que l'Andalouse n'existait que parmi les filles du peuple; était-ce donc là qu'il la fallait chercher? C'était là, du moins, que d'abord je l'avais trouvée.

Mais, disons-le vite, en Andalousie, l'Andalouse est un peu partout. Le seul endroit où elle ne soit plus, c'est là

où elle abdique ses grâces naturelles, où elle revêt une façon d'être qui n'est pas la sienne. Partout ailleurs, je retrouvai bientôt ce regard toujours en fête, ces cheveux si parfaitement lissés, ces dents éclatantes, ces nonchalantes attitudes, et, si M. de Valon ne l'eût indiscrètement écrit, peut-être de longtemps encore ne se fût-on pas aperçu que le pied de l'Andalouse est un peu trop ramassé dans sa petitesse, du moins ne l'eussé-je pas dit. Mais qu'importe? l'éventail, dont elle s'exprime avec une si expressive vivacité, la mantille où elle se recueille et d'où elle sort d'une manière si imprévue, attirent et retiennent ailleurs l'attention et le regard.

La mantille et l'éventail, convenez, aimables filles de l'Andalousie, que vous ne connaissez guère de plus grande affaire dans la vie.

Partout, en Espagne, la mantille est nationale; mais en Andalousie elle fait essentiellement partie de la beauté de la femme. Le chapeau, qui sied si bien à une Parisienne, placé sur la tête d'une Andalouse, lui donne un air emprunté; je ne me permettrais jamais de dire une physionomie commune.

A chaque saison, que dis-je? à chaque jour et presque à chaque heure du jour, pour chaque circonstance de la vie, il faut une mantille particulière : pour les visites, la mantille noire, pour les taureaux, la mantille blanche. L'église en veut une plus grave : là, ce n'est pas assez de la dentelle, quelques bandes de velours y ajouteront la gravité qui convient. Mais, blanche ou noire, qu'elle soit de velours, de dentelle ou de soie, la mantille, je le ré-

pète, est l'heureux, l'indispensable complément de la beauté andalouse. Sans la mantille, elle aura sans doute encore ce superbe regard, cette taille souple, cette démarche dont la provoquante mollesse paraît s'ignorer elle-même. Mais elle aura perdu ce qui anime tout cela, ce qui fait un tout de tant de grâces diverses et met le dernier trait à l'ensemble.

Dès que la petite fille commence à pouvoir quitter le bras de sa mère et à marcher à côté d'elle, on se hâte bien vite de poser un lambeau de dentelle sur cette tête mignonne, et aussitôt vous voyez le gracieux petit être prendre un air de fierté naïve et grave : l'instinct de la femme est déjà là.

Que sera-ce donc quand la nature amènera cette première saison de la jeunesse où la vierge commence à s'épanouir, comme les oranges de la Huerta qui se colorent au bord du fleuve, saison délicieuse où il semble que, pour la première fois, l'œil regarde, le pied marche, l'oreille écoute, où plutôt c'est l'âme elle-même qui voit, qui s'élance, qui entend ? Il semble, alors, que la jeune fille s'enveloppe de la mantille comme pour y dérober à tous les yeux les trésors d'amour et de lumière qu'elle sent éclore en elle et qu'elle veut retenir, de peur qu'ils ne se répandent sur tout ce qui l'entoure. Est-il rien alors de si attrayant que la grâce avec laquelle elle se retire dans sa mantille ; rien tour à tour de plus vif que l'éclair de ce regard qui s'en échappe comme une flèche, ou de plus doux que les blanches mains qui en sortent pour se croiser sur une poitrine doucement agitée ? Mais j'aurais

peur de pousser trop loin cette dangereuse recherche. Qui ne sait qu'il y a sous la mantille de l'Andalouse tout ce qu'Homère a caché de secrètes séductions dans la ceinture de Vénus, et que l'imprudente main qui la secouerait au vent en ferait aussitôt jaillir mille étincelles?

J'ai si longuement parlé de la mantille, que j'ose à peine dire quelques mots de l'éventail. Il le faut bien cependant; une Andalouse sans éventail a tout l'air d'une âme en peine : c'est un soldat qui n'a pas d'arme à son côté. Elle vous fait pitié, et vous vous demandez ce qui manque à cet œil inquiet, à cette main qui cherche. Rendez-lui son éventail, et vous verrez tout en elle se ranimer à la fois; l'esprit même qui languissait a retrouvé sa vivacité ingénieuse.

On me dit, un matin, qu'un avis important venait d'être donné au capitaine général de Séville : un parti de factieux, débris de l'insurrection militaire du 13 mai 1848, s'était laissé voir à quelques lieues de la ville, et au lever du jour une colonne était sortie pour se mettre à leur poursuite. Le souvenir encore tout vif de de l'insurrection donnait à cette nouvelle une certaine gravité. Le soir de ce même jour, en revenant chez moi, je ne m'étonnai pas de rencontrer des groupes animés. On commente la nouvelle, pensais-je. Mais il s'agissait bien des factieux. Dans la journée le bruit avait couru qu'un bâtiment de Cadix, arrivé des Philippines avec une cargaison d'éventails, en avait cédé une partie à un marchand de Séville, et c'était à la porte de ce marchand que j'avais remarqué des groupes. Dans

ces groupes, bien entendu, il n'y avait guère que des femmes.

Je n'avais garde de manquer à un si curieux spectacle. J'entrai à mon tour dans la boutique, et je m'amusai un instant à me donner le divertissement de cette grande émotion publique. Vide le matin et dédaignée, la boutique était, le soir, remplie d'acheteuses. Il fallait voir de quel air sérieux ces femmes de tout rang, de tout âge, de toute fortune, touchaient, ouvraient, fermaient, agitaient ces éventails. Au silence qui régnait dans la boutique, il était évident qu'il se passait là quelque chose de grave. Tout le bruit était resté dans la rue et ne dépassait pas le seuil du marchand. En retrouvant si recueillie au dedans cette foule que j'avais laissée dehors si animée encore et si bruyante, j'étais tenté de me demander si quelque décret de Narvaès n'avait pas, par hasard, interdit depuis longtemps l'usage des éventails; interdiction qui, sans doute, venait d'être levée. Toute la gaieté andalouse était tombée devant ce terrible problème : le choix d'un éventail. C'est que l'éventail est aussi nécessaire à l'Andalouse que la mantille. Il y a deux choses que la veuve la plus indigente demandera avant un morceau de pain, c'est une mantille et un éventail. J'ai vu dans la rue de pauvres femmes tendre une main à l'aumône, qui, de l'autre, tenaient un éventail. Un jour que j'étais allé visiter l'Asile de mendicité, je remarquai, à la porte d'un dortoir, une pauvre vieille assise. Sa main, mutilée et tremblante, agitait encore un éventail en papier. On a ici un éventail comme ailleurs

un mouchoir de poche. L'éventail est à la fois l'ombrelle du pauvre et le dernier hochet de la misère.

En remontant l'échelle sociale, l'éventail devient le trait le plus charmant de l'élégance. Ses mouvements accompagnent avec grâce la vive parole de l'Andalouse; ils achèvent la pensée, ils tempèrent, en la voilant, la flamme du regard. J'ai souvent passé, le soir, des heures d'une rêverie très-occupée à suivre le jeu d'un éventail dans ces petites mains qui parlent autant pour le moins que les lèvres, et, à la fin de la soirée, je me trouvais avoir surpris, dans ces évolutions tour à tour lentes ou rapides, bien des secrets ignorés peut-être de ceux mêmes qui avaient plus d'intérêt que moi à les connaître. Combien au théâtre qui m'ont laissé lire sur leurs éventails le drame intime de leurs cœurs, en échange sans doute de celui qu'en les agitant elles m'empêchaient d'entendre sur la scène!

Aux courses de taureaux, ce ne sont plus les femmes seules qui portent l'éventail, la plupart des hommes ont aussi le leur. Le programme de la course a pris cette forme pour se vendre mieux. On s'en sert ainsi sans vergogne, et dans ces mains moins blanches et aussi moins indulgentes, l'éventail devient parfois l'arme de la raillerie. Pour peu que l'*espada* placé en face du taureau lui fasse attendre le coup mortel, si une seule voix s'avise de crier *aire,* vous voyez aussitôt tous ces éventails d'une heure s'agiter bruyamment, et ce mouvement répété par plusieurs milliers de mains ne laisse pas que de produire un effet assez pittoresque. Plus

tard, au dernier taureau, si le jour baisse et que la course languisse, parfois un spectateur impatienté allume son éventail à la pointe de son cigare. Le signal donné court aussitôt avec la rapidité de l'éclair, et des milliers d'éventails enflammés s'agitent au bout des légères badines coloriées que porte le *majo* andalous en ses jours d'élégance. La plupart se lèvent et prennent, sans s'en apercevoir, toutes les attitudes des candélabres antiques. Le président de la course commence à craindre l'incendie, et se hâte de répéter avec son mouchoir le signal de la mort du taureau. La vie du pauvre animal s'éteint avec la dernière étincelle.

Si jamais Séville renouvelle ses armes, dans son double nœud séculaire elle glissera un éventail.

XI

LA SEMAINE SAINTE A SÉVILLE

Les approches de la semaine sainte. — Les confréries. — Le dimanche des Rameaux. — Les processions de jour et de nuit. — La place San Francisco. — La Passion. — Le jeudi et le vendredi saints. — Le sculpteur Montañez; sa vie et ses œuvres. — Le Monument de la semaine sainte. — Le Miserere. — Le santo entierro. — Les cérémonies de la cathédrale. — La passion chantée. — Le marchand de catéchismes. — Les adieux au carême. — Le massacre des juifs. — Le jour de Pâques. — Le cierge pascal.

J'ai beaucoup entendu parler de la semaine sainte à Rome. Depuis que l'on ne va plus à Jérusalem (mais est-il bien vrai qu'on n'y aille plus?), le vœu secret de toute âme pieuse est d'aller à Rome, pour y recevoir, avec la ville et le monde, la bénédiction du père de la chrétienté. Ce n'est pas uniquement, j'en ai bien peur, par cette grande et irrésistible séduction du sentiment religieux que toute l'Espagne se sent attirée au spectacle de la semaine sainte à Séville. J'ai vu Saint-Jacques de Compostelle, et quelque jour je parlerai de ses pèlerins. Autour de la tombe de l'apôtre de Galice, sous l'humble

voûte de son église, j'ai senti quelque chose de vivant, et comme un souffle immortel, quoique affaibli, de la foi des âges anciens. A Séville, l'esprit du pays, cette fièvre du plaisir qui agite l'Andalousie tout entière, s'est tellement emparé des fêtes mêmes de la religion et de ses plus touchantes cérémonies, que je me suis aperçu avec douleur que la part du catholicisme devenait, chaque jour, moindre dans l'exhibition populaire de ce drame de la Passion du Christ, représenté dans la rue et dans le temple, devant des spectateurs, chaque jour aussi plus indifférents. Ah! c'était beau sans doute, quand tout ce peuple prenait, pour ainsi dire, fait et cause dans le drame, quand l'ardeur de la croyance religieuse, et non une curiosité frivole, soulevait, précipitait ce torrent de peuple, et le jetait palpitant contre la porte des églises impuissantes à contenir cette foule, qui, sous tant de costumes divers, avec tant de dialectes différents, portait dans le cœur une même espérance, parlait la langue d'une foi commune; surtout quand on pouvait se dire que cette multitude, associée à tous les actes de cette dernière semaine de la vie du Christ, souffrait, mourait, ressuscitait avec lui, et emportait avec l'hostie divine le vivant témoignage de la fidélité retrouvée ou gardée! Mais aujourd'hui que cherchons-nous, la plupart, dans ces cérémonies? le vain amusement des sens, une pâture pour l'imagination. Et qu'en rapportons-nous? un long étonnement de l'esprit, un douloureux retour de l'âme sur elle-même. Toutefois, qu'on ne s'y trompe pas, et je me hâte de le dire, le nombre est encore grand des âmes saintes qui,

sous ces oripeaux surannés, croient contempler l'immortel acteur. Je veux dire seulement que là où tous les cœurs ont cessé de battre à l'unisson, là où le drame est trop d'un côté, le peuple trop de l'autre, celui-là allant comme il peut, celui-ci regardant, jugeant et oubliant de fléchir le genou, il peut y avoir encore place pour l'intérêt, pour l'observation, pour l'émotion, même pour la piété sincère et véritable : il n'y a plus cette vie intime qui, en d'autres temps, faisait que, pendant toute une semaine, Séville avait besoin de peu d'efforts pour se croire Jérusalem. Joignons-nous cependant à ce grand nombre de fidèles, en qui la foi survit même à l'illusion détruite, et, à défaut de leur bienheureuse simplicité, ayons du moins, comme eux, le respect du passé jusque dans les misères du présent.

Les grandes pluies ont cessé, le ciel a retrouvé sa pureté, et le mois de mai commence à faire pousser quelque verdure aux arbres. On ne parle déjà plus que de la *Feria* et de la semaine sainte : ce sont les deux époques bruyantes de Séville, et qui, lorsqu'elles ne se confondent pas, ne sont guère, l'une, que le commencement, l'autre, que la fin d'une même fête. Ce mélange du sacré et du profane est encore un des caractères de l'Andalousie : tout s'y fait prétexte au plaisir. De tous les environs on accourt à Séville. Les villes, les bourgades, les champs sont abandonnés; chaque jour, le bateau à vapeur de Cadix dépose sur la berge du Guadalquivir une nuée de voyageurs qui vont s'abattre sur la ville, dont ils se disputent, à prix d'or, les plus petites habitations. De l'in-

térieur du pays, des montagnes, et par les routes de Carmona et d'Utrera, par celle d'Estramadure, arrivent des équipages de toutes formes, d'où sortent des familles entières. On dirait une émigration, mais qui n'a rien de forcé, car tout ce monde est gai, animé, bruyant, et, dès le même soir, vous le rencontrerez partout, dans les rues, sur les places, au théâtre, et par groupes, comme vous les avez vus arriver le matin, tribus complètes, où nul ne manque, depuis la grave aïeule jusqu'aux serviteurs étonnés et ravis.

A Séville et parmi ses habitants, la grande affaire est celle des confréries ; elles se rallient et s'assemblent. Pour mettre en commun leurs prières, leurs bonnes œuvres, leurs pieuses relations? hélas! non, mais leurs petites ressources, et tout ce que l'homme peut inventer pour l'emporter sur son voisin. L'émulation de la vanité a remplacé la foi : c'est à qui allumera le plus de cierges, c'est à qui réunira le plus de pénitents autour de la scène muette, empruntée à la vie du Sauveur, et promenée par les rues. Ceux qui autrefois étaient jaloux de porter ces costumes, aujourd'hui les regardent passer, et sourient comme à une mascarade historique. Levez le masque du premier venu de ces pénitents, que trouvez-vous derrière? le plus souvent, hélas! l'homme indifférent de nos jours.

Le dimanche de la Passion, j'avais assisté à cette touchante cérémonie du sermon en plein air, que j'ai racontée aussi, et qui a lieu sous les orangers du patio de la cathédrale.

Le dimanche suivant, qui est celui des Rameaux, dès le matin, une partie du clergé de la cathédrale sort en pompe, par une porte de côté, fait le tour de ce vaste degré de pierre fermé par les colonnes de l'ancienne mosquée, et va frapper, en chantant, à la porte principale, qui, en s'ouvrant, laisse entendre de l'intérieur d'autres chants qui viennent au-devant des premiers. A cette première procession, qui est d'un grand effet, parce que rien de profane ne s'y mêle, on ne porte pas, comme en France, des branches de buis, mais de vraies palmes, et ce souvenir des anciens martyrs vous rend comme un parfum lointain de la primitive Église, je n'oserais dire de l'entrée de Jésus à Jérusalem; mais ce dernier souvenir, nous allons le retrouver ailleurs.

C'est, en effet, ce jour-là que les confréries commencent à sortir en procession. On en compte plus de quarante à Séville; mais toutes ne se montrent pas chaque année. La plus célèbre de toutes, celle qui se rattache au souvenir des funérailles du Sauveur, ne passe que tous les deux ou trois ans. Chacune de ces confréries appartient à l'une des paroisses de la ville. Elle en sort vers trois heures de l'après-midi, défile sur la place San Francisco, se rend à la cathédrale, qu'elle traverse dans toute sa longueur, et, par un autre chemin, rentre dans l'église d'où elle est partie. Dès le matin, les curieux ont choisi leurs places, les uns dans les rues, les autres dans la place, les plus heureux à quelque balcon dont le moindre se loue à des prix énormes.

Comme le jour de la Fête-Dieu, j'allai, le dimanche

des Rameaux, me placer devant l'Ayuntamiento. Le spectacle peut avoir ailleurs, comme je le dirai, plus de véritable grandeur; il a, sur la place San Francisco, plus de mouvement, plus d'entrain et d'éclat; car, au delà de cette place remplie de monde, et dont toutes les maisons sont, à tous les étages, chargées de spectateurs, le regard plonge dans la profondeur des rues voisines, où s'ouvrent devant lui des perspectives d'une variété pittoresque, je crains d'ajouter amusante.

La première confrérie de ce jour-là avait pour titre : *Entrée à Jérusalem, Saint Christ de l'amour et Notre-Dame du secours*. Quelques enfants de chœur ouvraient la marche avec des cierges et des palmes. Puis venaient quelques prêtres en surplis blancs, et ensuite, sur une double file, une centaine environ de pénitents revêtus de longues robes noires dont ils portent la queue sur le bras gauche, et qui sont serrées à la taille par une large ceinture de corde. Chacun d'eux était coiffé d'un long bonnet noir que je ne saurais comparer qu'à ceux des astrologues, et qui se termine sur le visage par un masque de soie, avec deux petites ouvertures pratiquées à hauteur des yeux. Chaque pénitent marchait d'un pas grave, armé d'un long cierge incliné et croisé avec celui du compagnon qui lui correspondait dans la file parallèle. En Espagne, ces pénitents prennent le nom de *nazaréens*.

Un grand mouvement de satisfaction, qui se produisit alors dans la foule, m'avertit que j'allais voir quelque chose de nouveau : c'était le premier *paso* qui appro-

chait. J'ai dit ailleurs ce que c'est qu'un paso dans une procession espagnole. Celui-ci représentait, au naturel. l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem. Comme dans l'Évangile, l'ânesse et son ânon étaient là, et, je suis bien obligé de l'avouer, c'étaient ces deux personnages qui attiraient surtout, non-seulement l'attention, mais l'intérêt de la multitude. Jésus est suivi de ses disciples, et au-devant de lui s'agenouillent quelques Hébreux en robes de velours. Tout cela est naïf, et je ne m'étonnais pas de voir un peu d'émotion sincère et involontaire se glisser jusque sous la moquerie de ceux qui ne veulent pas être confondus avec la foule.

Chaque fois que le paso s'arrête, de maigres instruments, s'unissant à quelques voix que l'on voudrait plus harmonieuses, font entendre un chant qui gagnerait à être plus simple et plus religieux.

Après l'entrée à Jérusalem, une nouvelle file de nazaréens se déroule et devance de peu un second paso. A son apparition, on eût dit qu'une étincelle électrique avait parcouru la foule entière; c'est qu'aussi le christianisme allait, cette fois, se produire sous une forme digne d'elle-même. Sur une vaste croix de bois, un Christ, plus grand que nature, avait saisi cette foule par l'expression sublime de la Divinité volontairement expirante. J'avais sous les yeux un des chefs-d'œuvre du célèbre Montañez. J'imagine qu'il y a un siècle cette sublime figure devait arracher des cris de douleur à la multitude : aujourd'hui encore elle commande le recueillement et le respect.

Le dernier paso nous fit voir, sous un dais, une touchante statue de la Vierge, revêtue d'un magnifique manteau de velours brodé d'or. Le dais était entouré de vases et de candélabres d'argent. Un alcade fermait la marche.

Une seconde confrérie devait sortir le même jour. Je donne exactement les titres qui sont déjà un trait de mœurs : le *Saint Christ du silence, Mépris d'Hérode,* et *Notre-Dame de l'amertume*. Le premier paso montre, en effet, le Christ silencieux devant le tribunal d'Hérode, et le second, la Mère des douleurs, consolée par celui à qui le Sauveur dit du haut de la croix : « Disciple, voici votre mère. » Cette dernière et touchante scène est encore due au ciseau de Montañez. Les nazaréens de cette confrérie étaient vêtus de blanc, et le soin qu'ils prenaient de laisser traîner à terre leur longue queue donnait à leur démarche une dignité singulière.

Le lundi et le mardi de la semaine sainte sont abandonnés aux inspirations de la piété particulière ; mais le mercredi, la cathédrale commence ses fêtes augustes. Je n'avais garde de manquer à l'office du matin, pour entendre chanter la Passion. La foule était grave et recueillie, et chaque instant y amenait un nouveau flot qui, de toutes les parties de la ville, venait se perdre dans les vastes et profondes ténèbres de la cathédrale, sans que jamais on pût dire qu'elle se remplît. Cependant l'évangile commence. Un prêtre monte dans la chaire adossée à l'une des extrémités de l'immense grille qui sépare l'autel des fidèles : ce prêtre est chargé de psalmodier le

récit sacré. Il y a une seconde chaire, à l'autre extrémité de la grille : le prêtre qui y monte représentera le Christ lui-même, et chantera ses propres paroles. Un troisième, vêtu de blanc, et debout sur une estrade élevée entre les deux chaires, remplit le rôle des divers interlocuteurs ; et, des bancs des chanoines, séparés de l'autel par une partie des fidèles, quelques voix graves, soutenues par la musique, feront entendre les clameurs de la multitude ; enfin, un enfant de chœur, de sa voix aiguë, redira les quelques paroles de la servante qui reconnaît Pierre et qui l'accuse. On voit d'ici tout ce que cette mise en scène a de grandiose et de saisissant. Une toile immense, abaissée de la voûte au-devant de l'autel, figure le voile du temple. La beauté tragique de ce tableau, ce chant tour à tour grave, sévère, tendre, vif, précipité, m'absorbait tout entier. Cependant, à mesure que le drame avançait vers son terrible dénoûment, je ne pouvais m'empêcher de remarquer qu'un certain mouvement se produisait dans la foule : les groupes épars dans les bas-côtés se rapprochaient du théâtre sacré ; il y avait dans cette foule je ne sais quelle attente, dont l'expression impatiente, dois-je le dire? n'avait rien de bien religieux. Le secret de cette impatience allait bientôt m'être révélé. Voici qu'au moment où commence le récit des prodiges que la mort du Christ fit éclater sur la terre le voile placé devant l'autel se déchire en deux, et ausistôt un bruit formidable ébranle toutes les parties de l'édifice, lesquelles se remplissent d'une fumée épaisse. Il n'en coûte à la cathédrale que quelques livres de poudre ; et je

dois dire que ce feu d'artifice, exécuté avec précision et au bon moment, produit un certain effet : l'émotion de la parole sainte lui ôte, un instant, ce qu'il a d'un peu puéril. Mais la foule elle-même prit bientôt soin de détruire un effet qui s'adressait surtout à elle et à sa grossière imagination. La lumière entra tout à coup dans l'église par toutes ses portes ouvertes à la fois. Je crus qu'elles s'ouvraient par une précaution sage, et pour donner passage à la fumée ; mais, par les mêmes issues, s'échappèrent en même temps, à grands flots et à grand bruit, tous les curieux attirés à l'office par l'habitude ou la promesse du spectacle auquel je venais d'assister : il en resta bien peu pour entendre la fin. Un moment, j'avais cru surprendre le génie catholique de l'Espagne, et je me résignais d'avance à ce qui pouvait s'y mêler de vulgaire, si j'y retrouvais du moins la grandeur et la sincérité; mais ce n'était, hélas! qu'une scène de plus du mystère que les confréries avaient commencé à jouer sous mes yeux.

Un nouvel épisode m'attendait encore ce jour-là, sur la place San Francisco. La procession se faisait en souvenir du coup de lance que reçut le Sauveur avant de mourir. La confrérie est pauvre, elle n'a qu'un paso : on y voit le Christ en croix, et au devant figure, à cheval, le soldat qui a porté le coup de lance. Deux rubans rouges, qui vont de la plaie aux yeux du barbare, sont une trop naïve image du sang divin qui rejaillit sur le meurtrier et l'aveugle.

Il ne faut pas trop compter sur l'heure annoncée. Les processions aiment à sortir tard et à défiler sur la place,

à l'heure où il y a le plus de monde réuni. Il en résulte quelque confusion, lorsque plusieurs confréries doivent sortir le même soir. Si deux confréries, appartenant à deux églises différentes, se rencontrent à l'entrée de la rue que toutes doivent parcourir, que se passe-t-il? La moins ancienne doit prendre la tête, car l'honneur consiste à fermer le cortége. Or il arrive souvent qu'entre deux confréries il est difficile de décider laquelle date de plus loin. Alors commence un échange de vives paroles, qui dégénèrent vite en menaces, et on en viendrait aux coups, si, séance tenante, et en présence d'un alcade, devant un public que réjouissent toujours les querelles, et qui ne se gêne guère pour siffler le vaincu, chacune ne se hâtait d'apporter ses titres. Un notaire appelé dresse procès-verbal; après quoi chaque cierge, levé comme un bâton, reprend sa position accoutumée, et la procession continue.

Il est nuit close, d'habitude, quand les dernières arrivent à la cathédrale. Sur le seuil, tous les cierges éteints se rallument, la marche devient plus lente, plus grave, plus régulière; et, sans tenir compte des cérémonies commencées, la confrérie se déroule tout entière, passe devant le maître-autel, et dessine comme un sillon lumineux dans la foule obscure qui fourmille autour des piliers. Le mercredi saint surtout, au milieu du chant lugubre des ténèbres, ce silencieux défilé me faisait l'effet d'une vision apocalyptique, évoquée par le cantique sacré.

Je retournai, le même soir, à la cathédrale, pour y

entendre le chant du *Miserere*. La même pensée y avait attiré la ville entière. Ah! la belle occasion perdue; et comme les notes graves et expressives de l'orgue, accompagnant seules le chant des prêtres, eussent animé d'un souffle pathétique ce cri de douleur de tout un monde! La musique chétive, qu'on avait cru devoir joindre à l'orgue, ne répondait plus à l'effet de cette foule immense, qui roulait comme un torrent sourd autour des chapelles et des autels. Nos basiliques les plus grandes, dans les jours les plus solennels, ne peuvent donner une idée de cette foule : point de bancs, point de chaises, rien de ce qui arrête le pied ou le regard, et, dans ce mouvement grave, uniforme, continu, je ne sais quoi de fort, d'irrésistible, qui fait penser aux grandes lames de l'Océan. Mais, ici même, comme partout, il ne faut ni trop regarder aux détails, ni trop écouter; et c'est ce qui me fait dire que la grande voix de l'orgue débordée sur cette foule emporterait avec elle, comme le souffle de la tempête, toutes les dissonances de la terre.

Le jeudi saint eut aussi ses confréries; mais c'est un jour que l'Espagne fête à sa manière. Le jeudi saint est jour de gala, c'est-à-dire que tout officier revet son uniforme, tout personnage civil son costume brodé; les femmes quittent le noir et se parent de leurs robes les plus éclatantes, de leurs mantilles les plus riches, de leurs fleurs les plus fraîches. A défaut d'uniforme, le simple bourgeois endosse l'habit noir et prend les gants blancs. Hors de là, le deuil est partout : les cloches ne sonnent plus, les voitures ne circulent pas, le soldat porte le canon de son

fusil tourné vers la terre. Ce jour-là, chez nous, le fidèle visite pieusement les sanctuaires et va déposer son offrande au tombeau du Christ; en Espagne, toutes les autorités se réunissent et font en corps cette visite; à Madrid, la reine, elle-même, en grand costume de cour, ferme cortége. De tous les priviléges de la royauté, ceux qui la donnent en exemple au peuple sont les seuls dont l'Infante se montre jalouse, et, à Séville, sa présence et celle de son mari, dans ce pèlerinage populaire, rendent plus touchant encore cet admirable usage. Le respect, qui, à Séville, entoure ces deux enfants de saint Louis, est une religion qui ne rencontre point d'incrédules.

A six heures, après avoir visité sept églises et laissé plus riche, dans chacune, le trésor des pauvres de la paroisse, l'Infante venait reprendre sa place au balcon de l'Ayuntamiento, et déjà les premiers cierges des processions apparaissaient au bout de la place. La première confrérie était intitulée l'*Oraison sacrée du Jardin, et Notre-Dame du Rosaire;* sur le premier paso on voyait Jésus en prières, au jardin des Olives, au milieu de ses disciples endormis; sur le second, la sainte Vierge, ici encore soutenue par l'apôtre bien-aimé.

Notre Père Jésus de la Passion, et Notre Dame de la Merci, tel était le titre de la seconde confrérie de ce jour. Le premier paso offre un admirable groupe de Montañez, c'est le Christ traînant sa croix au Calvaire. Jamais la douleur divine ne fut plus merveilleusement idéalisée. On raconte que la première fois que ce Christ fut promené en procession, à la semaine sainte, Montañez courait, pour

le revoir, à chaque coin des rues, tout hors de lui, et ne pouvant comprendre, dans sa modestie naïve, qu'une pareille œuvre fût sortie de ses mains. Mais ce qui, chaque année, ne manque jamais d'attirer surtout l'attention de la foule, et de provoquer ses commentaires, c'est le personnage qui aide le Christ à porter sa croix ; l'attitude, en effet, est d'une vérité saisissante : « Et le Cireneo? vous demande-t-on au retour, le Cireneo, l'avez-vous vu? » On admire beaucoup le Christ, on compatit à ses larmes divines ; mais le Cireneo, allez voir le Cireneo! Les raisins de Zeuxis, qui trompaient les oiseaux, ce rideau peint qui trompa Zeuxis lui-même, seront toujours pour la foule la plus haute expression de l'art. Qu'elle aille donc au Cireneo!

Quelques confréries devaient sortir la nuit suivante; mais généralement elles défilent dans la solitude. Je me contentai, avec le grand nombre, d'aller voir, exposés dans les sacristies de leurs églises, les pasos de ces confréries. L'un d'eux est le chef-d'œuvre de Montañez, c'est le *Christ du grand pouvoir*, figure magistrale, qu'accompagnent dignement des bas-reliefs tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, et que le même ciseau a semés autour de l'estrade qui porte le paso.

Arrêtons-nous un moment devant ce nom de Montañez, si populaire en Andalousie, peu connu dans le reste de l'Espagne, et à peine soupçonné dans les autres pays de l'Europe. Il y aurait une curieuse étude à faire sur cette sculpture à la fois espagnole et catholique, et à rechercher, dans l'école qu'elle a produite, jusqu'à quel point la naïveté y permet la grandeur, et si la puissance y est

exclusive de la grâce ; les œuvres de Montañez résolvent noblement ces problèmes.

Martinez Montañez florissait au commencement du dix-huitième siècle ; le plus ancien de ses ouvrages porte la date de 1607, et on sait qu'il mourut en 1649. Comme Séville est plein de ses chefs-d'œuvre, on a pu croire qu'il y était né. Mais le témoignage d'un contemporain digne de foi le fait naître à Alcala la Real, dans le royaume de Grenade. De là, comme Alonso Cano, il sera venu chercher à Séville des maîtres et la gloire : la gloire surtout, car il eut pour maître un sculpteur de Grenade, Pablo de Rojas. Sa réputation ne demeura pas tellement enfermée dans Séville, que le roi Philippe IV ne le mandât bientôt à Madrid pour faire son portrait. Je n'ai pas bien démêlé si ce portrait, envoyé à Florence, était un présent destiné au grand-duc de Toscane, ou simplement un modèle qui dût servir pour une grande statue équestre que faisait alors du roi d'Espagne le Florentin Pedro Tacca. Toujours est-il que le roi parut content de l'œuvre de l'artiste qu'il avait appelé, et que celui-ci revint à Séville bien récompensé et avec une gloire consacrée. Malgré cet épisode, qui fit époque dans la vie du modeste sculpteur, il continua à vivre à Séville, et l'Andalousie montre encore avec fierté ce que le temps a épargné de ses œuvres : des Crucifix d'une majesté vraiment pathétique, quelques Vierges touchantes, un Saint Jérôme, qui mérite d'être comparé à la belle peinture du Dominicain. Dans la cathédrale, au Musée, au monastère de Santi Ponce, dans diverses églises, partout où

se rencontre une figure de Montañez, elle saisit à la fois le regard et l'âme par une réalité toute-puissante et par un sentiment ascétique qui montre tout d'abord le chrétien dans le sculpteur. Si l'on en croyait la tradition, Montañez aurait été, comme Herrera le Vieux, un de ces maîtres farouches que l'art italien compte en si grand nombre dans sa légende. On raconte du nôtre que, s'emportant, un jour, contre son modèle, qui ne lui offrait pas avec assez d'énergie l'expression de la souffrance physique, il lui donna un coup de poignard, et courut ensuite à son ciseau, pour ne rien perdre de l'effet du sang qui coulait. Voilà de ces anecdotes qu'il est permis de ne pas croire ; mais elles témoignent de l'idée qu'on avait de la nature de ce talent vigoureux. Ce sont de ces mensonges qui font sentir la vérité !

On comprend, du reste, que ce genre d'ouvrage où la peinture et la décoration se mêlent à la sculpture, ces statues de bois, de terre cuite, ces mannequins habillés, qui n'ont de réel que la tête, les mains, les pieds, relèguent au second rang de l'art le génie lui-même, et que ses œuvres n'aient toute leur valeur que dans le milieu même où l'artiste les a placées. Comment séparer la gloire de Montañez de la destinée des églises où ses statues ajoutaient à la religion même des peuples, et des cérémonies où elles figurent encore ? N'est-ce pas beaucoup, n'est-ce pas trop, hélas ! que le génie de l'artiste soit aujourd'hui ce qui en émeut le plus. « Je ne suis pas l'auteur de ce Christ, dit Palomino, après avoir raconté l'anecdote que j'ai rapportée plus haut ; mais je

confesse que, durant les nombreuses années que j'ai vécu à Séville, je faisais comme lui, et n'étais pas content si, dans l'après-midi où il sortait, je ne parvenais à le voir plusieurs fois. » Cette confession du savant critique est, plus ou moins, celle de tous ceux qui regardaient, comme moi, passer ces processions.

En revenant de San Lorenzo, je pensais à la destinée de ce pauvre Montañez, si différente de celle d'un Michel-Ange, d'un Puget, d'un Coysevox. Je pensais à Roldan, son disciple, qui a fait aussi des chefs-d'œuvre, qu'on ne connait guère, et qui, à son tour, eut pour élève sa fille, la Roldana, autre gloire qui ne descendra jamais de son obscur et religieux piédestal. J'avais besoin de jeter quelque part ces mélancoliques pensées : je rentrai donc à la cathédrale, où, comme la veille, on chantait le *Miserere*.

La foule y paraissait plus grande encore : c'est que le Monument venait d'être découvert. Le monument, c'est le tombeau où, dans chaque église, le Christ est déposé, le vendredi saint. En Espagne, à Séville, du moins dans les autres églises, le tombeau est un petit temple grec ou romain qui se démonte et se reconstruit chaque année; temple peint en blanc, et qui, toujours éblouissant de lumières, serait plutôt le symbole de la résurrection triomphante que le signe funèbre d'une telle mort. Le monument de la cathédrale de Séville est célèbre dans toute l'Espagne; il a été gravé, et sa réputation a pu passer la frontière. C'est une construction régulière qui n'a pas moins de cent vingt pieds de haut sur une base de quatre-vingts, et qui, du sol à la voûte qu'elle atteint, en se re-

trécissant d'étage en étage, remplit tout l'espace qui s'étend entre quatre énormes piliers, depuis le chœur du chapitre jusqu'à la porte principale. Sa masse couvre l'humble marbre du fils de Christophe Colomb. Dessiné en 1545 par le Florentin Micer Antonio, ce monument n'était pas encore achevé neuf ans plus tard. Il n'avait alors que trois étages ; un quatrième y fut superposé en 1624. En 1689, les statues furent remplacées par d'autres, et un calvaire y fut ajouté, en partie aux dépens d'un fils de Murillo, condamné à l'amende pour je ne sais quelle infraction à la discipline capitulaire. Cet édifice colossal, construit en bois et en plâtre, offre, dans son ensemble, la forme d'une croix grecque, dont la blancheur éclatante est aussi relevée de quelque dorure, et où cent quatorze lampes, dont quatre-vingt-deux d'argent, où quatre cent cinquante-trois torches et cierges éclairent une multitude de colonnes de toute grandeur, de statues de toute taille, et font, de la base au sommet, circuler l'air et la lumière. Malgré le contraste de son architecture païenne, ce monument, ainsi illuminé, est d'un effet grandiose et d'une rare magnificence.

Une vaste grille qui va se relier aux quatre piliers sépare le monument de la foule qui se presse alentour. Le Sauveur mort sur la croix ne devait y être porté que le lendemain. Dès la veille, cependant, l'empressement était immense. Devant ce monument si peu animé de l'esprit du catholicisme, j'avais bien de la peine à me retenir de penser aux fêtes d'Adonis, surtout quand je voyais ces femmes à genoux ou assises sur leurs talons,

s'oublier, je pourrais dire s'endormir dans une pieuse et amoureuse contemplation.

Si le jeudi saint est, à Séville, un jour de gala, en revanche, le vendredi a toute la gravité que commande un tel anniversaire. Toutes les femmes ont quitté leurs fleurs et revêtu leurs robes noires. L'Espagne entière porte le deuil du Sauveur. Dans ce pays, où la révolution passe pour avoir, comme partout, déclaré la guerre au christianisme, les journaux de tous les partis encadrent leurs feuilles de bandes noires, et chacun a sa pièce de vers sur la folie de la croix. La même foule se précipite au long office de la cathédrale. Il semble que la ville entière ne vive plus que sous ses voûtes et sur le passage des confréries. Dès le matin, le Christ est porté en pompe au tombeau, et exposé à l'adoration des fidèles sur le premier degré du monument, où cette simple croix, voilée d'un crêpe, contraste étrangement avec l'éclat de tant de lumières. Comment oser dire qu'elle en est la critique involontaire?

Hâtons-nous, cependant, si nous voulons trouver un coin vide sur la place San Francisco, et n'oublions pas que c'est le vendredi saint que passe la plus célèbre des confréries, celle qui porte ce titre : *le Saint-Sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, et *Notre-Dame de Villaviciosa*. Mais le *santo entierro* (le saint enterrement), comme dit le peuple, qui trouve à toute chose un nom plus court, ne passe jamais seul; d'autres processions le précèdent souvent, tantôt les unes, tantôt les autres. On en avait annoncé trois pour cette année; mais l'une d'elles

manqua. Ceux qui tiennent à tout savoir parvinrent, dit-on, à découvrir que la confrérie de *Notre-Seigneur du dernier Soupir*, qui devait venir de Triana, mécontente de l'itinéraire qui lui avait été tracé, rentra dans son église et refusa d'en sortir. *Tantæne animis?*

La confrérie de *Notre-Seigneur de l'Exaltation* se fit moins prier pour sortir de la sienne. Son premier paso représente le Calvaire au moment où la croix vient d'y être dressée. On assiste à l'arrivée des deux larrons entourés de Juifs, dont deux ferment la marche, à cheval.

Sur le second paso, la Vierge en pleurs et accompagnée de saint Jean et des saintes femmes semble suivre de loin les apprêts du supplice de son divin Fils.

Notre-Seigneur de la Fondation et *Notre-Dame des Anges*, qui vient ensuite, est à la fois une des plus anciennes et la plus pauvre des confréries. Elle est surtout composée de nègres. Peu à peu les nègres disparaissent de Séville, à mesure que le commerce d'outre-mer se retire de Cadix, où les nègres, cependant, sont encore loin de faire faute. Si pauvre, pourtant, que soit leur confrérie, elle a aussi ses deux pasos accompagnés d'une musique qui, exécutée par ces misérables débris de l'esclavage moderne, ajoute encore à la pitié publique, d'autres diraient peut-être à la risée. Enfin, oserais-je ajouter tout bas que quelques-uns des musiciens, tirés de la prison pour la circonstance, portent encore l'uniforme de la chiourme?

Après le défilé des pauvres nègres, il se fit un grand silence, auquel succéda bientôt ce long frémissement

qui court parfois sur les masses populaires, comme un souffle de l'aquilon sur les blés. Une parole propagée avec la rapidité de l'éclair avait annoncé l'approche du santo entierro. Pendant qu'il reprenait haleine, ou plutôt reformait ses rangs, à l'entrée de la rue par où il débouche sur la place, je m'occupai à examiner cette foule immense qui attendait. Rien n'égalait l'animation de cette fourmilière de têtes. Malgré l'effort des soldats qui tâchaient de maintenir un peu d'espace vide où la confrérie pût passer, les premiers rangs, poussés par les derniers, gagnaient toujours du terrain. Mais, après ce flux irrésistible, se produisait le reflux sous la pression des mousquets. J'admirais alors la bonne humeur de ce peuple andalous. Pas un regard menaçant, pas un cri de colère; le bourgeois rit en repoussant le fusil du soldat; le soldat rit en maintenant le bourgeois, et quelques hommes suffisent pour tenir en échec cette multitude qui sans cesse les déborde, et presque sur un signe se retire en arrière. Dans cette lutte aussi joyeuse qu'acharnée, que d'épisodes piquants et qui mettent en relief le génie du pays! Mais ce génie original et vif, nous le retrouverons partout. Aujourd'hui il s'agit de voir le santo entierro.

Cette confrérie remonte, dit-on, jusqu'à saint Ferdinand, et date de la conquête même de Séville. Elle y fut formée en mémoire d'une miraculeuse effigie du Christ, découverte entre deux murailles, dans l'un des faubourgs. Elle jouit de ce privilége que le roi d'Espagne en est resté le chef, l'*hermano mayor*, comme on dit.

Quelques gardes civiles, c'est le nom des gendarmes espagnols, ouvrent la marche, pour écarter le peuple et maintenir la place libre au cortége.

A sa tête s'avancent quatre brillants cavaliers armés à la romaine. Rome se fût un peu étonnée des plumes blanches qui flottaient sur leur tête et de la visière adaptée à leur casque. Mais tout ce qui rappelle l'ancienne chevalerie n'est pas pour déplaire au peuple de Séville.

Derrière les Romains, et à cheval comme eux, s'avance seul un héraut, vêtu d'une magnifique robe de velours noir relevée de galons d'or, et portant sur un écu les armoiries de la confrérie.

Viennent ensuite deux majestueuses files de nazaréens, dont les torches sont rouges et portent chacune quatre mèches enflammées. Au milieu d'eux s'avance une croix avec un violon, à droite et à gauche.

Entre deux nouvelles files de nazaréens, marche le premier secrétaire de la confrérie, la bannière sur l'épaule : cette bannière est en tafetas noir avec une croix rouge au milieu. Devant elle figurent deux nazaréens avec des trompettes; derrière, deux autres avec des corbeilles, accompagnés d'un orcheste qui exécute des airs funèbres.

Voici enfin le premier paso. Il représente le Calvaire avec la croix, mais déjà veuve du divin crucifié. Sur les deux bras viennent s'appuyer les deux échelles qui ont servi à détacher le corps, et au-dessus flottent deux banderoles, l'une blanche, l'autre noire, avec cette devise en lettres d'argent ? « La mort a triomphé de la mort. »

Au pied de la croix, se voit assise sur le globe terrestre cette mort dont le Rédempteur vient de triompher en mourant. C'est un squelette complet et de grandeur naturelle, qui d'une main retient sa tête pensive, et de l'autre laisse s'échapper sa faux désormais sans puissance. A sa gauche se traîne le serpent du paradis terrestre, ayant dans sa gueule la pomme fatale, symbole de la première faute d'où naquit la mort.

Devant ce premier paso, d'un effet saisissant et lugubre, marchent deux dignitaires de la confrérie, en habit noir, et une crosse d'argent à la main.

Passent ensuite les croix et les bannières de toutes les paroisses conviées à cette grande manifestation catholique.

L'imagination populaire, un moment émue devant cette sombre allégorie de la mort, sort bientôt de son recueillement passager à la vue des chœurs des anges qui défilent à leur tour. On a choisi pour les représenter ce qui leur ressemble le mieux sur la terre, de beaux enfants qui, vêtus de ces brillants costumes que la légende prête aux anges, et portant chacun les attributs de la passion, feraient une certaine illusion, si la tendresse inquiète des mères absentes n'envoyait trop souvent, parmi les phalanges célestes, un frère, un oncle, un mari, en frac noir, pour donner la main à quelques petits anges sevrés de la veille.

A cette milice du ciel commandée par les princes du paradis, saint Michel avec sa lance et son glaive, Gabriel avec son rameau de lis, succèdent les sibylles, au nombre de douze, chacune avec le costume de son lointain pays

et les attributs qui la distinguent. On a choisi pour cela de belles et modestes jeunes filles, dont la grâce n'a rien de commun, je vous assure, avec les types énergiques de Raphaël et de Michel-Ange.

Après les sibylles, ces jeunes garçons qui passent, le regard humblement baissé vers la terre, ne sont rien moins, cependant, que les docteurs de l'Église primitive : Saint Augustin et saint Jérôme, chacun avec l'habit de l'ordre fondé sous son nom, et la plume immortelle qui traça tant de pieux chefs-d'œuvre, saint Ambroise sous sa mitre d'évêque, saint Grégoire sous la tiare des papes et armé du bâton pastoral.

Une jeune fille voilée, marchant seule, et à quelque distance, ferme cette partie du cortége. C'est sainte Véronique, portant sur ses deux mains le mouchoir où demeura empreinte l'effigie du Sauveur.

Il était temps que le second paso arrivât. Précédé de deux autres dignitaires, il avait à ses angles quatre hérauts d'armes magnifiquement vêtus de velours de soie, et portant, brodées sur la poitrine, les armes de Castille.

Sur l'estrade jonchée de fleurs, repose une châsse transparente qui laisse voir le corps du Rédempteur. Je suis heureux d'avoir à le dire, à l'apparition de la divine image, toute pensée profane semble abandonner la multitude, pour faire place au plus sincère recueillement : toute cette foule, tombée à genoux, et les mains tendues vers le Christ, avait retrouvé la foi des premiers âges.

Vint ensuite le paso de la Vierge, et, derrière les principales autorités de la province, le capitaine général lui-

même, à la tête d'une partie des troupes de la garnison.

Telle est, en elle-même, la confrérie du santo entierro, et je viens de la décrire telle qu'elle m'apparut le vendredi saint de l'année 1849. Mais, quand on veut donner plus d'éclat à sa sortie, et je l'ai vu depuis, on emprunte aux autres confréries leurs pasos les plus remarquables, et on recompose ainsi, à l'aide de ces scènes rangées dans l'ordre chronologique, et sous une forme plus concentrée, par conséquent plus dramatique, l'auguste mystère de la passion du Christ.

Depuis ces dernières années aussi, il semble que les processions aient repris faveur à Séville. Des confréries, que l'on n'avait pas revues depuis bientôt un siècle, ont reparu dans la semaine sainte. Les plus riches commerçants se sont réunis pour renouveler l'antique splendeur de Notre-Dame de Monserrat. Elle a eu quelque peine à reprendre son rang ; mais l'éclat de ses pasos, le luxe de leurs candélabres, leurs bas-reliefs d'argent, le merveilleux manteau de sa patronne, et surtout le nombre et la tenue de ses nazaréens, vêtus de bleu azuré, ont reconquis tous les suffrages.

Comme je me hâtais de revenir du côté de la cathédrale, pour y voir entrer le santo entierro, à la nuit, je m'arrêtai tout à coup, étonné d'entendre tirer des coups de fusil ; je demandai ce que ce pouvait être : « Rien, me répondit-on en souriant, ce sont des juifs que l'on tue. » Je commençais déjà à prendre la chose au sérieux, quand on voulut bien m'apprendre que, de temps immémorial, le vendredi saint, à Séville, l'usage est de tirer des coups de

fusil en l'air : vengeance imaginaire qui ne blesse personne, mais dont le simulacre se perpétue, en souvenir d'une époque où plus d'un malheureux juif paya sans doute de sa vie le crime de ses pères.

Je ne suivrai pas dans tous leurs détails les cérémonies de la semaine sainte. Je choisis seulement celles que le génie espagnol a plus particulièrement marquées de son empreinte. J'aurais à raconter, le samedi, la bénédiction de l'eau sainte. Ce jour-là aussi a son feu d'artifice : c'est au moment où le prêtre commence le Gloria in excelsis. Le voile du temple se déchire de nouveau, au milieu d'une artillerie formidable, et, en même temps que toutes les cloches retrouvent leurs voix, des oiseaux, des colombes, prennent leur essor vers les voûtes de la cathédrale. Mais, comme tout ce qui se répète dans ce monde, cette nouvelle explosion n'atteint pas à l'effet de la première. Seulement, le dernier pétard entendu, c'est la même ardeur bruyante à s'élancer hors de l'église ; les colombes effarées ne profitent pas plus avidement des issues lumineuses qui s'ouvrent devant elles.

Quand je me retrouvai dans la rue, j'entendis un homme qui psalmodiait sur un ton singulier ; une voix plus douce répondait. Ce dialogue étrange sortait d'un groupe assez nombreux : je m'approchai. C'était un aveugle qui débitait des catéchismes ; pour attirer les chalands, il chantait les questions, et l'enfant qui lui servait de guide chantait également les réponses. Cette petite scène me toucha plus que bien des choses plus graves que j'avais vues ce jour-là.

Mais il y avait à Séville un usage que j'étais curieux de vérifier par moi-même. On m'avait dit que le samedi saint, à minuit, tout le bas-chœur de la cathédrale, sacristains, sonneurs, portiers, adressaient, du haut de la Giralda, leurs adieux au carême. Les premiers à qui j'en parlai me rirent au nez; et, la nuit venue, j'hésitai. Je partis cependant, mais presque seul, et me moquant tout haut de moi-même, pour ôter aux autres le droit d'en faire autant. J'allai donc me promener, avec un ami, au pied de la Giralda. Quand je n'y aurais trouvé que le plaisir de cette promenade au clair de lune, je me serais regardé comme assez récompensé de ma peine. Quelques minutes avant minuit, il nous sembla voir une faible lumière apparaître, d'étage en étage, aux balcons de la tour. Le vent nous apportait d'en haut comme des rires étouffés : était-ce quelque voisin qui, de sa fenêtre, se riait des crédules étrangers? Rien de semblable : minuit sonne, et, à peine le marteau a-t-il frappé le dernier coup, que nous entendons une voix éclatante et fraîche chanter les paroles sacramentelles: *Ave, Maria purissima*, suivies d'un adieu à chacun des mets dont se couvre, en carême, la table frugale du fidèle. Un chœur de voix nombreuses répétait le nom de chaque mets et semblait le jeter aux vents. Le coryphée se tourne successivement vers les quatre côtés de la tour, pour recommencer sa pieuse invocation et ses facétieuses malédictions. Certains noms, surtout, avaient le privilége de provoquer l'hilarité de ces pauvres gens qui, en redescendant de la tour, allaient se sentir bien heureux, hélas! de retrouver sur

l'humble table de leur famille ce qu'ils avaient maudit de si haut. Mais qu'importe? ils exprimaient, à leur manière et sous une forme aussi piquante qu'originale, le sentiment de délivrance que les plus dociles ne dissimulent pas, au dernier jour du carême.

Je m'attendais que le jour de Pâques m'offrirait, à Séville, comme dans toute la chrétienté, la plus auguste des solennités de l'Église ; mais les processions et le monument semblaient avoir emporté tout l'intérêt de la semaine sainte. Le jour de Pâques ressemble, ou peu s'en faut, à un dimanche ordinaire. Une seule chose, à la cathédrale, attire la curiosité publique, c'est le cierge pascal : rien ne prouve mieux combien l'Espagne, en toutes choses, préfère au grand le grandiose, et à quel point, dans les populations du midi, l'imagination éprouve le besoin de matérialiser le christianisme, et, pour ainsi dire, de grossir ses plus délicats symboles. A Saint-Jacques de Galice, il faut admirer l'encensoir, machine gigantesque qui, attachée à la voûte de l'église, demande, pour être ébranlée seulement, l'effort de plusieurs hommes, et consomme, chaque fois, deux livres d'encens. A Séville, le cierge pascal est un autre monument ; il a vingt et un pieds de hauteur, vingt et un pouces de diamètre à sa base, et il y entre quatorze cents livres de cire, dont il se brûle cent vingt-deux : il coûte environ quatre mille francs. Enfin, pour achever de donner une idée de ce colosse des cierges, j'ajouterai seulement qu'à côté se dresse un escalier en spirale, au sommet duquel est une galerie où un homme, tour à

tour assis ou debout, n'est occupé, pendant toute la durée de l'office, qu'à attiser, à l'aide d'une fourche de fer, à modérer, à gouverner enfin la flamme d'une mèche qui est tout un foyer.

Les rues m'offraient en même temps un signe moins dispendieux, mais assurément plus gracieux, de la solennité du jour. L'usage est de donner un agneau aux enfants, et ce sont autant d'idylles que l'on rencontre sur le seuil de chaque maison. Le cœur de l'aimable Florian se fût réjoui de les voir, et, en les voyant, il eût éprouvé plus d'orgueil encore et de plaisir à se souvenir que sa mère était Espagnole.

A notre tour, souvenons-nous, en finissant, que nous sommes chrétien, et, si la naïveté de certains usages, la vulgarité de certains autres, ont pu quelquefois nous excuser de mêler un peu de raillerie à une sympathie sincère et déjà ancienne, souvenons-nous, encore un coup, que Dieu ne regarde qu'à la bonne intention, et que, derrière tous ces masques, vivait encore, dans la plupart des cœurs, la foi du charbonnier.

XII

LES POÈTES DE L'ANDALOUSIE

L'atelier de Pacheco. — Les personnages qu'on y rencontrait. — Esprit de cette réunion. — Comment on y comprenait la poésie. — Passage de Cervantes. — Biographie de Pacheco. — Ses tableaux. — Sa vie. — Vélasquez. — Le manuscrit de Pacheco. — Les poëtes de Séville. — I. Le *divin* Herrera. — Sa vie. — Ses œuvres. — II. Baltazar del Alcazar : ses poésies facétieuses. — III. Guttière de Cetina. — IV. Juan de Arguijo : ses sonnets. — V. Jauregui : ses belles traductions. — VI. Francisco de Rioja : ses poésies morales. — VII. Cespedes : son poëme sur la peinture. — Conclusion.

Je rassemblerai plus loin, autour de Murillo, les peintres de Séville. Mais, en poésie comme en peinture, Séville eut son école, qui, doublement favorisée de la nature, eut cette bonne fortune de compter dans ses rangs quelques-uns des plus beaux génies de l'Espagne. Marquer leur influence, esquisser leur vie, analyser leurs ouvrages et en traduire quelques fragments, ce sera donc une fois encore, sans sortir de Séville, raconter en quelque sorte l'Espagne elle-même. J'ai à dire successivement ce que furent ces grands ou gracieux poëtes, Fernando de Herrera, Francisco de Rioja, Juan de Arguijo, Juan de Jau-

regui, Baltazar del Alcazar, Guttière de Cetina. Charles-Quint et Philippe II eurent ce glorieux privilége de les voir fleurir presque ensemble sous leur règne, et ce fut l'honneur du peintre Pacheco de les avoir vus passer dans son atelier. On aimerait à les y montrer rassemblés. Mais outre que la chronologie ne permet qu'en partie ces rapprochements, les documents nous manquent. Tout au plus pourrait-on se représenter les différents groupes qui se formèrent l'un après l'autre, au gré des circonstances : encore est-ce un soin qu'il faut laisser à l'imagination de chacun.

Le lecteur se figurera sans peine que, dans cette Séville, qui était alors le centre de la civilisation et des arts, et partant dans cet atelier de Pacheco, se donnaient rendez-vous au moins une fois l'année, à côté des Herrera, des Arguijo, des Rioja, tout ce qu'il y avait dans les autres villes de l'Andalousie d'hommes épris de quelque amour des lettres. Ecija y députait sans doute son poëte comique, don Luis Velez de Guevara, le premier auteur du Diable Boiteux; Cordoue, son autre Lucain, don Luis de Gongora et don Pablo de Cespedes, peintre, sculpteur, antiquaire et poëte; Ronda, son chanoine Vicente Espinel, ayant en croupe son joyeux écuyer, don Marcos de Obregon, l'aïeul de notre Gil Blas; un jour même on y verra paraître Cervantes. Chacun apportait là le contingent de son génie, de ses observations, de sa mémoire, sa trouvaille du jour ou de la veille : le poëte une ode ou un sonnet, le peintre l'ébauche d'un tableau, l'érudit une glose ingénieuse, le navigateur l'émouvant récit de quelque découverte lointaine, le marchand les

fabuleux épisodes de quelque long voyage, d'où il était revenu plus riche. Qu'on juge de tout ce que ces merveilles racontées, toutes ses causeries philosophiques, humoristiques, se fondant en couleur sur la palette du peintre, en harmonie dans les vers du poëte, devaient ajouter à la fécondité de ces heureuses imaginations.

Quant à l'esprit de ces doctes réunions, nul doute qu'il ne fût sage, élevé, libéral. A cette époque où la violence fut trop souvent appelée au secours des bonnes causes, la modération, l'humanité, la tolérance, se réfugiaient toujours dans quelques âmes d'élite, et ces âmes étaient celles que l'amour des arts, le culte des lettres initiaient dès lors à cette clémence de l'intelligence qui, avec le temps, devait être le signe commun de la civilisation générale. Il y avait alors à Séville beaucoup de ces âmes supérieures, et si on était assuré de les rencontrer quelque part, c'était dans l'atelier de Pacheco. Écoutons-le lui-même parlant du célèbre Arias Montano : « On a coutume, dit-il, de lui reprocher que, dans ses Commentaires sur l'Écriture, il ne s'emporta jamais contre les hérétiques, ce que, par bonheur, il eut grand soin d'éviter, de peur de les irriter et de leur faire haïr ses ouvrages. Assuré de ne point y rencontrer d'injures, ils y puisent sans crainte la saine doctrine. Il est incontestable que les bonnes paroles sollicitent les âmes et les éloignent de leurs erreurs, tandis que les propos violents les soulèvent et les laissent dans leur obstination. De quoi les divines Écritures offrent elles-mêmes un exemple ; et, en effet, dans la querelle que saint Michel eut avec le démon, au sujet

du corps de Moïse, l'Archange, dit saint Jude, ne se permet jamais de maudire son adversaire, et se contente de lui dire : Que Dieu dispose de toi ! Et, cependant, aucun homme fut-il jamais aussi bon que saint Michel, et aucun hérétique aussi mauvais que le démon ? » Qu'on pèse toute la force de ces paroles écrites au commencement du dix-septième siècle en Espagne, et en face même de l'inquisition.

Veut-on savoir maintenant comment on comprend la poésie dans l'atelier de maître Pacheco? On vient de lire une opinion de ce dernier ; on va entendre Cervantes, et dans un ouvrage écrit à Séville :

« Il faut user de la poésie comme d'un joyau infiniment précieux qu'on ne tire pas tous les jours de son écrin, ni à la vue de tout le monde, ni à chaque pas, mais seulement quand il y a convenance à le montrer. La poésie est une très-belle jeune fille, chaste, honnête, discrète, ingénieuse, retirée, et qui se tient dans les limites de la plus haute réserve. Elle est amie de la solitude ; les sources l'entretiennent et les prairies la consolent ; les arbres la désennuient et les fleurs la réjouissent. Enfin, elle enchante et enseigne tous ceux à qui elle se communique. »

J'aime, je l'avoue, ce respect de la muse si ouvertement professé dans un pays, où le chant et la danse étant de toutes les fêtes, la haute poésie court grand risque de perdre quelque chose de ses pudiques allures. La belle définition de Cervantes pourra nous paraître en défaut quelquefois. Alors nous en appellerons du vif et piquant

esprit de Baltazar del Alcazar, au noble et chaste génie d'Herrera ou de Rioja. Mais n'anticipons pas.

Il faut dire d'abord un peu plus au long ce que c'était que Pacheco.

La vie de Pacheco fut à Séville le type accompli de ces belles existences qui, à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, en Espagne, comme généralement en Europe, montraient dans le même homme l'assemblage harmonieux, le contraste éclatant des plus diverses aptitudes. Pacheco était tout à la fois un peintre correct, un critique solide, un poëte ingénieux. Pablo de Cespedes montrait peut-être à Cordoue un plus rare modèle des mêmes talents. Mais Cespedes régnait presque solitairement dans l'antique cité des califes, tandis que dans la maison de Pacheco, je trouve réunis les plus savants hommes, les plus beaux esprits de l'Andalousie, et on verra que Cespedes y venait parfois lui-même Ce m'était donc une occasion toute naturelle de parler de ces poëtes, dont quelques-uns sont restés les plus grands lyriques de l'Espagne.

Francisco Pacheco naquit à Séville, d'une famille distinguée, vers 1571. Il avait pour oncle un autre Pacheco, chanoine de la cathédrale, et lui-même excellent poëte latin. Pacheco eut pour maître Luis Fernandez, et quoiqu'on ait pu croire qu'il avait voyagé en Italie, il est aujourd'hui hors de doute qu'il ne sortit jamais de l'Espagne. Seulement, lié d'une étroite amitié avec Vicencio Carducho, il fut par lui initié aux secrets des maîtres ita-

liens. Dès ses jeunes années, il avait eu pour Raphaël une de ces admirations d'instinct qui suppléent en quelque sorte à l'étude immédiate, et qui rendent possible une espèce d'imitation sur ouï-dire. Tout jeune encore il se faisait raconter tout ce qu'il pouvait de la manière dont Raphaël concevait ses tableaux, groupait ses personnages, nuançait ses couleurs, et cette enthousiaste recherche s'échauffait encore à la vue d'une aquarelle de ce maître qu'il était parvenu à se procurer, et qu'il garda beaucoup d'années, comme il le raconte lui-même.

Pacheco commença par peindre, pour les flottes destinées au nouveau monde, des étendards aux armes royales. Appelé ensuite à concourir au cénotaphe de Philippe II, il en peignit tout un côté. Comme tous les peintres de cette époque, on le trouve occupé à arranger et à colorier des statues de saints, un des premiers aussi à ajouter des perspectives aux bas-reliefs, et Montañez lui-même eut plus d'une fois recours à son pinceau. Dès la première année du dix-septième siècle, il avait déjà assez de renommée pour qu'on le chargeât de couvrir quatre grandes toiles dans le couvent de la Merced. Si, moins heureux que son ami Cespedes, qui avait vu l'Italie, il ne connut que l'Espagne, du moins ne borna-t-il pas l'essor de sa pensée aux riants horizons de l'Andalousie. Il visita Madrid, Tolède, où il connut le Gréco; il médita devant les chefs-d'œuvre de l'Escurial, recherchant partout les maîtres. Il ne paraît pas non plus s'être borné aux sujets tirés de l'histoire sacrée. On le voit, en effet, pour le duc d'Alcala, son protecteur et son ami,

reproduire sur la toile les principaux épisodes de la fable de Dédale. L'œuvre achevée, il adressait au duc le sonnet qu'on va lire :

« Prince magnanime, appelé à l'honneur de voler dans votre ciel, j'osai rendre l'essor à celui qui, par sa chute, fit célèbre la mer où il tomba.

« Je crains pour mes ailes, je crains de monter, ô grand Phœbus! à la lueur de votre flamme, car l'image que je retrace répand dans mon esprit un froid mortel.

« Mais la confiance promet à ma peur, non ce trépas du jeune homme, mais plutôt la vie, qui est le prix d'une généreuse entreprise.

« Si celle-ci me rapproche de vous, mon vol n'est plus si téméraire, puisque votre lumière est plus puissante. »

J'aime à insister sur cette heureuse alliance, autrefois plus commune, de la poésie et de la peinture chez le même homme. Il semble qu'alors l'art du peintre y gagnait en élévation, celui du poëte en vigueur et en coloris.

Ce fut en 1611 que Pacheco fit le voyage dont j'ai parlé. Chemin faisant, ses observations se classaient dans son esprit, s'éclairaient, se corrigeaient, se complétaient l'une par l'autre; et quand il revint à Séville, il se trouva en possession de tout un système de doctrines qu'il fortifia encore en le soumettant à l'épreuve de la réflexion solitaire.

Ce fut alors qu'il conçut l'idée d'ouvrir dans sa maison une espèce d'Académie. Appartenant à une famille ho-

norée, homme d'étude autant que de pratique, il se trouvait naturellement appelé, par sa position personnelle, par la variété de ses talents et de ses connaissances, surtout par l'aménité de son caractère, à exercer autour de lui une autorité familière et douce. L'inquisition elle-même, en 1618, sembla vouloir donner à cette magistrature volontaire et acceptée de Pacheco sur les arts, un caractère plus positif, en le chargeant de la surveillance des peintures sacrées que l'on mettait en vente.

Vélasquez, on le sait, fut un des élèves de Pacheco; il avait alors à peine quinze ans, mais déjà une irrésistible vocation. On aime à se figurer ce brillant disciple, déjà l'orgueil du maître et la joie de toute sa maison, écoutant les leçons de Pacheco, lisant ses livres à la dérobée, et s'instruisant plus encore aux entretiens de ses doctes amis, le tout mêlé d'un peu d'amour. « Au bout de cinq ans d'assiduité dans mon école, dit Pacheco, je le mariai à ma fille Juana, séduit par sa vertu, la pureté de sa race, ses bonnes qualités et les espérances que donnait, dès cette époque, son génie aussi naturel qu'é-

Vélasquez partit pour Madrid, où Pacheco l'accompagna. Pendant deux ans que ce dernier demeura, il se vit recherché de tout ce qu'il y avait d'hommes distingués. Mais ni le charme de cette vie si conforme à ses goûts, ni les succès de son gendre, dont il jouissait plus que des siens propres, ne purent lui faire oublier sa tranquille maison de Séville. A son retour, elle redevint plus que jamais le rendez-vous des sages et des beaux esprits.

Pacheco s'éteignit paisiblement au milieu d'eux en 1654.

Le doux Pacheco eut cependant deux grandes querelles dans sa vie, et avec deux hommes qui, chacun dans son genre, lui étaient supérieurs, le sculpteur Montañez et le poëte Quevedo. Dans l'une, il eut tort, je crois ; dans l'autre, il avait véritablement raison : l'une et l'autre, du reste, sont bien du temps.

A cette époque, c'étaient les peintres qui achevaient, en les peignant et en les dorant, les ouvrages des sculpteurs. Ce n'était pas seulement un usage, mais un privilége et un droit. Or il devait arriver inévitablement qu'un sculpteur de talent eût la prétention sinon de peindre lui-même ses statues, du moins de les faire peindre sous sa direction. Montañez eut cette fantaisie assurément fort naturelle, à l'occasion d'un retable composé par lui pour le couvent de Sainte-Claire. On lui reprochait aussi de n'avoir donné au peintre que quinze cents ducats, en ayant reçu six mille. Montañez avait raisonné en homme qui a le sentiment de la dignité de son art. Mais il oubliait que le seizième siècle était l'âge des légistes et de l'autorité du droit écrit. Les peintres réclamèrent, et Pacheco se fit l'interprète de leurs doléances. Il composa donc, en juillet 1622, un petit écrit très-savant où il défendait avec fermeté les prérogatives de ses confrères. Quels furent les juges, et quelle fut la décision? je l'ignore.

La seconde querelle est d'un ordre plus élevé. Lorsqu'il fut parlé d'associer sainte Thérèse au patronage de l'Espagne, Quevedo défendit, dans un vif mémoire, le droit

exclusif de saint Jacques. Il ne parut pas à Pacheco que l'ingénieux poëte fût un champion assez sérieux d'une telle cause. Il répondit donc par un autre mémoire où, dans une savante et lumineuse discussion, il commençait par déduire les bonnes raisons, comme il convenait en si grave matière; puis, se souvenant tout à coup de l'adversaire qu'il avait en face, il concluait par l'épigramme suivante, à l'adresse des zélateurs indiscrets et des dévots improvisés :

« C'était la saison pieuse où, veuve d'allégresse, l'épouse sacrée rendait les honneurs à son époux et roi.

« En se démenant de côté et d'autre, un fol rencontre une hallebarde, et aussitôt il lui prend fantaisie de veiller à la garde d'un Monument [1].

« Comme il vaquait à ce pieux exercice, il vit s'approcher, pour prier, quelqu'un du voisinage, un homme honorable, mais légèrement soupçonné d'être juif.

« Animé par la crainte ou par le zèle, il leva sa lance cruelle, et, d'un coup qu'il lui porta, il jeta l'infortuné, tout étonné, par terre.

« Le peuple l'entoure et veut châtier cette violence; mais lui allait, s'écriant : Suis-je ou non chargé de garder?

« Cher Fabio, la raison doit suivre un chemin paisible; car le zèle indiscret n'a jamais produit aucune réforme. »

Cette jolie fable peut donner une idée du talent poé-

[1] Il est indispensable ici de rappeler qu'en Espagne le Monument de la semaine sainte est le cénotaphe qu'on élève, le jeudi saint, dans chaque église.

tique de Pacheco. Vif et piquant dans le genre léger, on le verra ailleurs, on l'a vu déjà, noble et grave dans un genre plus élevé.

Mais Pacheco était surtout un peintre, un peintre savant et consciencieux : nulle fougue, nul emportement; toute sa vie il garda l'habitude de peindre ses tableaux d'après deux ou trois dessins qu'il faisait d'avance, et qu'il reportait ensuite sur la toile en les combinant. Mais s'il composait sagement, s'il dessinait avec correction, rarement il atteignait à cette suavité de coloris qui fait le charme de l'école de Séville. Rien ne le dit mieux que cette épigramme, que l'on écrivit au bas d'un *Ecce Homo* de sa façon :

« Qui vous a fait, Seigneur, ce visage sec et fâcheux? vous me direz que c'est l'amour; je dis, moi, que c'est Pacheco. »

Son *Art de peindre*, devenu aujourd'hui fort rare, est une habile exposition de tous les principes de l'école. D'un véritable intérêt au point de vue historique, ce qu'il contenait de préceptes pratiques a passé, depuis longtemps, dans des traités plus modernes.

Revenons à l'atelier de Pacheco. Il existe encore de ces doctes réunions un monument où elles revivent du moins dans la biographie de leurs principaux membres. C'est un manuscrit où, par la plume et le pinceau, le savant peintre avait recueilli tout ce qu'il avait pu saisir de la physionomie, tout ce qu'il avait pu apprendre de la vie de ses nobles amis. Ce manuscrit a pour titre : *Description des Portraits authentiques d'illustres et mémo-*

rables personnages, par Francisco Pacheco. Qui ne comprend l'intérêt d'un pareil livre, histoire involontaire de ce que nous appellerions aujourd'hui le salon, et de ce qui n'était, en réalité, que l'atelier de Pacheco? Conservé de génération en génération, le précieux manuscrit était parvenu à un habitant de Fuente, petite ville à quelque distance de Séville. On allait, pour ainsi dire, en pèlerinage visiter, interroger l'éloquent oracle. Cependant, touché, remué, feuilleté par tant de mains, le pauvre manuscrit avait déjà beaucoup souffert : plus d'une page se déchirait. L'heureux possesseur de ce trésor eut l'idée d'en faire faire une copie plus facile à communiquer, et qui préserverait d'autant l'original. Dès que la transcription fut achevée, le manuscrit fut soigneusement serré, enterré même, dit-on. Mais, en pareille rencontre, rarement il manque d'arriver malheur au dépositaire de ces précieux secrets; celui-ci mourut inopinément et sans avoir eu le temps de dire où il avait enfoui le volume. Inutile de raconter les recherches auxquelles se livrèrent les héritiers; la terre, fouillée en tous sens, donna sans doute de plus abondantes récoltes; mais le trésor légué à ses enfants par le père de famille de la Fontaine, ne pouvait tenir lieu de celui que l'on avait perdu. Le manuscrit ne reparut pas, et il fallut, heureux encore! se contenter de la copie. De cette copie, une copie est venue dans mes mains, grâce à l'obligeance d'un jeune poëte, don Jose Maria Bueno, digne, par l'élégance de ses vers, d'être un des collatéraux de l'inestimable héritage.

A mesure que je lisais, je voyais se ranimer sous mes yeux ces grandes figures, ces vies si simplement glorieuses. Pacheco les raconte éloquemment : le ton est grave, la parole sympathique, étrangère à tout sentiment d'envie. La manière est large, mais un peu trop oratoire peut-être; nous aimons aujourd'hui les détails naïfs, les traits de caractère. Sous le poëte, sous le peintre, dans le savant, Pacheco montre trop peu l'homme. Les portraits qu'il avait ajoutés à ses notices suppléaient sans doute en quelque sorte cette réserve de l'historien ; mais ils manquent entièrement. A défaut de ce genre d'intérêt dont le besoin et le sentiment sont tout modernes, les récits de Pacheco sont animés de l'enthousiasme des grandes choses et des belles vertus; on y respire l'air pur et serein des régions de l'intelligence. Si nous voulons pénétrer plus avant dans l'intimité de ces nobles personnages, ce sont leurs ouvrages qu'il faut lire; car, là où Pacheco se tait, il est rare qu'un autre ait parlé.

Il y a de tout dans ce recueil : de grands poëtes, d'illustres peintres, d'éminents jurisconsultes, des musiciens d'un rare instinct, des magistrats d'une vertu austère, des docteurs d'une science profonde. Je ne veux ici parler que des poëtes; tous n'ont pas eu leur place dans le livre de Pacheco; de pareils livres ne s'achèvent pas, la mort seule y met fin.

I. — Francisco de Herrera.

Le premier en date de ces poëtes est celui que toute l'Espagne appelle encore le *divin* Herrera ; c'est l'Homère

de cette pléiade. Mais, avant de parler d'Herrera, essayons de dire en quel état ce rare génie trouva la poésie espagnole.

Avant le quinzième siècle, l'Espagne n'a d'autre poésie que celle des Romanceros, de cette Iliade populaire dont le Cid est le plus héroïque personnage, et qui est resté l'expression la plus haute, et en même temps la plus vraie du génie espagnol.

Cependant, après cette poésie courante et chantée, devait venir, sans la bannir entièrement (elle n'a jamais cessé d'exister à un certain degré), la poésie écrite, savante, littéraire. Les œuvres de Juan de Mena, et celles des poëtes de son siècle, ne sont pas sans analogie avec nos grands poëmes allégoriques, celui de la Rose, du Renard, etc.

A cette poésie sophistiquée, Jorge Manrique, Macias, Garci Sanchez, ajoutèrent, comme chez nous Villon, Louise Labbé, Clément Marot, quelques-uns des accents de la poésie naïve et un sentiment plus vrai de la nature. Mais, avant Garcilaso, on ne peut dire que l'Espagne ait eu vraiment un grand poëte. Celui-ci a donc été le Malherbe de cette poésie un peu abandonnée à elle-même, mais un Malherbe plein de naturel et de douceur qui prend sans effort, par l'ascendant d'une grâce supérieure, le rang que Malherbe conquit chez nous, on peut le dire, l'épée à la main, et, comme Henri IV, dans le même temps, avait ressaisi sa couronne. Cet héroïque Garcilaso, qui, en 1536, à l'âge de trente-trois ans, alla se faire tuer au pied d'une méchante forteresse, à deux lieues de Nice, était surtout un touchant élégiaque. Ses églogues, en trop petit nombre, ont l'élégance, l'har-

monie et quelque chose de la mélancolie de Virgile.

Ce charmant génie semblait avoir dénoué la langue de la muse espagnole. Près de lui avait fleuri Boscan; après lui s'éleve le grand mystique Fray Luis de Léon, qui fut en même temps une sorte d'Horace chrétien, comme Garcilaso avait été un Virgile avant l'Énéide. Francisco de la Torre est resté le mystère de la poésie en Espagne. Quel fut son vrai nom? nul ne le sait encore. Croire avec plusieurs que ce pseudonyme cachait le nom de Quevedo, c'est confondre le naturel naïvement rencontré avec le désir louable, mais trop souvent trompé, de le trouver.

Ainsi, avant l'époque de Herrera, le génie poétique de l'Espagne avait déjà fait entendre de beaux et doctes accents : il avait déjà la grâce, le sentiment, l'harmonie. A qui était réservé l'honneur de lui apporter la force, l'élévation, le souffle vraiment lyrique? à qui, sinon à Herrera, dont nous allons parler enfin.

Pour faire connaître sa vie, je me bornerai à traduire Pacheco :

« Je voudrais remettre le soin de cet éloge de Fernando de Herrera, à quelqu'un qui l'égalât en forces ; connaissant l'insuffisance des miennes, là où il faudrait celles d'un Quintilien ou d'un Démosthènes, joint à la divinité d'Apollon, divinité dont rendent témoignage ces belles œuvres accomplies dans l'une et l'autre faculté, qui ont mérité à Herrera le surnom de Divin. Il eut pour patrie cette noble cité, naquit de parents honorables, et fut homme de grandes vertus. Mais, quoiqu'il

portât l'habit ecclésiastique, et jouît d'un bénéfice dans la paroisse de Saint-André, il ne prit cependant pas les ordres. Le produit de son bénéfice lui suffit pour se soutenir tout le cours de sa vie, sans que jamais il en désirât davantage. Le cardinal don Rodrigo de Castro, archevêque de Séville, voulut le prendre dans son palais, et augmenter ses honneurs avec ses revenus; mais ni le licencié Francisco de Pacheco, ni Pablo de Cespedes, ses amis intimes, ne purent le décider à voir ce prélat. Outre ces deux-là, Fernando de Herrera eut beaucoup d'autres amis : le maître Francisco de Medina, Diégo Giron, Pedro Velez de Guevara, le comte de Gelvez, don Alvaro de Portugal, le marquis de Tarifa, le célèbre prédicateur Fray Agustin Salucio, Fray Juan de Espinosa, et tant d'autres dont il est parlé dans ses écrits. Il les aima avec tant de fidélité et de désintéressement, que, en ayant de riches et de puissants, non-seulement il ne leur demanda rien, mais ne voulut même recevoir rien d'eux, quoiqu'ils lui offrissent des charges de grand prix, et il cessa même, au contraire, pour cette raison, ses relations avec eux.

« Ses études s'étendirent aux nombreuses branches des connaissances humaines. Bien des fois il s'indigna que le vulgaire osât l'appeler le poëte; car il savait tout ce qu'il faut pour être véritablement un poëte. Il n'ignorait pas davantage le sens ordinairement attaché à ce titre. Connaissant donc sa volonté à cet égard, il me paraît convenable de parler de la poésie comme d'une des vocations de son esprit, mais non la principale, et comme nous

ferions de Tite-Live, si les œuvres philosophiques que celui-ci a écrites ne s'étaient point perdues avec la majeure partie de son histoire.

« Fernando de Herrera avait lu avec une scrupuleuse attention tout ce que l'antiquité, grecque ou romaine, nous a laissé de ses chefs-d'œuvre les plus accomplis, et la plupart ensuite des modernes. Car il savait parfaitement les langues anciennes et aussi les idiomes vulgaires, comme les plus habiles à les parler. Il lut également, et avec un soin particulier, les Pères et les docteurs, apprit supérieurement les mathématiques et la géographie, qu'il regardait comme essentielle, mais il n'apporta pas moins de scrupule à bien parler et à bien écrire la langue castillane. Les vers qu'il composa furent le fruit de sa jeunesse, et comme déjà de doctes personnages les ont jugés, je me bornerai à dire que je ne sais si, parmi les poëtes espagnols, il en est un qui se puisse lire avec plus de raison comme un maître, et qui, à l'égal d'Herrera, garde sans jamais descendre l'égalité et l'élévation du style. Il est positif que ses poésies amoureuses, bien que sa modestie et sa réserve ne permettent pas de le savoir avec certitude, furent adressées à doña Leonor de Milan, comtesse de Gelvez, dame de haute naissance et de grande considération, comme il est prouvé par la cinquième ode du second livre que je publiai en 1619, l'ode qui commence par : *Esparze en estas flores*. Cette dame, de l'aveu du comte son mari, souffrit d'être célébrée par un si grand génie.

« Fernando de Herrera corrigeait très-volontiers ses

écrits, lorsque ses amis auxquels il les lisait lui en donnaient le conseil, à ce point même de condamner une œuvre entière, comme il fit d'une qu'il déchira sans regret. Il était sobre dans son régime et ne buvait pas de vin. D'une rare honnêteté dans toutes ses conversations et jaloux de l'honneur de ses proches, il ne parlait jamais de la conduite des autres, évitant même de se trouver là où on en parlait. Il était modeste et poli avec tout le monde, mais ennemi de la flatterie. Il n'en voulait ni pour lui-même ni pour autrui, ce qui lui fit la réputation d'homme rude et mélancolique. Il vécut sans faire tort à personne et sans donner aucun mauvais exemple. Les annotations qu'il publia sur Garcilaso lui attirèrent des attaques que ne devait pas prévoir la candeur de son esprit, et auxquelles il répondit savamment. Il écrivit l'histoire de la guerre de Chypre et le récit de la victoire de Lépante remportée par le seigneur don Juan d'Autriche. Il composa encore un éloge de la vie et de la mort de Thomas Morus, qui fut imprimé comme les deux précédents ouvrages, et un traité de versification contenu dans le volume que j'ai fait imprimer. Il fit, en outre, nombre de romances, de gloses, de couplets castillans [1], qu'il pensait publier. Il acheva un poëme tragique des amours de Lausino et de Corona. Il composa quelques belles églogues et une guerre des géants qu'il intitula : la *Gigantomachie*. Il traduisit en vers libres le rapt de Proserpine, par Claudien, et ce fut, dans ce genre, le

[1] C'est rendre bien mal, sans doute, mais comment traduire autrement *las coplas castellanas?*

meilleur de ses ouvrages. Rien de tout ceci ne fut imprimé, et le peu qui en fut conservé se fondit dans une histoire générale du monde qui s'étend jusqu'à l'époque de Charles-Quint, spécialement consacrée à la relation des batailles où brillèrent les armes espagnoles, et qui, jusqu'alors, avaient été défigurées par l'injustice et par l'envie, dans les ouvrages des écrivains étrangers. Herrera montra cette histoire terminée et mise au net à quelques-uns de ses amis en 1590. Il y racontait de nouveau la victoire de Lépante, et comme on lui en demandait la raison : « Celle qui est imprimée, répondit-il, est une simple relation, celle-ci est une histoire » : donnant par là entendre qu'il se sentait les qualités et les aptitudes nécessaires à un historien. Mais je m'en remets à ses ouvrages, et je coupe court à d'impuissants éloges.

« Pour répondre aux envieux de sa gloire, ce n'est pas trop de ce que j'ai rapporté, en montrant celui dont il s'agit ici, non seulement estimé, mais célébré avec les paroles les plus magnifiques dans les écrits des plus beaux génies de l'Espagne. Car, pour ne parler que de ses vers, qui sont le moindre de ses ouvrages, si nous en croyons Alonso de Selinas, le Tasse les mettait au-dessus des siens, admirant en eux la grandeur de notre langue. Cette éloquence, qui lui est naturelle, elle le doit à Fernando de Herrera, car il fut le premier qui la porta si haut. Et se voyant suivi de tant et de si excellents esprits, maître Francisco de Medina a dit avec raison, dans la lettre qu'il a placée au commencement du commentaire sur Garcilaso, que l'Espagne pouvait mettre Herrera en parallèle avec les

plus grands poëtes et les meilleurs historiens des autres pays de l'Europe. Il avait soixante-trois ans, lorsque le Seigneur l'appela à une vie meilleure en 1597, à Séville, ayant constamment joui d'une santé robuste. »

Voilà donc encore un poëte qui croyait attacher la gloire de son nom à de gros et savants ouvrages, et qui ne se doutait pas qu'il la devrait un jour, tout entière, à un petit nombre de vers. Ce n'est pas, on le verra bientôt, le seul rapport qu'il ait eu avec Pétrarque.

Pacheco, dans la biographie qu'on vient de lire, parle d'un recueil de Herrera, publié par lui en 1619. Il n'avait pas vingt-cinq ans l'année où mourut le grand poëte, mais il avait dû le rencontrer souvent chez son oncle, le licencié Pacheco. De cette époque sans doute date le pieux sentiment d'admiration qui lui fit, en 1619, recueillir les poésies éparses de son illustre compatriote. Francisco de Rioja le fit précéder d'une lettre remarquable que j'aurai occasion de citer, et Pacheco lui-même mit en tête le sonnet que l'on va lire :

« Jouis, ô nation hardie! du riche présent que je t'offre dans l'image véritable que je m'en suis faite, du savant, du grand Herrera, et du fruit de son génie profond et sublime.

« Tu as aimé le premier, aime aussi le second; chacun d'eux à sa manière a honoré, celui-là les rives du Tage, celui-ci les bords du Bétis, et l'un et l'autre le monde.

« Que l'Océan écumeux porte aux nations diverses le doux et magnifique chant, et en répande avec orgueil le charme pur au milieu d'elles;

« Et que désormais ton nom illustre et généreux,

n'ayant plus à envier des lyres plus vaillantes, égale en grandeur le Grec et le Latin. »

Le premier dont parle ici Herrera ne peut être que le grand poëte de Tolède, Garcilaso de la Vega. Herrera a écrit, on le sait, un commentaire de ses poésies. Je ne le rappelle ici que pour faire remarquer, en passant, quelle vaste science, quelle érudition profonde Herrera mettait au service d'une inspiration vive et spontanée. « Il lisait, dit Rioja dans cette lettre dont on a dit un mot, il lisait avec grand soin les écrivains anciens et modernes, et, en vue de se perfectionner dans la connaissance de la langue castillane, il prenait note des expressions et des tours qui lui semblaient avoir de la nouveauté ou de la grandeur, et les transcrivait sur de petits carrés de papier, pour s'en servir dans l'occasion. »

S'il faut prendre à la lettre la notice de Pacheco, les poésies amoureuses de Herrera seraient des œuvres purement artificielles, et qui ne doivent intéresser qu'au point de vue de la langue et du style. Quelques-uns de ces sonnets, sous ce rapport, se distinguent par une heureuse et délicate imitation d'Horace. Ses élégies, animées déjà d'un souffle plus élevé, échappent souvent à la froideur d'une passion de parti pris, par de belles pensées fortement exprimées. Malgré tout, cependant, je ne puis m'empêcher de trouver un peu ridicules, même chez un Herrera, ces lamentations qui ne sont qu'un jeu, une escrime, où le mari lui-même est, en quelque sorte, pris pour juge. J'ai trop de peine à oublier que Herrera portait l'habit ecclésiastique, et si, dans l'expression de ses amours

innocemment immorales, je trouve parfois déjà le grand poëte, c'est précisément quand la gravité de son langage m'avertit qu'il se souvient de la dignité de son caractère, c'est alors que j'aime à le citer. Voici un passage d'une de ses élégies :

« Au milieu de mon égarement, je pense au temps que j'ai perdu, et au peu de regret que j'ai à mes erreurs.

« Je détourne mes yeux éclairés du jour de la raison, et j'aperçois un étroit sentier où le pied humain est à peine imprimé.

« Je veux, avant que ce court soleil descende et ait enseveli ses rayons dans le dernier occident, arriver à la fin de cette lutte mortelle.

« Et, comme celui qui vient d'échapper à un malheur, encore ému de sa terreur passée, ne peut trouver le repos même dans le sentiment du bien présent,

« Ainsi, sous le poids de ma honte et de ma douleur, la sécurité même ne me calme pas, et dans l'apaisement même, je suis toujours troublé.

« Mais cette vigueur, ce feu céleste qui dévore mes entrailles me retire des aveugles ténèbres de l'erreur.

« Je vois le temps rapide qui s'avance et qui, dans son vol hâtif, renverse tout ce que l'homme élève et tout ce qu'il plante.

« O désabusement assuré et honteux ! ô confusion cruelle de l'égarement ! ennemi déclaré, ami douteux !

« C'est toi seul qui m'as exilé de tout ce qui pouvait me donner contentement, pour toi que j'ai fermé ma porte à la joie.

« Que de fois tu m'as présenté des occasions de gloire, si j'avais su me prévaloir de l'horreur des tourments dont tu m'accablais!

« Le sort m'a été avare de ses meilleurs dons; des biens qu'il prodigue je n'ai connu que l'ombre, ombre obscure au sein de la plus éclatante lumière.

« De toutes les peines que j'ai supportées, aucune n'a donné à mon amour ce qu'il était si près de mériter.

« Achevons donc cette grande folie, ou, s'il faut qu'elle dure, cessons du moins ces chansons vaines, que sans profit j'adresse à qui refuse de les entendre.

« Tes révolutions suprêmes, ô temps! les choses qui naissent et s'écroulent, graves ou légères, fermes ou mouvantes,

« Me ravissent l'esprit et le soulagent du pesant fardeau qui l'oppresse, et leurs métamorphoses m'épouvantent.

« L'âge de la vigueur fuit de toute vitesse, les forces s'épuisent et s'en vont avec l'éclat de la jeunesse, aucune puissance ne résiste à ta fureur.

« Que de choses un jour serein nous fit voir joyeuses, qu'attriste aussitôt ta furie dans les froides ombres de la nuit!

« Troie vaincue triomphe à son tour; renversée, elle se relève, et à ses ruines rendent hommage en s'écroulant les murs glorieux de Mycène.

« La flamme victorieuse embrase les hautes tours qu'édifie Neptune de sa main, et dans leurs cendres s'abîme la Grèce.

« Les barbares de l'Afrique ensevelissent l'Espagne dans un lac de sang, et leur fureur n'y laisse pas un homme libre.

« Mais, défaits à leur tour par le bras de l'Espagne, ils éprouvent le même sort, et deux fois la grande Carthage a senti le fer meurtrier. »

Une fois sur cette pente élégiaque et lyrique, le grand poëte ne s'arrête plus, mais bientôt il arrive aux allusions contemporaines, et déjà auparavant difficile à entendre, il devient ici tout à fait obscur. Une partie de cette obscurité provient de l'exubérante richesse du style. « Les vers que Herrera a écrits en langue castillane, dit Francisco de Rioja, sont très-étudiés et empreints de couleurs brillantes ; ils ont de la force et du nerf, sans préjudice de la beauté et de la grâce ; ils ne sont pas non plus dépourvus de sentiment, malgré le dire de certains, ils en ont beaucoup au contraire, et du plus haut ; mais il se cache et se dissimule à la vue sous les ornements de la poésie. C'est ce qui arrive à ceux qui élèvent le style au-dessus de la simplicité ordinaire. Plus les passions affectueuses de l'âme sont délicates et fraîches, plus elles doivent s'exprimer par des paroles simples et propres, par où elles réussissent le mieux à se découvrir aux yeux et à frapper vivement les cœurs. Il faut qu'elles s'offrent au lieu de se faire chercher parmi les paroles. Plus les choses sont grandes, moins il faut les cacher par des figures et des métaphores. C'est pour ce qui est humble qu'il faut réserver l'expression grandiose. » Sur quoi il cite Aristote. J'ai saisi avec empressement l'occasion de mon-

trer quels savants artistes étaient ces grands poëtes. On verra plus tard comment Rioja s'est souvenu pour son compte de ce qu'il a si excellemment dit.

Peut-être ai-je trop insisté sur le caractère artificiel des poésies amoureuses de Herrera. J'ai peut-être fait trop bon marché de la sincérité du poëte au profit de la moralité du grave bénéficiaire de la paroisse de Saint-André. Il faut bien convenir que, çà et là, ses élégies, ses sonnets, laissent percer l'accent vrai de la passion. Serait-il autrement un si grand poëte? L'amour, en commençant, ne fut d'abord qu'un jeu pour lui. Mais, sans porter atteinte à la bonne renommée de la comtesse de Gelvez, ne peut-on soupçonner que peu à peu le cœur s'engagea? Par ce côté aussi, Herrera finit sans doute par ressembler à Pétrarque : aussi pure que Laure de Sade, Léonor de Milan fut peut-être aimée comme elle.

Voici, par exemple, un morceau, où, sous une forme toute poétique, on sent le souffle puissant de la passion. C'est une manière d'églogue, où le poëte, égaré à la poursuite d'une belle chasseresse, se sert de toutes les images que lui prêtent les bois et la chasse, pour exprimer son amour. On y parle de Diane, des nymphes, d'Endymion, et cependant l'inspiration garde toute sa grâce et toute sa fraîcheur. J'aurais volontiers cherché dans Théocrite l'original de cette belle composition. André Chénier, l'y trouvant avant Herrera, ne l'eût pas traduite dans un sentiment plus antique. Essayons si une modeste traduction en prose, à défaut des vers de Chénier, pourra donner une idée de cette poésie : je ne citerai qu'un passage.

« Belle chasseresse, qui, sous la fraîcheur des bois, emporte après toi mon cœur blessé, avec ta chevelure d'or dénouée aux vents et couronnée de roses, es-tu la nymphe de cet étroit vallon, devançant d'une course légère le sanglier altéré et le pied rapide du cerf? Ton pas, ta voix, ta beauté, décèlent une grandeur plus qu'humaine à ton Melanio qui t'adore. Telle va Cynthie dans sa tunique de déesse, et le feu dévore l'amoureux Silvain.

« Quel dieu, ô Cléariste! t'offrit à ma vue pendant que je poursuivais une bête sauvage, sans souci de l'amour, et, à peine entrevue, te déroba à mes yeux, me laissant éperdu, condamné à mourir d'une flamme immortelle? L'aveugle tyran voulut, pour ma perte, éprouver sa flamme dans tes regards. Mais, que tu habites ce bois épais et sa prairie, ou la berge ombreuse du fleuve, jamais ne sortira de mon cœur l'amour dont je suis embrasé; le bois et la prairie, témoins de mon amour, apprendront aussi à t'aimer avec moi...

« Qu'attends-tu? viens avec moi, ô ma nymphe! Je ne suis pas laid, quoique mon front élevé ressemble si peu au tien ; mais j'ai l'amour, j'ai la force, j'ai l'audace, j'ai tout l'air d'un homme vaillant, l'air qui convient à un chasseur robuste et fier. Nous irons à la fontaine rechercher la douce fraîcheur, et, ensevelis dans un aimable sommeil, au murmure capricieux de l'eau, toi dans mes bras, ô mon amour! moi dans tes bras blancs et beaux, notre bonheur fera l'envie des faunes! »

Cet amour des beaux vers, cette recherche des expres-

sions sonores, ce goût des vives images, ces mouvements rapides, ces brusques apostrophes, tout cela est du style de l'ode. Aussi, faut-il le répéter? Herrera est surtout un poëte lyrique. Né avec un génie naturellement porté au sublime, il eut le bonheur de vivre à une époque où l'histoire prodiguait au poëte les plus magnifiques sujets, et il eut le rare talent de laisser à ces sujets les couleurs qu'ils recevaient des imaginations du temps. Deux fois, on l'a vu, il avait raconté en prose la bataille de Lépante; comment eût-il résisté à la généreuse tentation de la peindre en vers? La mort de don Sébastien, de cet héroïque aventurier, était encore un merveilleux sujet. Herrera chanta l'un et l'autre, le premier, avec toute la fougue du combat, tout l'enivrement de la victoire; le second, avec toute l'émotion d'une catastrophe encore récente. Admirables toutes deux, ces deux odes sont empreintes d'un sentiment profondément chrétien, et éclatantes de couleur biblique : c'était tout à la fois ici une convenance et une nouveauté.

Voici le début de la bataille de Lépante :

« Chantons au Seigneur qui, sur la plaine des mers, a vaincu le Thrace audacieux. Dieu des batailles, ta droite est notre salut et notre gloire. Tu as brisé la puissance et le front dur de Pharaon, le fier guerrier : ses meilleurs capitaines ont couvert les abîmes de la mer, et, comme la pierre, ils sont descendus au fond. Ta colère les a dévorés comme le feu dessèche l'épi. »

Et ce ton, ce mouvement, vraiment lyriques, se soutiennent pendant deux cents vers; citons encore :

« Pleurez, navires de la mer; qu'est devenue votre vaine superbe, votre orgueilleuse pensée? Qui désormais aura pitié de toi, toi l'esclave du Croissant, Asie adultère, submergée dans tes vices? qui oserait te montrer un regret coupable? qui priera pour toi? tes fureurs, ton arrogance ont allumé le courroux de Dieu qui te poursuit. Tes vieux crimes et ton inconstance, revenus sur toi, ont demandé vengeance. »

Ce qui étonne, mais, après tout, ce qui témoigne de la hauteur à laquelle s'est placé le poëte, c'est le peu de place que tient don Juan d'Autriche dans ce chant de triomphe. Le poëte ne fait apparaître le Jeune homme d'Autriche, comme il le nomme, que pour louer sa modestie dans la victoire :

« Aujourd'hui, l'on a vu les yeux humblement baissés de l'héroïque capitaine, et sa grandeur dans son abaissement. Toi seul, ô Seigneur! as été exalté. Car ton jour est venu, Dieu des armées et des batailles, sur la tête orgueilleuse et dure, sur les cèdres droits et vastes, sur les monts sourcilleux et hautains, sur les tours et sur les murailles, sur les vaisseaux de Tyr, qui furent si cruels aux tiens. »

Est-ce que sous ce luxe d'images, que Herrera emprunte aux prophètes en les égalant, est-ce que dans cet ardeur où éclate si énergiquement la joie du triomphe, vous ne sentez pas, comme moi, l'accent du patriotisme espagnol? Vous avez cru, peut-être, qu'à Lépante une grande victoire avait été remportée par la civilisation sur la barbarie? Oui, sans doute; mais, pour un Espa-

gnol, il y eut autre chose encore à Lépante : ce fut le dernier acte de ce duel de huit siècles entre l'Espagne et les Maures, une dernière et définitive revanche de don Rodrigue contre l'infidèle allié du comte Julien. Qu'il veuille ou non s'en rendre compte, voilà ce qui fait que Herrera le prend de si haut. L'intuition confuse de ces vieilles querelles est sa première inspiration.

L'ode qu'il a composée sur la perte de don Sébastien, pleine des mêmes qualités, a des teintes plus adoucies, un accent plus pathétique.

« Malheur à ceux qui, confiant dans leurs chevaux et la multitude de leurs chars, s'abattirent sur toi, Lybie déserte ! abusés par leur puissance et par leur vigueur, ils n'élevèrent pas leur espérance vers la cime où brille l'éternelle lumière. Leur orgueil leur fit voir assurée la victoire incertaine, et, sans tourner les regards vers Dieu, la tête haute et le cœur plein de fierté, ils ne pensèrent qu'aux dépouilles. Mais le Saint d'Israël ouvrit sa main, les abandonna, et tombèrent alors dans le précipice le char, le cheval et le cavalier.

« Voilà donc ces glorieux, ces fiers, ces belliqueux soldats, dont la fureur bouleversa la terre ! qui dévastèrent de puissants royaumes, qui domptèrent les nations sauvages ! qui, par la guerre, changèrent en un désert tout ce qu'enserre la mer des Indes, et détruisirent des cités superbes ! Qu'est devenue leur audace, leur courage, si sûr de lui-même ? Comment a succombé ainsi, comment ainsi s'est perdu, en un jour, leur valeur héroïque, et

comment, tombés loin de leur patrie, se sont-ils vus ensevelis sans honneur?

« Leur destinée a été celle d'un beau cèdre du Liban, revêtu de feuilles et de rameaux, dans sa hauteur sublime. Fécondé par les eaux, il s'est élevé, puissant et superbe, au-dessus des plus grands arbres, et ses branches se sont multipliées en vigueur et en beauté! Sous son feuillage, au loin étendu, ont abrité leurs nids les oiseaux que nourrit le ciel immense; dans son tronc les bêtes sauvages ont déposé leurs petits; un peuple entier a trouvé un asile sous son ombre. Jamais un autre arbre n'égala celui-ci en hauteur et en magnificence.

« Mais, hélas! avec sa vaste cime ses pensées se haussèrent; la présomption enfla sa poitrine, et, dans l'orgueil de sa vaine confiance, il ne fit cas que de sa propre grandeur. C'est pour cela que Dieu l'a défait, l'a renversé, et tranché dans sa racine, l'a jeté en proie à l'étranger et à l'impie. Accablé sous le poids des maux lancés sur lui, nu, dépouillé de feuilles et de branches, il a vu se retirer de lui avec terreur les hommes qui s'étaient fait un bouclier de son ombre. Tous les oiseaux, toutes les bêtes, ont établi leur demeure dans ses ruines et dans ses rameaux desséchés. »

Mais, après ce retour chrétien sur l'orgueil portugais, sévèrement et justement châtié, le poëte laisse apercevoir, dans le lointain, le jour de la réparation et de la vengeance :

« Mais toi, Lybie maudite, qui vis, dans tes sables altérés, périr le royaume vaincu de Lusus, et s'ensevelir

sa gloire généreuse, ne va pas te réjouir, ne t'enorgueillis pas de ce que ta lâche et faible main a pu remporter une telle victoire, victoire inespérée et indigne de mémoire. Car si, quelque jour, un juste ressentiment excite à la vengeance le courage espagnol, déchirée en lambeaux sous les coups de sa lame aiguë, tu payeras de ta vie l'outrage de ce jour ; et tes fleuves épouvantés porteront à la mer immense le tribut du sang africain. »

Tel est Fernando de Herrera : l'essor large et hardi, le ton soutenu, le mouvement emporté, le tour inattendu, la transition brusque, l'élévation de la pensée, les grandes images, rien ne lui manque de ce qui fait le poëte lyrique : il en a tout, même cette exagération inséparable de l'émotion présente et de l'inspiration spontanée : c'est le Pindare de l'Espagne.

II. — Baltazar del Alcazar.

A Herrera la chronologie, aussi bien que la logique, veut que j'oppose un poëte d'une tout autre inspiration, un Andalous avec sa grâce vive et légère, son imagination sensuelle, ses piquantes saillies, son enjouement assaisonné de malice, pour le nommer, don Baltazar del Alcazar. Sans Pacheco, je ne saurais où trouver quelques détails sur sa vie. Les voici tels que me les donne le précieux manuscrit.

Baltazar del Alcazar naquit à Séville en 1540, d'une famille distinguée et qui avait donné à cette cité plus d'un magistrat respecté ; une des rues de Séville porte encore

ce nom : la rue *de los Alcazares*. Toute sa jeunesse fut consacrée au métier des armes; il combattit longtemps sur les galères du premier marquis de Santa Cruz, et prit part, sous ce capitaine, à plus d'une journée glorieuse. Fait prisonnier par les Français, il eut l'adresse de s'échapper de leurs mains. De retour à Séville, il se livra tout entier aux études dont il avait gardé le goût dans les camps. Humaniste habile, il était surtout versé dans la connaissance de la langue latine; il avait étudié à fond les poëtes classiques, et, de leur commerce, il apporta une prédilection particulière pour Martial, ce qui ne surprendra pas ceux qui liront ses vers. Passionné pour les sciences occultes, il savait à fond la propriété des métaux, les vertus des plantes, la puissance secrète des pierres précieuses. La géographie et l'astrologie lui étaient familières. Il épousa doña Maria de Aguilera, sa cousine germaine. Quoiqu'il n'eût qu'une fortune modeste, il vécut honorablement, et, comme ses ancêtres et la plupart des membres de sa famille, il remplit avec distinction plusieurs charges publiques. Attaché enfin à la maison du second duc d'Alcala, il passa près de vingt ans de sa vie, en qualité d'alcade, dans leur palais de las Molarès, aux environs d'Utrera. Ce fut là qu'il composa quelques-uns de ses meilleurs ouvrages, se faisant surtout un devoir de célébrer les événements heureux ou malheureux qui survenaient dans la famille de ses illustres patrons. Aimant de passion la musique, il écrivit plusieurs madrigaux dont il composa les airs, et que voulut exécuter lui-même le célèbre organiste Guerrero, le

même dont on disait alors qu'il avait un ange au bout de chaque doigt : la musique et la poésie avaient étroitement uni ces deux hommes supérieurs.

« Ce qui existe encore de Baltazar del Alcazar, dit Pacheco, on le doit à mes soins et à ma diligence. Chaque fois que j'allais le voir, j'écrivais toujours quelque chose de ce qu'il avait en réserve dans le trésor de sa mémoire. Entre tant de sonnets, d'épîtres, d'épigrammes, de poésies piquantes, qu'il composa, le *Joyeux Souper* est une des plus agréables, et l'*Écho*, une des plus artistement travaillées que nous ayons dans notre langue. Il me fit présent de son livre des *Sorts*, œuvre ingénieuse de sa jeunesse, où il avait dessiné les arbres, les maisons, les figures, et écrit de sa main la moitié des réponses correspondantes. A l'aide de ses brouillons, il me fut possible de l'achever et je puis affirmer que, dans ce genre, l'Espagne n'a rien qui l'égale. Lié avec moi d'une amitié très-tendre (il me disait familièrement qu'il me voudrait avoir pour esclave), il m'en donnait de fréquents témoignages, me faisant l'honneur de m'adresser de ses vers, auxquels je répondais aussi bien que me le permettait mon faible talent... Récemment encore, sur la fin de ses jours, il me dédiait son dernier ouvrage, qui est une espèce de préparation à la mort. » J'avoue que j'insiste plus volontiers encore sur la biographie que sur les livres de ces hommes rares. En voilà un, poëte vif et enjoué, qu'on croirait un libre épicurien, et qui, cependant, a vécu de toute la vie sérieuse de son époque; d'abord vaillant soldat, puis tout ensemble poëte, érudit,

administrateur, croyant à demi aux sciences occultes, mais tout à fait à l'Évangile, et sachant prendre son temps pour se préparer à la mort. La goutte lui fut une autre préparation salutaire ; il en avait souffert presque toute sa vie, ainsi que de la pierre. Ces francs rieurs ont toujours au dedans, ou même au dehors, quelque plaie secrète ou manifeste, aux tourments de laquelle ils échappent par la gaieté. Ces deux infirmités, aggravées par la vieillesse, ne permirent plus à Alcazar d'aller à pied ni à cheval. Une mort chrétienne mit fin à ses maux le 16 janvier 1606.

Baltazar del Alcazar avait eu pour amis les plus nobles et les plus illustres personnages de son temps, et entre autres Herrera et Jaureguy. Voici comment ce dernier a caractérisé son talent :

« Ses vers font voir une grâce si vive, un enjouement si fin, que non-seulement il me semble supérieur à tous, mais unique entre tous, car je ne vois pas que personne lui ait pris cette façon particulière d'écrire. Ceux qui écrivent dans ce genre ont coutume, pour trouver un bon mot, d'en perdre cent. Alcazar seul se sert de l'enjouement avec plus d'agrément encore que Horace en ses épîtres morales, et je ne sais si Martial lui-même s'est tiré de l'épigramme avec plus de correction et de netteté. Ce qu'il faut ici admirer le plus, c'est que, souvent avec une simple pensée, ou même sans aucune, du mot le plus froid il sait faire un plat savoureux. Il assaisonne les plaisanteries d'un style si curieusement travaillé, que le seul tour de ses vers a du piquant, et

que chez le plus indolent il réveille le goût; enfin, sa manière de composer souffre si peu qu'on l'imite, qu'à peine se laisse-t-elle décrire. »

Jugez, je vous prie, si elle se laisse traduire. *L'Écho*, par exemple, est un enchaînement de jeux de mots très-finement amenés, mais dont on ne pourra prendre une idée qu'en se rappelant cette jolie chanson de Panard où l'on voit des commis

Mis
Comme des princes,
Qui souvent sont venus
Nus
De leurs provinces.

Ici seulement le tour de force se prolonge pendant cinquante-cinq couplets de quatre vers. C'est un amant qui, séparé de sa maîtresse, confie ses alarmes à l'écho, lequel lui répond avec une malice qui, au lieu de le calmer, ne fait que redoubler les frayeurs du pauvre amoureux. Le poëte interroge si à propos, que, loin de se lasser du jeu, l'écho, forcé de répondre par les deux dernières syllabes du dernier vers de la stance, réussit presque toujours à mettre en sa réponse une grâce naturelle.

Le *Souper* offre un piquant ragoût des mets de la cuisine espagnole; mais, pour en sentir tout le sel, il faut en avoir tâté. C'est une poésie de haut goût qui n'a toute sa saveur que sur place; mais le cadre est ingénieux. En voici le début :

« A Jaen, où j'ai mon logis, vit don Lope de Sosa, et

il faut, Inès, que je t'en conte une chose, la plus singulière que tu aies entendue de ta vie.

« Ce don Lope avait un domestique portugais... Mais d'abord soupons, Inès, si c'est ton plaisir. »

On se met à table, et chaque mets reçoit au passage son compliment et son coup de dent. Tout cela est vif, gai, et vous a un parfum d'ail et de piment à se lécher les lèvres. L'Andalous est gourmand et doit se plaire à ces détails.

Le souper finit ainsi.— « Et maintenant, Inès, que nous avons bien soupé, c'est le moment, je crois, de revenir à mon conte.

« Tu sauras donc, gentille Inès, que le Portugais tombe malade; mais voici onze heures, et je m'endors. Le conte sera pour demain. »

Dans une autre pièce, nous retrouvons la belle Inès, mais toujours à table, et le poëte la met insolemment en balance avec un plat de jambon et d'aubergines au fromage.

Les *Conseils à une veuve*, autre petit chef-d'œuvre, sont d'une épicuréisme assez relâché; mais l'expression en est d'une vive élégance.

Dans un autre morceau d'un art incroyable, le poëte lutte de malice et de gaieté avec la rime, qui, au lieu des décevantes flatteries qu'il lui demande, ne lui répond sans cesse que par de mordantes vérités. Mais traduit-on ces choses-là ? Je serais tenté de l'essayer pour une petite pièce où Alcazar a raconté sa manière de vivre. Le temps était alors passé des jolis soupers avec Inès, et des

contes interrompus, le temps des galants badinages avec les veuves, des confidences à l'écho. L'âge est venu, et la goutte a rendu le poëte sobre. Il ne songe plus qu'au repos. Il finit ainsi le récit de ses monotones journées, et l'on sent un reste d'enjouement au fond de sa mélancolie :

« Ceci veut dire que la maison est vieille ; je vois qu'elle s'en va tombant, et j'y mets des arcs-boutants pour l'empêcher de tomber trop vite.

« Mais vains artifices que tout cela : chaque jour les douleurs me répètent que les arcs-boutants vont manquer, et l'édifice s'en venir à terre. »

Le talent de Baltazar del Alcazar s'élevait quelquefois, on en verra plus loin une preuve. Mais il se distingue habituellement par une gaieté originale qui parfois, on l'a vu, n'est pas exempte de toute sensualité. C'est par là aussi que le poëte est bien de Séville.

III. GUTTIERE DE CETINA.

La vie de Guttiere de Cetina ressemble beaucoup à celle d'Alcazar, son ami. Comme ce dernier, Cetina naquit à Séville, d'une famille riche et noble, et comme lui, il quitta d'abord ses livres pour le métier des armes, où il se montra aussi bon soldat qu'il devait être poëte accompli. Il passa une partie de sa jeunesse à guerroyer en Italie, jusqu'au jour où, las de cette rude vie, il quitta le harnais du Roi pour reprendre, dans sa patrie, le

service des muses. Pendant quelques années, il vécut retiré dans un bourg du voisinage de Sévillle, et là il écrivit une partie des œuvres qu'on lui attribue, une comédie entre autres (*la Bonté divine*), qui fut représentée à grands frais. De sa retraite il continuait ses relations avec Alcazar, et ils s'adressaient l'un à l'autre des odes et des épîtres familières. Alcazar prenait le nom de Damon; Cetina, celui de Vandalio. Ce dernier pourtant finit par s'ennuyer de cette existence paisible, comme il s'était lassé des aventures, et, sur l'invitation d'un frère qu'il avait au Mexique, il passa dans le nouveau monde. Il y vécut plusieurs années, durant lesquelles il écrivit un recueil de comédies morales en prose et en vers, un autre de comédies profanes, et une foule d'autres ouvrages que sa mort prématurée ne lui permit pas de recueillir. Il ne reste de lui qu'un petit nombre de pièces fugitives qu'il avait lui-même corrigées et mises en ordre. La mort vint surprendre au Mexique, parmi ces doux loisirs, celui qui avait bravé tant de dangers sur terre et sur mer. Il les énumérait lui-même dans une ode adressée à la marquise de Molfeta. On ne sait trop comment il mourut. Ce qui paraît certain, c'est qu'un soir il se coucha en bonne santé; le lendemain il était mort. C'était en 1660. Ce voyage lointain ne paraît pas avoir interrompu entre les deux amis ce commerce des vers. Voici, en effet, un sonnet où Alcazar déplore cette séparation, et que j'aime à citer, parce qu'il tranche par le ton avec ses autres ouvrages :

« Si où tu es, cher Vandalio, pouvait être ton pauvre

Damon (cruelle destinée!), jouissant de cette fraîcheur de l'air et de cette chaleur adoucie du soleil qui te font un printemps éternel;

« On entendrait jusqu'aux bords fameux du Tage le son harmonieux de ma vielle, plus que celle de tous les bergers qui jamais ont foulé la rive de notre éclatant Bétis.

« Mais puisque le ciel, jaloux et sévère en ses décrets, nous a tracé dans la vie des chemins si différents, chante ô Vandalio! chante ton heureuse fortune.

« Moi, je chanterai mes maux, pareil à l'oiseau qui, arrivé au terme fatal de sa dernière heure, célèbre d'avance sa mort et ses funérailles. »

Je n'ai rencontré de Cetina que très-peu de vers, et de ce vaillant soldat, de cet aventureux voyageur qui avait tant vu de choses et tant écrit, le lecteur n'aura qu'un madrigal. Le voici autant qu'un madrigal se traduit :

« Yeux brillants et sereins, si vous êtes loués de votre doux regard, pourquoi, quand vous me regardez, me regardez-vous si sévèrement? Si plus vous êtes compatissants, plus beaux vous paraissez à qui vous regarde, pourquoi seul me regardez-vous avec colère? Yeux sereins et brillants, s'il faut qu'ainsi vous me regardiez, du moins regardez-moi. »

A défaut d'autres vers de Cetina, rapportons ici ce qu'en pensait le grand Herrera; c'est dans ses commentaires sur Garcilaso :

« Cetina, dans le sonnet, a retrouvé la grâce et la beauté italiennes, et il a mérité d'être placé au premier

rang pour l'harmonie, la langue, la passion, le sentiment. Mais, ajoute Herrera, tout en reconnaissant plus loin que Cetina a quelquefois rencontré la force, il lui manque le souffle et la vigueur, si importants en poésie. Il dit doucement certaines choses, mais sans énergie, et il lui arrive, à lui et à d'autres, ce qu'on remarque chez beaucoup de peintres et de sculpteurs qui, recherchant la mollesse et le poli d'un beau corps d'adolescent, se contentent de la grâce, sans laisser paraître ni nerfs ni muscles, comme s'il n'y avait pas aussi loin de la beauté de la femme à la beauté et à la fière vigueur de l'homme, que de l'Hypanis à l'Éridan. » De telles paroles peignent à la fois Guttiere de Cetina et Fernando de Herrera.

Etait-ce à Guttiere de Cetina ou à Baltazar del Alcazar? c'était certainement à l'un de ces braves qui, poëtes avant la guerre, se retrouvaient plus poëtes encore au retour des expéditions lointaines, que Francisco de Rioja adressait une ode dont on a découvert dans ses manuscrits ce remarquable fragment :

« Une ardeur bouillante en tes premières années t'arma d'un acier si terrible, que le fier Mars redoutait lui-même sa fureur, et tu gémissais en même temps des tromperies de Laïs et de Flore, trop docile à Vénus. Plus tard, dans un âge moins tendre et plus florissant, poursuivant le pirate breton, le Belge ennemi dont le bras fort et irrité infestait la paix de l'Océan, tu étais leur châtiment et leur effroi. Fidèle désormais à la nature qui t'invite à suivre les muses au temple de Mémoire, ton luth y résonne avec tant de grâce, que ta muse égale

celle de Stace, celles du Tasse et du chantre de Minturnes, et qu'elle est l'orgueil du parnasse espagnol. Ainsi le lévrier vaillant et généreux, emporté par la colère, indomptable et furieux, brise la chaîne qui le retenait. Mais, au premier appel du maître absent, il reprend, confus et sans murmurer, le chemin de sa prison rigide, et triomphe, par la loyauté de son naturel, du feu de sa fierté juvénile.

IV. — DON JUAN DE ARGUIJO.

On ne fera pas aux poëtes de Séville le reproche que l'on adresse communément aux fils des muses d'être gens inutiles à l'Etat. Le trait commun de l'existence de ceux-ci est précisément l'alliance de la vie active et de la vie contemplative. Ces rêveurs se sont trouvés aussi des hommes d'action. Don Juan de Arguijo, dont je vais parler, fut un membre important du gouvernement municipal de Séville, un *vingt-quatre*, comme on les appelait encore il y a peu d'années.

On a peu de détails sur la vie d'Arguijo. Nous en aurions moins encore, si un jeune écrivain de Séville, prématurément enlevé aux lettres, Juan Colon y Colon, n'avait fait à cet égard des recherches qui n'ont pas été tout à fait sans succès.

Don Juan de Arguijo naquit à Séville, vraisemblablement dans la seconde moitié du seizième siècle, d'une famille ancienne et respectée. Son père, don Gaspar,

avait été l'un des vingt-quatre, comme il devait un jour en être un lui-même. Le jeune don Juan reçut l'éducation complète que l'on donnait alors aux enfants des familles distinguées. Cette éducation développa en lui le goût naturel qu'il avait pour les sciences littéraires, la poésie surtout. Non content de prendre rang parmi les poëtes, il profita de sa fortune et de sa position pour se faire leur Mécène, à Séville, et ailleurs même qu'en Andalousie. Rodrigo Caro, le célèbre auteur des *Antiquités de Séville*, le nomme l'Apollon de tous les poëtes de l'Espagne. Cervantes le cite avec honneur dans son *Voyage au Parnasse*; Lope de Vega lui dédia des vers de son vivant; mort, il lui accorda des regrets, et d'autres encore le célébrèrent sous le pseudonyme poétique d'Arcicio.

Au mois d'avril 1590, un ordre du roi fit entrer Arguijo dans le conseil de Séville, et comme on ne pouvait y être admis avant l'âge de vingt-cinq ans, on est fondé à placer l'année de sa naissance dès 1560. Arguijo prit bientôt dans ce conseil la place qui convenait à ses talents. Plus d'une négociation délicate fut confiée à son habileté, dont il sortit à son honneur. Un jour même il eut à donner l'avis du poëte en plein Ayuntamiento. Un autre poëte, Juan de la Cueva, avait écrit un poëme sur la conquête de la Bétique par saint Ferdinand. Le sujet était éminemment national, et Juan de la Cueva ne manquait pas de talent. Le 15 novembre 1600, il offrit son épopée à ses compatriotes, en les priant de la faire imprimer. Arguijo consulté appuya la demande, et la dédicace fut agréée. Le poëme ne fut cependant publié

que trois ans plus tard, en 1603. Peut-être Jean de la Cueva n'en avait-il écrit encore que des fragments.

Philippe II étant mort, Philippe III, son fils, convoqua les cortès du royaume. Arguijo y fut député par Séville. Son élection fut attaquée, mais déclarée valable. Il ne paraît pourtant pas qu'il allât à Madrid : car, à une époque toute rapprochée de sa nomination, on le voit chargé de remplacer un absent dans je ne sais quelle surveillance municipale. Retenu à Séville par ses habitudes studieuses et par l'attrait du bien qu'il avait commencé d'y faire, il avait sans doute laissé à quelque autre sa place aux cortès.

Le 8 juillet 1622, il assistait pour la dernière fois aux délibérations de l'Ayuntamiento. Agé alors de plus de soixante ans, et en ayant passé trente-deux dans l'exercice de sa charge, il crut le moment venu de se retirer des affaires. Il est probable qu'il mourut dans le courant de la même année. Il fut enterré dans la maison professe des jésuites, qui est aujourd'hui l'Université, et où son père avait fondé un caveau de famille. Il habitait alors une rue voisine, qui depuis sa mort porta son nom. De quel droit l'a-t-elle quitté pour prendre celui de rue de la Vice-Reine? Quelle vice-reine, je vous prie?

Arguijo avait épousé une femme riche, dont il eut des enfants; mais on ne sait rien de celle-là, ni de ceux-ci.

D'un caractère franc et généreux, il paya de sa fortune presque entière l'honneur d'avoir été le Mécène de son temps. Musicien consommé, dans un concert d'instruments à cordes, dit Caro, c'était le premier homme de

l'Espagne. Il avait adressé à sa guitare des vers charmants que l'on cite encore.

Arguijo paraît avoir très-peu écrit. On n'a du moins recueilli de lui, hors deux ou trois pièces d'un autre rhythme et sans grande valeur, qu'une soixantaine de sonnets. Mais dans ce peu de vers il y a tout un poëte. Il s'exhale de ce petit recueil un parfum d'antiquité qui surprend et ravit tout ensemble. Dans la plupart de ces sonnets, la pensée a une grandeur qui élève, et le tour, l'expression, l'image, une simplicité qui repose. On sent que chacun de ces petits chefs-d'œuvre est le fruit mûr et attendu d'une longue et douce obsession qui partout a suivi le poëte, et dont il s'est délivré sans impatience et à loisir. Ce sont autant de compositions achevées. Là, c'est un souvenir de l'histoire, un trait de la Fable, relevé avec force ou avec grâce; ici, un beau mot de l'antiquité recueilli comme un baume précieux dans une coupe d'or; ailleurs, une pensée morale mise en lumière avec gravité; parfois une courte description dont les détails choisis avec art forment tout un tableau; un élan, une larme, une prière, que sais-je encore? un regret d'amour; enfin, pour tout dire en un mot, la poétique entière du sonnet me semble appliquée ici dans toute la variété de ses préceptes les plus délicats. Le difficile, maintenant, sera de faire partager au lecteur mon admiration pour le talent d'Arguijo, en essayant de traduire quelques-uns de ces beaux sonnets.

A POMPILIUS.

« Retiens un moment ta lâche épée, cruel, ingrat Pompilius, et considère l'iniquité de l'entreprise qui attend ton bras pour se consommer, et qui sera un jour déplorée par les siècles.

« Est-il possible que ta main se laisse armer contre le grand Tullius? A qui devrait-elle de préférence donner la vie, au lieu de la mort fatale commandée à ton ingratitude?

« A quoi donc sert la mémoire du bienfait reçu, si rien ne peut ramener l'obstiné de son égarement?

« Le coup descend sur la gloire sublime de la langue latine, et laisse anéanti le courage, l'éloquence muette. »

A LUCRÈCE.

« L'épouse aimée de Collatin baigne de ses pleurs sa couche outragée; et, justifiée par la violence dont on usa envers elle, à défaut de la volonté, elle châtie le fait.

« D'un fer aigu elle perce sa chaste poitrine, et ouvre un chemin à son âme qui, indignée, descend au sombre bord, où, vengée, elle doute encore si elle a assez expié l'offense involontaire.

« Impassible, elle a triomphé des larmes d'un père, des prières d'un époux qui, dans son erreur généreuse, ne lui ont pas semblé une suffisante excuse pour vivre.

« Faisons, a-t-elle dit, de la douce vie un sacrifice à

l'honneur. Il n'est pas juste qu'une autre moins chaste prenne exemple de moi pour oser survivre. »

LE CALME ET LA TEMPÊTE.

« J'ai vu se troubler la sereine clarté du soleil; j'ai vu en un moment disparaître sa face éblouissante, et tout à l'entour le ciel assombri se charger avec terreur d'épaisses ténèbres.

« Le vent du midi déchaîne avec bruit ses tempêtes. Sa furie redouble, et avec elle redouble la tourmente. Sur les épaules d'Atlas le haut Olympe tremble et tonne avec épouvante.

« Mais, presque aussitôt, j'ai vu le voile funèbre se déchirer et fondre en eau, et, à la clarté renaissante, soudain le jour se rétablir dans tout son éclat.

« Et, regardant le ciel dans sa splendeur nouvelle, je m'écriai : Qui sait si pareil changement n'attend pas ma fortune? »

A DON ENRIQUE DE GUZMAN.

« Enrique, quatre fois l'été a dérobé aux fleurs des champs leurs couleurs, et autant de fois le printemps a semé de fleurs nouvelles les verdoyantes rives du fleuve,

« Depuis que, dans ma décevante erreur, sillonnant la mer perfide des amours, j'ai couru la fortune et ai vu mon navire brisé, au milieu des cris de détresse inutilement poussés, s'abîmer sous les vagues.

« Libre, je sautai à terre, je touchai le sable de mes lèvres, et pour acquitter mon vœu, j'allai porter aux autels la rançon des dépouilles sauvées de l'onde en fureur.

« Que me veux-tu encore, ô face sereine de la mer? J'ai assez pour moi de l'expérience de mes malheurs, et toi, Enrique, l'exemple d'autrui doit te suffire. »

Le ton grave de ces poésies, leur simplicité expressive et forte, l'art de la composition, tout annonce ici une grande époque; et, chez un poëte espagnol, une manière si sobre dut paraître une véritable nouveauté.

V. — DON JUAN DE JAUREGUI.

On ne sait pas exactement en quelle année naquit Juan de Jauregui y Aguilar, mais ce dut être vers 1570; car à sa mort, arrivée en 1641, il était fort avancé en âge. Il est certain, du moins, que le traducteur de l'Aminte était de Séville, et que sa famille, une des plus distinguées, ne négligea rien pour développer en lui les brillantes dispositions d'une riche nature. On a vu que, à cette époque, à Séville surtout, un bel esprit ne se contentait guère d'un seul genre de célébrité. Jauregui fut peintre et poëte. Il a sa place marquée dans la pléiade andalouse, moins cependant comme poëte doué d'une inspiration vigoureuse, qu'à titre d'artiste délicat et habile : son chef-d'œuvre est une traduction.

Où se passa la jeunesse de Jauregui? quel atelier fréquenta le peintre? lequel des maîtres d'alors initia le poëte au secret de cette versification si souple, si élégante.

si harmonieuse? Voilà ce que je n'ai pu découvrir. C'est en 1607 que l'on voit pour la première fois apparaître Jauregui, et à Rome, où le goût des arts l'avait sans doute entraîné. Il y écrivit, il y publia sa belle traduction de l'Aminte. Rien ne prouve qu'il fût déjà chevalier de Calatrava et écuyer de la reine Isabelle de Bourbon. Il est vraisemblable qu'il n'eut cette charge qu'à son retour en Espagne. Une fois homme de cour, ce qui alors n'était pas un obstacle aux libres études, Jauregui ne quitta plus guère Madrid, où ses talents lui acquirent une grande renommée. Il y mourut très-vieux, comme nous l'avons dit, en janvier 1641.

L'Aminte de Jauregui est la première des traductions espagnoles. De l'avis de quelques bons juges, toutes les grâces de l'original ont passé dans la copie, et, si on ne résistait pas au préjugé, assurément fort excusable, dans certains endroits de force, Jauregui aurait vaincu son modèle : c'est assez pour sa gloire qu'il l'ait égalé.

L'heureux traducteur du Tasse méritait de n'être jamais tenté de traduire Lucain. Dans sa jeunesse, il en avait rendu un morceau avec succès. Plus tard, et déjà vieux, il succomba de nouveau à cette malheureuse faiblesse, et cette fois il lui en coûta la grâce, la facilité, la douceur de son premier style. Là, où à vaincre il n'y avait à gagner qu'une gloire relative, il fut vaincu. Aussi que ne laissa-t-il cette compromettante besogne à Gongora, ce second Lucain de Cordoue, qui, lui, n'avait rien à risquer en fait de naturel et de simplicité?

Je cherche, pour faire connaître la manière de Jaure-

gui, quelque morceau qui se puisse détacher, et d'une inspiration qui lui soit personnelle. Voici une admirable comparaison tirée d'une ode assez froide d'ailleurs sur la mort de la reine Marguerite :

« Avez-vous vu, par hasard, dans l'ardente campagne, un bel arbre dont les rameaux et le feuillage couvrent la terre d'une sombre verdure? Le pâtre, éloigné de sa cabane, y rappelle son blanc troupeau pour l'y défendre des chaleurs de l'été. A l'abri de son tronc secourable et sous sa fraîche voûte, ce souverain de la contrée, prodigue de ses fleurs, de ses parfums et de ses fruits savoureux, reçoit dans son ombre et nourrit les brebis et les pasteurs, jusqu'à ce qu'une hache avare tranche les fertiles racines de l'arbre, et tourmente à l'entour la terre qui le portait, pour fournir les matériaux de quelque édifice voisin. Le pauvre troupeau, sent l'approche de la nuit, retourne à sa chère retraite redemandée en vain, et, trouvant déserte la place où elle était, il fait entendre un rauque bêlement et jette vers le ciel le cri lamentable de sa douleur.

« C'est ainsi, ô généreuse plante qui embellis le palais du ciel ! c'est ainsi que tu prêtais ton doux appui et l'hospitalité de ton ombre au peuple reconnaissant du sol ibérique, etc. »

Voilà Jauregui dans toute la richesse de son style. Mais ce passage lui-même ne rappelle-t-il point, par certains détails, une célèbre comparaison de Lucain, dans son parallèle entre César et Pompée ?

Au surplus, ceux qui voudraient prendre une idée

de l'abîme qui sépare un vrai poëte du plus brillant écrivain en vers, n'ont qu'à rapprocher les églogues d'Herrera, dont j'ai donné quelques fragments, d'une pièce du même genre, fort agréable d'ailleurs, de Jauregui, laquelle a pour titre *Aventure amoureuse*. J'en détacherai aussi une comparaison pleine de grâce et de vérité :

« La nymphe se rit de moi, et échappe enfin à ma vue abusée. Les arbres me la dérobent, et, resté seul, je m'arrête, pareil au chien agile qui poursuivait un lièvre rapide dans la Sierra pierreuse, où, à la faveur des broussailles, la proie rusée a pu changer de route et disparaître. Le chien, dès qu'il a perdu l'espoir de l'atteindre, laisse se ralentir son pied léger, et, sans se lasser davantage, il se borne à considérer le sentier difficile, et les lambeaux velus de sa peau qu'en fuyant, à bonds inégaux, a semé dans les buissons la bête avisée. »

Ces détails de la nature pastorale, si finement observés, si heureusement rendus, font comprendre pourquoi Jauregui a si bien traduit l'Aminte.

VI. — FRANCISLO DE RIOJA.

Fernando de Herrera avait naturalisé à Séville la grande poésie; Francisco de Rioja, non moins grand poëte que son devancier, perfectionna son œuvre. Aux éminents caractères introduits par Herrera dans la langue poétique, il ajouta la grâce et le goût.

Rioja naquit à Séville, aux environs de l'année 1600.

Mais on ne sait avec précision ni en quelle année il vint au monde, ni comment se passèrent ses premières années. Tout annonce dans ses écrits qu'il reçut une éducation très-soignée. Rioja se décida de bonne heure à la carrière ecclésiastique, où, après de solides et vastes études, il prit le grade de licencié. Ses talents ne tardèrent pas à le faire connaître, et le comte-duc d'Olivarès, premier ministre et favori de Philippe IV, le nomma son avocat consultant et son bibliothécaire. Ce dernier titre devait le conduire bientôt à celui de bibliothécaire du roi, et par suite de chroniqueur de Castille. Mais de ses chroniques, il en est resté moins encore que des histoires de Racine. Rioja n'était pas non plus sans une sorte de ressemblance physique avec l'auteur d'Athalie. Bien fait de sa personne, il avait la tête grande et longue, l'air modeste, doux et réfléchi, le teint blanc, les yeux bien ouverts, le regard vif et pénétrant, les sourcils saillants et dessinés en triangle, les cheveux, la barbe et la moustache un peu rares, mais bien plantés. Ce sont assez là, ce me semble, les traits d'un poëte lyrique, qui fut aussi un grand élégiaque. Malgré cela, peut-être à cause de cela, il avait l'esprit mordant, le trait acéré, le jugement hautain, tout ce qu'il faut, avec un talent supérieur, pour se faire des ennemis. Ceux de Rioja ne l'empêchèrent pas d'être nommé inquisiteur de Séville, et membre du conseil de l'Inquisition suprême. Sa science et la pureté de ses mœurs lui méritèrent, en outre, un bénéfice à la cathédrale. C'était trop de titres à la fois aux persécutions de l'envie. Les esprits médiocres n'at-

tendaient qu'une occasion : elle ne tarda pas à se présenter. Il courait alors par le monde une satire ingénieuse et piquante qui avait pour titre : *le Tarquin espagnol*. On l'attribua d'abord à Quévédo. Mais il sut s'en défendre, et cette fois du moins la tempête passa sur sa tête sans l'atteindre. Il paraît que Rioja fut moins habile à détourner de lui le périlleux honneur qu'on lui fit de le soupçonner. Que ce fût cette cause ou une autre, toujours est-il qu'un beau matin Rioja se vit dépouillé de tous ses honneurs et jeté au fond d'une prison. Sa captivité paraît avoir été plus rigoureuse que longue. Son innocence fut reconnue, et tous ses emplois lui furent rendus. Mais il avait eu le temps de se désabuser des faveurs de la fortune et de l'amitié des grands, et il se hâta de quitter une ville où si aisément l'envie pouvait faire d'un inquisiteur tout-puissant un misérable accusé. Il retourna à Séville, où il vécut dans une retraite profonde. Il s'y fit une maison à son gré, entourée d'un petit jardin, à côté du couvent de San-Clemente. Là, tout entier à l'étude et à la poésie, il rendit grâces aux malheurs qui lui avaient enseigné le prix de la solitude et de l'oubli.

Mais un repos complet n'est pas fait pour l'homme. Rioja fut de nouveau, on ne sait pourquoi, rappelé à Madrid, où il eut à s'occuper aussi des affaires de sa cathédrale. Il ne devait plus revoir Séville. Il mourut le 8 août 1659, à Madrid, où sa mort excita d'universels regrets.

Ceux des ouvrages de Rioja qui intéressent la postérité sont en très-petit nombre. Il avait publié, sans y

mettre son nom, un livre intitulé *Aristarque, ou Censure de la proclamation aux catholiques catalans*. Il avait encore composé, sous le titre de *Ildefonse*, un *Traité de la très-pure conception*, une *Lettre sur le titre de la croix*, avec des *réponses* aux censeurs de sa lettre; et Pacheco, dans ses Dialogues, lui attribue un *Avis aux prédicateurs*, qu'on aimerait à comparer au *Fray Gerundio* du père de la Isla. On ne recherche même plus aujourd'hui ces œuvres de polémique, où l'on trouverait peut-être, en y regardant bien, le vrai prétexte des persécutions dont Rioja fut victime. Mais celles de ses œuvres qui méritent d'être lues éternellement tiendraient dans un volume aussi mince que celui de Catulle.

C'est d'abord une ode admirable aux ruines d'Italica, que l'on verra tout entière dans le chapitre où je parlerai de ces ruines; une épître morale, une cinquantaine de sonnets et quelques élégies sur les fleurs.

L'ode est regardée généralement comme le chef-d'œuvre de la poésie lyrique en Espagne. Jamais ce lieu commun des ruines n'avait arraché à un poëte de plus mélancoliques accents. Les sonnets se divisent en deux classes : sonnets amoureux, sonnets moraux. Si, dans les premiers, lorsque Rioja fait allusion à la perte de sa liberté, c'est de sa véritable prison qu'il entend parler, je ne m'étonne plus de les trouver si froids. Par contre, je me réjouis de voir un licencié, un bénéficiaire, un inquisiteur, échapper au ridicule d'avoir écrit des bouquets à Layda, qui ressemble fort à Chloris. Ces premiers sonnets ont, d'ailleurs, un tour pénible qui en rend la lecture

très-difficile. Mais, parmi les autres, plusieurs annoncent déjà l'auteur de l'épître à Fabio et le chantre délicat des fleurs. Je leur trouve aussi un autre mérite, c'est de tenir de plus près à la vie même du poëte. Croit-on, par exemple, que dans le sonnet dont on va lire les premiers vers Rioja ait pensé à une captivité galante?

« Dans ma prison et dans ma peine profonde, la plainte seule me tient compagnie, avec le métal odieux qui, nuit et jour, attaché à mon pied, m'importune de son bruit.

« Je ne puis cependant accuser personne de la faute qui m'a conduit ici. J'ai abandonné librement le loisir et la paix, au sein desquels je vivais, pour courir au malheur, pour courir au feu qui me dévore; et maintenant je me consume sous le poids de ma chaîne, » etc.

Lorsque les fers tombent, il peut à peine ajouter foi à son bonheur. Le sonnet suivant me semble exprimer avec bonheur ce premier étonnement de la liberté retrouvée :

« Je me suis vu en proie à la tempête, épuisé de force et d'haleine, et, jouet des vagues tourmentées, jeté, dépouille du naufrage, sur le bord.

« Don Juan, dans mon malheur, qui pouvait croire a cette pitié soudaine de l'Océan irrité? J'ai craint de me voir enseveli dans ses colères, et voici que, sain et sauf, je me retrouve hors de ses atteintes.

« Je suspendrai mon vêtement humide à l'autel sacré de l'Éternel, comme une offrande au maître universel. Peut-être servirai-je d'exemple à quelque téméraire!

« Inutilement, peut-être, s'il n'a vu comme moi lui

apparaître, dans leur réalité effrayante, le vent en courroux, la mer troublée, le navire brisé. »

La mer revient souvent dans les poésies de Rioja. Si voisin de Cadix, comment n'eût-il pas cherché des images dans le spectacle de l'Océan? Mais l'Océan ne devait-il pas lui rappeler aussi cette mer du monde et de la cour où il avait fait une si rude épreuve de l'inconstance du vent et de la fortune? Les deux pensées me semblent se confondre dans le sonnet que je vais traduire :

« Cette mer qui s'appelle du nom d'Atlas, qui s'étend en plaines immenses, et dont le courroux menace la terre tremblante au choc de ses vagues;

« Cette mer, Antonio, couvre la plus brillante partie du globe, aujourd'hui ensevelie dans un profond oubli. Son nom à peine a pu survivre, et elle fut plus vaste que la brûlante Afrique.

« En un jour, en une nuit, les flots engloutirent toute cette grandeur. Et tu te plains, et tu crains, dis-moi, que la durée de tes maux ne soit éternelle!

« Ah! quelle erreur sera bientôt la tienne, si tu crois à la constance du cœur humain, quand tout fuit comme l'ombre, comme le vent irrité! »

Rioja, on le voit, ne se contente pas d'être devenu sage pour son propre compte, il gourmande volontiers les autres. L'austère jugeur, le rude inquisiteur se retrouve sous le poëte. « C'est le feu, dit-il, qui donne la patience à souffrir. Comme l'argile que pétrit une main habile, au mouvement régulier de la roue, à peine stable sous sa première figure, fragile encore tant qu'elle se

façonne au gré du vent et de l'eau, c'est le feu qui la fixe et lui donne la forme sous laquelle elle dure éternellement. »

Suivons encore Rioja dans cette voie où son génie éclate avec une hauteur singulière :

« La fortune te donne de quoi t'exercer à la patience et à la grandeur d'âme, et tu défailles ainsi! Est-il une occasion d'épreuves qu'il faille dédaigner?

« Le malheureux, sais-tu? c'est celui qui, sous le soleil, est toujours exempt de souffrir. Sais-tu qu'une grande douleur noblement supportée donne une place, un siége parmi les dieux?

« Regarde comme, sous le fer qui la blesse, la vigne tortueuse revêt une robe éclatante, et couronne son front de pourpre et de verdure.

« Que dirai-je encore? Sagonte doit sa haute renommée moins à ses fortes murailles et à sa riche population qu'à ses malheurs et à ses souffrances. »

A ces grands souvenirs, à ces austères images j'aime à opposer de plus douces inspirations. Je trouve, par exemple, dans les deux sonnets suivants, je ne sais quoi d'antique, et qui rappelle la belle manière d'Arguijo. Je m'étonne seulement de trouver le premier parmi des sonnets amoureux :

« Monte, vigne féconde, et que tes larges rameaux couronnent le front chauve de ce peuplier infortuné qui, au courant de l'onde pure, gît dépourvu d'honneurs;

« Monte, et que jamais le froid hiver ne flétrisse, de sa dure gelée, ta tête brillante, ni Phébus, lorsque, dans

toute son ardeur, il laisse pénétrer jusqu'à toi son rayon décevant.

« Cet arbre, au temps où il fleurissait, te prêta son tronc et son large sein pour y faire briller ta gloire naissante.

« Quoi de plus juste, ô vigne sacrée ! que son bois dépouillé trouve aujourd'hui, dans sa détresse, le vert et frais abri de ton feuillage? »

Voici le second :

« Ce vaste pin que tu vois, ô voyageur ! qui aujourd'hui dans le port, n'est bon qu'à livrer aux flammes, jadis sous un ciel ouvert, arbre à l'épais feuillage, prêta une ombre amie au pèlerin.

« La hache aiguë ouvrit ses flancs, et de la montagne il descendit à la mer, où depuis, machine puissante, sans repos il sillonna l'abîme, secondé du vent qui enfle sa voile.

« Il endura le vent et l'onde ; vaisseau rapide, il atteignit l'aurore, il parcourut des routes immenses, et dans sa patrie rentra riche et superbe.

« Mais, désormais incapable de soutenir les assauts de la mer, il a été offert aux dieux marins, Castor et Pollux. »

Ces deux sonnets, où règne un sentiment délicat de la nature, mais toujours uni à une pensée élevée, m'amenent naturellement à parler des Silves de Rioja. J'aime à me représenter le grand poëte composant, dans son petit jardin, ces légers et charmants poëmes, premiers et heureux essais de la poésie descriptive en Espagne. J'entends beaucoup vanter l'élégance, la grâce, la déli-

catesse des Silves; mais ce sont précisément les qualités qui peuvent le moins être transportées dans une traduction, et je ne saurais en donner une idée qu'en rappelant la cantate de J.-B. Rousseau à un arbrisseau. Il y a peut-être ici moins d'artifice dans la composition, avec plus d'éclat dans l'expression. Mes réserves faites, je me risque à traduire quelques vers d'une pièce adressée à la belle-de-nuit :

« Fleur charmante, doux honneur et souci de la nuit, si ta flamme s'éteint, si tes couleurs s'effacent au rayon du soleil, quel bonheur plus grand peux-tu désirer que de voir s'enfuir si vite l'espace de ta vie? Le long cours des années est-il autre chose qu'un long enchaînement de douleurs? Tu vis de courtes heures; mais aussi quelle gloire est la tienne! Tu couronnes les tempes divines de la nuit silencieuse et obscure; et que de fois l'indolente déesse offrit à l'Aurore, pour en revêtir son front et ses cheveux, le reflet de tes belles teintes! Achève donc dans la paix d'un heureux loisir le temps rapide et ignoré de ta vie, en attendant le dernier sommeil où doit s'éteindre ta pourpre et ta lumière! »

C'est ainsi que, chez Rioja, la poésie tourne sans cesse à la rêverie. Mais jamais il ne paraît plus à l'aise que lorsque, laissant la fleur ou l'incident qui ailleurs lui sert de motif, il entre, ouvertement et de plein vol, dans les hautes régions de la morale. Il adresse alors à la constance, à la richesse, à la pauvreté, des hymnes pleins d'une inspiration quelquefois morose, mais toujours généreuse. Le morceau à la constance est dédié à

Pachéco, l'ami de Rioja et le nôtre. J'y sens un accent trop personnel pour résister au désir d'en citer quelque chose :

« Vois-tu, Pacheco, comme les rives demeurent fermes aux assauts de la mer en furie ! Si elles tremblent un moment au choc terrible, et même au bruit sinistre des flots, après avoir brisé une vague courageuse et d'un front égal, elles attendent celle qui suit. C'est l'image de ma constance, quoique parfois il m'arrive de changer de visage, aux coups du vulgaire en fureur. Une âme constante montre moins sa grandeur en se refusant au sentiment de la douleur, qu'en ne se laissant point abattre à sa violence. Qu'ils s'arment par milliers contre moi ceux dont la rage envieuse s'attache à me mordre, ceux dont la fureur essaye sa force contre moi ; c'est dans l'adversité que la constance s'accrédite... Les âmes vaillantes doivent plus à l'occasion qui les éprouve qu'à celle qui les flatte. La souffrance augmente en elles la valeur. C'est ainsi qu'un champ stérile accroît sa vigueur par le feu. L'incendie rapide et sonore dévore l'élément vicieux, et l'abondance des fruits qui mûrissent se doit moins à la terre qu'à la flamme qui l'a épurée. »

On sent dans ces vers une âme forte, ou qui, du moins, a su profiter des leçons de l'infortune. L'impassibilité que Rioja se vante avec raison, je le crois, d'avoir montrée dans les grandes occasions, il ne paraît pas qu'il ait toujours su la garder dans les petites. Voici un sonnet, par exemple, où il se défend avec grâce de s'être laissé prendre en défaut :

« Manlius, si parfois mon égalité d'âme a pu t'étonner dans les plus rudes épreuves de la fortune, tu pourrais sourire aujourd'hui de me voir abattu pour si peu de chose.

« Mais, si tu sais ce que c'est que le courage, ne permets pas que ta noble pensée s'abuse aux apparences. Sait-on si ce mal n'a pas produit en moi un effet plus violent qu'il n'eût fait dans un autre?

« Le navire qui a su rester ferme aux coups de la mer furieuse et du vent le plus impétueux, je l'ai vu se perdre sur un banc de sable;

« Et le cristal, qui résista toujours aux efforts du temps sans se laisser vaincre, ni par l'eau, ni par la flamme, il ne faut qu'une molle haleine pour le fondre et l'user. »

Mais, où je trouve au même niveau l'homme et le poëte, c'est dans l'épître à Fabio, résumé sublime de toute une vie qui a si noblement payé la rançon du génie. La poésie morale ressemble un peu, en un sens, à la musique; celle-ci, en effet, ne demande pour se développer qu'un motif large, puissant, populaire, rien de trop fin, de trop fugitif, de trop insaisissable. De même la poésie morale; un penseur subtil pourra être un poëte ingénieux, il ne remuera jamais le cœur. Donnez, au contraire, à un poëte vraiment grand, les beaux lieux communs de l'âme, une simple pensée qui soit le fond de toute croyance humaine, et, pour peu qu'il en ait fait l'épreuve, vous allez voir comment il parlera de l'inconstance de la fortune, de l'instabilité des choses, de l'inexo-

rable nécessité de la mort; il est sûr, alors, de faire vibrer en nous cette corde toujours si prompte à s'éveiller. C'est là tout le secret de Lamartine; ce fut aussi, il y a deux siècles, celui de Francisco de Rioja; mais il est temps de lui rendre la parole :

« Qu'est cette vie, sinon un jour rapide où le soleil à peine s'est levé, que déjà il se couche dans les froides ténèbres de la nuit?

« Sinon cette herbe, verte au matin, sèche le soir? Délire aveugle! un pareil songe vaut-il qu'on s'en souvienne?...

« Comme les fleuves que leur cours impétueux entraîne à la mer, ainsi je me sens moi-même emporté vers le dernier soupir de la vie...

« Oh! si, voyant comme je meurs, j'achevais du moins d'apprendre à mourir, avant qu'arrive ce dernier terme qu'on n'évite pas!

« Avant que, sous la dure main de la mort impitoyable, tombe cette moisson inutile qui va rejoindre l'universelle matière!

« Où sont les fleurs de l'été, où est l'automne avec ses raisins, l'hiver avec sa couronne de neige?

« Les feuilles que nous vîmes à la cime des hautes forêts sont tombées, et nous autres à l'envi nous vivons, immobiles dans notre illusion!

« Craignons le Seigneur qui nous envoie les épis de l'année et l'abondance des fruits, les eaux précoces et la pluie tardive;

« N'imitons pas cette terre dont le sein ne s'ouvre ni

aux eaux du ciel, ni au soc de la charrue; n'imitons pas cette vigne dont le fruit ne mûrit pas.

« Croirais-tu, par hasard, que l'homme fût créé pour lancer la foudre des combats, pour sillonner l'Océan amer,

« Pour mesurer l'orbe de la terre et le cercle où le soleil chemine éternellement? Oh! qui le croit ainsi se trompe étrangement.

« Cette part de nous, haute et divine, est appelée à des actions plus grandes, a pour but de plus nobles objets.

« Cette raison pure et sacrée, qui n'a été donnée qu'à l'homme, m'éveille, couronnée de splendeurs et de rayons,

« Et dans cette froide région, dans ce sombre désert de mon âme, allume une flamme nouvelle; et la lumière recommence à briller, qui déjà était morte.

« Je veux, Fabio, suivre qui m'appelle, et, silencieux, passer dans la foule, indifférent à la renommée.

« Un petit coin me suffit entre mes lares, un livre et un ami, un sommeil léger et que ne troublent ni les dettes, ni les soucis.

« La nature ne doit rien de plus à l'homme économe et discret, avec une nourriture simple, honnête et légère.

« Mais parce que je t'écris ainsi, ne va pas croire que je pratique ces vertus; Épictète lui-même les trouva difficiles.

« Il suffit, quand on commence, de haïr le vice et d'ac-

coutumer le cœur à la modération ; le ciel ensuite nous sera plus propice.

« Vis-tu jamais chose parfaite sans la mesure ? O mort ! viens, silencieuse, et telle que t'apporte la flèche muette,

« Et non cette machine retentissante, pleine de fumée et de bruit ; ma porte n'est pas forgée de métaux redoublés. »

En voilà assez, ce me semble, pour montrer que Rioja est un vrai poëte classique, dans la meilleure signification du mot, un de ces poëtes grands sans efforts, nourris comme les nôtres de la moelle des lions de la Grèce et de Rome, resté pourtant original, c'est-à-dire Espagnol et chrétien, comme les nôtres chrétiens et Français. C'est ce même art à s'assimiler la substance du génie antique, cette même simplicité dans l'expression des plus hautes pensées, cette même sobriété dans l'image, en un mot, tout ce qui constitue le goût dans le sublime.

VII. — DON PABLO DE CESPEDES.

Cette galerie serait incomplète, si je n'y ajoutais un peintre, un poëte, un savant dont je n'ai guère fait que prononcer le nom, mais qui, sans être né à Séville, est trop de la famille pour ne pas y revendiquer sa place ; c'est Pablo de Cespedes.

Né à Cordoue, et d'une famille noble, il y fut élevé par un oncle qui lui transmit plus tard le bénéfice qu'il possédait dans la cathédrale de cette ville. Ses dispositions pour la peinture furent très-précoces ; c'était en-

core un de ces enfants que l'on châtie parce qu'ils barbouillent les murailles, en attendant qu'un jour on s'en souvienne avec orgueil, pour faire dater leur gloire de ces premières espièglerie du talent.

Après quelques années passées auprès de son oncle, le jeune Cespedes fut envoyé à Alcala de Henares, qui possédait alors une célèbre université, chez un autre parent du même nom. Sous cette nouvelle direction, Cespedes fit des progrès rapides dans les lettres. Le célèbre écrivain Ambrosio de Morales, qu'il eut ensuite pour maître, avait de lui une si haute idée, que lorsqu'il lui arrivait d'être obligé de s'absenter, il le chargeait de tenir l'école.

Jusqu'à cette époque, on ne connaît à Cespedes aucun maître qui lui enseigne la peinture. Il alla bientôt lui-même en chercher des leçons à Rome. Là, retiré dans le palais de l'évêque de Zamora, son compatriote et l'ami de sa famille, il travailla avec une ardeur sans seconde. Passionné pour les œuvres de Michel-Ange et de Raphaël, il imitait cependant plus volontiers le Corrége. Chemin faisant, il apprenait aussi à tailler le marbre. Il y avait alors à Rome une statue de Sénèque qui n'avait plus de tête. Sénèque, on s'en souvient, était aussi de Cordoue. Cette circonstance et la beauté du corps firent naître à Cespedes la pensée de réparer l'outrage du temps ou celui des barbares. Il chercha donc les traits du philosophe dans ses livres, et, un beau matin, la tête de Sénèque reprit sa place sur ses épaules. Cette tête fut admirée des connaisseurs, et l'auteur, devenu tout à coup presque célèbre, fut désigné à

Philippe II pour travailler à l'Escurial. Il revint donc en Espagne, ramenant avec lui son ami César Arbasia. C'était l'année même où se perdit le roi don Sébastien. Cespedes ne tarda pas à retourner à Cordoue. Plusieurs de ses chefs-d'œuvre sont datés de cette époque et de cette ville ; de là il venait fréquemment à Séville, où il n'avait le plus souvent d'autre maison que celle de Pacheco. Pendant ses divers séjours à Séville, il y peignit plus d'une toile qu'on y admire encore. Mais ici c'est le poëte surtout qui nous attire et nous intéresse.

Pablo de Cespedes avait commencé un poëme sur la peinture ; il ne l'acheva pas, et les fragments mêmes auraient péri, si le bon Pacheco n'eût pris soin de les recueillir ; ce sont les débris d'un grand poëte. Cespedes fit un second voyage à Rome, et il paraît que cette fois il acheva d'y prendre les ordres, sans cependant avoir jamais dit la messe. Il mourut à Cordoue, le 26 juillet 1608, à l'âge de soixante ans, et fut enterré dans cette merveilleuse mosquée, où je ne sache pas un seul poëte qui ne voulût attendre le jour du jugement.

Pablo de Cespedes n'était pas seulement un poëte éminent, un peintre supérieur, un savant humaniste; c'était aussi un philosophe pratique. D'une rare pureté de mœurs, il était sobre dans ses habitudes, réservé dans son langage, ne se permettant à cet égard d'autre liberté que celle du paradoxe, où il se complaisait. Par ce côté aussi il était Andalous.

Veux-t-on avoir une idée du culte dont était entouré, de son vivant même, le nom de Cespedes, il faut lire une

épître que lui adressait Pacheco et qui commence ainsi :

« Pour aider mon inexpérience dans le chemin que je cherche à m'ouvrir, c'est vous que j'ai choisi, honneur de l'Espagne, divin Cespedes !

« Mieux qu'Apollon et Apelles, vous pouvez changer en un jour agréable et clair et ma nuit et mon ignorance.

« Vainement l'âge présent vous chercherait un égal dans la poésie et dans la peinture, cette muse éloquente et ornée, etc. »

Mais il s'agit ici des vers de Cespedes lui-même. Ce qui reste de son poëme excite encore une telle admiration, que des critiques judicieux, Quintana par exemple, n'ont pas craint de dire que, s'il se fût achevé, l'Espagne aurait eu quelque chose d'égal aux Géorgiques. Dans la pensée de son illustre auteur, ce devait être à la fois une composition didactique descendant jusqu'aux détails les plus techniques, un poëme descriptif ne se refusant à aucune des exigences du sujet, une ode enfin s'inspirant de toutes les magnificences de la création, et déchirant hardiment les voiles, pour trouver Dieu derrière son ouvrage. Nous sommes un peu loin, je crois, des froides tirades que notre dix-huitième siècle a vu naître sur le même sujet. Tantôt la pensée du poëte se serait jouée dans l'intimité familière de l'atelier, tantôt, d'un vol plus hardi, elle se serait élevée jusqu'à la majesté des Écritures, source à peu près unique où puisait l'école de Séville. Les vastes lignes de ce plan magnifique se reconnaissent encore parmi les ruines qui en restent. Essayons de les parcourir.

Je commence avec le poëte lui-même et par l'invocation qui ouvre le poëme : on y verra une fois de plus de quel sentiment religieux étaient soutenus les beaux génies de ce temps-là :

« Peintre du monde, qui, des confuses ténèbres du chaos, as, dans le premier et le second jour et jusqu'au septième, qui fut celui de ton repos, tiré à la clarté du soleil la face éclatante de l'abîme, et le trône céleste du lumineux firmament, dans toute la splendide beauté de la plus variée, de la plus parfaite peinture !

« Par toi, loin de la pensée humaine, le ciel revêt sa teinte de pourpre et le transparent émail de ses clartés suprêmes et diverses. Tu fais voir la puissance et l'habileté de ta main, lorsque, d'un éclat si merveilleux, tu peins, d'un pôle à l'autre, les grands signes du portique céleste.

« Le paon orgueilleux te doit l'or et les couleurs divines dont tu as brodé ses ailes et sa queue où éclate l'incarnat, où reluit l'émeraude, où étincelle le saphir brillant et fin. Tu as donné au féroce léopard son flanc tacheté, au tigre sa peau rayée d'une incomparable manière, à la terre aimable et gracieuse le lis et la rose qui l'émaillent avec l'amarante.

« Tout fier animal revêtu par toi marche dans la diversité de sa robe et de sa couleur. Ainsi va la race hardie qui fend l'air et la nue de son aile agile, celle qui coupe la mer, celle qui traîne pesamment son corps dans les entrailles du sol maternel ; mon génie inculte, faible et malade, attend de toi toutes ses forces, et c'est toi seul que j'invoque. »

Des détails techniques, je n'en donnerai que très-peu, et ce qu'il faut seulement pour faire voir dans quelle heureuse harmonie le peintre se fond avec le poëte :

« Ce qu'il te faut d'abord, c'est un pinceau qui, formé du poil d'un porc sauvage (le belge est le meilleur et le plus estimé), sera soigneusement disposé et attaché dans son roseau. Le fier sanglier te donnera assez de soie même pour le plus grand. Ce pinceau sera grand ou moindre, suivant l'usage auquel tu le destines.

« Un jonc que ta main gauche tiendra ferme et léger entre tes doigts, où ta droite, en peignant, se puisse assurer, et le pinceau chargé de couleurs tourner sans accident. Ces joncs, le fier navigateur les rapporte de la terre-ferme parmi l'or et les perles. Une tige d'ivoire ou d'ébène ira, dans le roseau, joindre les soies du sanglier.

« De plus une palette luisante formée du bois de l'arbre qui produit la tendre poire, ou de celui qui, dans sa couleur, reproduit le teint de l'amant désespéré. Il sera percé, dans sa partie antérieure, d'un trou par lequel sortira le pouce. Sur cette palette viendront se placer tes couleurs dans leur mélange et leur variété. »

Rien dans tout ceci ne rappelle trop, ce me semble, les trop ingénieuses périphrases de l'abbé Delille. C'est la simplicité même des choses, assaisonnée çà et là, mais toujours sobrement, de quelque trait qui la relève.

Je voudrais, s'il n'était si long, citer tout un éloge de l'encre et de la durée de ses œuvres, morceau vraiment lyrique où, aux ruines accumulées par le temps, le poëte

oppose l'éternelle vie de la poésie fixée par l'écriture; mais il faut se borner.

On a souvent cité la description du cheval dans Job et dans Virgile. Celle de Cespedes n'est pas indigne des deux autres :

« Que l'on voie dans son air et dans son allure la race généreuse d'où il est sorti; qu'il se présente avec orgueil, avec audace, le regard vif, la tête haute; que son jarret ait une assiette ferme et assurée, que son pied résonne hardiment; qu'il soit fougueux, libre, insolent et fier, inaccessible à la crainte d'un vain bruit.

« Que son col haut, brillant et souple, forme un arc avec la tête svelte et vive; que l'orbite de l'œil soit remplie, le front large et ouvert, plein d'un bel orgueil. Que le ventre soit court et arrondi, point lourd, ni retombant sur les côtés. Qu'il ait l'œil saillant et prompt à s'allumer, les oreilles hautes, droites et pareilles.

« Que sa poitrine ardente s'enfle et bouillonne sous ses muscles fermes et charnus. Une épine profonde séparera nettement ses beaux et riches quartiers; que la hanche soit pleine et forte, la queue et la crinière abondantes et longues, dédaigneuses; qu'il ait l'os du bras large et sans trop de chair, le sabot noir, luisant, de la forme d'une coupe.

« Qu'on le voie s'irriter d'arriver le dernier, si, cheminant d'aventure, il rencontre un pont inconnu, et le premier s'élancer en tête de l'escadron qui le suit. Sûr de lui-même, hardi, décidé et fier, il n'hésitera pas à se jeter dans le torrent qui de ses eaux violentées bat les berges retentissantes.

« Si, de loin, la rauque trompette de Mars a jeté le cri de guerre, on verra aussitôt ses membres s'agiter d'un mouvement convulsif et qui court par tout le corps. Son haleine se précipite, il aspire l'air par ses larges naseaux, et s'élance avec feu. Il redresse brusquement le col et rejette à droite, en arrière, sa crinière qui se hérisse.

« Tel, d'un brusque mouvement de tête, tu livrais aux vents les tresses de ta crinière, quand de tes hennissements tu enflammais l'air et les blanches neiges du haut Pélion, quand, égal au vent rapide, et dans tes bonds dispersant l'épaisse bruyère, tu volais au-devant de ta belle nymphe, impétueux Saturne.

« Tel allait encore le bouillant Glaucus ; tel le cheval indompté de Mars. Le feu jaillissait à travers la blanche écume de leur mors sanglant. Tels enfin, avec le frémissement de la plume de l'oiseau de Lybie, volaient, par les champs inégaux, d'un cœur et d'une poitrine héroïques, les coursiers qui emportaient le char du terrible Achille. »

De ses illustres amis, Rioja seul survécut à Pacheco de quelques années. C'est encore une circonstance qui peut expliquer la mélancolie de ce dernier survivant des muses.

Ainsi, on le voit, tous les tons de la lyre se sont rencontrés chez les poëtes de l'Andalousie, depuis les soupirs harmonieux de l'églogue et de l'élégie jusqu'aux mouvements les plus fougueux de l'ode. Ce qui me frappe aussi, c'est que, dans un pays où toute la poésie n'est pour ainsi dire qu'une brillante improvisation, ces poëtes

ont été des écrivains accomplis. A cette première et nécessaire spontanéité de l'inspiration ils ont uni tous les dons du style, les sévères habitudes de la pensée. C'est par là qu'ils ont mérité de vivre, et, profondément Espagnols, d'appartenir à l'Europe entière. Comme l'Espagne et avec elle, tous ceux qui aiment la poésie doivent dire : le *divin* Herrera et le *grand* Rioja.

XIII

CERVANTES A SÉVILLE

A quelle époque et à quelle occasion Cervantes vint à Séville. — Cervantes munitionnaire. — Cervantes avant Don Quichotte. — Cervantes dans l'atelier de Pacheco. — Son portrait à cette époque. — Ses poésies satiriques. — Ses Nouvelles. — Cervantes revendiqué par les médecins. — La folie de don Quichotte offre une peinture rigoureuse de cette maladie mentale; les remèdes employés par le barbier et le curé sont précisément ceux que l'art de guérir aurait conseillés.

Séville est une des huit villes qui se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Cervantes, et ce qui a pu faire croire qu'elle avait quelque droit à le prétendre, c'est que parmi ceux qui entrèrent dans Séville, à la suite de saint Ferdinand, se trouvait un Cervantes, qui paraît avoir été un des ancêtres du grand romancier. Lui-même, dans ses écrits, s'est beaucoup occupé de Séville; il la nomme souvent, il aime à mettre en scène ses joyeux enfants, il raille volontiers les airs fanfarons de ces Gascons de l'Espagne. Il est certain qu'il vécut à Séville plusieurs des laborieuses années de sa vie, et s'il n'y

composa qu'un petit nombre de ses ouvrages, un des meilleurs est de ce nombre, je veux parler des *Nouvelles*.

J'ai cherché à Séville les traces du séjour qu'y fit Cervantes, et, dans les livres de Cervantes, le souvenir de sa vie à Séville; mais il faut dire d'abord les circonstances qui l'y amenèrent.

Né, en 1547, à Alcala de Henares, on le sait aujourd'hui d'une manière certaine, Miguel de Cervantes n'avait guère encore publié que la *Galatée* et ses comédies, quand l'apparition et l'immense succès de Lope de Vega le contraignirent de chercher ailleurs qu'au théâtre de quoi faire vivre sa famille. C'était le moment (1588) où s'organisait, à Séville, l'invincible Armada. Don Antonio de Quevara, le munitionnaire de la flotte, ayant alors besoin de quatre commissaires pour l'aider dans son travail, offrit une de ces places à Cervantes. Celui-ci accepta, et prit aussitôt avec sa famille la route de Séville.

Séville était alors le grand chemin des Indes et de la fortune. Cervantes, en s'y rendant, obéissait à l'irrésistible mouvement qui entraînait sur la route du nouveau monde toutes les âmes ambitieuses de l'or ou du pouvoir. On verra plus tard qu'il regardait Séville comme le port d'où devait s'élancer de nouveau sa fortune si longtemps arrêtée; mais il obéissait plus encore à l'instinct secret de son génie impatient d'aventures, de merveilleuses rencontres, d'observations morales, en un mot, de tout ce dont composent leur miel ces abeilles de la poésie. Pendant que le père de famille cherchait dans ce bruyant chemin de la foule le pain de sa femme et de

sa sœur, le poëte, sans doute à l'insu de l'autre, trouvait dans un sentier plus mystérieux l'aliment quotidien de sa rêverie, et arrivait plus sûrement et plus vite à la gloire qui est le prix du génie. Croit-on, par exemple, que, tandis que l'un achetait l'huile, le blé, les fruits, qu'il devait faire charger sur l'Armada, l'autre ne suivait pas d'avance sur les mers cette flotte si lentement équipée, si promptement détruite?

Il y avait alors quinze ans que, dans les Indes, un autre grand poëte, Luis de Camoëns, qui, lui, avait perdu un œil au siége de Ceuta, comme Cervantes avait perdu une de ses mains à Lépante, avait dû, lui aussi, pour faire subsister sa muse, se laisser nommer commissaire des vivres à Macao. J'ai bonne envie de croire que, tandis que le vulgaire les croyait tous deux, Camoëns et Cervantes, fort occupés de leur besogne ordinaire, le premier repassait hardiment le cap des Tempêtes, malgré les imprécations du géant Adamastor, le second renouvelait en esprit sur l'Armada, et devant une autre Lépante, les prodiges de cette chevalerie dont il devait si fort se moquer un jour.

Ce fut donc en 1588 que Cervantes vint s'établir à Séville, et il y était encore en 1598 : ce serait donc au moins dix années de sa vie qu'il y aurait passé. Il quitta ensuite l'Andalousie pour se retirer dans l'une des bourgades de la Manche, où il conçut et écrivit la première partie de don Quichotte. Ainsi nous avons à retrouver l'histoire de son génie entre la naissance de *Galatée* et celle de l'*Ingénieux Hidalgo* : années de

prosaïque labeur et d'épreuves misérables, mais aussi d'aspirations sublimes et d'espérances immortelles. Suivons-le donc à la fois dans cette double et si diverse carrière.

Séville était assurément, à cette époque, la ville qui se prêtait le mieux à cette double existence. Ce n'était pas seulement la plus opulente et la plus peuplée de l'Espagne, l'entrepôt des trésors et du commerce du nouveau monde; c'était aussi la plus éclairée, la plus riche en institutions savantes, la plus féconde en personnages éminents dans les arts et dans les lettres. « C'était, comme l'a écrit Cervantes lui-même, le soutien des pauvres, le refuge des disgraciés, une cité dont la grandeur reçoit les petits et dissimule les grands. »

Cervantes donna caution le 12 juin 1588, et dès le 15 il entra en fonctions. Ces fonctions consistaient à aller de ville en ville, de village en village, recueillir des provisions pour la flotte. Le 2 avril de l'année suivante il est encore à Ecija, achetant de l'huile et des grains. Mais si chacune de ces excursions le ramenait à Séville avec une moisson nouvelle d'anecdotes, de remarques, d'idées et d'images, c'était aussi avec une nouvelle vivacité d'ambitions et de désirs qu'il y revenait. Aussi le voit-on, au mois de mai 1590, demander au roi, pour prix de son ancienne blessure et de vingt-deux ans de service encore sans récompense, un des offices qui vaquaient alors dans les Indes : celui de payeur de la Nouvelle-Grenade ou des galères de Carthagène, le gouvernement de la province de Soconusco, dans l'État de

Goetemala, ou la place de corrégidor de la Paz. Il avait recours, à son tour, à ce remède de tant de misérables, qui était de passer dans le nouveau monde, aux Indes, comme on disait alors, « la ressource et le refuge de tous les désespérés d'Espagne. »

J'ai tenu entre mes mains cette précieuse et touchante supplique, conservée, ainsi que je l'ai dit ailleurs, dans le palais des archives des Indes, à Séville; je l'ai lue de mes yeux, j'ai pour ainsi dire entendu de mes oreilles ce cri lamentable et désespéré du génie. La demande fut renvoyée au président du conseil des Indes. Le roi fermait à Cervantes le chemin du nouveau monde; mais on l'invitait à chercher dans celui-ci un emploi à sa convenance. Comment Cervantes ne sut-il pas profiter de ces bienveillantes dispositions? C'est ce que nous n'avons pu éclaircir.

Il continuait cependant à s'acquittér des humbles devoirs de sa commission. A Antonio de Quevara avait succédé, au bout de deux ans, don Pedro de Isunza, à qui Cervantes demeura attaché pendant deux autres années, 1591 et 1592. Les travaux auxquels il eut à se livrer, pendant ce laps de temps, lui firent parcourir et connaître les plus petits recoins de l'Andalousie, où il recueillait, on peut le croire, autant de souvenirs pour ses ouvrages que de munitions pour la flotte. On le voit apparaître tantôt dans une ville, tantôt dans une autre; un jour à Teba, un autre à Estepa, un autre encore à Linares, à Ronda enfin et à Grenade. Ce fut alors sans doute qu'il eut occasion d'observer, dans le détail de leurs mœurs singu-

lières, les bohémiens et les morisques, qu'il a si heureusement mis en scène. Cette sémillante gitana, à laquelle il s'intéresse si fort dans ses Nouvelles, ce vaillant captif dont les poétiques aventures reposent un moment des extravagantes fantaisies de don Quichotte, qui sait si Cervantes ne les avait pas l'un et l'autre rencontrés sur son chemin, soit dans les caves pittoresques du Monte Sacro, à Grenade, soit dans ces forêts de chênes qui mènent de Campillo à Ronda?

Une aventure singulière occupait alors vivement la curiosité publique. Elle servira à faire voir le parti que l'imagination de Cervantes savait tirer de la réalité. On me permettra de la raconter :

Vers la fin de 1591 mourut de fièvre maligne, dans un couvent d'Ubeda, un saint homme, un gracieux poëte mystique, pour tout dire, un des Pères qui aidèrent le mieux sainte Thérèse dans sa réforme, saint Jean de la Croix. Deux dévots personnages, doña Ana de Mercado et son frère don Luis, qui, de concert avec le défunt, avaient contribué à fonder un autre couvent à Ségovie, conçurent le dessein d'y faire transporter à tout prix les restes du bienheureux. Mais on devait s'attendre à une vive opposition de la part des moines, et même des habitants d'Ubeda. On envoya donc secrètement au prieur du couvent de cette ville un alguazil de cour, avec ordre de faire déterrer le corps et de l'amener à Ségovie avec toutes sortes de précautions et de mystère. L'alguazil entra de nuit dans la ville, et, prenant l'heure où le prélat était seul, il lui remit ses lettres de créance. Pendant

que les moines dormaient, on ouvrit le sépulcre où, après neuf mois de séjour, le corps fut trouvé frais et entier, et exhalant une odeur si suave, qu'on renonça pour le moment à l'enlever : le parfum eût décelé le larcin. On se contenta de le couvrir de chaux et de terre, en attendant qu'il pût être transporté sans inconvénient.

Huit ou neuf mois se passèrent, au bout desquels l'alguazil revint de Madrid avec les mêmes instructions, et, trouvant le cadavre plus sec, quoique toujours odoriférant, il l'arrangea dans une petite caisse pour le mieux cacher, et, mettant à profit les heures du silence et de l'obscurité, il se glissa hors du couvent et de la ville, avec une escorte de quelques hommes. Pour éviter d'être remarqué, il se jeta hors de la grande route de Madrid, prenant des sentiers de traverse autour de Jaën et de Martos, et cheminant de préférence par les lieux les plus déserts, et pendant les heures les plus tranquilles de la nuit. Mais, pendant que s'accomplissait ce pieux enlèvement, un des religieux du couvent fut éveillé en sursaut par une voix qui lui disait avec force : « Lève-toi, car on enlève le corps du bienheureux Jean de la Croix. » Le moine, aussitôt se levant, courut à l'église, où il trouva le prieur qui en gardait la porte, et qui lui ordonna de se taire sur tout ce qui se passait. L'alguazil partit donc sans empêchement; mais, comme il allait arriver à Martos, un homme se montra tout à coup sur la crête d'une éminence voisine du chemin, et s'écria à haute voix : « Où portez-vous le corps du bienheureux? Laissez-le où vous l'avez pris. » Cette rencontre causa une frayeur

si grande à l'alguazil et à ses compagnons, que les cheveux leur en dressèrent sur la tête. Une autre apparition de même nature les arrêta une seconde fois. Mais la caisse qui renfermait la précieuse relique continuant à être entourée de l'auréole lumineuse qui, dès l'origine, s'était manifestée à l'entour, ils reprirent courage, et ils arrivèrent enfin à Madrid, et ensuite à Ségovie, dernier terme de ce singulier pèlerinage.

Mais le bruit de l'enlèvement fut à peine connu à Ubeda, que l'ayuntamiento de cette ville s'en émut vivement, et demanda au pape qu'il leur fît rendre le corps de saint Jean. Ségovie s'y refusait obstinément. Clément VIII, qui régnait alors, se trouva fort embarrassé. Il se prononça enfin pour ceux d'Ubeda, et l'évêque de Jaën fut chargé d'exécuter la sentence. Mais Ségovie ne se montra pas plus disposée à obéir. Les deux couvents, les deux villes, eurent de chauds partisans, et on ne sait où se fût arrêtée la querelle, quand on s'avisa, sans figure, de partager le corps de Patrocle.

Qu'on veuille bien relire maintenant le chapitre XIX de la première partie de don Quichotte, et dans l'épisode de ce gentilhomme mort aussi de fièvre maligne, et dont le corps est porté, de nuit, de Baza à Ségovie, dans cet appareil lugubre qui environne le char funèbre, dans ces torches allumées, dans ces hommes masqués, dans cette apparition soudaine de don Quichotte qui somme le convoi de s'arrêter et lui demande d'où il vient, où il va, qu'on me dise s'il est possible de méconnaître les principales circonstances de l'anecdote que je viens de

rapporter? J'ajoute que, dans l'un ou dans l'autre de ces voyages, Cervantes dut être témoin de quelque épisode de l'aventure.

Vers cette même époque, il avait parcouru le royaume de Grenade. L'année suivante, en 1594, il va à Madrid, soit pour rendre compte de ses commissions, soit afin de donner caution nouvelle pour une affaire plus importante. D'où il faut conclure, en passant, que Cervantes continuait alors à faire directement, soit pour le compte de l'État, ou même pour de simples particuliers, ce qu'il avait fait jusque-là à titre de subordonné d'Antonio de Quevara et de Pedro de Isunza. Pour ne rien omettre de ce qui se rattache à ce côté positif de la vie de Cervantes, à Séville, je rappellerai que, dans le cours des années suivantes, il fut deux fois mis en cause, deux fois même, je crois, jeté en prison; mais, chaque fois, il en sortit pleinement justifié. Même chose était advenue aussi au pauvre Camoëns; mais, pour l'honneur de la poésie, l'innocence du poëte éclata à Macao, comme à Séville.

J'avais hâte de sortir de tous ces détails, puisés d'ailleurs à bonne source, c'est-à-dire dans l'excellent travail de Navarrete, pour retrouver l'immortel écrivain en pleine possession de lui-même. C'est à Séville, maintenant, qu'il faut le voir, entouré de ses amis, les peintres, les poëtes, les découvreurs de monde, autres poëtes dans leurs récits. Au milieu de ce tourbillon d'ambitieux de tout genre, qui, tous, les yeux tournés vers l'Amérique, attendaient que, de l'autre côté des mers, la fortune leur fît signe, il y avait cependant, on s'en souvient, une

espèce de sanctuaire où se réfugiaient, de temps à autre, quelques esprits choisis, qui savaient se dérober assez à ce grand mouvement extérieur pour n'en recevoir que l'impulsion nécessaire au renouvellement du talent. C'était la maison de Francisco Pacheco qui, selon le témoignage de Rodrigo Caro, était, à cette époque, « l'académie ordinaire des esprits les plus cultivés de Séville et du reste de l'Espagne. » Pacheco était encore tout jeune; mais déjà, artiste savant, il aimait à méditer et à raisonner sur son art, et déjà il préparait ce traité de la peinture dont les principes, rapprochés de ses leçons et de sa manière, montrent en lui un maître pénétré du sentiment plus délicat de l'école italienne. J'ai vu de lui, à Séville, des toiles remarquables; toutefois il n'est guère connu hors de l'Espagne que par son plus bel ouvrage, je veux parler de Vélazquez, dont il fut le maître et le beau-père.

Dans l'atelier de Pacheco venaient s'asseoir souvent, comme on l'a vu, deux amis de Cervantes, don Fernando de Herrera, le grand poëte lyrique, et ce don Juan de Jauregui, dont le talent ingénieux a trouvé le secret, en traduisant l'Aminte du Tasse, de faire d'un ouvrage classique en Italie un ouvrage classique en Espagne. Écoutons comment Cervantes lui-même parle de Herrera dans son Voyage au Parnasse :

« O toi, esprit divin, qui déjà atteins le prix que méritent tes désirs et tes espérances noblement placées ;

« Déjà, divin Herrera, ton génie cherche le nouvel et légitime emploi de ses trésors, et aspire aux trophées du ciel ;

« Déjà tu regardes, tranquille, l'éclatante splendeur

de ta belle et riche lumière, au sein de celle où se complaît ton âme;

« Et voyant ton livre attaché pour jamais à l'inébranlable rempart de l'immortalité, tu dédaignes tout ce qui reste plongé dans les ombres et dans les ténèbres de ce bas monde. »

Et il continue sur le même ton, rendant un égal hommage, mais en termes moins beaux, à don Juan de Jauregui.

Dans cette réunion d'esprits déjà mûrs, et que la mort ou la destinée devait, un jour, disperser après le départ de Cervantes, apparaissait sans doute, mais plus jeune, l'auteur de l'ode sublime aux ruines d'Italica, Francisco de Rioja.

« Le grand Francisco de Rioja, dit Cervantes dans ce même poëme que nous venons de citer, en sautant de la mer dans la grande barque, en remplit tout l'espace vide. »

C'est dans ce poétique milieu, duquel il aurait pu encore dire : « Je vis là les poëtes fameux de l'Andalousie et, parmi ceux de Castille, quelques hommes en qui la poésie semblait avoir établi sa demeure, » c'est dans ce lumineux pêle-mêle qu'il faut replacer Cervantes. Il avait alors entre quarante et cinquante ans, c'est-à-dire qu'il était dans toute la force de son génie, et Pacheco avait placé le portrait qu'il en fit alors entre ceux de ses illustres amis; mais ce portrait, où est-il? Jauregui en avait fait un autre que Cervantes paraît avoir préféré au premier; mais ce portrait, pas plus que l'autre, n'est venu jusqu'à nous, en original du moins. Seulement, au prologue de ses Nouvelles, Cervantes lui-même a pris soin de nous traduire, dans sa prose expressive et ani-

mée, tous les traits de ce portrait d'un poëte par un poëte. Après s'être plaint, sur un ton mélancolique et rêveur, qu'un ami officieux n'ait pas fait graver son portrait au devant de ses œuvres, il ajoute :

« Le fameux don Juan de Jauregui le lui aurait donné, et avec cela mon ambition eût été satisfaite, ainsi que le désir de plusieurs qui voudraient savoir quelle taille et quel air a l'homme qui, avec ce gros bagage d'imaginations, ose bien se montrer en plein soleil aux yeux des gens. Il aurait mis sous le portrait : Celui que tu vois ici représenté, avec un visage aquilin, des cheveux châtains, un front uni et découvert, des yeux vifs, le nez crochu, quoique bien proportionné, une barbe d'argent (elle était d'or il n'y a pas vingt ans), de longues moustaches, la bouche petite, les dents assez rares, car il n'en a plus que six, et encore mal conservées, et plus mal rangées, car elles ne se correspondent pas les unes aux utres ; le corps entre deux, ni grand, ni petit, un teint animé, blanc plutôt que brun, un peu chargé d'épaules, point trop léger des pieds ; ce que tu vois, dis-je, est le visage de l'auteur de la Galatée, de don Quichotte de la Manche, de celui qui fit le Voyage au Parnasse, à l'imitation de César Caporale de Pérouse, et bien d'autres ouvrages qui vont, égarés par le monde, peut-être sans le nom de leur maître. On l'appelle généralement Miguel Cervantes de Saavedra. Il fut soldat longues années, et, pendant cinq autres et demie captif, ce qui lui enseigna la patience dans l'adversité. A la bataille navale de Lépante, il eut la main emportée d'un coup d'arquebuse,

blessure qui peut sembler laide, mais qu'il tient pour belle, car il l'a gagnée dans la plus mémorable et plus glorieuse rencontre qu'aient encore vue les siècles passés et qu'espèrent voir les siècles futurs, en combattant sous la bannière victorieuse du fils de ce foudre de guerre, Charles-Quint, d'heureuse mémoire. »

Voilà donc quel était, au vif, Cervantes, à cette époque de sa vie où nous le prenons. Qu'on se le figure, maintenant, à ses heures de loisir, lorsque, libre du soin des affaires, il se réfugiait au milieu de ces peintres écrivant de beaux vers, de ces poëtes peignant de belles toiles, de ces aventuriers illustres, de ces érudits, de ces musiciens. Là chacun recevait de tous, et tous de chacun. Cervantes y donnait l'essor à cette connaissance du cœur humain, à ces piquantes observations, à ce sentiment des nuances délicates, à cet entrain de dialogue qui prêtent un air de vérité aux plus incroyables aventures; et qui sait si les sages discours de don Quichotte, en plus d'un endroit, ne sont pas une répétition de ces entretiens sur toutes choses?

J'ai cité ailleurs un délicieux passage où Cervantes personnifie la poésie. Il trouva, un jour, à Séville l'occasion d'invoquer pour lui-même l'inspiration de cette muse austère et charmante. Le pape Clément VIII ayant, à cette époque, canonisé saint Hyacinthe, les dominicains de Saragosse firent annoncer, pour le mois d'avril 1595, des joutes poétiques par tout le royaume d'Aragon, et le défi fut porté dans toutes les grandes villes d'Espagne. Il y eut trois concours différents; Cervantes ne prit part qu'au second, qui était une simple glose en l'honneur du saint.

Le premier prix consistait en trois cuillers d'argent; le second, en deux aunes de taffetas violet; pour le dernier, on offrait des Heures dorées. Cervantes eut les trois cuillers; mais, au dire des critiques, c'était plus encore que ne valaient ses vers. Toutefois, le juge du concours, proclamant en vers sa sentence, parlait en termes magnifiques « de ce fils de Latone qui, pour ravir la palme, était venu de cette grande et maternelle Délos, appelée Séville. »

Mais si le génie de Cervantes est à l'aise, c'est dans ces sujets où un fonds solide d'observation sérieuse se dissimule sous la forme piquante de la comédie racontée. Cervantes, j'aime à le redire, est un véritable poëte comique. Mais défiez-vous de ces grands amuseurs de gens. Ne savons-nous pas, par l'exemple de Molière, que ces éternels rieurs ont en eux un abîme d'inconsolable tristesse, et que ces lèvres, qui semblaient n'avoir appris que le sourire, s'ouvrent, au moment où on s'y attend le moins, pour laisser échapper, par torrents, des paroles d'une haute et amère éloquence? Qu'on se rappelle ces terribles tirades du Misanthrope et du Tartufe; qu'on relise surtout les prologues de Cervantes. Quant à ce dernier, nous allons citer de son génie caustique et de sa vie à Séville deux mémorables témoignages.

Le 1er juillet 1596 se présenta devant Cadix une escadre anglaise de cent cinquante voiles, avec une armée de vingt mille hommes, commandée par le célèbre comte d'Essex. C'était la revanche de cette invincible Armada, dispersée en 1588 par la tempête oubliée dans les cal-

culs de Philippe II. La rade fut mal défendue, les Anglais entrèrent dans la ville, la saccagèrent sans pitié, et au bout de vingt-quatre jours la brûlèrent, puis s'éloignèrent paisiblement sur leurs vaisseaux. Il paraît que, durant ce temps-là, de brillantes compagnies, recrutées à Séville pour courir au secours de Cadix, s'exerçaient, le dimanche, au maniement des armes dans la grande plaine de Tablada, sous le commandement d'un capitaine Becerra, dont le nom ressemble beaucoup au mot espagnol qui signifie *veau*. Quand on fut prêt, le duc de Medine-Celi mena vaillamment tout ce monde contre les Anglais. Mais on a vu que ceux-ci, après avoir pillé, brûlé Cadix tout à leur aise, n'avaient pu l'attendre plus longtemps. Voici un sonnet que Cervantes composa à cette occasion :

« Nous avons vu, en juillet, une autre semaine sainte ; témoin certaines confréries que les soldats appellent compagnies, et dont le vulgaire, mais non l'Anglais, s'épouvante.

« Il se vit une si énorme quantité de plumes, qu'en moins de quatorze ou quinze jours, Pygmées et Goliath, tout s'envola, et l'édifice périt par la base.

« Le veau beugla, et les rangea par files : la terre trembla, le ciel s'obscurcit, menaçant le monde d'une destruction universelle.

« Et à la fin, dans Cadix, d'un pas grave et mesuré (quand déjà le comte en était parti sans crainte aucune), triomphalement entra le grand duc de Médina. »

Cervantes, avant et après beaucoup d'autres, s'est

amusé souvent des grands airs que se donnent volontiers les Andalous; mais, s'il l'a fait quelque part avec plus de grâce que dans ce sonnet, c'est encore à Séville, et dans un autre sonnet qu'il appelle le principal honneur de ses écrits. Voici à quelle occasion il le composa.

Philippe II était mort le 13 septembre 1598, et Séville avait fait ériger en son honneur un cénotaphe d'une rare magnificence. Montanez y avait prodigué les saisissantes merveilles de son rude ciseau, Pacheco les riches couleurs de sa palette. Le 24 novembre, le service funèbre commença avec l'assistance des magistrats de la ville, de l'audience et du tribunal de l'inquisition. Mais le lendemain, qui était le jour choisi pour la messe et l'office, il s'éleva un débat d'étiquette entre l'audience et l'inquisition. Le régent de l'audience avait eu l'audace de couvrir son siége d'un drap noir. L'inquisition aussitôt fulmina un arrêt d'excommunication, nonobstant le lieu, la solennité et ce qui en faisait l'objet. Le prêtre se retira à la sacristie pour y achever la messe; le prédicateur, qui allait prendre la parole, descendit précipitamment de la chaire; les tribunaux seuls demeurèrent en place jusqu'à quatre heures de l'après-midi, en manière de protestation. Il fallut une décision royale qui se fit attendre jusqu'à la fin de décembre. Enfin, le 31, s'acheva paisiblement la cérémonie commencée un mois auparavant. Pendant tout ce mois que dura la querelle, le monument resta debout. De toutes parts on accourait pour le voir, et l'exagération andalouse, déjà manifeste dans les proportions du cénotaphe, se donna plus beau jeu encore

dans la façon dont on en parla. Mais Cervantes aussi était là, qui regardait les regardants et écoutait les beaux diseurs, et ses vers vifs et comiques sont aujourd'hui tout ce qui reste de cette grandiose construction.

« Vive Dieu! cette grandeur m'épouvante, et je donnerais bien un doublon pour la décrire. Car qui ne s'étonne et ne s'émerveille à voir cette machine auguste, cette pompe insigne?

« Par la vie de Jésus-Christ! chaque pièce vaut plus d'un million, et c'est vergogne que cela ne dure point un siècle, ô grande Séville! Rome triomphante en courage et en richesse!

« Je gagerais que l'âme du défunt, pour jouir de ce lieu, aujourd'hui a quitté le ciel dont elle jouit éternellement.

« Un bravache m'entendit et dit : — C'est sûr, ce que dit là votre grâce, seigneur soldat, et qui dira le contraire a menti.

« Et tout aussitôt il enfonça son chapeau, chercha la garde de son épée, regarda de travers, s'en fut, et il n'y eut rien. »

Mais il faut parler enfin de celui des ouvrages de Cervantes qui date plus particulièrement de son séjour à Séville, et qui semble avoir gardé plus qu'un autre l'empreinte de ses pensées d'alors; il est temps de parler des Nouvelles. Ce n'est pas que, dans les autres ouvrages de Cervantes, on ne puisse aussi retrouver la trace de ses impressions de cette époque. On a pu s'en convaincre par ce que j'ai cité du Voyage au Parnasse. A voir aussi

tout ce que don Quichotte rencontre, par les chemins, de gens qui vont à Séville ou qui en reviennent, il semble que Cervantes entende encore le bruissement lointain et confus de ces pèlerins de toute classe qui s'embarquent à Séville pour les Indes, ou qui y débarquent désabusés. Mais c'est dans les Nouvelles que Séville revit pleinement, et avec cette vivacité de couleurs qui témoigne d'un long commerce et d'un sympathique souvenir. Relever dans ce recueil la fécondité des inventions, la vigueur, la variété, l'originalité des caractères, l'intérêt des situations, l'agrément du récit, un sentiment vrai de la nature, une analyse délicate du cœur humain, ce n'est pas ce qui doit nous occuper. Que Cervantes ait été ou non le premier qui ait écrit d'original des nouvelles en espagnol, encore une question que j'écarte. Si toutes méritent bien ce titre d'*exemplaires* qu'il leur donne, c'est un débat qu'il faut laisser entre Cervantes et sa conscience, dont la tranquillité se révèle d'ailleurs en ces graves paroles : « Ce n'est plus à mon âge que l'on se joue avec l'autre vie. » Encore un coup, tous ces points de vue appartiennent à la critique générale, et c'est Cervantes lui-même, et à une certaine époque de sa vie, que je veux retrouver dans les Nouvelles. Je ne parlerai même que de celles dont la scène se passe à Séville, celles qu'il peut y avoir écrites, ou dans lesquelles j'ai pu vérifier et reconnaître la fidélité de ses souvenirs. Sous ce rapport comme sous d'autres, la première du recueil n'est pas la moins remarquable : *la Petite Gitana de Madrid*. Évidemment Cervantes a pu observer les mœurs de ces tribus errantes

de la vieille Bohême, aux environs de Madrid; mais je m'assure qu'il en a plus appris encore dans ses excursions journalières de Séville à Triana, où vivent encore un si grand nombre de ces familles. Où voudrait-on qu'il eût mieux pris que dans cette réalité toute prochaine la connaissance intime de ces mœurs bizarres, le sentiment si vif de cette vagabonde existence? Il peint avec tant de charme, et même d'éloquence, les plaisirs de cette vie libre, insouciante, primitive, peu scrupuleuse, pleine d'imprévu, qu'on se demande vraiment si ce n'est pas un de ses rêves secrets qu'il a voulu animer sous les traits de ce jeune cavalier qui se fait bohémien par amour. Je ne puis résister au plaisir de citer une page de cette charmante nouvelle dont l'héroïne est digne de servir de pendant à la Esméralda de Notre-Dame.

« Nous sommes seigneurs des campagnes, des champs cultivés, des forêts, des montagnes, des fontaines et des rivières. Les montagnes nous offrent du bois sans culture, les arbres des fruits, les vignes des raisins, les huertas des légumes, les fontaines de l'eau, les rivières du poisson, les réservoirs du gibier, les rochers de l'ombre, les ravins de l'air frais, et les caves des maisons. Pour nous les tempêtes du ciel sont des brises, les neiges un doux rafraîchissement, les pluies un bain salutaire, le tonnerre de la musique, et les éclairs des torches. Pour nous les durs sillons sont des lits de plume.... Il n'y a point d'aigle, point d'autre oiseau de rapine qui, plus rapide, s'élance sur sa proie, que nous ne nous élançons aux occasions qui nous offrent quelque profit. De jour

nous travaillons, et de nuit nous volons, ou, pour mieux dire, nous avertissons chacun de prendre garde où il met son bien. »

Cervantes se complaît dans la peinture de ces mœurs d'exception dont la singularité a toujours séduit les poëtes et les peintres. *Rinconete* et *Cortadillo* sont deux voleurs de Séville, autrefois célèbres, dont Cervantes nous raconte l'histoire, ou plutôt ce n'est ni une biographie, ni une histoire, c'est une simple scène, mais prise sur le fait; c'est une esquisse d'une vigueur et d'un relief extraordinaires, telle que Callot l'eût gravée, ou que Decamps la peindrait encore. Le peintre ou l'historien, comme on voudra, mène hardiment son lecteur dans un bouge de Séville, où se réunissent des malfaiteurs de toute nature, repaire infâme où, sous le commandement d'un certain Manupodio, grouillent, jurent, mangent, boivent et se querellent bandits, voleurs, mendiants, espions et filles de joie. Il ne faut à Cervantes qu'un mot, un regard, un geste de chacun, pour saisir et rendre chaque caractère, chaque figure; après quoi il tourne la page, et tout est dit. L'esprit va se reposer ensuite du dégoût d'un tel spectacle dans un romanesque et touchant épisode du sac de Cadix.

L'*Espagnole anglaise* est l'histoire d'une jeune fille enlevée par les Anglais en 1596, et ramenée plus tard à Séville, où sa vie agitée trouve sa consolation et son repos dans une humble maison située en face du couvent de Santa Paula. On se doute bien que je suis allé voir cette maison, ou du moins celle où Cervantes a placé le dé-

noûment de sa nouvelle. Ce sont là de ces doux pèlerinages qui me consolent souvent de la déception des monuments trop vantés. Le couvent de Santa Paula est comme caché dans un des paisibles quartiers de Séville. Pour y aller, on passe devant San Marcos, une petite église dont la jolie tour arabe fut, dit-on, un premier essai et comme l'esquisse de la Giralda ; on prend à gauche par une longue rue tortueuse ; on laisse à gauche encore un autre couvent, et on arrive sur la place où s'élève celui de Santa Paula. La tranquille solitude du couvent semble s'être communiquée aux pauvres maisons qui l'entourent. Étroites et basses, elles paraissent assez anciennes pour que Cervantes ait pu les voir à peu près telles que je les ai vues.

Je n'ai pas remarqué que la jalousie fût un trait bien distinctif du caractère andalous ; aussi ne citerai-je le *Jaloux d'Estremadure*, vrai conte de Boccace, que parce qu'il introduit le lecteur dans une de ces maisons de Séville dont la construction, toujours la même, garde encore témoignage des mœurs arabes. La guitare, d'ailleurs, y joue son rôle. Elle est le lien de l'action, et par ce côté encore c'est une histoire tout andalouse.

Sous ce titre : *les Deux jeunes Filles*, je trouve un roman assez peu vraisemblable. Mais il commence et se dénoue à quelques lieues de Séville.

La *Tante supposée* est une anecdote que devaient savoir par cœur tous les étudiants de Salamanque. Mais elle fut trouvée manuscrite dans le couvent de Saint-Herménégilde, à Séville, il y a peu d'années. On ne serait pas

allé chercher là cette nouvelle graveleuse, sœur aînée de la Macette de notre Régnier.

La dernière des nouvelles est tout simplement un dialogue entre deux chiens, à la porte de l'hôpital de la Résurrection. On va m'arrêter et me dire : Mais cet hôpital n'est pas à Séville, il est à Valladolid. Je le savais; mais celui des deux chiens qui raconte à l'autre son histoire, ou du moins celle des maîtres qu'il a servis, Berganza, est de Séville, et ses maîtres, pour la plupart, en sont aussi. On pense bien qu'un grand chien d'hôpital n'est pas pour entrer et nous introduire dans les plus élégants patios de la ville. Non, son récit forme un pendant et un complément de celui de Rinconète et Cortadillo. Avec lui on fait connaissance avec la gent grossière des abattoirs, avec les alguazils, avec les bohémiens maquignons, avec les filles perdues, avec les aubergistes complices, ou, suivant l'occasion, délateurs des uns et des autres. Il nous mènera, si nous osons le suivre, dans les plus obscurs recoins de Triana, où règne encore Manupodio; et tous ces personnages, les voir agir, les entendre parler, dans ces rues qui portent encore les mêmes noms, devant ces monuments encore revêtus des mêmes teintes, sur ces places où les mêmes habitudes parlent encore la même langue; cela les rapproche tellement de nous, que l'on se fait insensiblement le contemporain de Cervantes, si ce n'est lui plutôt qui se fait le nôtre.

J'ai dû naturellement me demander si on n'avait pas gardé à Séville le souvenir de quelque maison habitée par Cervantes. Mais il n'existe aucun indice à cet égard.

Il y a bien une rue de Cervantes, mais cette dénomination, arbitraire d'ailleurs, date à peine de quelques années. Seulement, quand on voit l'imagination de Cervantes se complaire en certains quartiers, ramener sans cesse certains noms de rues ou d'édifices, décrire avec une précision qui peut encore être vérifiée tel point ou tel autre de la ville, il est permis de conjecturer qu'il avait fixé sa demeure dans la tranquille solitude des environs de l'Alcazar, de la cathédrale et du collége de Maese Rodrigo.

Là devait s'arrêter ma tâche, et je m'étais bien promis de ne pas parler de don Quichotte; mais comment dédaigner la bonne fortune qui m'arrive? Je trouve dans un livre espagnol le don Quichotte considéré sous un jour si nouveau, sous un point de vue si piquant, que l'on voudra bien me pardonner de faire quelque peu violence à mon sujet, pour y rattacher l'œuvre du plus ingénieux des panégyristes de Cervantes, le docteur don Antonio Fernandez de Morejon. Cervantes était déjà, à nos yeux, un admirable romancier, un grand moraliste, un écrivain classique, un peintre éloquent du cœur humain. Il lui manquait encore d'être un profond médecin. C'est le titre que lui a donné très-sérieusement, et que lui assure devant la postérité, l'auteur d'un livre dont je vais parler.

Don Antonio de Morejon était médecin du roi Ferdinand VII, et il est mort, il y a quelques années, laissant une histoire fort estimée de la médecine en Espagne C'est dans cette histoire, populaire dans les écoles, que j'ai lu un chapitre tout entier consacré à Cervantes. « Une histoire

de la médecine espagnole, dit Morejon, ne saurait s'abstenir de faire mention de Cervantes, sans se priver de l'un de ses plus intéressants ornements. »

On s'étonne et on se demande où l'auteur veut en venir, et s'il ne ressemble pas un peu trop à ces moines du moyen âge qui enfermaient l'histoire du monde dans celle de leur couvent; mais Morejon est un homme grave, et c'est lui qui ajoute :

« Cette œuvre immortelle de don Quichotte n'aurait pas répandu le nom de son auteur dans le monde entier, qu'elle mériterait encore d'être célèbre dans la république des lettres médicales, pour la singulière précision avec laquelle Cervantes a décrit, dans son livre, cette espèce de folie qu'on appelle la monomanie. »

L'Académie espagnole, qui donna, en 1780, une admirable et jusqu'ici la plus belle édition qu'on ait publiée de don Quichotte, a placé en tête un long panégyrique de Cervantes. Mais, en comparant celui-ci à Homère, à Virgile, à Milton, elle a laissé une lacune dans son éloge, et cette lacune, il appartenait à un médecin de la combler. Et ne croyez pas que Morejon ait été simplement frappé d'une sorte de vérité générale dont, avec un peu d'étude et de dextérité, Cervantes aurait assaisonné sa description. Un homme de l'art et de la science, un médecin, ne se serait pas aisément payé d'indications vagues, de combinaisons ingénieuses, modelées sur la réalité courante : il lui eût semblé d'ailleurs tout naturel que Cervantes eût pris de la médecine une assez forte teinture pour donner ensuite à son héros cet autre trait de ressem-

blance avec les créatures de Dieu. Mais qu'il soit entré si profondément au cœur des choses, que la création de son génie se prête à ce point à une analyse serrée et toute scientifique, c'est là ce qui frappe Morejon d'une admiration sans bornes, et lui fait dire que telle est la fidélité du pinceau de Cervantes, qu'il a dépassé en cela Arétée lui-même, ce médecin grec, le Raphaël de la médecine. Il continue, et je traduis :

« Si Moïse, pour avoir soupçonné quelques-uns des principes de la chimie, a mérité les honneurs d'une dissertation savante ; si, pour ses connaissances, encore que très-imparfaites, en anatomie, Homère s'est vu l'objet d'une autre ; si Thucydide, Virgile et Lucrèce ont été offerts pour modèles dans les descriptions qu'ils ont faites de certaines pestes locales ; si Montesquieu occupe une place dans l'histoire de la médecine pour sa théorie de l'influence des climats sur la législation, n'y a-t-il pas lieu de présenter Cervantes à la jeunesse espagnole comme un peintre encore plus accompli des égarements de la raison ?

« Analysons la folie de don Quichotte sous tous ses aspects, à tous ses points de vue. Il faut, dit Hippocrate, examiner les maladies, par rapport à leurs qualités, à leurs causes, à leurs formes, au sujet qu'elles envahissent, à l'organe qu'elles affectent, à leur développement, à leur permanence, à leur cessation.

« Cervantes, ayant à décrire une espèce de folie particulière, envisage d'abord la condition et la vie du sujet qu'il doit rendre malade, la qualité, le caractère et la nature de la maladie qu'il va peindre, et il réunit toutes

les prédispositions et les causes existantes les plus propres à la provoquer et à la développer. Il fixe le siége de cette maladie, il passe en revue ses périodes, observe ses transformations et sa fin, discute les pronostics, adopte les moyens de traitement les mieux appropriés, le tout si conformément aux lois de la science, qu'il peut servir d'exemple aux plus savants et aux plus philosophes.

« Il y a une liaison si étroite, une proportion si exacte entre les parties et les conditions qui doivent concourir à former l'ensemble de cette étude médicale, un tel assemblage de qualités, que rien ne charme, n'étonne, ne ravit, comme l'harmonie qui en résulte. »

Suivons maintenant l'ingénieux docteur dans le détail de sa démonstration, tantôt traduisant, tantôt nous bornant à analyser, mais nous attachant surtout à mettre dans ses déductions plus de précision et de clarté : c'est avec don Quichotte ouvert devant moi que je continue l'exposition de ses idées.

Il commence par les dispositions et les causes.

Les circonstances qui, habituellement, accompagnent la folie et y prédisposent, sont :

1° Un tempérament bilieux et mélancolique. « Don Quichotte, dit Cervantes (part. I, ch. 1er), était grand, de complexion robuste, maigre, sec de visage, et avait le corps velu. »

2° L'âge mûr. « Don Quichotte, dit encore Cervantes (ibid.), frisait la cinquantaine. »

3° Une intelligence vive et cultivée. Don Quichotte était ingénieux, avait une heureuse mémoire, et une si

grande érudition, que, bien qu'il s'en défendît modestement, il possédait la plupart des connaissances que, dans sa pensée, devait réunir un véritable chevalier errant : théologie, droit, médecine, botanique, astronomie, mathématiques, histoire. Qu'on relise son éloquent discours dans le château du gentilhomme au gaban vert. (Part. II, chap. XVIII).

4° L'orgueil de race et l'infatuation de la noblesse. Don Quichotte était hidalgo et natif de la Manche, descendant en ligne directe masculine de la famille de Guttiere Quijada, vainqueur des fils du comte de San Polo. Don Quichotte se complaît à revenir sur ces circonstances.

5° Les exercices violents. — Don Quichotte était chasseur et chasseur de lièvres. (Ire part., ch. I.)

6° Le passage d'une vie active à une vie désœuvrée. — « Don Quichotte, dit Cervantes, s'adonna à lire avec tant de goût et de plaisir, qu'il en oublia presque entièrement l'exercice de la chasse et l'administration de son bien. (Ibid.)

7° Les aliments échauffants, visqueux et de mauvaise nutrition. — Voici quel était, selon Cervantes, l'ordinaire de don Quichotte : « Un puchero, plus souvent de mouton que de bœuf, une vinaigrette presque tous les soirs ; le samedi et le vendredi des lentilles, à quoi venait s'ajouter, le dimanche, quelque pigeonneau. » (Ibid.)

8° Les saisons d'été et d'automne. — Don Quichotte éprouva les plus fortes attaques de sa folie le 22 juillet, le 17 août et le 3 octobre.

9° Les passions amoureuses. — Don Quichotte était de complexion fort amoureuse.

10° L'excès de la lecture.— « Sa curiosité et son extravagance, dit Cervantes, en vinrent à ce point, qu'il vendit plusieurs arpents de bonne terre pour acheter des livres. (Ibid.)

11° Les veilles prolongées. — « Don Quichotte s'acharna tellement à sa lecture, que ses nuits se passaient à lire du soir au matin, et ses jours du matin aû soir ; si bien bien qu'à force de dormir peu et de lire beaucoup, il se dessécha le cerveau, de manière qu'il en arriva à perdre l'esprit. » (Ibid.)

Ces dernières paroles marquent l'organe ou le siége, l'agent prochain et le caractère moral de la maladie avec autant de précision et de clarté qu'auraient pu le faire, dit Antonio de Morejon, Hippocrate ou Boerhaave.

Le mot folie étant générique, et renfermant en soi plusieurs espèces et même plusieurs variétés de la même maladie, les symptômes eux-mêmes se modifient naturellement, suivant la diversité du mal et de ses causes. « Don Quichotte ayant achevé de perdre le sens, et prenant pour réel tout ce qu'il avait lu dans ses livres de chevalerie et d'amour, son imagination se remplit d'enchantements, de batailles, de défis, de blessures, de tempêtes, de mille extravagances impossibles, et il se logea si bien dans la tête que tout cet amas de rêveries était la réalité même, que pour lui bientôt il n'y eut plus dans le monde d'histoire plus certaine. » (Ibid.) Ce fut ainsi qu'il en vint à concevoir le projet de se faire chevalier

errant, et de courir le monde à la poursuite des aventures : tel est le caractère spécifique de cette étrange folie.

Ces symptômes et cette forme de la maladie se développent successivement, d'épisode en épisode, par des accès d'orgueil, de courage, d'audace, de fureur, que l'on voit se suivre les uns les autres, et signaler chaque période du mal. Les objets extérieurs présentés aux sens du malade, loin d'y produire des sensations ou des images régulières, jettent le trouble dans sa raison, et se reproduisent dans son imagination, selon la disposition intérieure du cerveau.

Comme il n'y a pas de maladie, courte ou longue, qui n'ait ses phases ascendantes ou décroissantes, celle de don Quichotte n'échappera pas à cette observation de Gallien. Le début, le progrès, l'apogée et la déclinaison de la folie sont marqués successivement et d'une façon magistrale, dans l'œuvre de Cervantes, par les différentes sorties ou évasions de son héros.

Sa folie commence dans le cours de l'été, époque à laquelle on le voit s'entretenir seul, dans sa chambre, de prouesses chevaleresques tout à fait analogues aux causes premières qui ont égaré son jugement. « Je me souviens maintenant, dit la gouvernante, lui avoir ouï dire bien des fois, se parlant à lui-même, qu'il se voulait faire chevalier errant, et aller chercher les aventures par le monde. » La nièce en disait tout autant et plus encore : « Sachez, maître Nicolas, qu'il est souvent arrivé à monseigneur oncle de passer, à lire dans ces maudits livres d'histoires, deux jours de suite avec leurs nuits, au bout

desquels il jetait le livre, empoignait son épée, dont il s'escrimait contre la muraille, et quand il était bien las, il disait qu'il avait tué quatre géants hauts comme quatre tours, » etc.

On le voit ensuite assembler ses armes, préparer son cheval, adopter un nom de guerre et une maîtresse, et quand il a tout terminé, sortir de sa maison, un matin, avant le jour, qui était un des plus chauds du mois de juillet.

La seconde sortie de l'ingénieux hidalgo, depuis son évasion avec Sancho jusqu'à son retour, met en lumière le progrès de la maladie; il se peut observer d'une aventure à l'autre. Qu'on se rappelle seulement, et dans leur ordre, les moulins à vent, l'hôtellerie prise pour un château, le corps mort, les moulins à foulon, la trouvaille de l'armet de Mambrin, la délivrance des galériens, et, pour couronner l'œuvre, la pénitence dans les rochers de la Sierra Morena.

Dans ce long développement, où la folie prend toutes les formes, Cervantes a peint au vif cette variété de la monomanie par laquelle Arétée termine le chapitre qu'il a écrit sur ce sujet. « Il y a encore, dit-il, une autre espèce de démence dans laquelle le malade se déchire les membres avec la pieuse conviction que les dieux l'exigent, et qu'il leur est agréable par cette conduite. » Le dieu ici, c'est Dulcinée du Toboso; mais l'effet est le même. Prenons le passage où don Quichotte imite la pénitence du Beau Ténébreux, et nous y verrons réunis tous les caractères de la maladie dans sa force, savoir :

patience incroyable à supporter les veilles prolongées, persévérance effrayante dans la diète, insensibilité à l'action du froid, profonds soupirs, pleurs et prières, penchant irrésistible à déchirer ses vêtements, à les jeter loin de soi, à rester en chemise, à faire des culbutes, enfin une extrême vigueur dans les nerfs et les muscles, le tout en vue de plaire à la sans pareille Dulcinée.

Dans ces mêmes chapitres de la sierra Morena, la rencontre de don Quichotte et de Cardenio mérite une attention particulière. Les fous, généralement aiment à vivre isolés, s'éloignent les uns des autres, se méprisent, se tournent volontiers en ridicule. Ils ne sympathisent que dans le cas où leurs folies sont analogues ; et bien que, alors, ils se querellent pour la plus légère bagatelle, ils se rapprochent aisément de nouveau, et c'est là précisément ce que Cervantes a décrit avec une grande supériorité, dans l'épisode de Cardenio devenu fou à cause de l'apparente infidélité de Lucinde. On y voit aussi un exemple des intervalles lucides qui se remarquent assez souvent chez les fous. La démonstration de cette vérité ressort à merveille du récit que fait Cardenio de son malheur, dans un de ces moments où la raison lui est revenue. C'est encore un fait incontestable que la tendance des fous à changer de noms. Aussi voyons-nous notre gentilhomme s'appeler d'abord don Quichotte de la Manche, puis successivement le chevalier de la Triste-Figure et le chevalier des Lions.

Un des signes manifestes du caractère moral de la monomanie, c'est la hauteur, c'est l'orgueilleux sentiment

du courage et de la confiance en soi. Que de passages on pourrait citer où don Quichotte vante la force de son infatigable bras, et répète sous toutes les formes, à son crédule écuyer, que le ciel n'a jamais rien créé, que l'enfer n'a jamais rien vu qui fût capable de le faire reculer!

Les aventures de don Quichotte, depuis sa dernière sortie jusqu'au jour où, vaincu à Barcelone, il est ramené chez lui pour la troisième fois, constituent l'apogée et le commencement de la décroissance dans la maladie. A ce période appartiennent la rencontre de la charrette des cortès de la mort, le combat contre le chevalier des Miroirs, le défi aux lions, la descente dans la caverne de Montesinos, l'épisode de la barque enchantée, celui de la duègne affligée, la tête qui parle, le chevalier de la Lune blanche, etc.

Ces divers épisodes nous amènent à l'un des points les plus délicats et les plus curieux de la médecine pratique, qui est la transformation de la folie. Les maladies parfois se propagent et s'étendent d'un organe à l'autre, sans atténuer en rien l'atteinte portée au premier, et sans abandonner celui-ci pour se jeter sur un autre. Survient souvent une maladie différente de la première, et qui modifie tous les caractères de celle-ci. C'est un côté de la médecine aussi remarquable que peu ou mal étudié. Don Quichotte nous offre un exemple de cette rapide transformation. Une fièvre aiguë change aussitôt chez lui tous les sympômes du mal primitif.

A la démence active succède tout à coup un amer découragement, une mélancolie profonde. L'invasion sou-

daine de la fièvre, cette subite métamorphose de l'humeur, suivies d'un retour instantané au bon sens, sont autant de pronostics qui doivent faire craindre pour la vie du malade, et nous voyons que ce furent justement les signes avant-coureurs de la fin de don Quichotte.

Après avoir fait voir avec quelle admirable sagacité Cervantes expose la maladie de son héros, suivons-le maintenant dans l'emploi du traitement dont il se sert pour essayer de le guérir.

Le plus beau titre de Pinel à la gloire, c'est d'avoir appliqué le traitement moral aux aberrations de l'esprit. Cette méthode, de l'aveu même du savant docteur, avait été pratiquée avant lui dans l'hospice des aliénés de Saragosse, où vraisemblablement on l'avait apportée de Valence. Mais ce qui doit étonner surtout, c'est de la retrouver mise en œuvre, deux siècles avant Pinel, dans le roman de Cervantes, et il faut voir comment : c'est avec un art, une dextérité, une suite, faits pour en remontrer aux plus habiles. Merveilleuse stratégie médico-morale à laquelle je ne trouve à comparer, dans ce genre, que le moyen non moins original dont s'avisa Cervantes pour guérir son siècle et l'Espagne du goût dépravé des romans de chevalerie.

Pour diriger un traitement de cette nature, il faut une connaissance approfondie du cœur et de l'esprit humain en général, et en particulier une étude attentive et délicate de l'esprit et du cœur du malade. Qui possédait cette connaissance à un plus haut degré que Cervantes, et qui mieux que lui devait connaître don

Quichotte? Il rassemble autour de son héros, disons mieux de son malade, six personnages dont chacun a son rôle à part : le curé, homme d'esprit, Maître Nicolas et Samson Carasco, gens d'exécution, chercheront à guérir le malade, en abondant dans ses rêveries, et le chanoine de Tolède, la gouvernante et la nièce, en les combattant en face et avec fermeté.

La première mesure adoptée fut d'écarter de don Quichotte les causes qui avaient amené en lui le dérangement du cerveau. Rappelons-nous seulement la revue et la destruction des poëmes de chevalerie, puis la suppression même de la porte qui menait à la bibliothèque, et enfin le soin que l'on prit de persuader à don Quichotte que l'enchanteur Muñaton avait emporté tous ses livres. Règle générale : point de guérison à espérer tant que le malade demeure sous l'influence des causes qui ont produit la maladie.

Toutefois l'effet qui devait résulter de cette mesure indispensable en elle-même ne fut pas tel qu'on l'attendait, et cela par deux raisons : la première, c'est que le roman en fût resté là, conclusion toute froide et dont ne voulait point Cervantes; la seconde, autrement importante à notre point de vue particulier, parce que la nièce eut la malheureuse inadvertance de confondre le nom de Fronton avec celui de Muñaton, ce qui détermina un nouvel accès, car il faut ici des précautions si délicates, une réserve si absolue, que la moindre inattention suffit pour tout compromettre.

Ce fut encore un moyen de même nature que le stra-

tagème employé par le curé et le barbier pour tirer don Quichotte de la sierra Morena, où sa folie avait atteint le plus haut degré de son accroissement. Ils s'affublent d'un premier déguisement, qu'ils changent ensuite en un autre qui leur paraît devoir être plus efficace. La belle Dorothée, transformée en princesse, se jette aux pieds du bon chevalier, lui surprend la promesse de se consacrer à sa défense, et, à l'aide de cette promesse, on parvient à le conduire dans une hôtellerie. Là un profond sommeil s'empare d'abord de tous ses membres, sommeil mêlé d'une sorte de somnambulisme conforme à l'état de son imagination, mais qui déjà annonce et prépare un état plus calme. Le malade étant plus tranquille, on parviendra à obtenir de lui qu'il se laisse placer sur une charrette (enchanté, il est vrai, mais qu'importe?) et reconduire dans sa maison.

Dès qu'il a commencé à donner quelques indices d'une sorte de retour à la raison, le curé et le barbier s'abstiennent, pendant un mois, de se laisser voir par lui, de peur de renouveler en lui la mémoire des choses passées. Rien de plus sage que cette précaution, et mieux encore eût valu ne montrer au malade ni sa maison, ni ses parents. Quoi de plus piquant que de voir l'ingénieux docteur oublier qu'il fait l'analyse d'un roman, et regretter naïvement que son confrère, Miguel de Cervantes, n'ait pas fait, pour guérir son malade, tout ce que la science lui commandait.

En revanche, il donne son entière approbation au régime alimentaire adopté pour don Quichotte, par le bar-

bier et le curé. Appelé par eux en consultation, il n'eut pas ordonné autre chose. « Ils recommandèrent à sa nièce et à sa gouvernante de le bien traiter et de lui donner à manger des choses confortantes et réjouissantes pour le cœur et pour le cerveau, d'où procédait, suivant l'apparence, toute sa fâcheuse aventure. »

Mais on a dit plus haut qu'il y a deux méthodes pour traiter la folie : l'une, énergique et rude, qui consiste à lui tenir tête et à lui dire en face la vérité des choses ; l'autre, indirecte et plus douce, qui s'empare des sympathies du malade, en se prêtant à ses fantaisies, et qui cherche, dans la folie même, le moyen de triompher d'elle. Cette dernière méthode, on l'a vu, est celle du curé et du barbier ; mais Cervantes n'a eu garde de négliger la première. « Ah ! mon bon seigneur, s'écrie la nièce une fois entre vingt autres, que Votre Grâce veuille bien remarquer que tout ce qu'elle dit de ses chevaliers errants n'est que folie et mensonge ; et leurs histoires mériteraient bien, si on ne veut pas les brûler, qu'on leur mît à chacune un san-benito ou tel autre signe, qui les fît reconnaître pour infâmes et corruptrices des bonnes mœurs. » Mais c'est la gouvernante qu'il faut entendre

Retournant à l'autre méthode, le curé et le barbier eurent encore recours à un nouveau stratagème, qui fut de déguiser en chevalier Sanson Carascio, et de l'envoyer combattre don Quichotte. Ce moyen ne réussit, comme on sait, qu'à la seconde fois. Le chevalier des Miroirs, battu la première, prit sa revanche à Barcelone, sous le nom de chevalier de la Lune blanche.

Les deux amis suivent jusqu'au bout le même plan, et quand le pauvre chevalier, vaincu et malade, veut se faire berger, le bachelier lui parle bergeries, et l'encourage à se lever pour commencer sans retard cette nouvelle vie. Il a déjà acheté de bons chiens et tient une églogue toute prête.

Dès ce moment, la folie déjà a sensiblement diminué; elle va toujours s'affaiblissant, et, dans la délicate analyse de la décroissance du mal, il semble que Cervantes, c'est toujours Morejon qui parle, ait encore perfectionné la peinture tracée par les plus fameux médecins.

Mais ce n'est pas seulement Pinel qu'il aurait devancé dans le traitement moral de la démence. On serait tenté de dire qu'il a deviné Broussais lui même dans l'invention de cette doctrine qui naguère mettait aux prises l'Europe savante. Comme Broussais, en effet, Cervantes regarde l'estomac comme le laboratoire où se forge la santé, et on voit clairement (part. II, chap. I) quelle influence lui paraît devoir être attribuée à ce viscère sur les altérations de l'esprit.

Morejon ne s'arrête plus en si beau chemin ; il ne suffit plus à Cervantes d'avoir tracé leur route glorieuse aux Pinel et aux Broussais, son livre, dans son but, est aussi une admirable leçon donnée, deux siècles d'avance, à l'école homœopathique. « Cervantes, dit-il, s'étant proposé de détruire le goût pernicieux de la lecture des romans de chevalerie, s'est souvenu probablement de cette remarque d'Hippocrate (Cervantes avait-il lu les Aphorismes?) que souvent les maladies se guérissent par

les mêmes causes qui les ont produites, et, trouvant l'Espagne infectée de livres de ce genre, il en a composé un destiné à tuer tous les autres, et à guérir d'une si ridicule crédulité l'esprit de ses contemporains. Ainsi est né Don Quichotte, pour l'instruction et l'enchantement des siècles ; livre sublime, dans lequel toutes les classes de la société, et principalement les médecins, peuvent découvrir encore plus de beautés que je n'en ai signalé. » et le savant docteur est entré de si bonne foi dans la voie ingénieuse de ses recherches, qu'il ajoute sérieusement : « Une chose manque pourtant, à mon avis, dans l'œuvre de Cervantes, pour le complément de cette vaste étude, c'est l'ouverture et l'autopsie du corps de don Quichotte. » C'est pousser un peu loin, on en conviendra, l'illusion de la science. Le peuple des lecteurs de Don Quichotte est moins exigeant que les médecins.

On ne s'étonnera pas si, après avoir achevé une analyse si précise et si convaincue, don Antonio de Morejon invite ses jeunes confrères à étudier à fond le livre de Cervantes, et ne trouve pas un plus bel hommage à rendre à l'ombre immortelle du grand homme, que d'affirmer qu'il était né pour la médecine, et qu'il a sa place marquée dans toute histoire un peu complète de cette science.

On a souvent comparé, et avec raison, Molière à Cervantes ; ce sont, en effet, deux génies de même famille. Mais que Cervantes fût né ou non pour la médecine, voilà certainement ce que les médecins, en France, ne diront jamais de notre grand comique.

On me croira peut-être bien loin de mon sujet, et, si non de Cervantes, au moins de Séville; mais on aurait tort de le croire. N'est-ce pas dans l'hospice des fous, à Séville, que Cervantes a trouvé ou qu'il place la piquante anecdote de ce licencié d'Osuna qui se croyait le dieu Neptune?

XIV

SAINTE-THÉRÈSE — UN COUVENT DE CARMÉLITES

Visite au couvent de Sainte-Thérèse, à Séville. — Intérieur de ce couvent. — Souvenirs de la sainte. — Son manteau. — Ses manuscrits. — Son portrait authentique. — La cellule de la prieure. — Biographie de la sainte. — Sa vocation précoce. — Sa première vision. — Elle lutte pendant vingt ans. — Sonnet à Jésus crucifié. — Caractère des visions de sainte Thérèse. — Variété de ses visions. — Mariage mystique. — Mission de sainte Thérèse. — Ses contemporains et ses conseillers. — Les difficultés qu'elle rencontre. — Ses premières fondations. — Comment elle s'y prenait pour fonder un couvent. — Son admirable confiance. — Fondation du couvent de Séville. — Arrivée de la sainte. — Obstacles qu'elle surmonte. — — Persécutions qui suivirent cette fondation. — Exil de la sainte. — Elle quitte Séville. — Sa mort admirable.

Il existe encore à Séville un couvent de carmélites, fondé par sainte Thérèse. Il me fut un jour permis d'y pénétrer, et ce ne fut pas sans une grande émotion que j'y entrai. Cette foi ardente qui s'exalte jusqu'à la vision et ne se repose que dans l'extase, la rencontrer sous les traits d'une sainte qui est tout à la fois un grand caractère et un écrivain de premier ordre, voilà de ces bonnes fortunes qui consolent de bien des mécomptes. On a suivi

Cervantes dans sa vie obscure de Séville. Sainte Thérèse visita la capitale de l'Andalousie, et il s'en fallut de peu qu'elle n'y rencontrât Cervantes. Elle y vécut deux ans, deux années d'agitation et de combats. Ces deux figures si peu semblables entre elles nous montrent cependant presque au même moment, sous des expressions diverses, la transformation qui s'opérait alors dans la pensée espagnole. D'une part, c'est l'héroïsme vrai qui tue à jamais, par la raillerie, la chevalerie romanesque ; de l'autre, le mysticisme parvenu au plus haut degré de l'impersonnalité contemplative commence, sans bien s'en rendre compte, à se défier un peu de lui-même. Presque toute sa vie sainte Thérèse a craint que cette apparition du Christ dont elle voyait, dont elle baisait les plaies saignantes, ne fût un artifice du démon. Des deux côtés, on sent qu'une espèce de doute, moins encore que cela, d'hésitation, s'insinue dans le domaine de l'âme, et que l'Espagne, elle aussi, aura son seizième siècle [1].

Le couvent des dames de Sainte-Thérèse est situé presque en face de la maison où mourut, dit-on, Murillo, et au coin de la petite place où certainement il fut enterré, sous les dalles de la dernière mosquée que les Maures possédèrent à Séville. Tout ce quartier même, dont l'aspect est resté plus oriental, a été le dernier gîte des Arabes d'abord et des juifs ensuite. Ce sont de petites rues étroites et tor-

[1] Il va sans dire que ce doute, cette hésitation, ne touchent en rien, dans la pensée de l'auteur, aux vérités du catholicisme ; tout ce qui sort ici du domaine de l'histoire pour entrer dans celui de la foi, l'auteur le soumet d'avance et sans réserve à l'autorité compétente.

tueuses, dont l'entre-croisement capricieux forme un dédale plein de mystère et de silence. L'une de ces rues a reçu le nom de la Sainte, sans doute à cause du couvent qui en occupe tout un côté. C'est un édifice de médiocre apparence qui fut anciennement le palais d'une famille patricienne.

Un premier patio, petit et étroit, au fond duquel on aperçoit, de la rue même, deux ou trois vieux orangers qui s'étiolent le long de la muraille, conduit à un autre plus grand, entouré de colonnes de marbre qui portent une seconde galerie. Ce double rang de colonnes forme, avec quelques plafonds en bois sculpté, tout ce qui reste de l'antique demeure seigneuriale. Le reste n'a rien de remarquable. Une foule de petits tableaux et de reliques suspendus aux parois, une statue peinte de sainte Thérèse, devant laquelle les religieuses s'inclinent encore avant chaque exercice, tout cela attirait peu mon attention. Mais comment ne se serait-elle pas éveillée, à la vue d'un portrait authentique de la sainte et de plusieurs lettres écrites de sa main, conservées, sous verre, dans des cadres? Sainte Thérèse avait soixante et un ans, à l'époque où l'un des pères de l'Ordre exécuta ce portrait d'après nature, œuvre naïve, accomplie comme un acte de foi. Toute l'ardeur d'une vie héroïque a passé et brûle encore dans ces yeux. Mais à la sérénité de ce visage, à ces traits calmes et reposés, on sent que tous les doutes, toutes les alarmes ont cessé et que la pleine possession de Dieu est devenue la récompense imperdable de tant de larmes et de prières. Ce portrait, il en faut convenir, me

rejetait un peu loin des types convenus ou rêvés. Ce n'est pas sous ces formes un peu amples et qui sentent leur mère supérieure, que Gérard est venu chercher l'idéale figure qu'il a peinte pour M. de Chateaubriand. Dans ce portrait que j'ai sous les yeux, portrait empreint d'une majesté douce, d'une gravité auguste, c'est surtout la fondatrice, la réformatrice que je retrouve, et l'une et l'autre se délassant de l'œuvre achevée dans la confiante méditation d'une entreprise nouvelle. Vingt ans plus tôt le bon religieux n'aurait pas eu la main aussi heureuse; je crois même qu'il eût reculé avec effroi devant la difficulté de peindre cette grande âme aux prises avec elle-même, et jouissant avec une sorte de remords de la présence de Dieu même. Mais si, à une autre époque, il eût été impuissant à saisir les agitations de la lutte, il a rendu avec un certain charme la joie tranquille de la victoire. A quoi pensait Thérèse pendant qu'elle posait? Sans doute à ses chères filles de Tolède, de Séville, d'Avila, à tant de travaux menés à bonne fin, à tant de persécutions surmontées, à tout ce monde enfin éclos de sa pensée, et partout déjà florissant sous ses lois. Mais à coup sûr elle n'avait pas Dieu à sa droite; elle ne voyait pas le Christ attaché à la colonne et battu de verges. Parlerai-je en toute sincérité? Au premier regard, on éprouve quelque humeur contre le peintre. On lui reproche de n'avoir pas su comprendre, et d'avoir, en reproduisant la froide réalité, ôté quelque chose de sa poésie au souvenir de sainte Thérèse. On se demande s'il est bon que l'œil voie de si près le côté périssable des choses immortelles. On

raconte que lorsque le peintre eut terminé son ouvrage, Thérèse y jeta les yeux et dit : « C'était bien la peine de perdre un temps si précieux pour reproduire un si laid visage! » On reconnaît à ces paroles l'humilité chrétienne; mais on ne peut s'empêcher d'être un peu de l'avis de Thérèse, et de trouver comme elle que le peintre n'a pas assez regardé au dedans du modèle. Toutefois, dès le second coup d'œil jeté sur l'humble toile, pour peu que l'on suive la direction de ce regard pénétrant, il vous mène si loin et si haut, que tout le visage en prend aussitôt une expression nouvelle. Au lieu d'une ressemblance matérielle des traits, c'est bien l'âme que nous avons. Ses livres eux-mêmes ne l'ont pas gardée plus vivante. Mais nous reviendrons à ses livres; parlons encore du couvent.

Les lettres de la Sainte ont conservé, plus que le portrait, la trace de sa vie agitée. Les caractères en sont rapides et brusques; toutes les abréviations que souffrait alors l'écriture espagnole, Thérèse s'en servait. On sent à chaque mot que la main se hâte d'arriver au but, et que la passion emporte l'obstacle.

Du parloir et de la chapelle je montai dans une salle haute où je vis la statue de la sainte, vêtue encore d'un manteau de laine blanche qu'elle avait porté, et que, par une faveur spéciale, il me fut accordé de toucher. On y conserve, avec la même vénération, tout un manuscrit d'un des ouvrages de sainte Thérèse (*las Moradas*), et une petite fiole dans laquelle lui fut présentée la dernière goutte d'eau qu'elle but à son lit de mort. J'entrai ensuite au réfectoire, par où je terminai ma visite. Là aussi,

pour ses saintes filles, Thérèse vit toujours : sa place, à table, reste vide au milieu d'elles. Il semble que, absente pour une heure, elle va rentrer et s'asseoir. Cette muette protestation contre le temps et la mort me toucha profondément. Une des religieuses monta en chaire, et lut quelques versets avec l'accent un peu nasillard particulier à l'Ordre. Mais je n'eus pas le temps d'y trouver à rire : debout contre une table, en face de moi, j'avais remarqué une grande jeune fille, une novice d'une beauté expressive, qui, les mains jointes et les yeux fermés, répétait, l'une après l'autre, chaque parole du saint livre. Je vois encore ses sourcils noirs et rapprochés, son front pur, ses joues fraîches et pleines. Dans quelques années, quand les austérités du cloître et les ardeurs de la pénitence auront pâli cette fleur de la jeunesse, on croira voir Thérese elle-même, lorsque, dans son couvent de l'Incarnation d'Avila, âgée à peine de vingt ans, et déjà ravie à elle-même, elle cherchait la solitude au milieu de ses compagnes, pour s'y retrouver avec Dieu.

Je m'étais fait montrer une cellule : un pauvre grabat sur deux étais, un crucifix de bois, une cruche d'eau et un lambeau de natte en jonc, c'était tout l'ameublement ordinaire. Mais la cellule où j'entrai étant celle de la prieure, il y avait, en plus, un petit banc, d'un pied de long sur huit pouces de hauteur, et un coffre grossier chargé de recevoir, jour par jour, les modestes archives de la communauté.

J'avais ouï dire qu'on voyait encore à Séville une cellule autrefois habitée par sainte Thérèse, mais ce n'était

point celle-ci. C'était dans une autre maison qu'elle avait passé les deux années de son séjour en Andalousie, ailleurs encore qu'elle avait fondé son couvent : je n'étais donc pas au bout de mes recherches. Je pris enfin congé des bonnes religieuses, pour aller demander à Thérèse elle-même et à ses ouvrages ce qui manquait à mes informations.

Thérése de Jésus naquit le 28 mars 1515, à Avila, dans la vieille Castille, d'une famille noble et de parents pieux. Son père était un Cepeda, sa mère une Ahumada. Dès l'enfance, elle aimait à raconter la vie des saints, à s'entretenir de leurs vertus, et elle n'avait pas encore sept ans qu'elle s'échappa de la maison paternelle pour aller, de compagnie avec l'un de ses frères, chercher le martyre chez les Maures. On eut de la peine à la ramener dans sa famille. Dès lors, on le voit, celle qui, un jour, sera appelée à fixer dans l'Église la doctrine de l'amour pur et de la prière, éprouvait, pour l'action et le sacrifice, une irrésistible vocation. Une autre circonstance de la même époque témoigne encore de cette précoce effusion de l'amour. Elle aimait à attacher ses regards sur une gravure où la Samaritaine disait à Jésus ces paroles : « Seigneur, donnez-moi de cette eau. » Tout le jour, elle allait se les répétant : cette soif ardente ne la quittera plus.

La mort de sa mère ne permit pas que ces heureux commencements fussent assez soigneusement cultivés. Le goût des conversations mondaines et des lectures frivoles s'empara de ces dispositions aisément tournées au romanesque. Elle n'avait pas encore quatorze ans. Mais

tout d'abord, il faut s'entendre sur ce qu'elle seule pouvait appeler ses chutes. Notre lâcheté, à vrai dire, n'y verrait aujourd'hui que des haltes dans le droit chemin, des hésitations dans le bien. Ne craignez pas que la pureté de la vierge en ait été même effleurée; elle ne le sera jamais. Elle était déjà gardée par je ne sais quelle dédaigneuse répugnance, et par ce vif instinct de l'orgueil castillan tant de fois mis en relief dans le drame espagnol. « La crainte de perdre l'honneur, écrivait-elle, me donnait la force de le préserver.... Il n'y avait chose au monde qui pût me faire changer en ceci, ni homme sur la terre en faveur de qui j'eusse pu faire violence à ma nature. » Puis elle ajoute : « Je ne me sentais aucune inclination pour le dernier degré du mal, ayant naturellement le dégoût des choses déshonnêtes, mais seulement pour le passe-temps des conversations agréables. » Mais son père connaissait, comme Fénelon plus tard, le danger attrayant des doux entretiens. Il eut peur, il mit la jeune fille au couvent. Elle y resta un an et demi, le cœur partagé entre le monde qui la rappelait par ses plus décevantes promesses, et Dieu qui voulait tout entier pour lui seul ce grand cœur et ce grand esprit. Le combat fut violent, à ce point même qu'elle en tomba malade. Il fallut l'emmener à la compagne. Si dans le cloître, le monde avait eu parfois l'avantage, dans la tranquille liberté des champs, c'était Dieu qui l'emportait. A peine libre, Thérèse éprouva un invincible désir de retourner à son couvent. Son père n'y consentit pas : cette frêle santé était encore trop chancelante. Mais ce

n'était pas de quoi arrêter une aussi impétueuse vocation. Thérèse persuade un de ses frères, et, accompagnée par lui, s'enfuit à l'Incarnation d'Avila. Elle y prit l'habit des Carmélites en 1533. Elle n'avait pas encore vingt ans. Ce qui sans doute détermina son choix et hâta sa résolution, c'est qu'il y avait là une religieuse qu'elle aimait beaucoup, la mère Juana Suarez. Dans toutes les actions de sainte Thérèse, les affections du cœur, on le voit, entrent toujours pour quelque chose.

Pendant l'année de son noviciat, elle se fit aimer de tous pour sa charité et son humilité. Mais elle était loin d'en avoir fini avec les luttes intérieures. Dieu dès lors lui avait donné ce don des larmes abondantes qu'elle conserva toute sa vie. Pour pleurer avec plus de liberté, elle rechercha la solitude, et ce besoin d'isolement commença à lui aliéner ses compagnes. Le jour de la profession arrivait; mais, sa santé s'étant de nouveau altérée, son père dut la ramener dans le monde où cette fois son amie la suivit. Toute une année, elle fut en proie à de cruelles souffrances qui se terminèrent par une crise de catalepsie qui dura quatre jours entiers. Elle en sortit, en racontant des visions merveilleuses que plus tard elle traitait de folies.

Peu à peu cependant le calme rentrait dans cette âme, et elle put reprendre le chemin du couvent, mais pour y souffrir encore trois ans, au bout desquels elle fut guérie par l'intercession de saint Joseph. On verra plus tard qu'entre tous les saints elle ne cessa de distinguer ce doux patriarche. Mais, au couvent même, elle oublie en-

core une fois ses pieuses résolutions, et retourne aux conversations mondaines, aux dangereux attachements. Ce fut Dieu lui-même qui l'en retira, et ici écoutons ses propres paroles :

« Dieu voulant me faire comprendre que ces amitiés ne me convenaient pas, m'avertit, et m'ouvrit les yeux en un si grand aveuglement. Le Christ se découvrit à moi fort irrité, et me donna à entendre que telle chose ne lui plaisait pas. Je le vis avec les yeux de l'âme plus clairement que je n'aurais pu le voir avec ceux du corps, et il demeura si profondément gravé dans mon âme, qu'il y a de cela vingt-six ans, et qu'il me semble que je le vois encore. J'en restai tout épouvantée et troublée, et je n'aurais pas voulu voir plus distinctement avec qui j'étais. Ce fut mon malheur de ne pas savoir qu'on pouvait voir autrement que par les yeux du corps. Le démon m'aida à le penser ainsi, et à me faire entendre que c'était impossible, que je m'étais abusée, que ce pouvait être l'œuvre du diable, et autres choses pareilles. Dans le fond, je gardais toujours une certaine idée que c'était bien Dieu, et non une illusion. Mais, comme la chose n'était pas de mon goût, je me plaisais à me démentir moi-même, et comme je n'osais en parler avec personne, pressée d'ailleurs et importunée, je retournais à ces mêmes conversations. » (Vid. cap. VII.)

J'ai cité tout le passage pour plus d'une raison ; d'abord, c'est là première fois que, dans la vie de sainte Thérèse, je rencontre ces visions surnaturelles, ou, pour mieux dire, ce commerce intime avec Dieu qui ne sera

plus interrompu. En second lieu, il s'y caractérise dès le début, comme Thérèse l'a toujours décrit et analysé. Et enfin, je vois ici nettement exprimée, dès le premier récit, l'appréhension qui troubla la sainte presque toute sa vie, que ces visions ne fussent un piége du démon.

Ici Thérèse combat encore; à l'instar de Jacob, elle lutte contre l'ange dans les ténèbres ; elle voudrait se dérober à l'obsession céleste. Nous attendrons, pour nous bien rendre compte de ces visions, que l'ange ait vaincu, et que ces visions elles-mêmes, en devenant plus fréquentes, et, à certaines époques, continuelles, aient fait, pour ainsi dire, de cette vie intérieure de la sainte sa véritable vie.

Lorsque sainte Thérèse eut sa première vision, elle se trouvait précisément avec la personne que Jésus-Christ venait lui ordonner d'éloigner d'elle. Ils se tenaient l'un et l'autre dans le vestibule du couvent, et ce fut là que Jésus-Christ lui apparut, attaché à une colonne, couvert de plaies, avec un lambeau de chair arraché à l'un de ses bras et pendant au coude. Cette colonne est devenue inséparable de tous les portraits de sainte Thérèse. Mais, répétons-le une fois de plus, ces relations mondaines dont elle s'accuse ne paraissent pas avoir jamais mis en péril la pureté de notre sainte : c'était simplement le scrupule d'une conscience délicate. Plus tard, quand l'une de ses religieuses éprouvait des tentations plus vives, elle avait coutume de répondre qu'elle n'y entendait rien, et à la mère prieure de l'un de ses couvents, qui vint un jour la consulter : « Je n'entends rien à cela,

répondit-elle, le Seigneur m'ayant fait la grâce que, dans tout le cours de ma vie, je n'aie jamais rien eu à confesser de ce genre. »

La mort de son père, arrivée vers le même temps, contribua aussi à l'arracher à ces frivoles distractions de l'esprit, et à fortifier en elle ces pieuses habitudes de l'oraison, auxquelles elle n'avait jamais renoncé entièrement; elle avait alors environ vingt-cinq ans, et jamais depuis elle ne s'en écarta. Toutefois elle ne porta pas toujours la même ardeur dans la prière. Souvent, au contraire, elle avait à se défendre d'une grande sécheresse, dont triomphait difficilement toute l'énergie de sa volonté. — « Je désirais vivre, dit-elle, et je comprenais bien que je ne vivais pas, mais que je combattais contre une ombre de mort. Nul ne pouvait me donner la vie, et moi je ne savais où la prendre, et celui qui me la pouvait donner avait bien raison de ne pas me secourir, puisque tant de fois il m'avait ramenée à lui, et que tant de fois aussi je l'avais quitté. » (Vid. c. VIII.)

Ce grand combat dura vingt ans; voici comment il cessa : — « Il m'arriva qu'entrant un jour dans l'oratoire, j'y aperçus une image qu'on y avait apportée pour la garder, et qu'on était allé chercher pour une fête qui se devait célébrer dans la maison. C'était une figure du Christ couvert de plaies, et si expressive, qu'en le regardant je fus toute troublée de le voir ainsi. Je me sentis si émue du peu de reconnaissance que j'avais montrée pour ces plaies, que ce fut comme si mon cœur se brisait, et je me précipitai contre cette image avec un grand

débordement de larmes, suppliant Dieu de me donner en une fois assez de force pour ne plus l'offenser. »

Une lecture attendrie des Confessions de saint Augustin suivit cette crise de larmes. Cette prière intérieure, tour à tour épanchée en paroles ardentes, ou silencieuse et recueillie, devait, à la longue, s'emparer de l'âme entière, et la faire passer par tous les états, depuis la familiarité la plus enfantine jusqu'à l'extase la plus sublime. Qu'était-ce, après tout, que toutes ces luttes, toutes ces sécheresses, toutes ces défaillances, sinon les formes diverses que prenait l'amour même dans le cœur de sainte Thérèse; un amour qui, mesurant sans cesse l'impuissance de ses élans à la hauteur de ce qui en était le but et l'objet, s'en prenait humblement à lui-même de ce qui n'était que l'insuffisance de la nature humaine? Cet amour sans bornes était né de sa pitié. Depuis son entrée au couvent, Thérèse n'avait pas cessé un jour d'avoir devant les yeux la passion de Notre-Seigneur. « La pensée de ses souffrances, disait-elle, me donnait une plus grande envie de le servir que la peur ne l'a jamais fait. » La peur! voilà un sentiment qui ne pouvait trouver place dans la religion de sainte Thérèse. Souvenez-vous avec quelle force elle en repousse jusqu'à l'idée, dans ce beau sonnet sur l'enfer qui serait presque de l'hérésie, s'il n'était le cri le plus sublime du pur amour. Traduisons encore une fois ce sonnet tant de fois traduit.

A JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ.

« Ce qui m'excite, mon Dieu, à t'aimer, ce n'est pas le ciel que tu me promets ; ce n'est pas l'enfer si redouté qui m'excite à ne point t'offenser !

« Ce qui m'émeut, c'est toi, mon Dieu ! ce qui m'émeut, c'est de te voir cloué sur cette croix et bafoué ; ce qui m'émeut, c'est de voir ton corps couvert de tant de blessures ; ce qui m'émeut, ce sont les angoisses de ta mort.

« Ton amour, enfin, m'émeut de telle sorte que, lors même qu'il n'y aurait pas de ciel, je t'aimerais ; que lors même qu'il n'y aurait pas d'enfer, je te craindrais.

« Tu n'as pas à me rien donner pour que je t'aime ; car je n'espérerais pas autant ce que j'espère, que je t'aimerais encore autant que je t'aime. »

Mais à côté de ce cœur ardent, de cette imagination exaltée, veillait, chose étrange ! un esprit calme, une raison sévère. Thérèse se demandait si elle ne serait pas le jouet d'une illusion, et, pour parler la langue de l'Église, la dupe des artifices du démon. Elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût consulté à ce sujet un saint personnage d'Avila, don Francisco de Salcede, qui, avec un prêtre, savant casuiste, examina scrupuleusement la chose. Ils déclarèrent enfin, l'un et l'autre, que les appréhensions de Thérèse n'étaient pas sans fondement, et qu'elle avait été abusée par le malin esprit. Tout, dans ce cœur sincère, tout dans cette âme pure, protestait contre

une telle interprétation. A la longue même, sa confiance gagna ses deux conseillers, qui l'invitèrent à faire une confession générale à un jésuite, homme de sens et de piété. Ce père n'hésita pas à reconnaître, dans le récit de Thérèse, les signes de l'intervention divine; mais comme s'il eût encore conservé un reste de doute, en même temps qu'il la rassurait, il l'exhortait aussi à la pénitence.

Heureusement, à cette époque, le général de l'Ordre, un Borgia qui fut un saint, étant passé par Avila, sainte Thérèse alla droit à lui, et le général, l'ayant écoutée avec attention, lui permit de s'abandonner à la volonté du Seigneur.

Mais cette certitude qui rendait la tranquillité à son âme ne fit qu'augmenter chez Thérèse la haine de ce qu'il y avait en elle de périssable et de mortel. Plus Dieu élevait l'âme, plus elle croyait nécessaire de châtier le corps, lui imposant de rudes pénitences, jusque-là même de le revêtir d'un cilice de fer-blanc. Mais ces grandes austérités ne vont guère sans une égale exaltation; les extases revinrent, et avec elles les visions.

Avant d'aborder, autant du moins qu'il me sera possible et permis, l'explication de ces visions, je veux d'abord placer hors de toute atteinte la parfaite bonne foi de sainte Thérèse. Et qu'est-ce qui en témoigne plus hautement que la terreur continuelle où elle vit d'être abusée par le démon? que cet empressement à rechercher tout ce qu'il y a de saints et doctes personnages pour leur dire l'état de son âme? que cette ardeur à courir au-devant de leurs décisions? Elle ne regarde ni à l'habit, ni au

grade. Jésuites, dominicains, carmélites, elle s'adresse à tous indistinctement. Et lorsque les plus scrupuleux ont dissipé ses alarmes, elle s'obstine à douter encore; elle ne peut croire que Dieu descende de si haut vers une si misérable créature. Je le vois encore, je le vois surtout, ce caractère de sincérité, dans cette humilité qui se fait plus grande à mesure que Dieu se manifeste avec plus d'éclat. Même à l'époque où Thérèse rencontrera le plus d'obstacles à son œuvre, lorsque, encouragée par Dieu lui-même, il paraissait si naturel qu'elle fît servir l'autorité d'une si haute faveur au triomphe de la plus sainte des causes, on la verra se taire et garder humblement le secret de l'intervention divine. Elle craindrait sans doute de faire acte d'orgueil, en révélant son commerce avec le ciel. Et s'il arrive que ses ravissements la surprennent devant tous, elle en est presque honteuse, et elle demande à Dieu de lui épargner ce public témoignage de ses grâces. « Depuis que je ne vous ai écrit, les ravissements me sont revenus. Ce qui m'a donné un grand chagrin, car cela m'est arrivé plus d'une fois en public, comme dernièrement à matines. On ne peut ni résister, ni dissimuler. J'en reste si confuse, que je voudrais me pouvoir mettre je ne sais où. Je demande à Dieu de m'ôter cela en public. Demandez-le pour moi, car ces ravissements entraînent après eux de grands inconvénients. Ces jours-là je vais comme quelqu'un qui serait un peu ivre. » Voilà l'effet matériel, apparent des visions de sainte Thérèse. Veut-on savoir maintenant par quels merveilleux degrés elle s'élève dans ces régions mysti-

ques. C'est elle encore, c'est toujours elle qu'il faut entendre. Je traduis en abrégeant un peu, car on ne peut que courir sur ces charbons ardents d'une psychologie si sublime. Je laisse donc de côté des détails trop subtils pour des lecteurs non initiés, mais je conserve partout, avec la vive expression de Thérèse, l'enchaînement de ses pensées.

« La première oraison surnaturelle que je ressentis, dit-elle, fut un recueillement intérieur qui semble apporter à l'âme d'autres sens, à l'aide desquels elle s'isole du tourbillon où sont plongés les sens extérieurs.

« De ce recueillement naît souvent une quiétude, une paix intérieure où il semble à l'âme que rien ne lui manque, que parler même la fatigue, je dis prier et méditer. Elle ne voudrait qu'aimer. Cet état dure un moment, parfois néanmoins assez longtemps.

« De cette oraison procède habituellement un sommeil qu'on appelle sommeil des facultés, lesquelles ne sont cependant ni absorbées, ni tellement suspendues, qu'on puisse nommer cet état un ravissement, et ce n'est pas non plus tout à fait l'union.

« Quelquefois, souvent même, l'âme comprend que la volonté seule est unie à Dieu, qu'elle est tout entière occupée de Dieu, sans pouvoir s'employer à autre chose. Mais les deux autres facultés restent libres pour les affaires et les œuvres du service de Dieu. En un mot, Marthe et Marie vont de compagnie.

« Quand il y a union de toutes les facultés, c'est bien différent. Elles ne peuvent alors s'employer à rien, parce

que l'entendement est comme épouvanté. La volonté aime plus qu'elle ne comprend. Elle ne comprend ni si elle aime, ni ce qu'elle fait, de manière à le pouvoir exprimer. De mémoire, il n'y en a plus, à mon avis, ni pensée aucune; les sens mêmes sont endormis, ou comme seraient comme ceux d'un homme qui les aurait perdus, laissant l'âme s'abîmer dans sa jouissance.... Cette grâce (si elle est véritable) est, selon moi, la plus grande que le Seigneur nous fait dans cette voie spirituelle. »

Remarquez, en passant, cette parole de doute, « si elle est véritable. Déjà, il y a un moment, parlant de l'union, de la volonté, Thérèse avait dit : « Je demandai au père Francisco si j'avais pu être abusée en ceci, car je m'en étais sentie tout interdite. » — « C'est ce qui arrive souvent » me répondit-il.

« Ravissement et suspension est tout un pour moi ; seulement je dis suspension pour ne pas dire ravissement, qui effraye. Et, en vérité, on peut bien aussi appeler suspension l'union dont j'ai parlé; voici en quoi diffère le ravissement.

« Il dure plus et se manifeste au dehors en ceci que l'haleine manque, et qu'on ne peut ni parler, ni ouvrir les yeux. La même chose arrive dans l'union, mais c'est ici avec plus de force, la chaleur naturelle s'en allant je ne sais où... Lorsque le ravissement est complet, les mains restent glacées, quelquefois étendues comme deux bâtons; le corps, s'il est surpris debout ou à genoux, reste à genoux ou debout.

« La différence qu'il y a du ravissement à l'extase,

c'est que le ravissement va peu à peu mourant aux choses extérieures, perdant les sens et vivant à Dieu. L'extase se reconnaît à ce signe : Dieu donne, comme la foudre, au plus profond de l'âme qui se sent comme dominée par une force souveraine. Il lui paraît qu'elle s'en va du corps ; aussi lui faut-il du courage en commençant, pour s'abandonner dans les bras du Seigneur, et se laisser emporter où bon lui semble. Jusqu'à ce qu'elle arrive où il plaît à Dieu de la déposer en paix. Il faut d'abord qu'elle soit bien résolue à mourir pour lui, car la pauvre âme ne sait guère ce qu'il advient d'elle.

« Le vol de l'esprit est un je ne sais comment dire qui part du plus profond de l'âme. L'âme et l'esprit doivent être une seule et même chose. L'âme, en brûlant, jette une flamme qui s'élève. C'est ce petit oiseau de l'esprit qui s'échappe de la misère de cette chair, de la prison de ce corps, et, ainsi dégagé de ses chaînes, s'emploie plus librement à ce que le Seigneur veut de lui.

« J'appelle transport un désir qui s'empare quelquefois de l'âme sans avoir été précédé de l'oraison, ou plus souvent une soudaine impression de l'absence de Dieu. Cette impression est si puissante, quelquefois si violente, qu'en un moment elle ôte la raison. Je ne la puis comparer qu'à la stupeur où nous plonge une funeste nouvelle qui tombe inattendue.

« Une autre espèce d'oraison, et assez commune, c'est une manière de blessure. On dirait vraiment d'une flèche qui percerait le cœur et l'âme elle-même. Aussi cause-t-elle une grande douleur, qui arrache des plaintes, si

savoureuse pourtant que pour rien on ne voudrait ne pas la ressentir. Ici toutes comparaisons seraient vaines et grossières, mais par là je comprends mieux comment on souffre dans l'enfer et dans le purgatoire que par les peines corporelles de ce monde. »

De ces extases qui absorbent l'âme, sous tant de formes, à la vision, on voit qu'il n'y a pas loin ; et cette vision, à quel point elle est fille de la contemplation et de la prière, c'est ce qui ressort de cette idée que Thérèse ne se lasse pas d'exprimer, à savoir qu'elle voyait très-clairement l'objet de sa vision, mais avec les yeux de l'âme, jamais avec ceux du corps. C'était une apparition intérieure qui avait l'éclat et la durée d'un éclair, et qui lui laissait une impression aussi distincte et aussi complète que si elle eût vu, à l'aide de ses yeux. Mais pourquoi ne pas l'écouter encore elle-même?

« L'espèce de vision que vous voulez connaître consiste en ce qu'on ne voit aucune chose intérieurement ni extérieurement ; mais sans rien voir, l'âme entend ce que c'est, où cela est, plus clairement que si elle le voyait. Sauf qu'il ne se représente rien de particulier, c'est comme si quelqu'un entendait qu'il y a près de lui une autre personne, et ne la voyant pas à cause de l'obscurité, avait néanmoins la certitude qu'elle est là ; sauf encore que cette comparaison est insuffisante. Car celui qui est dans l'obscurité, entendant du bruit, cherche à voir avant d'être sûr qu'il y a quelqu'un, s'il ne l'a pas su d'avance. Ici rien de pareil, sans paroles intérieures ni extérieures, l'âme sent positivement qui

est là où l'on est, et souvent même le motif de la vision. »

A ces fragments de deux lettres adressées, l'une au père Rodrigo Alvarez, l'autre au vénérable Pedro d'Alcantara, je pourrais en ajouter bien d'autres. Mais, outre qu'il faut se borner, je ne ferais par là que prouver une fois de plus la fécondité du génie de Thérèse, sans donner une idée plus complète de la vigoureuse analyse qu'elle porte dans l'étude des phénomènes de sa vie intérieure. Ses moindres lettres, comme ses traités les plus approfondis, montrent une âme qui se raconte avec tout le détachement, toute la simplicité de la foi, en même temps qu'elle s'écoute avec la sévère attention d'un juge. Et on ne sait ce qu'on doit admirer le plus ou de cette âme si pure, qu'elle a été trouvée digne d'être visitée par Dieu lui même, ou de cette foi si inébranlable, qu'elle a résisté pendant près d'un demi-siècle aux pressantes questions d'un esprit aussi ferme que sincère, ou enfin de cet esprit lui-même qui ne se laisse ni corrompre par les séductions de l'orgueil, ni éblouir, chose plus difficile! par la profondeur de l'abîme sacré qu'il interroge.

J'ai dit que les sages conseillers de Thérèse ne la rassuraient jamais entièrement, ni pour longtemps. Souvent eux-mêmes, trompés par les saintes défiances de son humilité, se remettaient à douter avec elle. On en laissa voir quelque chose, et chacun, effrayé, recommença à s'éloigner. Cette cruelle situation se prolongea deux ans. Mais quand ce doute gagnait et faisait le vide autour de Thérèse, c'était alors au contraire que la sainte

retrouvait toute sa confiance, et, forte de sa sincérité et des secrètes promesses de son Dieu, résistait à l'incrédulité des autres. La contagion de sa foi reprenait aussitôt le terrain perdu. C'était par son confesseur que le retour commençait. Mais si quelque circonstance l'obligeait d'en changer, c'était alors une nouvelle lutte à soutenir, une bataille nouvelle à livrer. Le dernier venu se défend d'abord avec obstination. Mais il cède enfin comme ses devanciers. Loin de s'user dans ces combats, sainte Thérèse s'y affermit, au contraire. Elle puisait, d'ailleurs, dans ses visions, devenues de jour en jour plus fréquentes, un encouragement que rien ne lassait. Elle en vient avec Dieu à un tel degré de tendre familiarité que, jalouse de Madeleine, il faut que Jésus lui-même prenne la peine de la rassurer par ces amoureuses paroles :

« Madeleine fut mon amie pendant que j'étais sur la terre, mais c'est toi qui l'es maintenant que je suis dans le ciel. » Suivent une foule de détails charmants, mais qu'il faut savoir lire avec la foi des anges, ou avec celle des petits enfants.

« Étant un jour avec la peine que j'ai de me sentir loin de Dieu, et l'ayant eue plus vive, en ces jours-là, au point de ne pouvoir la supporter, et me trouvant ainsi très-lasse, je vis que l'heure allait venir de faire collation, et comme, à cause de mes vomissements, j'éprouve toujours une grande défaillance, si je ne devance pas un peu le moment, je posai le pain devant moi pour m'obliger à le manger. Mais aussitôt le Christ parut devant moi, et il me sembla qu'il partageait le pain en morceaux,

et me le portait à la bouche en disant : « Mange, ma fille, et fais comme tu pourras. Je ne vois que trop ce que tu souffres, mais c'est ce qui te convient à cette heure. »

De ce doux et ineffable commerce au mariage de Catherine de Sienne, il n'y a pas loin, et Thérèse eut aussi ses noces mystiques avec Jésus. Mais sa sainte pudeur se refuse à livrer ces purs mystères aux oreilles profanes de ses contemporains.

« Mon âme, dit-elle, en demeure tellement confondue, qu'il ne faut qu'une de ces grâces pour changer toute une âme, et la rendre incapable d'aimer autre chose que celui qui, sans qu'elle ait rien fait pour le mériter, lui prodigue de si grands biens, lui confie de tels secrets, lui montre, en un mot, tant d'amour, qu'il n'est pas permis de l'écrire. »

Elle l'écrira cependant, en partie du moins : « Le Seigneur se représenta à moi tout à fait au fond de moi-même, me donna sa main droite et me dit : Regarde la plaie de ce clou ; c'est un gage que dès aujourd'hui tu seras mon épouse. Jusqu'à ce jour, tu ne l'avais pas encore mérité. Désormais tu regarderas à mon honneur non-seulement comme à celui de ton Créateur, de ton Dieu et de ton Roi, mais comme une véritable épouse. Mon honneur est devenu le tien, et le tien est devenu le mien. » (*V.* VII, add.)

L'âme élevée à cette initiation suprême ne doit plus éprouver qu'un seul désir, celui de franchir le dernier obstacle qui la sépare encore du bien-aimé, à savoir de

mourir. « L'âme, dit-elle, ne veut plus que son Créateur; mais comment y arriver, sinon par la mort? et comme il ne lui est pas permis de se tuer, elle meurt de mourir, elle se voit comme suspendue entre le ciel et la terre, et ne sait que faire de soi-même. » Ce violent désir de la mort, dernier terme du désir de l'amour, est exprimé à chaque page des écrits de sainte Thérèse. Mais jamais il n'a revêtu une expression plus ardente que dans la pièce suivante. C'est une glose en vers sur cette phrase : « Je vis sans vivre en moi, et la vie que j'espère est si haute, que je meurs de ne pas mourir. »

« Cette divine union de l'amour avec lequel je vis fait que Dieu est mon captif, tandis que libre est mon cœur. Mais j'éprouve un tel martyre à voir Dieu mon prisonnier, que je meurs de ne pas mourir !

« Hélas ! que longue est cette vie ! qu'ils sont durs, et cette prison et ces fers, dans lesquels l'âme est ensevelie ! rien que d'attendre l'heure d'en sortir, me cause une douleur si vive, que je meurs de ne pas mourir !

« Hélas ! quelle vie si amère où l'on ne jouit pas du Seigneur ! et si doux est l'amour, la longue attente ne l'est pas. Que Dieu m'ôte ce fardeau plus pesant que le fer, car je meurs de ne pas mourir !

« Je vis uniquement de la certitude que j'ai de mourir un jour; car la mort m'assure la vie que l'espérance me promet. O mort ! par où s'obtient la vie, ne tarde pas, car je t'attends, et je meurs de ne pas mourir !

« Vois si mon amour est fort. O vie ! ne me sois pas à charge; vois que pour te gagner le seul moyen est de te

perdre. Vienne donc la douce mort, qu'elle vienne donc prompte et légère, car je meurs de ne pas mourir!

« Cette vie d'en haut est la vie véritable. Jusqu'à ce que l'autre meure, on peut vivre, on ne jouit pas de la vie. O mort! ne me dédaigne pas! Pour vivre, il faut d'abord que je meure, et je meurs de ne pas mourir!

« O vie! que puis-je offrir à mon Dieu qui vit en moi, si ce n'est de te perdre, toi pour mieux jouir de lui! Je veux mourir pour arriver à lui, car c'est lui, lui seul que j'aime, et je meurs de ne pas mourir!

« Loin de toi, de quelle vie puis-je vivre? Je ne puis qu'endurer la mort, la mort la plus amère qui fut jamais.... J'ai pitié de moi-même, car mon mal est si complet, que je meurs de ne pas mourir!

« Le poisson qui sort de l'eau éprouve encore quelque soulagement. Celui qui souffre la mort est soulagé par la mort même. Mais quelle mort se pourra comparer à ma vie pitoyable? Ah! je meurs de ne pas mourir!

« Si ma peine s'allége un peu, je te vois dans le sacrement, et c'est encore un regret plus grand de ne pouvoir jouir de toi. Tout est pour moi surcroît de douleur, ne te voyant pas comme je voudrais, et je meurs de ne pas mourir.

« Avec l'espérance de te voir, si je vois que je puis te perdre, ma douleur en est doublée, et vivant dans une telle crainte, et désirant comme je désire, je meurs de ne pas mourir!

« Arrache-moi de cette mort, mon Dieu! et donne-moi la vie. Ne me retiens pas captive dans ce nœud si fort;

pense que je meurs de te voir, et que sans toi je ne puis vivre, car je meurs de ne pas mourir!

« Ainsi je pleurerai ma mort et je gémirai sur ma vie, tant qu'elle sera enchaînée ici-bas, pour mes péchés, ô mon Dieu! quand est-ce donc que je pourrai dire véritablement que je meurs de ne pas mourir? »

Mais tout n'était pas élan du cœur dans les extases de sainte Thérèse; l'esprit y trouvait aussi de soudaines et merveilleuses illuminations. Thérèse, on le sait, n'était pas seulement une âme sainte et passionnée, c'était encore un puissant docteur, tranchons le mot, comme dit la Bruyère, une mère de l'Église. Ce titre appartient de droit à celle qui a écrit le *Chemin de perfection*. C'est au feu de l'extase qu'elle éprouvait ces grands principes de la philosophie mystique qui ont fait école dans le christianisme. Ces vérités profondes que semait, en courant, sa plume infatigable, elle les voyait face à face, comme elle voyait Dieu lui-même. Dans ces hautes et lumineuses régions, une intuition vive et rapide les lui montrait avec une irrésistible clarté. Redescendue ensuite de ces hauteurs sublimes, ces éblouissantes révélations se changeaient sous sa plume en un torrent de vérités, qui de son âme s'épanchaient autour d'elle sous mille formes. Interrogées à l'aide d'une sympathique analyse, fécondées par une méditation incessante, elles s'éclairaient tout à coup du commentaire vivant de l'observation, de l'expérience. Les moindres paroles recueillies dans la vision devenaient, pour tous les besoins de la vie ascétique et en particulier sur la prière, d'admirables traités. Un fait

inattendu, une persécution qui éclatait, une question qu'on lui adressait du coin le plus obscur de l'Espagne, une objection à laquelle il fallait répondre, un doute à éclaircir, venaient à tout instant révéler à Thérèse le sens caché d'un mot qu'elle gardait pieusement au fond de son esprit, mais sans l'avoir encore compris. C'était comme une arme oubliée dans un arsenal, dont la nécessité viendrait tout d'un coup réveiller le souvenir et enseigner l'usage.

Lorsque Thérèse se sentit assez forte pour entrer en guerre ouverte avec le démon, elle se demanda comment elle ferait pour témoigner à Dieu sa reconnaissance de tant de grâces reçues. S'imposer la plus rude pénitence, éviter courageusement le péché, c'était faire beaucoup pour sa perfection personnelle ; mais la foi, mais la charité surtout demandaient davantage. Ce fut alors qu'elle entendit parler de Luther et des ravages que sa doctrine produisait dans les âmes. Sorties de l'Allemagne, ces funestes nouveautés avaient déjà gagné la France, et déjà le génie pénétrant de Thérèse comprenait que pour les idées il n'y a jamais de Pyrénées. Se souvenant alors de ces paroles de son divin époux : « Désormais mon honneur sera le tien, » elle résolut d'élever, pour défendre l'honneur de son Dieu, d'imprenables citadelles.

Le nom de Jeanne d'Arc me vient sur les lèvres, et pourquoi hésiterais-je à le dire? Je trouve entre ces deux vierges héroïques un trait général de ressemblance que je signale avec orgueil. Quand on demanda à Jeanne ce

qui l'avait poussée à entreprendre ce qu'elle avait fait : « C'est, répondit-elle, la grande pitié que j'ai ressentie pour ce beau royaume de France. » Thérèse aussi ne fit qu'obéir à la grande pitié qu'elle eut de voir la catholique Espagne envahie par l'hérésie : Luther, c'était deux fois l'étranger.

Mais, pendant que les princes chrétiens combattaient par le feu et par le glaive l'ennemi du catholicisme, une femme, une sainte, devait trouver d'autres armes. Au déréglement de la pensée et des mœurs, Thérèse résolut d'opposer la prière, la pénitence et l'amour. Son armée à elle se recruta de pauvres religieuses, et les couvents furent ses places d'armes. Au lieu des la Hire, des Dunois, des Xaintrailles, ces hardis capitaines dont Jeanne aimait à se voir entourée dans la bataille, Thérèse appela successivement auprès d'elle ces pacifiques héros de la foi, un San Francisco de Borgia, un San Pedro d'Alcantara, un saint Jean de la Croix, et tant d'autres Car il semblait alors que le catholicisme, si fort ébranlé au nord de l'Europe par l'hérésie, se fût suscité au midi pour sa défense les plus beaux génies mystiques que l'Espagne eût encore produits. Chacun d'eux vient, à son heure, prêter à l'entreprise de Thérèse le secours et l'autorité de sa renommée. Ah! que j'aimerais à les grouper ici autour d'elle, à raconter ces belles vies, à peindre ces belles âmes! mais Thérèse m'appelle et me réclame tout entier; elle est l'âme de ce chœur sacré. Luther n'aura pas eu, je vous le jure, de plus redoutable adversaire que cette femme, dont il a ignoré jusqu'au nom. Autant il a

troublé les esprits, autant elle travaille à ranimer l'amour dans les cœurs.

Elle n'en trouve pas de meilleur moyen que de rappeler à la sévérité primitive de sa règle l'Ordre du Mont-Carmel. Les couvents de cet Ordre, en redevenant l'exemple du monde, y répandraient les trésors de charité dont ils auraient rallumé en eux le foyer.

Contemporain des premiers âges du christianisme, l'Ordre du Mont-Carmel avait vu sa règle renouvelée par saint Albert, patriarche de Jérusalem, en 1171. Mais déjà elle avait été tempérée en 1248 par le pape Innocent IV, et plus encore en 1431 par Eugène IV. Depuis cette époque, elle allait toujours se relâchant, et on a vu, par la facilité de ces entretiens frivoles dont le goût et le charme furent le grand écueil de la jeunesse de Thérèse, tout ce qu'il y avait à faire pour remettre l'Ordre sous le joug de son antique discipline.

Telle fut cependant l'ambition de sainte Thérèse, et on ne peut comparer à la grandeur du succès final que la pauvreté des ressources qui y furent employées. Mais pour combien ne fallait-il pas compter le courage de Thérèse, et le sentiment profond qui était en elle de la justice de sa cause? C'est alors que, sous la bure grossière de la religieuse, éclate tout à coup le génie de la fondation. Dans ce cœur, tout entier, en apparence, possédé de l'amour divin, il y a place pour la charité la plus tendre envers le prochain. Cet esprit qui ne semblait devoir s'ouvrir qu'aux vérités spirituelles de la vie surnaturelle, se trouve tout préparé pour l'escrime de la diplomatie la

plus délicate. Cette voix, dans laquelle l'on n'avait cru sentir que l'accent de la pure obéissance, parle soudainement sans effort, et avec une autorité irrésistible, le langage du commandement. Tout à l'heure elle ne savait exhaler que les soupirs de la prière, et la voilà qui se fait écouter avec respect des princes du siècle et de ceux de l'Église. Cette plume ne s'était exercée qu'à raconter humblement les épreuves et les scrupules d'une pauvre âme combattue, et c'est elle qui va écrire ces grands traités, ces lettres immortelles, qui s'imposent aux consciences mêmes.

Sainte Thérèse, en commençant, savait bien aussi que les plus grandes dificultés de sa tâche ne naîtraient pas du défaut de ressources matérielles.

La plus sérieuse qu'elle allait rencontrer était aussi la plus sincère : je veux parler de l'horreur pour les nouveautés. Depuis si longtemps déjà les couvents du mont Carmel s'étaient départis de la discipline première, que tout effort pour la rétablir devait paraître une nouveauté; et, à cette époque où le nom de Luther effrayait si fort les âmes pieuses, une nouveauté quelconque pouvait-elle sembler innocente? et, de la part de l'Ordre lui-même, quelle ne devait pas être la résistance de cette foule d'âmes tièdes, accoutumées, depuis tant d'années, à l'indulgence de la règle? Thérèse le comprit; car, au lieu de se borner à réformer les anciens couvents, elle se promit surtout d'en fonder de nouveaux. Mais croit-on qu'il fût si facile d'élever, en face des communautés relâchées, d'autres monastères dont l'exemple serait la condamna-

tion des premiers? Toutes les passions allaient donc se déchaîner à la fois dans le monde et dans l'Église, et se déguiser sous les plus honorables dehors. Ce qu'on savait d'ailleurs des visions de la nouvelle apôtre tournerait aisément contre elle. Ces étranges récits pourront bien toucher encore quelques âmes simples, mais le grand nombre s'obstinera à n'y voir que les illusions de l'orgueil, quelques-uns même le calcul de l'ambition; que dis-je? on se croira charitable en attribuant ces visions aux écarts d'une santé compromise.

Au surplus, Thérèse ne fut pas la seule, à cette époque, qui eût conçu la pensée de réformer l'Ordre du Mont-Carmel. Avant Jeanne d'Arc aussi, et en même temps qu'elle, d'autres femmes dejà s'étaient crues suscitées de Dieu et des saints pour délivrer la France. Pendant que Thérèse méditait son œuvre, une autre religieuse du même Ordre voulut aussi fonder un couvent où la règle fut rigoureusement pratiquée. C'était une pauvre sainte femme qui, encouragée, disait-elle, par la Vierge elle-même, avait vendu tout ce qu'elle possédait pour aller, nu-pieds, à Rome, chercher les bulles nécessaires. Thérèse la voulut voir, et elles passèrent quinze jours ensemble, dans une douce intimité, échangeant leurs pieuses confidences et leurs courageuses résolutions. Sainte Thérèse apprit alors ce qu'elle ignorait, à savoir, que, dans la rigueur de la règle, les couvents du mont Carmel ne pouvaient posséder aucune rente. Elle résolut, dès ce moment, de s'y conformer même en ceci, ne se dissimulant pas toutefois qu'elle allait au-devant d'une difficulté nouvelle.

Tout arriva comme il était facile de l'augurer. Le projet de sainte Thérèse provoqua un déchaînement général. Un moment ébranlée, elle consulte le grand Pedro d'Alcantara. Ce saint homme la comprend et l'encourage. Un autre saint, Fray-Luis Beltram, lui écrit de Valence :

« Je vous dis, au nom du Seigneur, que vous vous armiez pour cette grande entreprise, qu'il vous aidera et favorisera ; et, de sa part, je vous certifie qu'il ne se passera pas cinquante ans que votre Religion ne soit une des plus illustres qu'il y ait dans l'Église de Dieu. »

Il y avait là de quoi ranimer l'ardeur de Thérèse : mais lorsque, avec l'argent d'une sainte femme touchée et convaincue comme elle, elle voulut acheter une maison, le provincial de l'Ordre refusa son assentiment. Sainte Thérèse se soumit et attendit. Au bout de six mois, un autre provincial fut nommé, qui, mieux disposé, laissa Thérèse libre d'agir. Mais déjà, pour ne rien abandonner au hasard des volontés particulières, elle avait sollicité de Rome une permission qui ne pût plus lui être retirée.

Une maison est donc achetée à Avila, sous le nom de sa sœur, et l'œuvre avance sans bruit. Elle persista dans ses prudentes allures, même après avoir reçu le bref du pape. La maison étant prête, elle choisit quatre religieuses et leur donna l'habit, le 24 août 1562. Cette même année, l'île de Chypre tombait au pouvoir des Turcs, qui y détruisirent un des premiers couvents de l'Ordre. Cette perte, on le voit, était déjà plus que compensée. Quant à sainte Thérèse, comme un capitaine au lendemain d'une

bataille gagnée, elle prenait un nom nouveau. Désormais elle s'appellera Thérèse de Jésus. L'épouse a pris tout haut et devant tous le nom de l'époux.

Mais à peine la nouvelle se fut-elle répandue, que la tempête éclata. Le peuple lui-même s'émeut, et Thérèse troublée se demande si, en agissant ainsi dans l'ombre, elle n'avait pas manqué en quelque chose au vœu d'obéissance; Dieu lui-même se chargea de la rassurer. Forte de cet appui, elle se présenta devant le provincial et le gagna à sa cause.

Sur ces entrefaites, le général de l'Ordre arriva de Rome. C'était de quoi trembler. Mais le charme agit sur le général comme il avait opéré sur le provincial. La fondation est confirmée et la fondatrice encouragée.

Une idée nouvelle n'apparaît pas d'abord dans toute sa grandeur à l'esprit même qui la conçoit, autrement la faiblesse humaine reculerait souvent devant son propre dessein. Quand Dieu veut accomplir son œuvre par les mains de l'homme, il ne lui en laisse voir que la part que celui-ci se croit capable de faire. Plus tard l'esprit s'élève et s'étend avec les proportions mêmes de l'entreprise. Comme la renommée de Virgile, il acquiert des forces en marchant. En repassant la route qu'on a déjà laissée derrière soi, l'œil ne s'effraye plus autant de ce qu'il en reste à parcourir. Thérèse n'avait d'abord songé qu'à fonder un seul couvent. Le couvent fondé, elle comprit que ce qui lui avait paru jusqu'alors le couronnement de l'édifice n'en était que le commencement. Elle craignit bientôt que, dans cette humble mai-

son, élevée avec tant d'efforts, et protégée seulement par le peu de bruit qu'elle faisait encore, la réforme ne périt en naissant. Elle résolut donc d'en fonder d'autres ; que dis-je? elle songea dès lors à réformer aussi les communautés d'hommes ; mais la permission ne lui en fut accordée que plus tard, avec des réserves, et ce fut alors qu'elle s'adjoignit ce saint illustre, Jean de la Croix. Je dois me refuser le plaisir de suivre Thérèse dans ces fondations diverses, légende pathétique où souvent le miracle vient au secours de l'insuffisance humaine, mais où, à défaut de l'intervention divine, il y a toujours le miracle de la foi et de la charité. De 1562 à 1583, dans l'espace de vingt ans, Thérèse fonda dix-sept monastères.

Pour se mettre en route, elle ne consultait jamais ni ses forces ni ses ressources. Appelée dans quelque pauvre village, malade, parfois mourante, elle se levait et allait. Ni les neiges de Burgos, ni les dévorantes ardeurs du soleil de l'Andalousie ne purent la retenir. Elle allait, et, je ne sais par quel enchantement, le couvent était fondé. Si l'obstacle venait des hommes, la première parole de Thérèse le levait. Si la charité était tiède, le premier regard de Thérèse l'échauffait jusqu'à l'abnégation. Si c'est la terre qui se refuse à apaiser la faim de ses pauvres religieuses, qui ne sont guère, du reste, affamées que de Dieu, il y a bien sans doute dans le verger du couvent, comme à Villa-Nueva, quelque noyer stérile qui, touché par la sainte, se couvre d'assez de fruits pour nourrir la communauté tout entière.

De son couvent d'Avila, où toujours elle revenait cher-

cher le repos obstiné à la fuir, elle suivait, par toute l'Espagne, les progrès de son œuvre. Attentive au moindre souffle d'orage qui pouvait agiter le cœur ou la pensée de ses chères filles, elle leur adressait des lettres aussi fermes que tendres. Ses traités leur étaient également destinés, mais elle ne les écrivait que par l'ordre de ses supérieurs, et elle les soumettait ensuite humblement au jugement sévère de l'Église.

Revenue à Alba après la laborieuse fondation de Burgos, Thérèse éprouva une grande lassitude, et se coucha de meilleure heure qu'elle n'avait fait depuis longtemps. Elle comprit alors que le moment approchait, qui lui avait été prédit depuis huit ans. Elle-même, sous la dictée de Dieu, avait écrit en chiffres la date de sa fin dans son bréviaire. Le jour de Saint-Michel, après avoir ouï la messe et communié, elle se fit porter dans une infirmerie où il y avait une grille qui donnait sur le maître-autel de l'église, et annonça hautement sa mort à la mère Ana de San Bartolomé, la compagne de ses travaux, et aux religieuses assemblées. Les bonnes sœurs se remirent aussitôt en mémoire certains prodiges qui tout récemment semblaient avoir menacé d'un prochain malheur le couvent et l'Ordre lui-même. Lorsque le saint sacrement lui fut apporté, la courageuse malade, qui ne pouvait plus se retourner sur son lit qu'avec le secours de deux religieuses, se mit tout à coup, sans effort, sur son séant, et on crut un moment qu'elle allait s'élancer au-devant du Seigneur. Son visage, redevenu presque jeune, prit un éclat si vif, que nul regard ne pouvait le soutenir.

Elle vécut encore deux ou trois jours, souffrant, priant, exhortant ses filles à la pénitence et à la persévérance. Le 4 octobre, à sept heures du matin, elle entra dans une silencieuse extase, qui dura tout le jour et ne se termina que par sa mort, à neuf heures du soir. Les dix mille martyrs, suivant la promesse qu'ils lui en avaient faite autrefois, entouraient le chevet de la mourante. La mère Ana, et une autre, Catalina de la Conception, qui veillèrent ensemble l'agonie de la sainte, entendirent comme un grand bruit de gens joyeux, et par la porte et par les fenêtres de l'étroite cellule, elles virent entrer, vêtues de blanc et le visage en feu, les éclatantes milices. Je ne donnerai que ces détails parmi tous ceux dont la piété des carmélites réformées a composé la légende de sainte Thérèse. Sa mort laissa un grand vide dans l'Église militante. Avertie par le deuil de l'Espagne entière, Rome s'empressa d'informer. Une foule de témoins encore vivants purent rendre témoignage. Aussi, dès 1597, les informations les plus authentiques arrivaient à Rome de toutes parts. Béatifiée par Paul IV en 1614, la mère Thérèse de Jésus fut canonisée en 1622 par Grégoire XV. L'Église célèbre sa fête le 15 octobre, et elle partage avec saint Jacques le glorieux patronage de l'Espagne.

J'ai voulu exposer dans leur ensemble la vie et la mission de sainte Thérèse, avant de raconter la fondation du couvent de Séville, qui mettra en plus vive lumière et le caractère de la sainte et l'esprit de son œuvre. Les considérations générales que je pourrais ajouter ici ne

sont pas de mon sujet. Je les abandonne respectueusement aux théologiens et à ceux qui écrivent l'histoire de l'Église. Je n'ai pas qualité davantage pour parler du style de sainte Thérèse, et je me bornerai à dire que l'auteur du Chemin de la perfection et des Lettres est regardé encore aujourd'hui comme l'un des maîtres de la langue castillane. Mais quel n'eût pas été votre étonnement, ô sainte! si, de votre vivant, on vous eût dit que, avec cette palme immortelle que vous convoitiez si ardemment, la postérité devait encore, et de vive force, mettre en vos mains cette autre palme profane du style et du génie! Génie et style, ce sont deux mots qu'elle n'eût pas compris. Mais notre siècle qui aime et recherche le bien dire, même chez les saints, ne pouvait dédaigner dans les écrits de sainte Thérèse ce misérable surcroît du talent. Ne méprisons aucun des dons du ciel. La grâce de la forme, l'attrait de l'éloquence, la séduction de la parole, sont peut-être les derniers appâts que Dieu se réserve pour ramener l'homme à la méditation des antiques croyances. On croira n'admirer que l'écrivain, et déjà le prédicateur entré dans l'âme y aura jeté mille attaches secrètes qu'il ne sera plus temps de rompre. On aura, pour mieux s'en rendre compte, décomposé, brisé la longue phrase de sainte Thérèse, et de chacun de ses tronçons coulera dans les cœurs le baume divin de sa doctrine; en parlant de la vivacité des images, du tour saisissant de l'expression, on ne s'apercevra pas qu'on est tout le premier ému, saisi, entraîné. L'écrivain a semé, et c'est l'apôtre qui recueille.

Mais il est temps de revenir à Séville et de parler du couvent que sainte Thérèse y fonda.

A l'époque où elle partit, elle ne se doutait même pas qu'elle allât à Séville; on verra plus tard comment l'idée lui en vint, ou, pour mieux dire, lui en fut suggérée. Elle se rendait simplement à Veas, petite ville sur les confins de l'Andalousie. Avec quelle pieuse intrépidité, avec quelle confiante imprévoyance elle se lançait dans ces lointaines entreprises, dans ces croisades contre le démon, c'est ce qu'il faut admirer dans la plus humble comme dans la plus importante de ses fondations. En raconter une, c'est dans le fond les raconter toutes; voici presque toujours comment la chose se passait :

Un homme de Dieu, une veuve chrétienne, quelque sainte fille animée du désir d'entrer en religion, achetaient ou léguaient une maison pour être convertie en couvent; puis, entendant parler de cette femme, visitée du Seigneur, qui allait de bourgade en bourgade, semant des monastères, ou faisant refleurir dans les cloîtres où la discipline avait péri la pratique des vertus austères, celui ou celle à qui Dieu avait envoyé la sainte pensée écrivait à la religieuse d'Avila; celle-ci, au lieu de s'abandonner à une joie orgueilleuse et prompte à s'abuser, exposait l'état des choses aux sages conseillers qui l'entouraient. Si le succès leur semblait douteux, elle temporisait; s'il paraissait assuré, ou que Dieu l'avertît en secret de passer outre, elle allait de-

mander au supérieur de l'Ordre la permission de fonder, c'était là son langage.

Cette permission obtenue, quelquefois à grand'peine, elle partait. Chemin faisant, elle prenait dans quelque couvent, établi de la veille, deux ou trois religieuses, dont une au moins lui semblât douée de l'autorité nécessaire pour conduire la nouvelle communauté. Le petit essaim, sorti de la ruche commune, s'abandonnait à la sainte, sans demander où Dieu l'envoyait. Toutes n'étaient pas destinées à la colonie; quelques-unes, ordinairement des femmes éprouvées par les bonnes œuvres, ou même par la persécution, accompagnaient Thérèse pour lui former une espèce de conseil, car on a vu que, loin de tirer vanité de ses visions, le plus souvent elle en gardait le secret, et l'Ordre n'avait pas de fille plus docile à la volonté de ses chefs. Moins encore pour rassurer ses timides compagnes que pour faire acte d'humilité, elle s'adjoignait quelques religieux de mœurs rigides, le père Julian d'Avila ou tel autre.

Quant au voyage, il se faisait de la manière suivante : on s'arrangeait tant bien que mal dans un de ces chariots couverts qui portent encore le nom de galeras. C'était bien dur, pour peu que la route fût longue, que le chemin fût rude, mais d'autant plus conforme au vœu de pauvreté. Dès que les saintes voyageuses y avaient pris place, le chariot devenait un vrai couvent où la règle était sévèrement gardée ; chaque sœur maintenait son voile sur sa figure, hormis au moment des repas. L'emploi de la journée était le même que dans le cloître. Une

horloge de sable mesurait les heures du silence, de la prière, du recueillement, que sonnait une petite cloche suspendue à la couverture du chariot. Les muletiers eux-mêmes tombaient vite sous le charme de cette piété simple, et en respectaient toutes les habitudes. Mais quand le moment du repos était venu, c'étaient des chants d'une pénétrante douceur, c'étaient de gracieux entretiens qui empruntaient aux moindres incidents de la route une poésie expressive et naturelle, à laquelle s'élevait, en s'épurant, l'imagination grossière de leurs guides.

Le soir, quand on arrivait au terme de la journée, on choisissait dans l'hôtellerie le lieu le plus retiré, pour y continuer les saintes pratiques de la route. Si la maison ne se prêtait pas à ces pieux arrangements de la vie monastique, avec leurs manteaux, avec leurs voiles, ces chastes filles élevaient entre elles et le siècle des murailles que le respect rendait infranchissables. Lorsque sa santé le lui permettait, c'était Thérèse elle-même qui apprêtait le repas commun, se faisant une joie maternelle de nourrir le corps de ses filles, comme elle nourrissait leurs âmes de ses enseignements. Mais avant de commencer le voyage, ce dont la sainte prenait le moins de souci, c'était des provisions de la route. Le plus souvent elle partait sans autre viatique que son inépuisable confiance en Dieu. « Jamais, disent ses biographes, dont le plus accrédité fut quelque temps son confesseur, jamais elle n'entreprenait une fondation avec plus d'ardeur que là où manquait tout secours humain. » « Que faut-il, disait-elle avec sa familiarité héroïque, ue faut-il

pour fonder un monastère? deux choses seulement, une cloche et une maison louée. » Et d'ordinaire, en effet, c'était là tout ce qu'elle apportait ou ce qu'elle trouvait. Mais souvent aussi le prélat du lieu, saisi de pitié à l'aspect de tant de misère volontairement cherchée, refusait son assentiment; il fallait alors livrer un dernier combat, mais on ne résistait pas longtemps à sainte Thérèse.

Le départ pour Veas avait eu lieu au commencement du carême de 1574. La dernière journée n'était pas la moins difficile. Il s'agissait de franchir la Sierra Morena. Les guides s'égarèrent au milieu des rochers de ce dangereux passage. Ne pouvant ni avancer ni reculer, ils commençaient à perdre courage; mais celle qui avait tenu tête à Satan en personne n'était pas pour s'effrayer des périls de ce monde. Son premier soin fut d'ordonner à ses religieuses de se mettre en prières. A peine achevaient-elles l'oraison que, du fond d'une petite vallée voisine, une voix qui leur parut celle d'un vieillard leur cria : « Arrêtez, si vous faites un pas de plus, vous allez vous briser dans un précipice. » Et la même voix, interrogée par les guides, les remit dans le vrai chemin. Étonnés et reconnaissants, ceux-ci voulurent courir à la recherche du vieillard pour lui rendre grâce. Mais la mère, souriant : — « Je ne sais, dit-elle, pourquoi je les laisse aller; car c'était assurément notre père saint Joseph, et ils ne le trouveront pas. » Et, en effet, ils descendirent inutilement jusqu'au fond de la vallée. Mais, dès ce moment, les mules partirent avec une légèreté inaccoutumée, et ce jour là-même les pèlerins arrivèrent à Veas,

où le monastère fut fondé, sous l'invocation de san Jose del Salvador.

Thérèse songeait déjà à retourner en Castille, où une autre fondation l'attendait, lorsque le visiteur apostolique de l'Ordre, le père Gracian, qui fut toujours dans la suite un des plus zélés défenseurs de la sainte, passant par Veas, désira la voir, et, pour l'éprouver, lui commanda de se rendre à Séville. Ses visions lui avaient dit de retourner à Madrid. Mais Thérèse n'hésitait jamais à obéir à ses chefs. Elle se prépara donc à partir pour l'Andalousie. Vainement ensuite le père Gracian voulut-il la laisser libre de reprendre son premier dessein, elle persista, Dieu ayant approuvé son obéissance, et l'ayant avertie d'avance de toutes les difficultés qu'elle rencontrerait dans son entreprise : lui montrer un obstacle dans la voie du bien, c'était tenter inutilement cette âme courageuse.

La voilà donc en chemin pour Séville, accompagnée de six religieuses de son choix et de trois religieux renommés pour leur sainteté, et dont le nom se trouve souvent sous la plume de ses biographes : le père Grégoire de Naziance, le père Julian d'Avila et Antonio Gaetan. Quoiqu'on ne fût encore qu'au mois de mai, les chaleurs étaient déjà si fortes, que les pauvres voyageuses en étaient cruellement incommodées. La sainte même avait la fièvre, qui ne céda qu'aux soins et aux ardentes prières des sœurs. « L'eau qu'elles me jetaient au visage, dit quelque part Thérèse, était si échauffée par le soleil, qu'elle ne me rafraîchissait pas. »

Elles arrivèrent ainsi au bord du Guadalquivir, sans doute aux environs d'Andujar, où n'existait pas encore le beau pont sur lequel on y passe le fleuve aujourd'hui. Il fallut entrer dans un bac dont les bateliers ne purent retenir la corde, ce qui fit que la barque, abandonnée à elle-même, se laissa emporter au cours du fleuve. Tous, à la vue du danger, poussèrent de grands cris. Thérèse seule, inaccessible à la peur, offrait à Dieu ces pauvres âmes battues des vagues, et trouvait des paroles pour relever les courages. Celui qui, en s'éveillant, sauva ses disciples de la tourmente, vint cette fois encore au secours de ses serviteurs. Il apaisa le Guadalquivir irrité, comme il avait fait les flots de la mer de Tibériade, et la barque alla s'arrêter dans le sable.

Cependant, aux cris qu'avaient poussés les bateliers, et au moment où la corde tendue allait se briser dans leurs mains et dans celles des trois religieux qui s'étaient bravement mis à l'œuvre, le seigneur d'un château voisin avait compris le péril des voyageurs et avait envoyé les secourir. Ce secours arriva fort à propos, car, dans l'intervalle, la nuit était venue, et après qu'ils furent sortis du sable, jamais, sans l'aide de l'homme envoyé à leur aide, les chariots n'eussent retrouvé leur chemin.

A Cordoue, autre difficulté. A Cordoue, il y avait le pont romain qu'on y admire encore, et les voyageurs s'étaient arrangés pour arriver de grand matin, afin d'entendre la messe sans être vus de personne. Mais l'église où le père Julian devait dire la messe était de l'autre côté du pont, et, pour passer le pont à pareille heure, il

fallait un ordre du corrégidor. Le corrégidor dormait, et la permission se fit attendre longtemps. Pendant ce retard, la curiosité avait attiré la foule autour des chariots, et on commençait à voir quelque chose de mystérieux dans cette réunion de femmes si sévèrement voilées. Qui sait même si plusieurs ne les prirent pas pour une famille maure venue d'Afrique en pèlerinage, pour voir encore une fois la sainte mosquée et le doux paradis de Cordoue? Quand la permission arriva, la porte du pont se trouva si étroite que les chariots ne purent entrer, et qu'il fallut les réduire à la voie donnée. On atteignit ainsi l'autre rive, où de nouveaux embarras commencèrent. C'était le dernier jour de la Pentecôte, et le hasard voulut que l'on célébrât justement ce jour-là la fête patronale de l'ermitage choisi pour y entendre la messe. Il y avait là grand concours de gens de toute sorte, et tout ce qui, dans l'Andalousie, constitue une fête populaire. « Je ne puis comparer tout ce tumulte, écrivait plus tard sainte Thérèse, qu'à celui qui se fait, quand les taureaux entrent dans la place. Ce fut un des mauvais moments de ma vie. » Sur le point de mettre pied à terre dans cette foule, on hésita si on ne passerait pas outre, et Thérèse était de cet avis, qui était également celui de deux des pères; mais le père Julian fut d'opinion contraire, et comme il était théologien, on lui obéit. Les pauvres recluses se virent donc forcées de paraître au milieu de tout ce monde, où le spectacle, si nouveau à Cordoue, de leurs voiles baissés, de leurs sandales, de leurs manteaux blancs, causèrent une grande

rumeur d'étonnement. Sainte Thérèse en éprouva un tel émoi, que, du saisissement qu'elle en eut, la fièvre la quitta. Épuisées de fatigue après une telle épreuve, elles allèrent faire la sieste sous un pont. J'ai rencontré sur cette route de Cordoue bien des ponts sans eau, mais personne, hélas! pour me montrer l'arche bénie sous laquelle sainte Thérèse se reposa une heure. Elle arriva enfin à Séville le jeudi suivant.

Un religieux, le père Mariano de San Benito, qui avait pressé sainte Thérèse d'entreprendre ce voyage, lui avait retenu un logis dans la rue de *las Armas*, où j'ai fait, pour retrouver cette maison, d'inutiles recherches. Une fois à Séville, la sainte se crut au terme de ses efforts, et s'imaginait qu'ayant déjà la maison louée, il ne manquait plus au couvent qu'elle venait fonder que la clochette qu'elle apportait. Mais elle avait compté sans l'inconstance humaine. Séville avait alors pour archevêque don Cristobal de Rojas. C'était un prélat, grand ami de l'Ordre et de Thérèse elle-même qu'il n'avait jamais vue, mais à laquelle il avait écrit quelquefois. Il était de ceux qui ne croyaient pas au succès durable des monastères sans rentes, et il refusa toute permission. Il avait appris avec joie la résolution de Thérèse, mais en se proposant de répandre les sœurs qu'elle amènerait dans les couvents qui déjà existaient, comme un levain de pieuse réforme. Ce n'était pas ce que voulait Thérèse. Fray Mariano avait connu d'avance les répugnances du prélat, mais il craignit, s'il en avertissait Thérèse, qu'elle ne rebroussât chemin, et il se tut dans l'espérance que l'un ou l'autre

céderait. C'était peu connaître l'intrépide fondatrice que de supposer que ce serait elle. Celle qui avait fondé tant de monastères sans revenus dans des villes si pauvres, aurait craint de faire injure à une cité telle que Séville en paraissant compter si peu sur la charité de ses habitants. Il paraît cependant que sa confiance à cet égard ne tarda pas à lui paraître exagérée. « Personne ne pourra croire, écrivait-elle plus tard, que, dans une ville opulente comme Séville, et habitée par tant de riches, il y eût moins de ressources pour fonder, que dans toutes celles où je l'avais déjà fait. J'en trouvai si peu, cependant, que je pensai plus d'une fois que l'Ordre n'était pas appelé à y établir un monastère. Je ne sais si ce ne serait pas la faute du climat, ayant toujours ouï dire que les démons ont là sous la main plus de moyens pour tenter les âmes, comme j'en fis moi-même l'expérience. Car jamais ailleurs je ne m'étais sentie si pusillanime, si lâche, à ce point que je ne me reconnaissais pas moi-même. »

Cependant l'archevêque, vaincu par les instances des amis de la Sainte, se laissa à demi désarmer, mais seulement sous deux conditions : la première, que le saint sacrement ne serait point placé dans l'église ; la seconde, que la cloche ne serait pas sonnée. Avec cette double réserve, la messe fut célébrée et le couvent fondé sous le nom de San Jose del Carmen. C'était l'invocation commune à tous les monastères nouveaux, chaque fois que le bienfaiteur ne réclamait pas l'intervention d'un autre saint.

Cependant le père Mariano, afin de réparer sa première faute, ne négligeait rien pour obtenir que l'archevêque levât son interdit : mais il ne gagnait rien sur cette volonté obstinée. Ce fut encore un bonheur que ses résistances restassent secrètes, car, se sentant appuyées, les communautés rivales auraient aisément arrêté ces faibles commencements. Plus d'un religieux des autres ordres entra furtivement dans la communauté naissante, et ne se retira qu'après s'être fait montrer les patentes qui autorisaient cette fondation. Peu à peu, cependant, la renommée des grandes vertus de Thérèse et des grâces toutes particulières qu'elle avait reçues agissait sur Cristobal de Rojas. Il éprouvait un violent désir de la voir ; il y céda et fut la visiter. Elle eut dès lors cause gagnée, car jamais personne n'avait résisté à ce charme pénétrant, à ce don de captiver les esprits, de s'emparer des âmes les plus rebelles. Tout fut accordé : on convint seulement que Thérèse attendrait qu'elle eût une maison à elle pour y placer le saint sacrement.

Mais d'où lui viendrait, hélas ! cette maison ? elle ne connaissait à Séville personne assez touché de Dieu pour offrir la sienne ou lui en acheter une. Ignorées ou négligées, les pauvres sœurs mouraient de faim. « On eût dit, à cette époque, écrit sainte Thérèse, que, pour elles, il n'y avait pas même d'eau à boire, quoiqu'elle ne manque pas dans le Guadalquivir. » Leur logis était dépourvu de tout ; elles couchaient sur la dure ; cette grande chaleur, à laquelle elles n'étaient point encore accoutumées, leur ôtait, avec la santé, jusqu'à la force de souffrir ; et celles

mêmes qui les avaient appelées pour se joindre à elles, effrayées maintenant de tant d'austérité et de cette tunique de bure, aussi chaude en été qu'elle était froide en hiver, hésitaient avant d'embrasser une telle vie ; quelques-unes cependant persistèrent.

Mais, au nombre de ces novices, il y en eut une qui mit à une rude épreuve l'angélique patience de la sainte et de ses compagnes. C'était, dans le fond, une assez bonne créature, qui avait été précédée au couvent d'un grand renom de piété. Elle y fut reçue avec beaucoup d'égards, quoique déjà Thérèse se défiât un peu de tout le bruit de cette sainteté. Cette personne, d'une humeur mélancolique, renonça difficilement à ses pratiques particulières, pour se résigner humblement au joug de la loi commune. Elle se mit peu à peu à blâmer les exercices de la maison, à tourner à mal tout ce qui s'y passait, et finit par se persuader que sa conscience lui commandait de dénoncer à l'inquisition tout ce qu'elle voyait. Éloignée du couvent à cause de cette humeur que rien n'avait pu adoucir, elle se rendit au Saint-Office, et y raconta que les religieuses de sainte Thérèse se confessaient les unes aux autres : elle appelait confession le compte que, suivant les constitutions, chaque sœur était obligée de rendre à la prieure, à des époques déterminées, de l'état de son esprit et de ses progrès dans la perfection. Les scrupules d'un prêtre, qui dirigeait quelques-unes des sœurs, prêtèrent à l'accusation une sorte de consistance. Ce prêtre, peu éclairé d'ailleurs, et déjà prévenu par la novice, allait d'un religieux à l'autre, consultant chacun

sur ce qui le troublait, et semant par la ville ses soupçons et ses doutes. A Séville, comme partout, il n'était que trop facile d'exciter la jalousie des autres couvents, surtout de ceux du Carmel, contre une maison nouvelle qui annonçait si ouvertement la prétention de donner l'exemple d'une piété plus sévère. D'autre part, le bruit des visions de Thérèse n'avait pas tardé à se répandre, malgré tout le soin qu'elle prenait de les tenir secrètes ; et de tout cela il se forma une rumeur qui pénétra aisément par toutes les portes entr'ouvertes du palais de l'inquisition, et excita les ombrages de ces terribles gardiens de la foi.

Un matin que le père Gracian se rendait au couvent pour y visiter la sainte, il fut bien étonné de trouver la rue encombrée de chevaux et de mules, et, sur le seuil du monastère, les familiers du Saint-Office qui en gardaient la porte, pendant que les inquisiteurs, ayant forcé la clôture, étaient occupés, au dedans, à vérifier les dires de l'accusatrice. Le prêtre qui, avec la novice, avait causé tout ce scandale, attendait à l'angle d'une rue voisine le résultat de l'expédition. Le père Gracian entra fort inquiet et courut à la sainte ; mais il la trouva calme, et toute joyeuse de penser que peut-être elle allait avoir à souffrir pour le Seigneur. Elle ne laissa pas cependant de rassurer le père, disant que Dieu saurait bien prendre soin de l'honneur de ses servantes, et ne permettrait pas qu'il y fût porté aucune atteinte. Dieu, ajoutait-elle, l'avait avertie que ce vain bruit n'aboutirait à rien, ce qui, en effet, arriva. Le Saint-Office blâma sévèrement les dénon-

ciateurs. Le récit que Thérèse écrivait alors de sa vie, pour le père Rodrigo Alvarez, et que celui-ci fit lire aux inquisiteurs, ajouta encore à leur édification, et de cette épreuve redoutable la renommée de la fondatrice sortit plus pure et plus haute que jamais.

Cette grande victoire fut suivie de quelque découragement. Celle qui s'était montrée si ferme devant l'inquisition elle-même sentit alors plus d'une fois cette fermeté l'abandonner. Déjà nous lui avons entendu dire que, à de certaines heures, elle ne se reconnaissait plus elle-même; elle ajoutait que Dieu assurément s'était retiré d'elle, car le courage qu'elle avait fait voir en plusieurs rencontres, n'était pas le sien, mais celui de Dieu même.

Il y avait déjà une année entière qu'elle était à Séville, et elle n'avait encore ni maison à elle, ni argent pour en acheter une, ni espérance aucune d'en trouver. D'autres fondations projetées ailleurs réclamaient sa présence. Mais elle ne voulait quitter ses filles qu'en les laissant sous un toit qui leur appartînt. C'était dans ces heures d'absolu dénûment que s'éveillait toute l'énergie, que triomphait l'intrépide confiance de Thérèse. C'était quand tout lui manquait à la fois, qu'alors elle était sûre que Dieu ne lui manquerait pas. Elle se mit donc en prière pour demander au Seigneur de ne pas laisser sans abri celles qu'il appelait ses épouses. Dieu aussitôt lui répondit : « Je t'ai entendue, laisse-moi. » Elle eut à peine ouï ces paroles, qu'elle se leva, comme si déjà la maison était achetée. C'est qu'en effet Dieu s'était chargé de trouver l'argent. La charité a quelquefois aussi ses

oncles d'Amérique. Du fond de l'Inde revenait alors à Séville un frère de la sainte, don Lorenzo de Cepeda, lequel avait quitté l'Espagne depuis plus de trente-quatre ans, et qui semblait n'être allé chercher l'or du nouveau monde que pour le répandre au retour sur les pauvres de l'ancien. Toutefois le secours de Lorenzo n'était pas absolument inespéré. Il y avait bien des années déjà que, de loin, il s'associait avec une active et généreuse sympathie à l'œuvre de sa sœur. Plusieurs fois il lui avait envoyé de l'argent, et il avait reçu en échange des cilices et de pieux conseils, noble et touchant retour de l'amour fraternel. Ce qu'il y eut alors d'inattendu, ce fut l'arrivée si opportune de Lorenzo. Non-seulement il apportait l'argent, mais, d'accord avec un saint homme, le père Garcia Alvarez, il se chargea de chercher une maison et de la mettre en état. Un premier marché fut conclu, qui heureusement ne tint pas, la maison choisie ayant plus d'apparence que de solidité. Il s'en trouva une meilleure dans la rue de la *Pajeria*, précisément en face de ce couvent de San Francisco, qui nous verra chercher dans ses ruines les fragments brisés de la statue du Commandeur. La maison fut achetée en trois jours ; mais quand il fut question d'y entrer, celui qui l'occupait refusa de laisser la place libre. Peut-être y avait-il là quelque manége secret des pères de San Francisco, qui, prenant ombrage d'un tel voisinage, mirent tout en œuvre pour écarter les sœurs. Thérèse confesse ingénument que, dans cette circonstance, sa confiance ébranlée fut soutenue par celle de la prieure qu'elle avait choisie. L'obstacle fut levé

après un mois d'attente. Quand on put croire que l'attention des bons pères était ailleurs, les deux saintes filles, accompagnées de deux autres religieuses, et sans doute aussi de quelques pieux amis, entrèrent de nuit dans leur maison, sans bruit, mais non sans crainte. De la rue de las Armas à celle de la Pajeria, le trajet est assez court; mais qu'il dût paraître long à de pauvres femmes habituées au silence et à la solitude du cloître! « Ceux qui nous suivaient, dit sainte Thérèse, prenaient les moindres ombres pour des moines. »

Au point du jour, les fugitives entendirent la messe et se sentirent enfin rassurées. « Jésus! s'écrie ici Thérèse avec un pieux saisissement, Jésus! que j'en ai eu de ces peurs en ces prises de possession! or, si on ressent tant de crainte quand on va, non pas faire le mal, mais servir Dieu, que ne doivent pas redouter ceux qui s'exposent à mal faire contre Dieu et contre le prochain? Je ne sais quel profit ils y trouvent et le plaisir qu'ils peuvent y chercher, avec une telle compensation. »

Elle était du reste fort contente de la maison. Elle en détaille les avantages avec une certaine complaisance. « Il n'y en a pas, dit-elle, de meilleure dans Séville. Il me semble que l'on ne doit pas y sentir la chaleur. Le patio semble fait d'une sorte de terre blanche qui réjouit l'œil. Il y a autour de ce patio des pièces intérieures. Le jardin est fort joli, la vue très-étendue. » Thérèse, on le voit, ne recherche pas les mesquines souffrances, elle les accepte avec toutes les autres, quand elles lui viennent; mais ce que demande son courage, ce ne sont pas les

petites privations, les misérables persécutions infligées au corps, ce sont les grandes épreuves de l'âme, le calice amer du jardin des Olives.

Nos religieuses se tenaient renfermées dans quelques salles basses, pendant que, tout le jour, Lorenzo allait d'une pièce à l'autre, dirigeant et surveillant les ouvriers. Mais elles seraient mortes de faim, s'il n'eût aussi pourvu à leurs besoins, assisté d'un bon chartreux, le prieur de Las Cuevas. Ce serviteur de Dieu et des pauvres était un Pantoja d'Avila, qui peut-être avait connu la famille de la sainte dans leur patrie commune, et retrouvé dans Lorenzo quelque compagnon de son âge.

Les travaux durèrent environ un mois; mais, lorsqu'ils furent achevés, on s'aperçut que l'eau manquait. Les franciscains, ces jaloux voisins, en refusèrent aux pauvres carmélites. L'infatigable dévouement du père Pantoja triompha encore de cette difficulté.

Enfin le jour se leva où le saint sacrement put être transporté dans le nouveau monastère. Ce jour devait payer tous les sacrifices, faire oublier toutes les souffrances. Thérèse eût voulu accomplir cette touchante cérémonie sans plus d'éclat que tout le reste. Mais le père Garcia Alvarez et le prieur, ses habiles conseillers, furent d'une opinion toute contraire, se fondant sur ce motif, qu'il fallait donner au nouvel établissement une profitable notoriété. Toujours heureuse d'obéir, Thérèse se rendit sans combat. Les religieux allèrent donc trouver l'archevêque. Cristobal de Rojas mit de la bonne grâce à se souvenir de sa promesse, et la voulut accomplir avec pompe.

C'était un des jours de la Pentecôte, le 3 juin 1576. On disposa les rues, on para les balcons de tentures et de fleurs, et l'archevêque lui-même, accompagné de tout ce qu'il put réunir de gens d'église et de confréries, vint, au bruit des voix et des instruments, et au milieu d'une foule immense, déposer le saint sacrement dans l'église du nouveau couvent de San Jose del Carmen. Tout le soir on tira des artifices dans la rue, et peu s'en fallut, au dire de la sainte, que le démon ne profitât de l'occasion pour brûler la maison.

Mais, tandis que Thérèse obtenait à Séville une si douce victoire, la tempête éclatait ailleurs avec une furie renaissante. Pendant qu'à Séville elle ramenait ainsi tous les cœurs, et gagnait à la religion celui qui fut depuis le premier général de l'Ordre réformé et l'un des plus illustres, un Doria de Gênes, Nicolas de Jésus Maria, ses ennemis n'étaient pas demeurés oisifs. Elle reçut tout à coup de ses supérieurs, et du général lui-même, l'ordre de quitter Séville, et de se retirer, pour n'en plus sortir, dans l'un des couvents qu'elle avait fondés en Castille. Elle avait déjà désigné pour prieure de la communauté la mère Marie de Saint-Joseph. Elle lui recommanda ses chères filles, et partit pour Tolède, le lendemain même du jour où le saint sacrement avait été apporté dans le nouveau monastère. Obéir ainsi sans murmure et avec cette promptitude, c'était faire plus pour le succès de ses fondations, que de plaider orgueilleusement la justice de sa cause.

Mais Thérèse ne devait pas jouir longtemps du repos

qu'elle avait cru trouver à Tolède. Sa pensée ne cessait de se reporter avec amour sur ses chères filles si brusquement quittées. Elle les soutenait de ses tendres et courageuses exhortations, les recommandait à tous ceux qui l'avaient aidée dans sa pieuse entreprise, au père Gracian, au père Alvarez, surtout à ce doux et saint prieur de Las Cuevas. On eût dit qu'elle pressentît un danger prochain. Il vint de qui on le devait le moins attendre, du père Alvarez lui-même. Le resserrement de la clôture était l'une des bases essentielles de la réforme de sainte Thérèse. Déjà, pendant qu'elle était encore à Séville, le père Alvarez avait voulu qu'il fût permis aux nouvelles carmélites de choisir elles-mêmes leur directeur, et en dehors même de l'Ordre. Cette prétention, repoussée sans bruit une première fois, fut remise en avant dès que la fondatrice fut partie. Celle-ci, avertie par la vigilante prieure, vit aussitôt le péril que courrait son œuvre, si une pensée étrangère, introduite dans son troupeau sous des auspices sacrés, venait altérer l'esprit de l'institution. « Ana, disait-elle un jour à l'une de ses filles, nous sommes perdues si nous ouvrons la porte à tant de confesseurs! » Son esprit pénétrant savait d'ailleurs combien le démon est habile à prendre toutes les apparences pour perdre les meilleures âmes. Elle écrivait encore : « Le démon a tant d'orgueil, qu'il prétend entrer chez nous par les mêmes portes que Dieu, qui sont les communions, les confessions, les oraisons, et mettre le poison dans ce qui est le remède. » Elle prit donc le douloureux parti d'éloigner le père Alvarez ; mais rien de plus touchant que

la manière dont elle en parle. Jamais conviction ferme et dessein arrêté ne revêtirent dehors plus sincèrement charitables. On sent dans la réserve de son langage, avec l'effroi profond du péril qu'elle veut écarter, le sentiment attendri de l'ancienne gratitude.

Mais si elle trouva dans sa foi et dans son amour pour ses filles le courage de se séparer d'un vieil ami, deux de ses religieuses ne se résignèrent pas aussi aisément à se priver des douceurs de la direction du père Alvarez. Abusées comme lui et par une fausse et téméraire interprétation de la lettre, elles allèrent avec lui dénoncer à l'inquisition leur mère et le couvent lui-même. Mais ce grave tribunal, qui avait, une fois déjà, si loyalement reconnu l'innocence de Thérèse, n'hésita pas davantage à proclamer celle de ses filles. A Séville, où chacun était témoin de la pureté de leur foi et de la sainteté de leurs mœurs, il n'en coûtait à personne de leur rendre justice; mais au dehors la calomnie fit son chemin. Des accusations d'une autre nature, mais tout aussi mensongères, vinrent s'ajouter aux premières. D'anciennes passions mal assoupies se réveillèrent; les préjugés, les amours-propres, les intérêts vaincus, crurent le moment arrivé de ressaisir une influence perdue. Les chefs de l'Ordre se laissèrent surprendre, et cette vaillante prieure, la mère Marie de Saint-Joseph, qui avait opposé aux prétentions du père Alvarez une fermeté digne de Thérèse elle-même, paya pour la réforme tout entière. Le père provincial lui ôta la direction du couvent de Séville. Thérèse en ressentit une douleur profonde, mais son courage demeura en-

tier, ou plutôt devant la persécution il grandit encore. La joie du martyre espéré éclate dans toutes ses paroles, dans toutes ses lettres de cette époque. Écoutez comment elle écrit au prieur de Las Cuevas : « Que vous semble, mon père, de la façon dont on a traité, dont on traite encore vos pauvres filles? Il me semble que si elles ont demandé beaucoup à Dieu, Dieu leur a beaucoup accordé. Que son nom soit béni!

« Assurément oui, celles qui sont là et que j'y ai connues me donnent bien peu de souci; c'est plutôt de la joie que je ressens de voir tout ce qu'elles ont à gagner dans cette guerre que leur fait le démon. Mais pour celles qui sont entrées depuis, ah! j'ai grand'peur en effet. Elles avaient à s'assurer par l'exercice la quiétude de l'esprit, à se former aux habitudes de l'Ordre, et il faut que tout s'agite autour d'elles. Ce sont âmes neuves et partant grandement exposées; que le Seigneur y porte remède! Je dis seulement à Votre Paternité qu'il y a déjà bien des jours que le démon travaille à les troubler. »

Quand elle s'adresse à ses religieuses, son langage prend un accent plus fier, j'oserais dire plus martial. On a surnommé sainte Thérèse le capitaine général de l'Ordre du Carmel. Qu'est-ce en effet que la lettre qu'on va lire, que la belliqueuse harangue d'un général à ses troupes avant la bataille?

« Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vos charités, mes chères sœurs et filles; sachez que je ne vous ai jamais tant aimées que je le fais aujourd'hui; sachez que vous n'aurez jamais comme aujourd'hui l'occasion de

servir Notre-Seigneur ; car il vous fait la grâce suprême de pouvoir goûter un peu de sa croix, avec quelque chose de la défaillance qu'il eut si grande sur son Calvaire. Bienheureux le jour où vous entrâtes dans ce couvent, puisqu'il devait amener un temps si fortuné ! Ah ! que je vous porte envie ! Oui, lorsque j'appris tous ces changements, et que l'on voulait vous jeter hors de cette maison, et tout le reste, cette nouvelle, au lieu de me causer de la peine, me donna une immense joie intérieure, de voir que sans que vous ayez passé la mer, le Seigneur a voulu vous découvrir une mine de trésors, à l'aide desquels Dieu, j'espère, vous fera riches d'assez de biens pour que vous puissiez en répandre sur nous qui serons demeurées de ce côté de l'Océan !...

« Courage, courage ! mes filles ! souvenez-vous que Dieu n'impose à personne plus d'épreuves qu'il ne peut en supporter, et que ce Dieu est du côté des affligés. S'il en est ainsi, au lieu de craindre, il faut espérer en la miséricorde divine qui fera éclater la vérité de toutes choses.

« La prière, mes sœurs, la prière ! faisons briller notre humilité et notre obéissance, et que nul ne puisse se vanter d'en avoir montré davantage à la nouvelle mere que l'on vous a donnée, et particulièrement celle qui le fut avant elle. Oh ! le bon temps pour cueillir le fruit des résolutions que nous avons prises de servir le Seigneur ! Prenez-y garde, que souvent il lui plaît d'éprouver si les œuvres sont d'accord avec les résolutions et les paroles. Faites voir noblement aux fils de la Vierge, nos frères,

dans cette grande persécution, que s'ils s'aident eux-mêmes, le bon Jésus les aidera; que s'il dort sur la mer tranquille, quand la tempête gronde, il fait taire les vents; il veut qu'on l'intercède, et il nous aime tant, que toujours il cherche ce qui peut nous être profitable; que son nom soit béni! Amen, amen, amen.

« Dans toutes nos maisons, on vous recommande beaucoup au Seigneur; j'espère donc de sa bonté qu'il remédiera bientôt à tout ceci. C'est pourquoi vous devez être joyeuses, et remarquer que ce n'est encore rien que tout ce qu'on peut souffrir pour un Dieu si bon, qui a tant souffert pour nous autres, et qu'en définitive vous n'en êtes pas encore venues à verser votre sang pour lui. Vous êtes encore au milieu de vos sœurs, et non à Alger. Laissez faire votre époux, et vous verrez comme avant peu il fera boire la mer à ceux qui vous font la guerre, ainsi qu'il arriva au roi Pharaon, laissant son peuple libre, et tous d'autant plus enflammés du désir de souffrir encore que nous en aurons tiré plus de profit. » La persécution ne s'arrêta pas à sainte Thérèse et au couvent de Séville. Les pères Gracian et Mariano, saint Jean de la Croix lui-même, furent poursuivis et contraints de se cacher. Mais le courage de la sainte suffit encore à l'amertume de cette épreuve. On ne se lasse point de l'entendre; c'était alors qu'elle écrivait au bienheureux :

« J'ai reçu la lettre de Votre Révérence dans cette prison à laquelle je me résigne avec une joie suprême, car j'y souffre uniquement pour mon Dieu et pour ma religion. Ce qui m'afflige, mon père, c'est l'affliction où sont

Vos Révérences à cause de moi : c'est là ce qui me tourmente. Nonobstant, mon fils, n'ayez souci ni vous ni les autres. Car, ainsi qu'un autre Paul (que ne le suis-je aussi en sainteté !), je puis dire. Les prisons, les épreuves, les persécutions, les tortures, les outrages reçus pour mon Christ et ma religion ne sont pour moi que grâces et dons.

« Jamais je ne m'étais sentie mieux soulagée de mes maux que maintenant. C'est le propre de Dieu de venir en aide aux affligés et aux prisonniers. Je rends mille grâces à mon Dieu, et il est juste que nous le remerciions tous pour les grâces qu'il m'accorde dans cette prison. Y a-t-il, mon père, y a-t-il, mon fils, plaisir plus grand, faveur plus haute, douceur plus charmante que de souffrir pour notre Dieu, ce Dieu si bon? Quand les saints se trouvaient-ils dans leur centre et dans le giron de la jouissance? C'était quand ils souffraient pour leur Christ et leur Dieu. C'est là, pour aller à Dieu, le vrai chemin, et le plus sûr. Doit-il, pour nous, y avoir un autre plaisir, une autre joie que la croix? Et par ainsi, mon père, cherchons la croix, désirons la croix, embrassons avec joie les épreuves, et le jour où elles nous manqueraient, malheur à l'Ordre, malheur à nous-mêmes!

« Vous me dites, dans votre lettre, que le Nonce est fort en colère contre moi; qu'il me traite de femme inquiète, de coureuse; que le monde entier s'est levé en armes contre moi, et que mes fils sont réduits à fuir aux montagnes, à se cacher dans les rochers inaccessibles, dans les maisons les plus retirées, où nul ne puisse les

découvrir et les prendre. Voilà ce qui m'afflige, que, pour une pécheresse, une mauvaise religieuse, mes fils aient à souffrir de telles persécutions, détestés de tous, mais non pas de Dieu, qui, de cela j'en ai l'assurance, ne peut ni laisser ni abandonner ceux qui l'aiment si fort »

C'est ainsi que, de sa retraite forcée de Tolède, elle relève tous les courages. A chaque instant, une lettre d'elle allait porter la consolation dans le pauvre couvent de Séville, dans l'exil du père Gracian, dans la prison du vénérable Jean de la Croix. On lui reprochait de négliger tout le reste en faveur de Séville. Elle-même ne s'en défendait qu'à demi, et appelait le couvent persécuté son Gethsémani. « Cette persécution, écrivait-elle à la prieure, a doublé mon amour pour vous, parce que vous êtes celles qui ont le plus souffert. » Ce cœur de mère s'attachait naturellement davantage à ceux de ses enfants qui avaient le plus besoin de sa tendresse et de ses soins.

Une seule mesure pouvait mettre fin à ces persécutions renaissantes : la séparation de l'Ordre primitif et de l'Ordre réformé. Sollicitée depuis bien des années, elle fut obtenue au mois de mars 1581, une année environ avant la mort de sainte Thérèse. Dès lors sa mission était achevée, et elle s'écrie, en recevant cette grande nouvelle :

« C'est maintenant, ma fille, que je puis dire ce que disait saint Siméon. J'ai vu, dans l'Ordre de la Vierge Notre-Dame, ce que je désirais. Je vous demande donc à toutes de ne pas prier pour que je vive, mais au con-

traire, pour que j'aille reposer, puisque, aussi bien, je n'ai plus rien à faire pour vous. »

Lorsque je cherchai à Séville l'ancien, le vrai couvent de sainte Thérèse, j'eus quelque peine à le découvrir. La rue elle-même a changé de nom : c'est aujourd'hui la rue de Sarragosse, précisément en face de la Huerta du couvent démoli de San Francisco. Une grande porte en pierre de taille attira mon attention : c'était bien la maison de sainte Thérèse. Par la grille entr'ouverte, j'entrevis le patio dont elle a parlé, et ce petit jardin qu'elle trouvait si gracieux et si frais. Un écriteau placé dans le zaguan, au-dessus de la grille intérieure, m'apprit que le couvent était devenu une école de premier enseignement, placée aujourd'hui encore sous l'invocation de Notre-Dame du Mont-Carmel. Je me rappelai alors ce que Thérèse écrivait, un jour que, par exception, elle avait admis une enfant de onze ans parmi les novices : « Ces petits anges nous édifient et nous réjouissent. » Et je me demandai si l'âme de la sainte ne venait pas quelquefois encore visiter, dans cet humble logis qui lui avait coûté tant de peine à conquérir, ces petits enfants du peuple qui apprennent à lire dans le recueil de ses lettres.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DE PARIS A ARANJUEZ.

Départ de France. — Bayonne et Biarritz. — La Bidassoa. — Irun. — Saint-Sébastien. — Burgos. — L'Espagne et l'Orient. — Analogies. — Aranjuez. — Le palais. — Le Tage. — Les jardins. — La Casa del Labrador. — Le pont de Tolède. — Sonnet de Lope de Vega. 1

D'ARANJUEZ A SÉVILLE. — CORDOUE.

Départ pour l'Andalousie. — Ocaña. — Souvenirs de don Quichotte. — La Manche. — Puerte Lapiche. — La chaussée du Guadiana. — Val de Peñas. — Santa Cruz. — La Sierra Morena. — Les colonies allemandes. — Despeña Perros. — Nouveaux souvenirs de don Quichotte. — Le chemin de l'Argent. — Baylen. — Vers de M. le duc de Rivas. — Premiers horizons de l'Andalousie. — Champs d'oliviers. — Le Guadalquivir. — Andujar. — Les bohémiens. — Le Carpio. — Bernard de Carpio. — Cordoue. — La maison du comte de Torre Cabrera. — La mosquée. — Sa fondation et ses accroissements. — La cathédrale. — Les rues de Cordoue. — Ses fabriques. — Une journée dans la Sierra. — Départ de Cordoue. — Un pont romain. — Ecija. — Carmona. 13

SÉVILLE.

Mairena. — Sa foire. — Alcala. — Son château moresque. — Les Gitanos. — La Cruz del Campo. — L'aqueduc. — Arrivée à Séville. — Souvenirs de Beaumarchais et de Figaro. — L'Archevêché. — La Giralda. — Première

ascension — Séville à vol d'oiseau. — Son histoire. — Ses titres. — Sa devise. — Ses armes. — Le peuple andalous. 35

L'ALCAZAR DE SÉVILLE.

Premier aspect de l'Alcazar. — Sa fondation et ses transformations successives. — Description. — Le roi don Pèdre. — Meurtre de don Fadrique. — Récit de cette catastrophe dans les historiens et dans le Romancero. — Maria de Padilla. — Mariage de Charles-Quint avec une infante du Portugal. — Récit de Sandoval. — La popularité de don Pèdre. . . . 43

LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE.

La place du *Triunfo*. — Souvenir du tremblement de terre de Lisbonne. — La messe en plein air. — Aspect extérieur de la cathédrale. — Le Patio des orangers. — La chaire de Vicente Ferrer et le sermon des écoles. — La Porte du pardon. — Le Sagrario. — Construction de la cathédrale. — Description intérieure. — La chapelle de Saint-Ferdinand. — L'autel et le caveau. — Les tableaux et les sculptures. — La *Vision de saint Antoine* de Murillo. — L'*Ecce Homo*. — Comment il fut donné au roi Louis-Philippe. — La Giralda; son histoire. 62

LA BIBLIOTHÈQUE COLOMBINE.

Le tombeau de Hernando Colon. — Sa vie et sa mort. — Sa bibliothèque. — Son testament. — Procès auquel il donna lieu. — La Colombine. — Le bibliothécaire. — Disposition des armoires. — Livres rares. — Le trésor d'Alphonse le Sage. — Un amateur. — Ouvrages provenant de Christophe Colomb. — Curieuses notes tracées de sa main. — Sa vaste érudition. — Notes piquantes de Hernando Colon. — L'épée de Garci Perez de Vargas. — La bibliothèque de l'Université. — Le verger de Colon. 86

LE CONSULAT. — LES ARCHIVES DES INDES.

Premier aspect de l'édifice. — L'ancienne bourse des marchands de Séville — La bourse en plein air. — Origine et construction du monument actuel. — Comment s'y formèrent les archives de l'Amérique espagnole. — Souvenirs du temps de Christophe Colomb, de Cortez, de Pizarre, de Cervantes. 104

LA FÊTE-DIEU.

La veille de la fête. — Les préparatifs de la procession. — La procession. — La danse des Seices. — Origine de cette institution. 117

LES PROMENADES ET LES RUES DE SÉVILLE.

Les Délices. — Les places. — Aspect des rues. — La tête du roi don Pèdre. Le passage du saint sacrement. — Les Carreras. — Le Sereno. . . 127

L'ANDALOUSE.

Un bal à Séville. — La véritable Andalouse. — Les Cigarreras. — La mantille. — L'éventail. 143

LA SEMAINE SAINTE A SÉVILLE.

Les approches de la semaine sainte. — Les confréries. — Le dimanche des Rameaux. — Les processions de jour et de nuit. — La place S. Francisco. — La Passion. — Le jeudi et le vendredi saint. — Le sculpteur Montanez. — Sa vie et ses œuvres. — Le Monument de la semaine sainte. — Le Miserere. — Le santo entierro. — Les cérémonies de la cathédrale. — La passion chantée. — Le marchand de catéchismes. — Les dieux au carême. — Le massacre des juifs. — Le jour de Pâques. — Le cierge pascal. 153

LES POÈTES DE L'ANDALOUSIE.

L'atelier de Pacheco. — Les personnages qu'on y rencontrait. — Esprit de cette réunion. — Comment on y comprenait la poésie. — Passage de Cervantes. — Biographie de Pacheco. — Ses tableaux. — Vélasquez. — Le manuscrit de Pacheco. — Les poëtes de Séville. — I. Le *divin* Herrera. — Sa vie. — Ses œuvres. — II. Baltazar del Alcazar : ses poésies facétieuses. — III. Guttière de Cetina. — IV. Juan de Arguijo : ses sonnets. — V. Jauregui : ses belles traductions. — VI. Francisco de Rioja : ses poésies morales. — VII. Cespedes : son poëme sur la peinture. — Conclusion. 182

CERVANTES A SÉVILLE.

A quelle époque et à quelle occasion Cervantes vint à Séville. — Cervantes

munitionnaire. — Cervantes avant Don Quichotte. — Cervantes dans l'atelier de Pacheco. — Son portrait à cette époque — Ses poésies satiriques. — Ses Nouvelles. — Cervantes revendiqué par les médecins. — La folie de Don Quichotte offre une peinture rigoureuse de cette maladie mentale; les remèdes employés par le barbier et par le curé sont précisément ceux que l'art de guérir aurait conseillés. 255

SAINTE THÉRÈSE. — UN COUVENT DE CARMÉLITES.

Visite au couvent de Sainte-Thérèse, à Séville. — Intérieur de ce couvent. — Souvenirs de la sainte. — Son manteau. — Ses manuscrits. — Son portrait authenthique. — La cellule de la prieure. — Biographie de la sainte. — Sa vocation précoce. — Sa première vision. — Elle lutte pendant vingt ans. — Sonnet à Jésus crucifié. — Caractère des visions de sainte Thérèse. — Variété de ses visions. — Mariage mystique. — Mission de sainte Thérèse. — Ses contemporains et ses conseillers. — Les difficultés qu'elle rencontre — Ses premières fondations. — Comment elle s'y prenait pour fonder un couvent. — Son admirable confiance. — Fondation du couvent de Séville. — Arrivée de la sainte. — Obstacles qu'elle surmonte. — Persécutions qui suivirent cette fondation. — Exil de la sainte. — Elle quitte Séville. — Sa mort admirable. 292

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
HENRI HEINE

Format grand in-18 anglais

« M. Henri Heine est le premier poëte de son pays depuis la mort de Gœthe, » écrivait naguère un critique éminent qui connaît à fond la littérature moderne de l'Allemagne. Ce jugement, tout bienveillant qu'il paraît, ne caractérise pas suffisamment le mérite supérieur de l'homme qui en est l'objet. Henri Heine n'est pas seulement le premier poëte de son pays, il est encore un des penseurs les plus profonds, un des philosophes les plus puissants, un des écrivains les plus originaux de la littérature de ce siecle, un des maîtres, en un mot, de la pensée, de la forme, du style dans l'art contemporain.

C'est vers 1830 que la réputation d'Henri Heine commença à se répandre en France. Déjà l'auteur des *Reisebilder* était très-connu en Allemagne ; la société berlinoise, dans laquelle il était considéré comme un des jeunes hommes les plus éminents de son temps, avait pu apprécier l'indépendance de son caractère et la gaieté fantasque de son esprit ; ses premiers ouvrages, le *Livre des Chants*, les *Reisebilder* (*tableaux de voyages*), avaient obtenu tout d'abord un immense succès. Le même succès les attendait en France, et, quand Heine vint habiter Paris, il y fut reçu comme

Revue et collationnée sous les ordres de l'auteur lui-même, cette édition permettra de trouver dans la lecture de Henri Heine autant de fruit et d'enseignement qu'on y a toujours trouvé de charme et d'attrait. Bien des pièces seront complétées par des pages resées inédites ou écrites pour notre édition même. Ainsi en sera-t-il les *Aveux d'un poëte* qui paraîtront en entier dans les deux volumes *de l'Allemagne;* c'est ainsi encore que le volume de poésies (en prose), contiendra non-seulement *Atta-Troll* et les légendes, mais encore un grand nombre de morceaux entièrement inédits; c'est ainsi enfin que seront publiés les *Reisebilder*, le livre *de la France* et le livre intitulé *Lutèce*, dont la publication est destinée à produire chez nous une profonde sensation. Cet ouvrage composé de lettres sur la vie sociale et intellectuelle, qui paraissent en ce moment à Hambourg, sera complété spécialement pour notre édition.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les *Œuvres d'Henri Heine* formeront sept volumes in-18, format anglais :

PRIX DU VOLUME, 3 FRANCS

TITRES DES OUVRAGES DE HENRI HEINE

De l'Allemagne, contenant : *de l'Allemagne jusqu'à Luther et depuis Luther*, la *Légende de Faust. — Réveil de la vie politique. — Traditions populaires nouvelles. — Les Dieux en exil.—Les Aveux d'un poëte*, etc. 2 vol.

Poésies et Légendes (en prose), contenant le *Livre des Chants*,— *Atta-Troll*,— *le Conte d'hiver*,— *le Romancero* et d'autres poëmes inédits..... 1

Reisebilder, nouvelle édition entièrement revue..... 1

De la France. Lettres sur la politique et les beaux-arts. 1

Lutèce. Lettres sur la vie sociale et intellectuelle en France..... 1

Contes et Nouvelles..... 1

Paris. — Imp. Simon Bacon et Comp., rue d'Erfurth, 1.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

M. LÉON WOCQUIER.

FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS.

Voici un écrivain, M. Henri Conscience, à qui il a suffi de la publication de quelques nouvelles traduites en français pour donner à son nom une véritable célébrité, une de ces célébrités qu'on n'obtient le plus souvent qu'après une nombreuse série d'œuvres remarquables et de longue haleine.

La rapidité et la facilité de ce succès s'expliquent, il est vrai, tout naturellement aussitôt qu'on a lu quelques pages du romancier flamand, et reconnu les qualités éminentes qui lui assurent une des meilleures places dans la famille des conteurs ingénieux, intéressants et moraux. Il est peu d'écrivains, en effet, sur lesquels il soit aussi aisé d'asseoir un jugement prompt et sûr, qui sachent plaire et charmer comme lui de prime-abord, et gagner en quelque sorte, à première vue, la familiarité du lecteur.

N'avez-vous pas rencontré dans le monde de ces hommes

dont la physionomie heureuse et franche semble porter l'empreinte d'une âme honnête en même temps qu'élevée, bienveillante en même temps que juste et ferme, dont la voix, la parole, l'esprit exercent une sorte d'attraction sur tout ce qui est digne de les comprendre; de ces hommes dont on se sent, dès les premiers mots échangés, le désir d'être l'ami? Eh bien, il en est du style des livres comme de la physionomie de l'homme, de la pensée écrite comme de la pensée parlée; de même qu'un regard échangé et une heure de conversation suffisent pour faire naître un commerce affectueux qui bientôt se transformera en une amitié profonde et dévouée, de même quatre ou cinq pages d'un écrivain peuvent suffire à faire de tous ses livres les hôtes et les amis de votre foyer, les intimes et les commensaux de votre famille : M. Conscience est un de ces auteurs si heureusement doués; nul plus que lui ne possède cette séduction irrésistible qui attache dès l'abord le lecteur à l'écrivain, et établit entre leurs âmes et leurs esprits une sorte de communion de sentiments et de pensées.

Né à Anvers, d'un père français, M. Conscience, quoiqu'il possède parfaitement notre langue et notre littérature, a voulu être le poëte et le romancier national de la Flandre; tous ses livres ont jusqu'à présent été écrits en langue flamande, et sont fortement imprégnés de la vieille séve du terroir, ce qui ne les empêche point, malgré leur cachet d'originalité native et en dépit de l'auteur lui-même, d'être Français par le tour du récit, la grâce de certains caractères et l'intérêt de la composition. Et pourtant, faut-il le dire, la France a presque été la dernière à rendre à l'éminent écrivain un trop tardif hommage. Déjà depuis longues années la plupart de ses œuvres ont été traduites dans toutes les langues. « M. Conscience, disait en mars 1849 M. Saint-René Taillandier, dans un remarquable article de la *Revue des Deux Mondes*, M. Conscience est un des conteurs les plus populaires du nord de l'Europe. » L'Allemagne possède plusieurs traductions de ses romans, parmi lesquelles on cite surtout celle de M. Diepenbrock, prince-

évêque de Breslau. Presque tous ont paru en anglais à Londres, en bohémien à Prague, en polonais à Posen, en danois à Copenhague ; M. Thomaseo Gar et l'abbé Negrelli l'ont de leur côté fait connaître à l'Italie. La France ne pouvait laisser longtemps dans l'oubli un de ces écrivains qui, comme Walter Scott, Cooper, Lewis, Goethe, Cervantes, appartiennent, quelle que soit d'ailleurs la langue qu'ils écrivent, à toutes les littératures.

L'absence de nos bibliothèques des œuvres de M. Henri Conscience était une lacune ; avec l'aide de M. Léon Wocquier, professeur à la Faculté des lettres de Gand, qui a déjà traduit pour la *Revue des Deux Mondes*, ce chef-d'œuvre qu'on appelle *le Gentilhomme pauvre*, nous venons combler cette lacune par une édition de toutes les œuvres publiées et à publier de M. Henri Conscience. Acquéreurs de la toute propriété de la traduction des œuvres complètes de l'auteur du *Conscrit*, nous ne doutons pas qu'il ne soit bientôt aussi populaire chez nous que dans son propre pays et dans toute l'Allemagne.

La popularité réservée parmi les lecteurs français à M. Conscience et à ses *Scènes de la vie flamande* ne se bornera point, nous en avons l'assurance, aux classes lettrées. Notre romancier possède les qualités rares et merveilleuses qui universalisent le succès, et rendent l'écrivain sympathique à tous. Si l'érudit et le lettré trouvent de curieuses études sur la Flandre au moyen âge dans *l'Année des Miracles*, dans *le Lion de Flandre*, dans *Jacques Artevelde*, dans l'intéressante *Histoire du comte Hugo*, le lecteur naïf, la femme avide d'épisodes touchants seront vivement émus par le mouvement des passions, par la sensibilité que l'auteur a su mettre aussi bien dans ses grands romans dramatiques que dans ses *Veillées flamandes* et dans son *Livre de la Nature;* l'enfant lui-même lira avec autant d'intérêt que de fruit de délicieux contes tels que *Jeannot et Mariette* et *Grignotin*. Si le réaliste se réjouit à ces peintures si vraies des intérieurs

flamands, qui semblent autant de chefs-d'œuvre des Gérard Dow, des Metzu et des Van Ostade, à ces développements dramatiques et saisissants des caractères et des passions, le lecteur spiritualiste sera heureux de son côté, de trouver à chaque page la suave senteur de cette poésie naïve qui parfume les âmes élevées.

Ce qu'a en effet de particulier et de vraiment original le génie de M. Conscience, c'est qu'il réunit aux qualités du romancier historique, du penseur profond, celles de l'observateur fin et exact, du poëte et du peintre de la nature, la réalité de l'auteur de *Manon Lescaut* et la poésie de l'auteur de *Paul et Virginie*. Ajoutons, pour terminer cette appréciation trop brève d'un écrivain qu'on apprendra à aimer en le lisant, que tous ses livres se distinguent par une moralité de pensée, par une chasteté de sentiment, par une pureté de langage qui permettent de les classer parmi les rares ouvrages d'imagination appelés à prendre place dans les bibliothèques de famille, et à faire le charme des veillées du foyer domestique.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Les œuvres complètes de Henri Conscience formeront dix volumes grand in-18. Un volume paraît tous les mois. Chaque volume se vend séparement.

Prix du volume 3 francs.

TITRES DES OUVRAGES DE HENRI CONSCIENCE.

Scènes de la vie flamande.	2 vol.	Le Livre de la Nature. . .	1 vol.
Veillées flamandes.	2 —	Le Lion de Flandre.	1 —
Le comte Hugo.	1 —	Jacques Artevelde.	1 —
La Guerre des Paysans. . .	1 —	L'Année des Miracles. . . .	1 —

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE ET Cᵉ, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. DE BERNARD

AVEC

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

M. ARMAND DE PONTMARTIN

Format grand in-18 anglais.

Nous publions en douze volumes grand in-18, avec tout le luxe que demandent les livres aimés du public, les œuvres complètes d'un homme dont le nom seul est fait pour exciter au plus haut degré la sympathie et l'intérêt du lecteur.

M. Charles de Bernard est en effet, par le nombre et la popularité de ses ouvrages, par la réserve et l'excellence de son goût littéraire, un romancier du premier ordre, un romancier français. Il appartient évidemment, et par des affinités incontestables, au maître du roman moderne, M. de Balzac lui-même, et, si quelqu'un avait pu nous consoler de l'interruption de la *Comédie humaine*, à coup sûr cet homme-là eût été M. Charles de Bernard. — La mort en a décidé autrement, elle a enlevé le disciple avant de peser sur le maître, et elle nous a laissé un double regret.

Ces regrets d'un poëte éteint avant l'heure, ces deuils d'un esprit charmant qui disparaît avant d'avoir porté ses premières fleurs et ses premiers fruits, ne peuvent guère se consoler que par les honneurs qui sont rendus à l'œuvre de l'homme expiré.

Voilà pourquoi nous avons voulu recueillir et mettre en ordre avec un soin pieux les *Œuvres complètes de M. Charles de Bernard*, afin que désormais les amis des lettres et des livres honnêtes trouvent réunies tant d'œuvres charmantes, tant d'œuvres éparses, ces contes, ces nouvelles, ces romans ingénieux, qui, après avoir jeté leur éclat, disparaîtraient dans une nuit profonde, si quelque main amie et dévouée ne les rendait soudain à la douce clarté du jour.

Les amateurs de livres qui auront tenté, depuis tantôt dix années, de réunir sur les rayons de leur bibliothèque les œuvres diverses de M. Charles de Bernard comprendront parfaitement le service que nous allons leur rendre, par la difficulté même de cette réunion presque impossible. Où trouver, par exemple, le *Nœud gordien*, ce charmant recueil où parut pour la première fois la *Femme de quarante ans*, admirable étude que le maître lui-même eût signée, et qui fut pour nous la révélation du talent de M. Charles de Bernard? Où trouver le *Paravent*, la *Peau du lion*, la *Chasse aux amants*, les *Ailes d'Icare*?

Il y faudrait bien des peines et d'heureux hasards : ces livres, lus si longtemps et partout, qui ont été, au printemps, le repos de la maison rustique, le charme du foyer domestique en hiver, le sourire de la jeunesse et la consolation des vieillards..., à force d'être lus, feuilletés, empruntés, oubliés sur le banc de gazon, ils disparaissent, et il n'en reste plus de traces que dans le souvenir. Il faut donc les réimprimer, et que cette réimpression soit correcte et faite, comme on dit, de main d'ouvrier. Telle sera cette édition des *Œuvres complètes de M. Charles de Bernard*.

Au reste, avec cet homme-là nous sommes fort à l'aise, il n'a pas besoin des louanges du prospectus, sa louange est dans tous

les esprits qu'il a charmés, dans toutes les âmes qu'il a émues ou consolées. Sa louange, elle est dans ces beaux livres où la morale la plus honnête se rencontre avec la connaissance la plus profonde du cœur humain.

Rappelez-vous *Gerfaut* et cette admirable étude de la vie intérieure; il nous semble que voilà un livre réel, dans la meilleure acception de ce mot *réalité*. Rappelez-vous le *Gentilhomme campagnard* et le franc rire du lecteur, introduit pour la première fois dans un club de cabaret et dans une république de village; quelle plus aimable comédie et quel esprit plus enjoué?

Cet homme sait rire et il fait rêver; il plaisante avec grâce, il s'abandonne à des colères bien senties, il touche à la comédie, il touche au drame: le *Beau-père* est un drame et l'*Homme sérieux* est une comédie. Que si vous préférez aux grandes œuvres les tableaux d'intérieur et de chevalet, vous en trouverez à plaisir dans ce joli livre intitulé *l'Écueil*, et dans un volume de *Nouvelles* que l'on pourrait appeler les œuvres fugitives de M. Charles de Bernard; mais les voilà fixées, à cette heure, dans notre édition, et elles n'en sortiront plus.

Ajoutez, pour le complément de cette édition, le *théâtre* de M. Charles de Bernard, et les premières pages ravissantes du *Veau d'or*, destinées dans sa pensée à devenir les premières assises d'un grand livre; hélas! il n'a pas pu donner à son idée les développements rêvés, et pourtant le *Veau d'or*, complet ainsi, restera parmi ses chefs-d'œuvre.

Véritablement nous n'avons rien oublié dans toutes les pages sorties de la plume et du cœur de cet écrivain qui touchait à ce que la renommée a de plus aimable et de plus charmant, tant nous étions désireux d'élever un monument véritable à sa mémoire; enfin on trouvera dans ses œuvres, même les poésies de sa jeunesse : *plus deuil que joie*. Hélas! l'infortuné, quand il écrivait ces beaux vers, qui furent les premières inspirations de son printemps, il ne se doutait pas que la mort arri-

verait si vite, et qu'il serait frappé au plus beau moment de sa gloire, à l'heure où la popularité commence, à l'heure où le nom de l'écrivain se grave peu à peu dans tous les esprits distingués et dans tous les cœurs intelligents.

Afin que rien ne manquât à notre livre, nous avons demandé à M. Armand de Pontmartin une notice sur la vie et les œuvres de M. Charles de Bernard.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Œuvres complètes de Charles de Bernard formeront douze volumes grand in-18. Un volume paraît tous les quinze jours. Chaque volume se vend séparément.

Prix du volume, 3 francs.

TITRES DES OUVRAGES DE M. CHARLES DE BERNARD

Le Nœud gordien	1 vol.	L'Écueil	1 vol.
Gerfaut	1 —	Un Homme sérieux	1 —
Le Paravent	1 —	Un Beau-Père	1 —
La Peau du lion et la Chasse aux Amants	1 —	Le Gentilhomme campagnard	2 —
Les Ailes d'Icare	1 —	Théâtre et Poésies	1 —
		Nouvelles et Mélanges	1 —

Paris. — Imp. Simon Raçon et Comp., rue d'Erfurth, 1.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

ŒUVRES COMPLÈTES

— INÉDITES ET POSTHUMES —

DE STENDHAL

(HENRI BEYLE)

PRÉCÉDÉES D'UN ESSAI SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR

M. PROSPER MÉRIMÉE

de l'Académie française

Format grand in-18 anglais.

Nous sommes heureux d'annoncer enfin, après bien des recherches, et sous les auspices des plus intimes et des plus chers amis de l'auteur, une édition des œuvres complètes d'un des plus beaux esprits de ce siècle, M. de Stendhal, pour garder à M. Beyle le nom littéraire que lui-même il avait choisi.

Parmi les écrivains de ce temps-ci, il en est peu qui aient occupé au même degré l'attention publique et qui l'aient tenue plus en éveil. Cette inquiétude que M. Beyle donnait au lecteur, et cette curiosité soulevée par les moindres traits de cette plume acérée, se peuvent expliquer facilement par la nouveauté, par la fantaisie et par la variété des sujets qui se présentaient sans cesse et sans fin au voyageur, au rêveur, à l'artiste, au sceptique enfin : il réunissait en lui-même tous les contrastes; il doutait de l'amour, et il était à genoux devant Rossini.

Les lecteurs de cette génération ne se rappellent pas sans un vif sentiment de reconnaissance les livres de M. de Stendhal, tout remplis d'observations ingénieuses, de récits inattendus, de sentiments tout nouveaux et surtout féconds en surprises

de tout genre, soit que l'auteur nous promène dans la Rome éternelle, soit qu'il étudie et compare à loisir l'une à l'autre, Rome à Florence ; soit que, dans une suite de pages brillantes, du style le plus fin et de la raillerie la plus vive, il raconte, à la façon d'un artiste, ses peines, ses espérances et ses impressions de chaque jour.

Homme du monde, homme à part dans le monde; actif et paresseux, plein de zèle aujourd'hui et le lendemain endormi à moitié, improvisateur ardent, écrivain plein d'art et de recherche, il a tous les mérites du style, il en a tous les défauts : aujourd'hui Tacite et demain Crébillon fils.

Parmi les romans de M. de Stendhal, il en est plusieurs dont la trace est restée vive et dont l'empreinte est ineffaçable. *Le Rouge et le Noir*, par exemple, où l'on nous montre à quels excès peut se porter la témérité de l'impuissance, est un formidable roman dans son genre, et peu d'histoires ont été publiées, plus complètes, des vanités de la Restauration. Elle croyait bâtir sur le roc, elle bâtissait sur le sable. En véritable disciple de Voltaire, M. de Stendhal touchait la plaie et la faisait saigner sous sa main sans pitié.

Que dirons-nous de la *Chartreuse de Parme* qui n'ait été dit cent fois mieux que nous ne saurions faire? Un pareil livre est une épopée : au milieu des plus chères déceptions de la jeunesse et des plus tendres réminiscences de l'amour, vous rencontrez soudain le plus merveilleux récit de bataille qui ait été entrepris depuis les batailles d'Alexandre et de César. En ce livre épique apparaît, radieuse et sanglante, dans ses espérances et dans ses désespoirs, la journée entière de Waterloo ; vous entendez tous ces grands bruits, vous comprenez tous ces détails, vous suivez à la trace les phalanges de l'Europe, et vous vous étonnez, épouvanté du charme indéfinissable qui peut se rencontrer dans ces pages dignes des plus sincères historiens.

Voilà un livre, cette *Chartreuse de Parme!* Ce sont là aussi des livres dignes d'être conservés, les *Promenades dans Rome*, *Rome, Naples et Florence*, l'*Histoire de la peinture en Italie*, la *Vie de Rossini* et la *Vie de Haydn, Mozart et Métastase*, et enfin ce livre charmant *de l'Amour*, qui a tant occupé les amoureux... les philosophes de ce temps-ci.

Dans notre édition, ce livre *de l'Amour* est augmenté de moitié, pour ainsi dire; car l'auteur a refait son livre, et comme le texte en était inépuisable, il n'a quitté son livre qu'à la mort.

C'est donc un ouvrage tout nouveau que nous annonçons à nos lecteurs, et ce qu'ils ont pu en lire déjà n'était que le premier trait du tableau.

Dans notre édition, nous avons réuni, sous le titre de *Mélanges*, un grand nombre de pages, précieuses pour le fond autant que pour la forme, que M. de Stendhal jetait çà et là d'une main prodigue, et qu'il signait de vingt noms différents. Ce sont là les archives de sa vie, et il a fallu véritablement rencontrer un archiviste et un ami pour que ces belles pages ne fussent pas perdues. Notre édition les sauve. Elle sauve aussi, dans deux volumes publiés sous ce titre : *Correspondance de M. de Stendhal*, une suite de lettres à ses amis des deux sexes, et même une suite de lettres plus tendres qui montreront ce bel esprit sous un jour tout nouveau.

Quiconque, au reste, voudra connaître le mouvement littéraire et politique des derniers jours de la Restauration, devra lire nécessairement cette correspondance inédite de M. de Stendhal; non-seulement on y voit l'homme qui juge et qui juge bien, mais encore l'homme qui sait voir et prévoir, et dont les instincts ne le trompent guère. Il avait l'esprit libéral en toutes choses, il aimait la libre pensée, et ça l'amusait de marcher en avant :

« Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre,

lui disaient ses amis. — Et qui m'aime me suive, » répondait-il.

Hélas! on l'a suivi tant qu'il a pu marcher, on l'a lu tant qu'il a pu écrire. Nous donnerons, parmi toutes ces choses inédites, deux volumes de *Nouvelles*, mises en leur ordre, à leur place, et se faisant valoir l'une l'autre par la diversité même de leur génie et de leurs origines. Parmi ces nouvelles, on distinguera, cette fois encore, l'*Abbesse de Castro*, les *Cenci*, le *Philtre*, à côté d'autres nouvelles entièrement inédites.

La mort prématurée de M. de Stendhal, frappé d'un coup de foudre au moment où sa vie était encore pleine et féconde, a attristé tous les amis des lettres. Elle a été un deuil sincère de tous les honnêtes gens qui aiment les livres bien faits, les saines paroles, l'esprit sincère, un style correct même dans ses excès, et sérieux même dans ses élégances les plus cherchées. M. de Balzac, lui-même, un bon juge, quand il apprit la mort de M. de Stendhal : « C'était un des esprits les plus remarquables

de ce temps-ci, disait-il... La *Chartreuse de Parme* est un livre merveilleux, le livre des esprits distingués. »

A cette louange suprême nous n'avons rien à ajouter. M. Prosper Mérimée s'est chargé d'écrire pour notre édition la vie de M. de Stendhal, dont il est resté l'ami fidèle et l'admirateur dévoué. Cette notice sera pour notre livre un précieux ornement, et d'un prix inestimable. Enfin, la louange de notre écrivain se retrouvera surabondamment dans les dix-huit volumes que nous annonçons, et qui seront tout à fait dignes, nous l'espérons du moins, par les soins de tout genre qui leur seront donnés, de représenter dans l'avenir les œuvres de ce charmant penseur, de ce rare esprit, de ce merveilleux écrivain.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Œuvres complètes de Stendhal, y compris les Œuvres inédites, formeront dix-huit volumes grand in-18. Un volume paraît tous les mois. On peut acheter chaque volume séparément.

Prix du volume, 3 francs.

TITRES DES OUVRAGES DE M. DE STENDHAL (HENRI BEYLE)

Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase. . . . . 1 vol.
Histoire de la Peinture en Italie. — Avec une introduction inédite. . . . . 1 —
Rome, Naples et Florence. — Préface inédite. . . . . 1 —
De l'Amour. — Avec préfaces et fragments inédits. . . . . 1 —
Vie de Rossini. . . . . 1 —
Armance, ou quelques scènes d'un salon de Paris. . . . . 1 —
Promenades dans Rome. — Avec fragments inédits. . . . . 2 —
Le Rouge et le Noir. . . . . 1 —
La Chartreuse de Parme. . . . 1 —
Mémoires d'un Touriste. — Avec préface inédite. . . . . 1 vol.
Souvenirs de voyages, suite des *Mémoires d'un Touriste*. — Inédit. . . . . 1 —
Chroniques italiennes. — *L'Abbesse de Castro*, — *Les Cenci*, — *La Duchesse de Palliano*, — *Vittoria Accorambani*. . . . 1 —
Nouvelles. — *Vanina Vanini*, — *Le Philtre*, — *Le Coffre et le Revenant*, etc., etc. . . . . 1 —
Nouvelles inédites. . . . . 1 —
Mélanges d'art et de littérature, en grande partie inédits. . . . . 1 —

Et deux volumes de Correspondance publiés pour la première fois.

Paris. — Imp. Simon Raçon et Comp., rue d'Erfurth, 1.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE
2e série.

ANTOINE DE LATOUR

ÉTUDES

SUR

L'ESPAGNE

— SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE —

I

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

Format in-18 anglais, DEUXIÈME SÉRIE, à 3 fr. le Volume.

LAMARTINE.

Geneviève. 1
Toussaint Louverture 1
Confidences. 1
Nouv. Confidences. . 1

JULES JANIN.

Hist. de la littérature dramatique. 4

H. DE BALZAC.

Contes drolatiques. 1

HENRI HEINE.

De l'Allemagne. . . 2
Ballades et Légendes 1
Reisebilder 1

PR. MÉRIMÉE.

Nouvelles (3e édit.). 1
Episode de l'Hist. de Russie. 1
Les Deux Héritages. 1
Etudes sur l'Hist. romaine. 1
Mélanges historiq. et littéraires. . . 1

DE STENDHAL.

De l'Amour. 1
Prom. dans Rome. 2
Chartreuse de Parme 1
Rouge et Noir. . . . 1
Romans et Nouvell. 1
Histoire de la peinture en Italie. . . 1
Vie de Rossini. . . . 1
Mém. d'un Touriste. 2
Racine et Shakspeare. 1
Vies de Haydn, de Mozart etc.. . . . 1
Rome, Naples et Florence 1
Correspondance inédite 2

H. CONSCIENCE.

Scènes de la vie flamande. 2
Veillées flamandes. . 1
Guerre des Paysans. 1
Heures du soir. . . 1

HENRI BLAZE.

Ecrivains et Poëtes de l'Allemagne. . 1
Souv. et Récits des Camp. d'Autriche. 1
Episode de l'Hist. du Hanovre. 1

ANT. DE LATOUR.

Études sur l'Espagne 2

FÉTIS

Causeries musicales 1

CH. DE BERNARD.

Le Nœud Gordien. . 1
Gerfaut. 1
Le Paravent. 1
L'Écueil. 1
Les Ailes d'Icare. . 1
La Peau du Lion. . 1
Un Homme sérieux. 1
Un Beau-Père . . . 1
Le Gentilhomme campagnard. . . 2
Poésies et Théâtre. . 1
Nouvelles et Mélanges. 1

GÉRARD DE NERVAL.

Souvenirs d'Allemagne. Lorely . . . 1
Les Filles du Feu. . 1
La Bohême galante. 1

Mme H. BEECHER STOWE.

TRADUCT. B. FORCADE

Souvenirs heureux, voy. en Angleter., en France et en Suisse. 2

CH. DE MAZADE.

L'Espagne moderne. 1

J. AUTRAN.

Laboureurs et Soldats.... 1

JOHN LEMOINNE.

Etudes critiques et biographiques. . . 1

GUST. PLANCHE.

Portraits d'Artistes. 2
Etudes sur l'Ecole française 2

F. PONSARD.

Théâtre complet. . . 1
Etudes antiques. . . 1

ÉMILE AUGIER.

Poésies complètes. . 1

LÉON GOZLAN.

Hist. de 130 femmes 1
Les Vendanges. . . . 1
Le Tapis vert. 1

LOUIS REYBAUD.

Mœurs et Portraits. 2
Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. . 1
Nouvelles. 1
Romans. 1
Comtesse de Mauléon 1
La Vie à rebours. . 1
Marines et Voyages. 1
La Vie de Corsaire. . 1
La Vie de l'Employé. 1
Mathias l'Humoriste 1

Mme E. DE GIRARDIN.

Marguerite. 1
Nouvelles. 1
Le Vic. de Launay. 1
Le Marquis de Pontanges. 1

ALPH. KARR.

Agathe et Cécile. . 1
Les Femmes. 1
Soirées de Sainte-Adresse. 1
Raoul Desloges. . . 1
Lettres écrites de mon jardin. . . . 1
Au bord de la mer (sous presse). . . 1

D. NISARD.

Études sur la Renaissance. 1
Souven. de Voyage. 1
Etudes de critique littéraire 1

Mme CH. REYBAUD.

Espagnoles et Françaises. 1
Scènes de la Vie des Antilles. 1
Le Château de St-Germain. 1

MÉRY.

Les Nuits anglaises. 1
Les Nuits italiennes. 1
Les Nuits d'Orient. 1
Les Nuits parisiennes. 1

TH. GAUTIER.

Les Grotesques. . . 1
Constantinople . . . 1
Etudes sur les Arts. 1
En Grèce et en Afrique (s. presse). . 1

DE PONTMARTIN.

Contes et Nouvelles. 1
Causeries littéraires 1
Le Fond de la Coupe 1
Nouvelles Causeries littéraires. 1

OCT. FEUILLET.

Scènes et Proverb. 1
Bellah. 1
Scènes et Comédies. 1

D'HAUSSONVILLE.

Histoire de la politique extérieure du gouvernement franç. 1830-1848. 2

DE SAINT-AULAIRE.

Les derniers Valois. 1

EUG. FORCADE.

Études historiques. 1
Hist. des causes de la Guer. d'Orient. 1

HENRY MURGER.

Scèn. de la Bohème. 1
Scènes de la Vie de jeunesse. 1
Le Pays Latin. . . . 1
Scènes de campagne 1
Les Buveurs d'eau. 1

A. DE VALBEZEN.

(LE MAJOR FRIDOLIN)

Récits d'hier et d'aujourd'hui 1

CUVILLIER-FLEURY.

Portraits politiques et révolutionnaires. 2
Etudes historiques et littéraires. . . . 2
Voyages et Voyageurs 1
Nouv. Etudes historiq. et littéraires. 1

JULES SANDEAU.

Catherine. 1
Nouvelles. 1
Sacs et Parchemins. 1
Un Héritage. 1

ALEX. DUMAS FILS

Dame aux Camellias 1
Contes et Nouvelles. 1
La Vie à vingt ans. . 1
Antonine. 1
Avent. de 4 femmes 1

E. TEXIER.

Critiques et Récits. 1
Contes et Voyages. . 1

AMÉDÉE ACHARD.

Châteaux en Espagne 1

LE GÉNÉR. DAUMAS

Chevaux du Sahara . 1

AUGUST. MAQUET.

Nouvelles (s. presse) 1

ARNOULD FRÉMY.

Journal d'une jeune Fille. 1

L. RATISBONNE.

L'enfer du Dante (traduct. en regard, texte en regard). 2
Le Purgatoire (trad. en vers, texte en regard, sous pr.). 2

PAUL DELTUF.

Contes romanesques 1
Récits dramatiques. 1

PAUL DE MO[illegible]

Caractères et Fi[illegible] du temps. . . .
Aventures du tem[illegible] passé. . . . . .
Hist. sentimenta[illegible] et militaires. . .

F. MALLEFIL[illegible]

Le Collier. . . . .
Contes maritimes [illegible] militaires. . . .

C. CARAGUEL[illegible]

Soirées de Tavern[illegible]

THÉOD. PAV[illegible]

Scènes et Récits d[illegible] Pays d'outre-m[illegible]
Etudes et Voya[illegible] (sous presse).

CH. REYBAU[illegible]

Ep'tres, Contes Pastorales. . . .
Œuvres inédites .

HECT. BERLIO[illegible]

Soirées de l'orch[illegible]

L. VITET.

Les Etats d'Orléa[illegible]
La Ligue . . . .

LIADIÈRES.

Œuvres littéraire[illegible]
Souven. histori[illegible] et parlementaire[illegible]

L. & M. ESCO[illegible]

Dictionnaire de M[illegible] sique . . . . .

F. DE CONCH[illegible]

Léopold Robert. .

L.-P. D'ORLÉ[illegible]

ex-roi des Fran[illegible]
Mon Journal. Ev[illegible] nements de 18[illegible]

DE GROISEILLI[illegible]

Histoire de la Ch[illegible] de Louis-Philip[illegible]

A. DE BROGLI[illegible]

Études morales [illegible] littéraires. . .

CRAMPFLER[illegible]

Contes vieux et n[illegible] veaux. . . .
Les Excentriques

ÉMILE THO[illegible]

Histoire des Au[illegible] nationaux. . .

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.